

**Laure Clérioux**

**Une Fille  
de satin blanc**

**Roman**

# 01

## Voyage de nocés.

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

Objet : mon installation dans la villa.

Taormina, le \*\* juillet 20\*\*

*Ma petite Laure chérie,*

Me voilà en voyage de nocés ! Quel bonheur, et aussi quel changement !  
Je suis maintenant baronne de Latrogne. J'ai du mal à m'y habituer.

Tout me paraît irréel, et presque étrange. Qu'on me donne du « Madame la Baronne », avec déférence. Il m'arrive encore de tourner la tête, croyant qu'on parle à quelqu'un d'autre !

Et signer. Il a fallu apprendre à signer ! Faut-il mettre le titre ? Signer « Baronne de Latrogne » ? ou bien « Baronne Marie-Sophie de Latrogne » ? ou encore « Marie-Sophie, Baronne de Latrogne » ?

Signe *simplement* : « Latrogne », m'a conseillé mon époux.

Je t'ai promis de t'écrire souvent, pour que tu puisses suivre pas à pas mon merveilleux voyage, ce qui nous donnera l'illusion d'être encore l'une près de l'autre, de même que nous sommes encore proches par la pensée. Sur le bureau, il y a un bloc de papier à lettre armorié. Il est vraiment « classe » avec son tortil doré, mais je préfère utiliser Internet, tu pourras me lire instantanément, ou presque. Il faut vivre avec son temps.

Tu connais déjà les péripéties de mon mariage. Quelle magnifique journée !

Un vrai conte de fée. Moi, la fille d'un simple notaire parisien, sans grande fortune, me voilà propulsée au firmament de l'élégance et de la richesse.

Ma mère a tant œuvré pour réaliser ce mariage : dès treize ans, j'ai été parrainée dans tous les rallyes mondains...

Tu ne connais pas trop ce monde, même si je t'y ai invitée quelquefois. Dans les rallyes, c'est comme à l'école ou à l'armée : il faut faire ses classes. On commence par les goûters et les visites de musée, en jupe plissée... Je ne te dis pas l'ennui. Fleurtoillage interdit ! Je me suis fait rappeler à l'ordre pour un simple clin d'œil à un garçon. Après deux ans d'ancienneté, apprentissage des danses de salons, la valse et le rock, mais aussi le slow (enfin, parfois, quand la dame qui chaperonne la fête, ferme les yeux). Cela me convenait déjà mieux, bien que les ouvertures vers l'autre sexe soient encore limitées. Enfin viennent les soirées, avec cocktails et roucoulaudes sous les frondaisons, c'est l'aboutissement d'une carrière dans les rallyes, une sorte de bâton de maréchal.

Elle en a fait des frais, ma mère, pour m'imposer à cette société raffinée, supérieure à la nôtre. Elle s'est même endettée : il a fallu faire des emprunts pour financer ces fêtes où l'on doit inviter toute la bonne société. Mais leur coût est une garantie que l'on restera entre soi. Car le but est de former des réseaux, pour assurer aux garçons une carrière bien pistonnée, et aux filles un riche et prestigieux mariage.

Pour une fille, un beau mariage nécessite un investissement.

Maintenant ma mère peut être fière : sa fille a réussi.

Nous nous sommes « éclipsés » dès la fin du repas de noces, en prenant juste le temps nécessaire pour le partage de la traditionnelle pièce montée surmontée de l'inévitable couple de mariés.

Tout était préparé d'avance. Après avoir avalé dessert et café, dédaignant les liqueurs, nous sommes partis sans nous faire remarquer, avec la complicité du personnel. En véritable amoureux, Bertrand me tient par la main et m'entraîne, il me tracte littéralement à sa suite. Le majordome nous attend, au volant de la Rolls crème de Bertrand. Direction l'aéroport.

Nous embarquons dans un jet privé. Non pas l'avion personnel de Bertrand, celui qu'il prend pour ses voyages d'affaires, mais un appareil affrété par mon mari auprès d'une compagnie aérienne.

A bord, le personnel est aux petits soins : ils sont visiblement émus, car je suis encore habillée en mariée, sans mon voile ni l'encombrant bouquet, dont je me suis débarrassée au début du repas.

Je m'isole un moment dans les toilettes pour me mettre en « civil ». Mes deux malles sont en soute, mais heureusement j'ai pu prendre une petite valise en cabine. En fait, je n'ai pas emmené grand-chose pour le voyage, pensant me refaire une garde robe complète sur place.

Les deux charmantes petites boules dont vous m'avez gratifiée je les ai rangées dans mon sac à main, avec leur télécommande, dès la fin de la cérémonie nuptiale. Je n'avais pas eu le temps de le faire avant ! Elles pourront s'avérer utiles de temps à autre...

Je passe une petite robe très simple, pas chère (à peine 900 euros), griffée par un couturier italien. Un cadeau de ma mère. Coloris clair uni, avec un décolleté bateau et des petits nœuds sur les épaules. J'ai l'air d'une lycéenne en rupture de bahut. Bertrand sera charmé par sa fraîcheur.

J'enlève le collier que je portais à l'église : il ne va plus avec ma petite robe. J'opte pour un simple tour de cou en strass

Je change aussi de culotte : j'opte pour une culotte toute simple, mignonne mais sans trop de fioritures, avec à peine une rangée de dentelle à la taille et autour des cuisses, et quelques petits nœuds... Une culotte de jeune fille chaste : cela fera plus sérieux pour la nuit de noces. Les dessous sexy, se ce sera pour plus tard, lorsqu'il sera nécessaire de tenir Bertrand par les sens.... Pour le moment, je le tiens autrement : il est très épris et ne peut guère échapper à mon emprise.

Je n'irai quand même pas jusqu'à jouer la comédie de la jeune vierge qu'on déflore. Cela semblerait peu crédible de nos jours...

Je regagne mon siège. Bertrand, lui, est resté en habit.

Nous nous installons en vis-à-vis. On nous apporte une bouteille dans un seau d'argent, accompagnée d'un plat garni de petits fours.

-Dom Pérignon vintage, annonce mon époux.

Il est 8 h du soir quand nous atterrissons à Catane.

Dans l'aérogare, un majordome nous attend. Très stylé. Bertrand me le présente et me fait savoir que c'est lui qui dirige la petite équipe de domestiques dont nous disposons à la villa. Après les politesses d'usage, il nous mène au parking et prend le volant de la Bentley affectée à la résidence sicilienne des Latrogne. Nous nous installons à l'arrière. Il nous faut moins d'une heure pour gagner Taormina.

Nous pénétrons seuls dans la villa.

Bertrand est un être délicieux !

Visiblement, il a donné des ordres à son personnel pour créer une ambiance accueillante et chaleureuse.

Je viens de m'enfoncer dans un tapis moelleux. Sur la table basse du salon, je découvre une énorme gerbe de lys blancs, qui emplissent la pièce d'une odeur sucrée, presque entêtante...

Nous prenons place tous les deux sur un vaste canapé de cuir blanc.

-Que penses-tu de notre humble maison de vacances ?

Il m'avait prévenue le jour même de nos fiançailles : « nous serons un couple moderne, nous nous tutoierons, contrairement à mes parents »

J'embrasse du regard le décor qui m'entoure, qui sera mon lieu de vie pendant tout le séjour. Face à nous, une grande baie vitrée forme tout un côté de la pièce. Peut-être donne-t-elle sur la mer ? Mais à cette heure tardive, elle est occultée par un volet roulant. Une haute cheminée de marbre blanc trône au centre de l'un des murs, encadrée d'un côté par une vitrine où luisent des pièces d'orfèvrerie, et de l'autre par une petite bibliothèque où s'alignent les dos en cuir de nombreux livres. Probablement chinée lors d'une vente aux enchères, dans son pur jus renaissance, je la trouve magnifique. Aucune flambée, bien sûr, en ces jours de chaleur, et seul le pare-feu de bronze est visible devant l'âtre. Sur l'autre côté, le mur est percé de deux grandes fenêtres, également fermées, une console moderne en verre avec un piètement métallique occupe le trumeau, surmonté par un portrait dans un cadre doré.

-Mon père, le précédent baron de Latrogne, me renseigne Bertrand.

Partout, de nombreuses bougies diffusent une lumière douce, au point qu'il n'a même pas été nécessaire d'allumer le grand lustre ni les innombrables appliques. Sur la cheminée, de part et d'autre d'une pendulette en porcelaine de Saxe, deux girandoles d'argent portent chacun cinq flammes dansantes. Sur la console, des grosses bougies, dans des verrines à étiquette d'argent, ou même dorées à la feuille, brûlent en répandant de suaves senteurs de vanille ou de patchouli...

Bertrand appuie sur un boîtier. Des enceintes dissimulées diffusent en sourdine la *Petite Musique de Nuit*. L'andante, le mouvement le plus doux.

Mais ce qui m'enchant le plus, c'est la cascade de corolles immaculées. J'enfouis mon visage parmi les lys et je m'enivre de leur odeur.

Soudain, je vois revenir mon *prince charmant*. Il tient dans ses mains un écrin large et plat. *Ferme tes jolis yeux*, me dit-il. Le cœur battant, j'obéis. Je sens alors sur mon cou et sur

ma gorge le contact froid du métal. J'ouvre les yeux, et je me vois parée d'un collier d'émeraudes et de diamants, montés sur platine.

Tu le croiras si tu veux, mais dès que ce fastueux bijou a pesé sur mes épaules, j'ai senti mon clitoris se gonfler ! Dans l'amour, paraît-il, le plus important ce sont les préliminaires. Quel autre préliminaire pourrait supplanter un riche présent ? Peut-il en exister de plus poétiques, et surtout de plus efficaces ? C'est le présent du chevalier à sa dame qui, plus encore que les fleurs, crée l'ambiance romantique et plante le décor favorable aux tendres effusions.

Qui donc fera l'étude de l'influence des métaux précieux et des pierres fines sur la réceptivité amoureuse et sexuelle de la femme ? Voilà un bon sujet de thèse pour un interne en gynécologie. Tu ris ? Enfin, je devine que tu ris... Mais je t'assure que cette influence n'est nullement négligeable : je sens mon corps se préparer aux étreintes et mon ventre se charger d'impatience. Un creux, un vide s'y est formé, qui aspire tout entier à la visite bienfaisante, à l'épanchement libérateur d'une bite bien bandante ! Oui, j'ai envie de baiser. Une envie dévorante, dévastatrice ! Ma petite fente intime est devenue onctueuse, crémeuse, je déborde littéralement de mes suc, comme l'attestera l'état de ma petite culotte lorsque Bertrand – enfin- se décidera à me l'enlever. Aucune caresse, aussi insistante, aussi bien placée, aussi harmonieuse qu'elle fût, ne m'a jamais causé autant d'émotion et d'excitation que le contact glacé du platine sur ma peau.

Mais n'anticipons pas : à ce moment de mon récit je suis encore pourvue de toutes mes fanfreluches.

L'écrin contient encore le reste de la parure : bracelet et pendants d'oreilles, que j'essaie aussitôt, tout émue.

Je te la montrerai : elle est d'un goût excellent, classique sans faire kitch. Elle a dû lui coûter une vraie fortune. C'est merveilleux d'être aimée ! Aimée d'un amour total et sans réserve, qui exclut tout compte sordide. « *Quand on aime, on ne compte pas !* ».

Bertrand a peut-être des défauts, mais il sait se conduire avec les dames.

Tu sais : nous ne sommes pas si mal assortis. Il n'a que trente-six ans, seulement douze ans de plus que moi. Il n'est peut-être pas très beau, avec son front dégarni, le cheveu déjà un peu rare ... Certains disent qu'il a un grand nez, moi je ne trouve pas. En tout cas, il a la lèvre sensuelle : c'est un gourmand, un bon vivant. Et puis, quelle élégance : grand et svelte... Pas très bien musclé, mais il me plaît quand même.

-Nous sommes seuls dans la villa, dit mon époux. Par discrétion, j'ai exigé que le personnel ne soit présent que jusqu'à quinze heures.

Mais bien sûr ! Tout le monde sait qu'un couple en pleine lune de miel est porté sur les tendres effusions et manifeste une intense activité sexuelle. Or, il faut bien ménager la pudeur de la jeune mariée ! (*Ne ris pas !*) Bertrand y a pensé, avec une certaine délicatesse.

Il sort un instant puis il revient en poussant devant lui une desserte roulante.

-On nous a préparé un en cas, dit-il.

-Je n'ai pas très faim. Après ce que j'ai mangé à midi !

Il ajoute, avec un sourire plein de sous-entendus :

-Il faut prendre des forces, notre journée n'est pas finie !

Je fais mine de ne pas comprendre.

-Tu sais pourquoi tu es ici ?

Je réponds vaguement :

-Nous sommes en voyage de nocces...

Il sourit de nouveau.

-Un voyage de six semaines ? Dans une villa où les domestiques doivent s'éloigner dès le début de l'après-midi ? On pourrait plutôt parler de stage.

-Un stage ?

-Oui. Ma mère, la baronne douairière, compte bien que tu reviendras à Paris avec le ventre rond. Voilà la vraie raison de ce beau voyage.

C'est à mon tour de sourire. *Sa mère ? Et lui ? Ne le souhaite-t-il pas aussi ? Il sait bien qu'à son âge, il est grand temps de se reproduire. Après, les spermatozoïdes deviennent quelque peu flagadas.*

J'acquiesce :

-Dans ce cas, nous ferons le nécessaire.

Un grand plateau d'argent est posé sur la desserte. Il est chargé de mets fort sympathiques.

Deux bols de porcelaine de Chine sont remplis de caviar. J'en admire les motifs tout en dragons et en pagodes tarabiscotés, et je m'extasie sur la finesse du matériau, qui le rend presque translucide.

-Tu aimes le béluga ?

-C'est mon caviar préféré !

Deux cuillers d'argent sont posées à côté.

Deux cassolettes présentent des saint Jacques Rossini, cuisinées avec du foie gras. Une série d'assiettes présente des pâtisseries, aux fruits rouges, au chocolat, ou encore des flans au caramel.

Je peux encore voir des chiffonnades de jambons, des pâtés en croûte, des terrines dans des petits ramequins de grès.

-Il y a aussi des coupes glacées, au congélateur, si tu veux. Des « Dômes du Kilimandjaro », noix de coco et meringue, avec une pointe de vodka.

Trois bouteilles occupent le casier situé sur le côté de la desserte.

C'est tellement beau que, bien que je sois repue, j'ai envie de goûter à tout !

Je commence par le caviar, que je savoure lentement, bientôt imitée par Bertrand. Il paraît que ça donne des forces, c'est justement ce qu'il nous faut.

Bertrand soulève une à une les bouteilles.

-Château Pétrus ?.. Vosne Romanée ?... Château Cheval Blanc ?... Que préfères-tu ?

-Evitons les mélanges. Continuons plutôt au champagne. Tout simplement.

-Voilà qui est parlé ! On a un excellent Veuve Clicquot, millésimé bien sûr.

En dessous du grand plateau, la desserte comporte une case qui contient un seau d'argent d'où dépasse le museau d'une bouteille à col doré. Mon époux s'en empare et fait sauter le bouchon. Il en sort aussi deux coupes de cristal, qu'il remplit aussitôt.

Je sirote celle qu'il me tend. Le vin est à la température idéale et les bulles me titillent le palais de la façon la plus agréable qui soit. Cela me fait du bien, j'ai terminé mon bol de caviar, et j'ai un peu soif. Toutefois, je fais attention de ne pas trop boire, ce qui risquerait de compromettre la *suite*. J'observe Bertrand à la dérobée : il boit à tout petits coups, lui aussi, il

a l'air de se méfier de l'alcool, qui pourrait diminuer ses performances. A ce stade, je ne sais toujours pas comment il est *monté*. J'espère que je ne serai pas déçue !

Je grignote un peu dans tous les plats. Ne pas trop se charger l'estomac non plus, la digestion consomme de l'énergie, si je me souviens bien des cours de sciences nat'... Ce n'est pas le moment de dormir. Un peu de saint Jacques... un petit bout de foie gras... une parcelle de terrine...

Tiens ! Il y a même des nouilles !

-Des tagliatelles à la truffe blanche, précise Bertrand. Une spécialité locale. Goûte, c'est délicieux.

Je suis le conseil. Très parfumé, en effet. Les truffes confèrent toute leur noblesse aux pâtes cuisinées *al dente*.

Bertrand, lui, mange franchement. Il est vrai que c'est un homme. Le sexe fort... Enfin, *on verra*. Il reprend même une lampée de champagne.

Moi, je termine par un clafoutis aux fruits rouge, bien résolue à en rester là.

Après avoir résolument dévoré un pâté en croûte, il me propose :

-Le Dôme du Kilimandjaro ?

-Pourquoi pas ?

Je me laisse faire. L'alcool me réchauffe délicieusement le gosier, une compensation.

Bien, dit Bertrand en guise de conclusion, je crois que nous sommes prêts.

Nous pouvons passer aux choses sérieuses. Nous montons à l'étage où nous attend une chambre somptueuse, parée pour une fête. Le lit de nos noces est comme un autel, où nos corps vont célébrer le culte le plus vieux et le plus vénérable.

*Tu dois te dire, ma petite Laure chérie, que pour une fille qui a épousé un homme pour sa fortune alors qu'elle ne l'aime pas, c'est le moment de payer la facture. Tout se paie ! Et l'ascension de l'échelle sociale se paie au prix fort, d'une nuit de noce où il faut livrer son corps aux étreintes d'un homme laid et qu'on ne désire pas.*

*Tu n'y es pas du tout ! Faute d'être éprise de Bertrand, j'éprouve pour lui une réelle sympathie et j'envisage sans déplaisir de me donner à lui. Je sais me tenir au lit, tu es bien placée pour le savoir, et je compte bien tenir mon rôle avec vaillance.*

Je me débarrasse prestement de ma petite robe, et j'apparais en lingerie transparente. C'est ainsi que je visite le reste de la maison : en soutien-gorge diaphane, qui laisse voir mes aréoles et les pointes de mes seins, déjà dressées d'impatience. Tu me connais ! Quand à ma culotte, elle ne cache pratiquement rien, pas même la fente intime, qui s'exhibe effrontément sous la fine étoffe rendue translucide par la moiteur. Une lingerie pour voyage de noces !

Bertrand me regarde. Je lui fais beaucoup d'effet, son pantalon se tend d'une bosse éloquente, qui promet bien du plaisir.

Tu m'as bien dit de tout raconter, sans omettre un seul détail. Je sais que tu y tiens. Nous nous connaissons si bien, depuis l'adolescence, que nous n'avons plus de secret l'une pour l'autre. La tendresse que nous éprouvons réciproquement nous a rendues intimes autant qu'on peut l'être. Je meurs d'envie de te faire partager tout le plaisir que j'ai ressenti au cours ces premières nuits de mon mariage : ce sera pour moi une façon de les revivre et de les

décupler. Toi, ma meilleure amie, pourrais-tu ignorer toutes les réactions, les avidités de mon corps ? Se pourrait-il que tu ne saches rien de mes jouissances, de mes soupirs, des embrasements qui m'ont emportée, toute pantelante, la chair rompue de plaisir ? Tu as raison : deux vraies amies doivent tout partager.

La première nuit de nos noces fut un match en quatre reprises.

*Première reprise. Ding !*

Je me mets à genoux sur le bord du lit, la croupe relevée, comme pour une course effrénée.

Bertrand est debout derrière moi. Je jette un coup d'œil par dessus mon épaule. Il s'est débarrassé de son pantalon et de son slip, il a jeté sa chemise sur le dossier d'un fauteuil. Il est nu. Je constate avec soulagement qu'il est bien équipé, et que sa bandaison est tout à fait louable, propre à réaliser les projets dynastiques de la douairière.

Il m'enlace doucement et pose un baiser sur ma nuque.

Il ne se hâte pas. C'est très doux.

Soudain, sa main descend, me caresse le pubis au travers de ma culotte, et prend possession de cet espace si troublant que nous avons entre les cuisses. Pour lui souhaiter la bienvenue, je les ouvre un peu, laissant les doigts musarder, aller et venir dans cette vallée si fleurie et si douce, que tu connais bien, ma petite Laure, pour t'y être souvent promenée. Ce manège a pour effet de m'exciter rapidement, d'autant plus vite que le fin tissu m'est un peu rentré dans la fente, ce qui décuple l'efficacité des caresses rythmiques effectuées par Bertrand.

Frottement. Frottement de ma culotte sur mon clito gonflé. Déjà, dans l'avion, puis dans la voiture qui nous conduisait à la villa, ce frottement produisait sournoisement son effet sous ma jupe... L'imagination, avouons-le, faisait le reste : des images précises et obscènes de ce qui m'attendait passaient sans cesse devant mes yeux et me faisait éprouver par avance les délices de l'orgasme. Tandis qu'on approchait, mon corps s'alanguissait, et vibrait par chacune de ses fibres. Profondément troublée, je n'écoutais même pas Bertrand, qui s'extasiait sur la beauté du paysage. Je ne pensais qu'à sa queue, sa divine queue, qui bientôt viendrait me délivrer de mes tourments.

A genoux au bord du lit, touchant au but, j'examine avec fierté l'état dans lequel je me trouve. Ma vulve est entrouverte, elle a rosi comme une jeune fille qui écoute des propos cochons. Mon clito darde comme une petite langue rose, forme une petite boule qui tend l'étoffe de ma culotte. Le frottement est si délicieux qu'il me fait presque mal ! En dessous, la fine lingerie s'est imprégnée de mes sécrétions. Dentelles, guipures et jolis festons sont déjà tout humides. Le tulle délicat, déjà diaphane lorsqu'il est sec, est devenu quasiment transparent et laisse voir, entre mes nymphes roses, la cella pleine de mystère du temple de l'amour. Je suis toute baveuse ! Tu sais bien, ma petite Laure, que je suis particulièrement délicieuse quand je suis dans cet état.

Ma chatte est brûlante comme l'Etna, prête à exploser, prête à laisser jaillir sa liqueur comme un torrent de lave. Mais pour l'éruption finale, je veux que Bertrand soit en moi. Il faut aller un peu moins vite, ralentir un peu. La montée au plaisir, comme l'ascension d'une montagne, ne doit pas se faire d'une traite, il faut se ménager quelques pauses. Je veux attendre encore un peu, savourer cet état glorieux dans lequel je me trouve et auquel le coût

mettra fin. Je veux surtout sentir la main de l'amant, dispensatrice de tendresse et de plaisir. C'est lui qui doit être l'artisan de ma joie. Je lui saisis la main, et la guide vers le clitoris.

Il se met à jouer, en véritable virtuose, tandis que je l'accompagne de mes soupirs. Le plaisir monte, jaillit, comme des gerbes d'étincelles, des fusées multicolores. La main plaque ses accords majestueux, ses arpèges délicats, ses trilles enamorées... Une symphonie, un scherzo endiablé nous emporte tous les deux dans un tourbillon de lumière. Enfin, je demande grâce, je supplie : *achève moi ! achève moi !* Il me baise la culotte en bas des fesses, et la bite arrive, chaude et dure, somptueuse. Il m'ouvre le con, et m'enfile.

Chaud et gluant, le gland me fait penser à la truffe d'un bon chien, espiègle et joyeux. Il se précipite, se fourre aussitôt dans mon sexe béant, qui l'accueille avec reconnaissance. La tige me ramone vigoureusement, glisse dans mon fourreau parfaitement lubrifié. Une série de coups de boutoirs puissants me ravigotent, m'émoustillent délicieusement le point G, et me portent finalement au seuil du paradis. D'autant mieux que je ne reste pas inactive : d'une main experte, je me fais branlette. Bertrand, lui, s'occupe de mes seins, dont il pince délicatement mais obstinément les pointes turgescents. Ses doigts m'effleurent les aréoles, y dessinent des cercles et font jaillir des décharges de plaisir. Ses couilles ont investi ma petite culotte et ont entamé une brillante cavalcade entre mes cuisses, au rythme de la pine qui poursuit son mouvement de piston. Le service trois pièces danse au milieu de mes dentelles ! On dirait des cloches qui sonnent à toute volée, un écho du joyeux carillon qui accompagnait notre cortège nuptial au sortir de la nef !

C'est trop obscène ! Je pars dans un orgasme puissant, enserrant dans mon vagin la pine qui provoque ce séisme. Toutes mes tripes sont secouées, mon cerveau lui-même est atteint par la vague déferlante qui l'ensevelit dans sa brume suave... Mon corps se soulève, plane dans l'espace, vole comme un oiseau. A travers mon rêve, je sens les éjaculations triomphales de Bertrand. Longues, multiples, interminables. Je ressens le plaisir pervers d'être possédée, marquée du sceau de l'amour...

Sans conteste, il a gagné. Il a jouté avec vaillance, la lance au poing, si on peut dire, et j'ai vidé les étriers. Alanguie dans une brume de jouissance, je savoure ma défaite.

*Ça me fait du bien de te raconter mes émois. Je me suis un peu caressée, tout en pianotant sur mon clavier, et je me suis mise dans un état de semi excitation, où je me sens flotter dans une brume heureuse. J'espère que toi aussi tu t'excites un peu en me lisant, cela nous rapprochera, malgré la distance. N'hésite pas, au besoin, à te masturber !*

Mon époux, je te l'ai dit, possède un certain charme, malgré sa trentaine bien sonnée. Mais surtout, il a un charme que j'apprécie plus que tout autre. Tu devines ? Oui, son *organe*. Et je m'y connais ! Des bites, j'en ai vu, et j'en ai essayé. Tu sais que j'aime ça. Je peux t'affirmer que beaucoup d'hommes, même plus jeunes, pourraient lui envier la sienne. Elle est longue, vigoureuse, avec une peau douce et une splendide carnation. Elle se dresse à la moindre sollicitation, et devient alors l'instrument apte à contenter la plus exigeante. En un mot, Bertrand a la couille généreuse !

Mais par-dessus tout, il y a la façon de s'en servir. Il met du cœur à l'ouvrage ! sublimes assauts ! Merveilleux coups de boutoir, qui portent l'incendie dans la forteresse, et l'obligent à crier grâce ! Quel délice aussi lorsqu'il s'arrête pour gicler. Douce rosée qui

étanche la soif d'une vulve ardente, pluie bienfaisante, qui m'inonde de sa chaleur, qui ruisselle en moi comme une clarté.

Nous sommes, toutes deux, des amies très intimes, et nous avons pris l'habitude de parler du sexe comme de n'importe quel autre sujet. Et je sais que tu y tiens. Et pourquoi pas ? Quand les journaux ou la télé nous parlent des faits divers, de troubles, d'émeutes, de coups d'état, il y a du sang à la une ! Crânes défoncés, cervelle répandue, corps découpés, meurtres et viols parsèment leurs pages, éclatent sur leurs écrans. Qui oserait dire que c'est indécent ? Au contraire, on nous décrit par le menu le *modus operandi* de toutes ces violences, comme si nous devions les reproduire nous-mêmes.

Qu'elle est étrange, cette morale qui accepte la cruauté et rejette la sensualité ! Et pourtant, où est la véritable obscénité ?

Nous nous sommes juré de tout nous dire, car nous ne trouvons pas ridicules ni déshonorants les émois de nos corps. La jouissance est sublime, aérienne, angélique ... Elle est pour l'Homme un vrai chemin de gloire !

Je puis bien te l'avouer, au cours de cette première reprise, le foutre a jailli en moi plus de dix fois !

Puis, nous avons fait une pause, pour reprendre des forces. J'ai profité de cet intermède pour achever de me dévêtir et passer une nuisette. Celle que je t'ai montrée, couleur champagne, frangée de dentelles. Elle te plaisait bien, à toi aussi. Tu m'as fait remarquer qu'on voit ma toison au travers, elle ne descend d'ailleurs guère plus bas.

Bertrand, à son tour, l'admire. Son engin, aussitôt, se remet en forme.

Soudain, je me remémore les précieux conseils que j'ai reçus de mes amies : la femme ne doit pas se laisser dominer par son époux. Par son courage et sa détermination, elle doit s'efforcer de faire au moins jeu égal. C'est cela, le féminisme !

#### *Deuxième reprise. Ding !*

Bertrand est assis sur le lit, appuyé sur ses coudes, les genoux fléchis, la tête calée par un oreiller. Il admire ma beauté, tout en se reposant sur ses lauriers, certes bien mérités. Il n'a pas mis de pyjama, il est toujours nu. Rapide comme l'éclair, avide comme une tigresse, je me rue sur lui, bien décidée à ne pas lui laisser le dernier mot !

Cette fois, c'est à mon tour de le chevaucher ! Je le pousse pour l'obliger à s'allonger complètement sur le lit. L'effet de surprise aidant, il se laisse faire. Dans son regard, il y a de la stupéfaction, presque de la panique. Ayant retroussé ma nuisette au-dessus des fesses, je me mets à califourchon sur son bas-ventre, et je monte à l'assaut comme une walkyrie !

J'ai pris l'engin à pleine main, bien décidée à tirer le maximum de plaisir de ce magnifique sex toy. Mon clito est déjà en pleine forme : c'est un petit bourgeon tout dur qui pointe entre mes lèvres entrouvertes. *Bisou ! Donne un bisou, joli gland de Bertrand !* Je me branle avec le bout tuméfié, bien plus efficace que mes doigts de fille, lorsque je suis seule. Il faut dire qu'il parle aussi à l'imagination : bien dilaté, chaud et carminé, presque violet, il me ravit les yeux, et son toucher est doux comme de la soie.

Soudain, la bite fait un soubresaut. Il est temps que je la rentre ! Je la tiens fermement par la base, et je m'enfile la chatte. Puis, je me sabre moi-même avec fureur, en donnant des grands coups de cul, telle une cavalière lancée au triple galop.

De nouveau, le geyser brûlant s'épanche en moi. Un orgasme soudain me foudroie, et me laisse pantelante et ravie, avachie sur ma monture. Lorsque je reviens à moi, j'ai encore la bite dans le con, mais elle est redevenue flasque, ayant donné toute sa verdeur, tout son jus. Je décide de lui rendre la liberté.

Cette fois, je tiens ma revanche : c'est moi qui marque le point. *Un partout !*

Ravie de ma chevauchée, je m'endors comme une princesse, la chatte repue.

Au cœur de la nuit, nous avons eu encore deux autres reprises. Un peu plus brèves, certes, un peu plus directes, mais suaves.

Ouvrant l'œil, je sens Bertrand sur moi. Il est nu, et ma nuisette est retroussée jusqu'à mes épaules. *Gong ! Troisième round !* Cette fois, j'opte pour la position paresseuse du missionnaire... J'écarte les cuisses pour présenter ma fleur. Bertrand m'embrasse à pleine bouche, me fourre sa langue jusqu'à la glotte, pistonne entre mes dents. Sa queue se présente, je sens qu'elle est en pleine forme, prête à se lancer dans une activité comparable.

Ma chatte est à peine réveillée, et il faut qu'elle s'apprête à recevoir dignement sa visiteuse ! *Vite ! Qu'on dresse les tables pour le festin ! Qu'on allume les lustres ! Qu'on fasse entrer les ménestrels et les jongleurs ! Prépare-toi pour le bal, jolie petite chatte ! Fais-toi belle ! Mets du rose à tes joues, et pare-toi de perles de rosée !* D'une main je me caresse en imaginant d'ignobles coïts, de l'autre j'empoigne la bite pour l'empêcher de trop se hâter, de pénétrer une vulve encore trop sèche, mais aussi pour parfaire mon inspiration érotique. Elle est bien dure, déjà décalottée, elle suinte sa liqueur d'amour... Les couilles, bien replètes, jouent dans ma paume. Pour pousser à la roue, Bertrand a pris mes seins dans les paumes de ses mains et, en resserrant les doigts, il en fait saillir les aréoles dont il suçote alternativement les tétons dressés... Super ! *Mais où a-t-il appris tout ça ?* En tout cas, c'est très efficace. *Je te conseille d'essayer, si tu en as l'occasion. Suggère-le à tes amants.* Il ne m'en faut pas plus. Je suis toute chaude. Devenu tout dur, mon petit drapeau s'est dressé fièrement. Ma fleur s'ouvre et se laisse butiner par l'abeille au gros dard.

*Je raconte bien, n'est-ce pas ? On s'y croirait. Puisse tu, ma petite Laure, profiter de mon récit.*

Ma chatte bien baveuse accueille sans effort la tige qui la pénètre. Mécanique bien rodée, piston bien huilé qui me pénètre d'un délicieux va et vient. *Encore !* J'ai levé les cuisses à la verticale pour lui permettre de pénétrer plus à fond. *Encore ! Encore !* Bertrand ahane sous l'effort. Ça y est ! Orgasme bilatéral. Mes tripes sont secouées de spasmes. Bertrand gicle. On a lâché la bonde. Je crois même que j'ai pétié.

Sous mes fesses, les draps sont froissés, mouillés, souillés de toutes sortes de sécrétions. *J'imagine les commentaires des domestiques, demain, lorsqu'il leur faudra les changer.*

Peu importe ! Je m'endors du sommeil de *la* juste.

La quatrième reprise... Je continue mon récit, car je sais que tu ne t'ennuies pas à me lire. Certains penseront sottement que faire l'amour, c'est toujours la même chose : quelques tuyaux qui rentrent les uns dans les autres, et puis c'est tout. Quoi de plus banal ? De plus répétitif ? En apparence. Toi, tu sais qu'il n'en est rien, qu'on peut orner la chose de toutes sortes de fioritures, à l'instar d'un poème ou d'une symphonie. Haletante, tu attends la suite.

La quatrième reprise, donc, fut la plus douce, la plus tendre de toutes.

J'émerge des brumes du sommeil, au petit matin. Je suis couchée en chien de fusil, quasi en position fœtale... J'étends mon bras derrière moi. Ma main remonte entre les cuisses de mon époux. Elle est là, douce et tendre. Emouvante... La queue, toute molle se love dans ma main. Elle me fait penser à mon doudou, quand j'étais petite fille... Je m'amuse à la faire jouer entre mes doigts, à la courber, à la tirer, à en pincer le bout. C'est comme une peluche.

Ce manège réveille Bertrand. Il passe doucement sa paume entre mes cuisses.

-Tu as une peau de satin, dit-il.

-Mets la moi. Bourres-moi le con !

Remarque bien. J'ai utilisé le mot « *con* ». C'est un mot cru, qui fouette le désir, bien plus évocateur que « *vulve* » ou « *vagin* »... C'est un mot qui fait bander, propre à réveiller une bite endormie. Le pouvoir des mots ! Qui chantera le pouvoir des mots dans la bouche d'un poète ou d'un orateur ? Ils nous ouvrent toutes les portes, les mots, ils nous ouvrent les cœurs, ils nous mènent partout, jusqu'au bout de la terre, jusqu'aux champs de bataille, jusqu'aux lits des dieux et des déesses.... Alors, pourquoi pas dans le vagin d'une femme ?

J'avance une cuisse pour dégager l'entrée de ma fente et pour permettre à l'appareil de se placer. D'un doigt expert, je vérifie que je suis bien en état de recevoir, humidifiée à souhait, et mon petit bout déployé !

Je tire vers moi la verge qui commence à prendre de la consistance. Le gland passe entre mes nymphes. Un plaisir intense me fait frissonner.

-Une petite envie ? persifle Bertrand, maintenant complètement réveillé.

-Non. Une grosse envie. Je veux la sentir dedans. Une très grosse envie.

Bertrand pousse en avant, me pénètre à fond. Il passe son bras autour de ma taille, se plaque contre moi... Je sens sa chaleur. Il m'embrasse dans le cou, sur la nuque, sur les oreilles. Chaque baiser fait un bruit humide de succion, résonne dans la nuit comme un chant d'oiseau... Je passe doucement ma main entre mes cuisses, je me caresse lentement le clito. C'est doux.

Bertrand jute encore deux fois. Puis c'est mon tour : l'orgasme jaillit au creux de mon ventre et me traverse tout entière.

-Ne sors pas, lui dis-je doucement. Je veux dormir avec ta chair en moi.

Il susurre au creux de mon oreille :

- Tu es un bon petit soldat, un vaillant guerrier de l'amour. Dans quelques mois, tu nous feras un joli petit poupon, et ma mère sera ravie.

Il m'enlace. Nous emmêlons nos deux corps... Qui a gagné ? Il est monté à l'assaut deux fois. Moi aussi. Match nul. Et pour le style ? Il s'est montré un peu salace, mais je n'ai pas été en reste. Alors, qui a gagné ?... J'attribue des points, que je compte et recompte sans arrêt dans ma tête. Je finis par m'endormir.

Lorsque je me réveille, il est près de midi. Je suis pâteuse, la chatte un peu endolorie d'avoir tant œuvré. Mais contente. A travers des vapeurs de ce qu'il faudrait appeler un reste d'ivresse, j'entends gronder l'aspirateur et tinter la vaisselle : les domestiques sont à l'ouvrage et se hâtent de préparer le repas. La voix de baryton de Bertrand donne des ordres.

Aussitôt, l'amour et le désir me submergent.

Quel amant merveilleux ! Infatigable. Ma petite Laure chérie, si comme moi tu pouvais sentir ses caresses, être besognée par lui, tu serais subjuguée toi aussi. Je te le prêterais volontiers, ce ne serait pas la première fois que je te prêterais un de mes amants. Mieux, je pourrais te proposer un trio, car il peut sans efforts nous foutre l'une après l'autre et donner à chacune son contentement. Mais hélas ! Il est si classique sur le plan du sexe. Si classique et si vieille France !

Je l'ai compris dès nos fiançailles : il y a bien des plaisirs que je ne pourrais jamais lui demander, de crainte de passer pour une gourmandine, ou même de lui faire de la peine. Tu connais mes appétits. Il me faudra conserver mes anciennes habitudes, garder mes petites amies, trouver te temps à autre quelques amants de passage, pour des intérim un peu plus épicés... J'aviserai. Mais c'est tout de même lui que j'aime.

*Je termine ma lettre en t'assurant que je t'aime aussi, ma petite Laure.*

*Pourtant, je ne suis pas lesbienne, puisque je me marie avec un homme et que je prends plaisir à ses assauts. Toi non plus, tu ne l'es pas, toi aussi tu aimes l'autre sexe... Nous sommes justes des filles éprises de libertés, ouvertes à toutes les formes de l'amour.*

*Tu sais que mon cœur est vaste, aussi universel que mon cul. Nous avons eu, l'une comme l'autre, de nombreux amants et amantes de passage, mais le sentiment qui nous unit est bien plus fort. Cet amour, il faut bien l'appeler ainsi, puisque la séparation nous cause de la souffrance, et que ton joli corps, et ses étreintes mille fois renouvelées me manquent cruellement.*

*Réponds vite à ma lettre !*

*Mon mariage ne change rien entre nous. Je t'embrasse, je te baise mille fois sur ta jolie petite bouche, et aussi sur ta bouche plus secrète, avec la langue dedans, comme avant.*

*Marie-Sophie*

## 02

### Tu l'as bien mérité

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

Objet : *Quelques oublis dans ta lettre. Ta mémoire a peut-être flanqué ?*

Comme je suis heureuse pour toi, chère Marie-Sophie !

Tu épouse un grand capitaine d'industrie, une des premières fortunes du pays. Et baron de surcroît ! Fichtre !

Une autre serait peut-être envieuse de ta belle réussite, mais moi, j'estime que tu l'as bien méritée. Tu l'as méritée par tes efforts intenses et réguliers comme par ta volonté tendue tout entière vers un seul but : réussir un beau mariage.

Tu as bien raison de dire que deux vraies amies se doivent de tout partager. Mais ton récit est bien trop bref, il y manque de nombreux détails. Tu fais preuve de trop de délicatesse, de trop de discrétion... En un mot, tu pêches par excès de modestie. Car ta lettre ne met pas assez en valeur le courage et l'abnégation dont tu as dû faire preuve pour faire triompher les belles qualités qui sont les tiennes, ni le talent dont la nature t'a dotée.

Mais, commençons par le début.

Tu te souviens de Sainte Richilde ? Et des longues confidences que nous nous faisons lorsque nous y étions toutes deux lycéennes ?

Bien sûr que tu t'en souviens ! On ne peut pas oublier ses années d'adolescence.

Je vais quand même rappeler nos années de pensionnat. Ne serait-ce que pour le plaisir de mettre nos souvenirs au net, noir sur blanc sur une feuille de papier. Et aussi pour le plaisir de partager la nostalgie de ces années d'insouciance.

Sainte Richilde !

Officiellement, un pensionnat réservé aux jeunes filles. Pour faire *table rase* de toute tentation voire même de toute mauvaise pensée, le corps professoral est totalement féminin, de même que le staff directorial et administratif. Quand il faut faire venir un ouvrier, pour un problème de plomberie ou d'électricité, on le fait travailler sous la surveillance étroite de la directrice adjointe, et nous sommes consignées loin d'eux. Classes laborieuses, classes dangereuses. Alors, prudence !

Un monde purement féminin, totalement dépourvu d'hommes. Un monde idéal aux yeux de certaines femmes qui se demandent à quoi servent ces rustauds dépourvus d'intelligence, qui occupent indûment les postes qui devraient leur revenir. Moi, tu le sais, je ne partage pas ce point de vue, et tout balourds et bêtasses qu'ils soient, je les apprécie beaucoup, et en particulier les 150 grammes auxquels nous pensons toutes. Et je sais que, sur ce point, ton opinion rejoint la mienne.

Sainte Richilde c'est aussi les copines, l'amitié, et parfois bien davantage. Nous, les internes, nous formons une grande famille, et chacune de nous sait pratiquement tout de la vie des autres. Nous sommes quasiment comme des sœurs. Compte tenu de l'éloignement avec nos familles, ne pouvant rentrer chez nous que pour le week-end, nous sommes obligées de rester la semaine entière.

Et notre uniforme ! Tu te souviens de notre uniforme ?

La plupart des jeunes filles l'adorent.

Nos jupes plissées bleu-marine, qui s'arrêtent à 5 cm au-dessus du genou... Mais certaines d'entre nous grandissent encore, et lorsque nos jupes lui paraissent trop courtes, la sous-dirlo, chargée de la discipline, nous convoque dans son bureau. Là, elle nous oblige à nous agenouiller sur son prie-Dieu pour contrôler avec un double décimètre la distance entre l'ourlet et l'assise.

Cela m'est arrivé une fois, j'ai pouffé de rire, et elle m'a décoché un regard sévère, presque menaçant. Mes parents ont reçu une note officielle les invitant à mettre ma tenue en conformité avec le règlement. Ma mère l'a traitée de vieille toupie avant de commander par téléphone une jupe convenant mieux à ma stature.

Car l'établissement nous fournit, moyennant finances, c'est-à-dire très cher, les éléments d'uniforme.

Avec nos chemisiers blancs et leurs jolis cols en dentelles brodés d'une fleur différente par niveau de classe. Une rose, en classe terminale, si mes souvenirs sont exacts. Avec nos blazers bleu marine portant sur la poche de poitrine l'écusson de l'école, et nos bérets assortis, nous avons l'air de sortir d'une public school british.

Nous devons porter des chaussures sans talon, des ballerines... Noires et parfaitement cirées. Une prescription bien suivie en seconde. En première, un petit talon fait son apparition. Pour finir, je passe ma terminale juchée sur des talons aiguille, et je ne suis pas la seule. La sous directrice me regarde de travers sans rien oser me dire, compte tenu des largesses de ma famille envers l'école.

Pour les sous-vêtements, on nous laisse libres, tout en nous conseillant la simplicité et la modestie. Autrement dit, des petites culottes en coton blanc et des soutifs assortis. La plupart d'entre nous optent néanmoins pour de la lingerie arachnéenne, surchargée de dentelles, de guipures, et de petits nœuds.

Le maquillage est, bien sûr, strictement proscrit. Mais nous avons toutes les ongles vernis. Au début de la première, je sors le fond de teint et le rimmel, et dès le second trimestre, j'ai la bouche d'un rouge écarlate. Coquetterie oblige !

Les copines m'adorent. La sous dirlo me fait la gueule.

Que voulez-vous ? Les filles seront toujours des filles !

L'uniforme scolaire, c'est peut-être un peu suranné, un peu « vintage », voire totalement conservateur, mais quand nous sortons en ville, nous en sommes très fières.

Nous sommes des jeunes filles de bonne famille, comme on dit, sans doute pour souligner qu'il y en a aussi des mauvaises... Très bien élevées au demeurant, très polies, et rutilantes de fric, on nous parle avec douceur, presque avec déférence... Par ailleurs, le tarif de 4000 euros par trimestre nous protège de toute promiscuité fâcheuse, comme de toute contamination regrettable.

Il nous arrive bien, parfois, de traverser la rue pour éviter de croiser les garçons fréquentant le lycée professionnel. Non qu'il y ait lieu de craindre quoi que ce soit de leur part, mais sans doute par peur que la pauvreté soit contagieuse.

Quant à eux, ils ne cherchent pas non plus à nous rejoindre, la richesse fait peur autant que la misère, et notre aspect clean les rebute. « Mate-les, ces demoiselles de la haute » disent ils avec ironie, en accompagnant leurs propos de mimiques grandiloquentes. A mi-voix, ils nous traitent de « pucelles » ou d'« oies blanches », des injures pour eux, alors que la plupart d'entre nous pourraient leur en remontrer sur le plan sexuel. Certaines d'entre nous prennent déjà la pilule, le plus souvent à l'insu de leurs parents, ne serait-ce que pour affirmer leur liberté. Les garçons, eux, sont toujours à la traîne

Moi, je cherche dans leurs yeux une lueur de désir, mais je n'y trouve que la triste idéologie de la « lutte des classes », ou du moins ce qu'il en reste, et qu'un pâle reflet de l'espérance du « grand soir » où tout serait renversé. Pas la moindre envie de soulever nos jupes, pour découvrir les beautés de la nature... et pour partir à la conquête de l'inaccessible étoile ! Tout fout le camp, même le prolétariat n'est plus ce qu'il était !

Ils ne nous sifflent même pas. Pourtant, on aimerait bien !

Le lycée est situé au centre d'un parc arboré. C'est un long bâtiment de trois étages, en brique rouge, avec des parements de pierre de taille qui font le tour des portes et des hautes fenêtres en plein cintre. Le toit couvert d'ardoises s'orne de cheminées et de chiens assis. Le rez-de-jardin et le premier étage sont consacrés aux salles de cours, éclairées par de larges baies vitrées, aux bureaux, ainsi qu'au réfectoire et aux autres locaux de service. Les deux derniers niveaux abritent les dortoirs.

Pendant les récréations, il nous est loisible de nous promener dans les allées sablonneuses, mais il nous est, hélas, interdit de nous vautrer sur les pelouses, car nous devons avoir en toute circonstances une attitude digne, conformes aux responsabilités que nous devons assumer dans le futur.

Bien sûr, nous devons aussi respecter les massifs de fleurs, mais surtout, il nous est formellement interdit d'aller dans le bosquet qui occupe le fond du parc.

On ne nous a jamais donné la raison d'une telle interdiction, mais je la devine dès ma première semaine en classe de seconde, lorsque je trouve une petite culotte dans les broussailles, au milieu du bosquet, où je suis allée malgré la défense.

Pour moi, toute interdiction est une invite à la transgression.

Quand nous faisons connaissance, tu viens juste d'arriver, et nous sommes toutes les deux en première.

Naturellement, nous nous débrouillons pour échapper à la surveillance distraite de la « pionne » qui arpente l'allée centrale en jetant de temps à autre un coup d'œil sur son polycop. Nous gagnons le bosquet interdit. Là, c'est l'enchantement. En septembre, il fait encore chaud dans les allées et la fraîcheur de l'ombrage est appréciable. A l'endroit où nous sommes, on échappe à tous les regards, on peut sentir l'odeur de l'humus et le parfum des feuillages et des fleurs d'automne, si bien qu'on peut se croire au milieu d'une forêt profonde, à mille lieues de tout établissement d'enseignement.

Toi, tu as l'air désolé d'une princesse en exil et je devine ta tristesse d'être séparée de ta famille, et de te trouver dans une maison que tu ne connais pas, au milieu d'inconnues. C'est le spleen que nous connaissons toutes à la rentrée, et qui dure quelques jours ou, au plus, une semaine. Mais il est plus vif à tout changement d'établissement, quand on n'a pas encore eu le temps de se faire de nouvelles copines.

Je comprends ton besoin d'être consolée, ta soif de tendresse et d'amitié. Je te prends par la taille et je t'embrasse. Je t'embrasse, non comme une simple camarade, cela n'aurait pas été suffisant, mais comme une amante. Sur la bouche.

Etonnement. Stupéfaction, même ! Je vois bien que tu ne t'y attends pas. Mais tu ne sembles pas particulièrement choquée, et je comprends tout de suite que ce n'est pas la première fois.

D'ailleurs, tu me tends aussitôt tes lèvres. Je recommence, mais cette fois, je mets ma langue dans ta bouche. Une pelle ! Je te roule une pelle. Et cela te plaît.

Je t'enlace complètement, mon bras gauche te serre la taille et te plaque contre mon corps. Je peux sentir la rondeur de tes seins blottis contre ma poitrine. Mon bras droit s'introduit sous ta jupe - nos jupes d'uniforme sont très pratiques pour cela - et ma main remonte le long de ta cuisse. Pendant les mois d'été, en juin et septembre, nous sommes

dispensées de porter des collants. Je peux donc caresser ta chair nue, une peau si douce, légèrement moite, et je me régale de son toucher soyeux.

Nous sommes bouche contre bouche, je te prodigue une salve de petits baisers, et je sens ton souffle s'accélérer, devenir plus profond. Ta langue darde entre mes lèvres, et dans tes yeux, je peux lire une supplication muette. Le désir me tenaille, moi aussi, et m'incite à pousser plus avant. Sous ta culotte, je sens ta vulve en émoi. D'un mouvement de va et vient, ample et suave je la caresse longuement au-travers du fin tissu, qui rentre un peu dans la fente et commence à s'humecter de tes liqueurs... Ton souffle devient rauque et brûlant. Tu pousses un cri étouffé, suraigu. Je viens de débusquer ton clitoris, et je le sens, turgescents, congestionné... Un noyau de cerise contre mon doigt ! Je le sollicite d'un frottement doux et rythmique, comme celui d'un archet sur la corde d'un violon. Je te sens vibrer, et j'accorde ma cadence à la tienne.

-Viens ! murmures-tu dans un souffle. Viens ! Achève-moi ! Conduis-moi jusqu'au bout sur le chemin du plaisir !

Tu enlève prestement ta culotte, d'un geste qui dénote une grande habitude. La délicate lingerie vient s'échouer sur l'herbe comme un petit nuage rose. Fugitivement, je pense aux dépouilles que le personnel doit ramasser de temps à autres, la justification de l'interdiction devient évidente.

Te voilà étendue, toi aussi, sur un lit de brindilles. Tu as écarté les cuisses, et je te suce le roudoudou comme une folle, tout en me maniant moi-même sous ma jupe. Tu râles doucement, ta respiration devient brûlante comme l'haleine d'un four. Tu m'exhortes à continuer.

-C'est bon ! gémis-tu. C'est bon ! Personne ne le fait aussi bien !

Il est vrai que je suis une artiste de l'amour.

Moi, je suis vite prête, toute chaude, turgescents. Sur le point d'aboutir. Je soulève complètement ma jupe d'uniforme, au point de me dénuder totalement jusqu'à la taille. Accroupie au-dessus de toi, je me plaque contre ton ventre. Mon sexe chevauche le tien. Nos clitos se masturbent l'un sur l'autre. Je me frotte âprement, obstinément. Il faut absolument parvenir à l'orgasme, à l'explosion de joie qui secouera nos deux ventres.

Nos chairs se mêlent, se gonflent d'une nuée d'orage. ! Tu y es presque ! Je parachève mon œuvre en mettant un doigt qui part aussitôt à la recherche de ton point G. Tu pousses aussitôt un hurlement de jouissance. Je pars tout de suite après. Nous sommes deux cavales ailées qui chevauchent dans l'azur.

Je m'écroule sur toi, nous restons unies un moment pour profiter de l'onde de douceur qui vient de nous envelopper.

Tu te demandes pourquoi je me plais à retracer, et même à décrire en détails nos ébats ?

Tu ne l'ignores pas, je suis une militante. Pour moi, le corps n'a rien de répugnant. Surtout s'il est beau, voire même simplement s'il peut donner à l'humble humain qui l'habite un peu de bonheur et de joie de vivre... Pour moi, rien n'est plus émouvant que l'onde qui traverse le corps d'une femme en train de jouir, rien n'est plus admirable que la triomphante secousse d'une bite qui lâche sa semence !

J'ai l'impression que tu partages ce point de vue. Il suffit de lire ta lettre pour s'en convaincre.

Dès lors, pourquoi cacher nos pratiques intimes ? Pourquoi dissimuler les plaisirs et les sentiments qui jaillissent en nous lorsque nous faisons l'amour ? Le sordide défilé des vilénies humaines, retracées avec abondance dans tous les médias et dans la plupart des écrits, souille nos âmes bien davantage.

Lorsque je reviens à moi, je me rends compte que la récréation est terminée depuis un bon quart d'heure. Nos camarades sont en classe. Heureusement, il s'agit de l'étude libre, qui termine l'après-midi, et on n'y fait pas l'appel.

Nous regagnons rapidement le bâtiment, et nous nous enfermons dans les toilettes. C'est là que nous commençons à échanger des confidences. D'emblée, tu me parles de l'obsession de ta mère, de son idée fixe de faire de ton mariage un moyen de promotion sociale. Une idée que tu as faite tienne.

C'est ta chère maman qui a initié ce projet et qui t'a incitée à y consacrer toutes tes forces et tout ton génie. C'est elle aussi qui t'a soutenue en fortifiant ta détermination mais aussi en assumant les frais ainsi qu'une bonne partie des inévitables tâches à accomplir.

Il est vrai que pour une mère, le mariage de sa fille est un sujet de préoccupation. C'est vrai dans tous les milieux, mais particulièrement dans le milieu bourgeois.

C'est qu'il faut d'abord trouver le gendre idéal !

Et il ne s'agit pas que le sale gamin armé d'un arc se mette de la partie !

Par ses bêtises, il ferait capoter tout projet sérieux. Aveugle, il tire ses flèches à la diable, sans se soucier des conséquences.

Par bonheur, ta mère est insensible aux manigances de ce sacripant. Elle n'envisage le mariage que comme une carrière qui conduit à diriger une maison, à donner le jour à une *belle petite famille*, et à dépenser l'argent d'un mari.

Et à faire l'amour tous les samedis soir, pour solder les comptes.

Mais oui, il y a encore des mères qui raisonnent ainsi. Pire, il y a encore des filles qui le pensent aussi. C'est à croire que rien ne change en profondeur sous le soleil de Satan.

Enfin, ça change bien un peu, mais vraiment pas vite, surtout au sommet de la hiérarchie sociale. Il est vrai que, pour une fille appartenant aux sphères les plus élevées, point n'est besoin de se casser la tête. On rencontre le polytechnicien ou l'énarque plein d'avenir, dont le père préside un ou plusieurs conseils d'administration, et dont la famille regorge d'actions, d'affaires, de titres et de propriétés. On s'accorde, on se fiance avec la bénédiction des parents et, après une durée de probation raisonnable, un mariage fastueux vient sceller l'alliance des deux clans.

Viennent ensuite les enfants, et les cornes éventuelles. Les petits enfants font la joie des papas et mamies. Quant au cocuage, bien des dames s'en fichent tant que leur situation matrimoniale et matérielle n'est pas remise en cause.

Puis, le veuvage venu, le repos bien mérité

Le rêve de tous les jeunes, c'est d'escalader l'échelle sociale, monter au moins un ou deux barreaux... Obtenir une situation, un niveau de vie que Papa et Maman n'avaient pas.

Mais comment faire ?

C'est très simple pour un homme. Ce qui importe pour lui c'est le poste qu'il va obtenir

Les garçons, enfin, ceux d'entre eux qui veulent vraiment réussir, doivent donc s'acharner à leurs études. Se priver de tout loisir, pâlir des soirées entières, jusque tard dans la nuit sur des matières arides, apprendre à traiter les questions les plus ardues. Il leur faut préparer les grands concours, intégrer les écoles les plus prestigieuses, et obtenir in fine un diplôme, le sésame qui leur ouvrira une carrière flatteuse et lucrative. En somme, une compétition dans laquelle il faut se montrer le meilleur, dépasser les autres, ceux qui resteront sur le carreau...

A ce prix, le garçon suffisamment bûcheur pourra décrocher un diplôme supérieur à ceux de ses parents, et entrer par ce moyen dans un monde qui leur était fermé. Après une solide formation, et les diplômes, il ne manque plus qu'une recommandation efficace pour accéder à un bon poste. Un tonton bien placé, ou une relation du papa pourra s'en charger. Ensuite, la collection de petites femmes légères lui permettra de jeter sa gourme pour le préparer tout à fait au mariage, en lui faisant apprendre l'essentiel... Le voilà prêt pour la vie de famille ! Après quelques années de fidélité il installera une jeune maîtresse dans ses meubles.

Pour un garçon, c'est donc très simple. Le tout est d'y arriver.

Mais pour les filles ?

Pour nous, les filles, il en va tout autrement.

Point n'est besoin de participer à l'absurde course aux diplômes, ni de briguer un poste important. Pour une femme le point capital est la réussite de son mariage. Pour cela, il faut ferrer le bon poisson, le plus gros, celui dont la saveur est la plus fine ou, si tu préfères, capturer le bon gibier, celui qui possède le plus de chair, le plus de gras, la plus belle fourrure... Qu'on me pardonne ces métaphores de pêche au gros ou de vénerie, qui traduisent si bien la préoccupation première de beaucoup de jeunes filles.

Il faut en profiter, tant qu'on est dans la fraîcheur de la prime jeunesse... A trop tarder, on risque d'être supplantée par les nouvelles arrivantes. Dans la quête d'un mari, on est à la fois la chasserresse et l'appât.

Donc, pour les filles aussi, le destin est tout tracé : ce sera un beau mariage, en grande pompe. Un mariage qui épate la galerie. Un mariage dont on parle dans le monde, et si possible dans les journaux !

Pour toi il n'était donc pas nécessaire de poursuivre tes études au-delà du bac. . Mais il fallait dénicher l'époux idoine, celui qui te permettrait de te réaliser en tant que femme.

Ta chère maman le savait bien, c'est pourquoi elle a s'est mise, dès ta plus tendre enfance, à préparer l'union qui consacrerait ta réussite.

Moi, je voulais devenir avocate, j'ai donc envisagé la poursuite d'études exactement comme un garçon. Et je ne suis d'ailleurs pas la seule : un certain nombre de nos compagnes de Sainte Richilde ont fait le choix d'une carrière professionnelle, malgré la fortune de leurs parents

Après mon bac S, j'irai à la fac de droit pour préparer le diplôme d'avocate. Non pour défendre la veuve et l'orphelin, ni pour voler au secours des défavorisés, ni pour innocenter les marginaux accusés à tort, ni même pour empêcher la reconduite à la frontière des étrangers

en situation irrégulière... Je veux simplement suivre la trace de mon père : plaider les abus de bien sociaux, les prises illégales d'intérêt, les corruptions de toutes natures commises par les politiciens ou les dirigeants de grands groupes industriels et commerciaux. De temps à autre, j'irai plaider aux assises lors un procès retentissant, dans une affaire médiatique bien couverte par les journaux, et surtout par la télévision. Même si cela ne rapporte rien, c'est de la publicité gratuite. N'oublions pas que la clientèle d'un avocat, et ses tarifs, dépendent principalement de sa notoriété.

Mon père excelle dans la gestion de sa carrière, je ferai comme lui en profitant de ses conseils.

Escalader l'échelle sociale ? Ta mère y tient par-dessus tout. Elle veut te voir accéder au sommet de la hiérarchie de la fortune et du pouvoir économique.

Contrairement à ce que tu racontes dans ta lettre, tu ne pars pas de zéro. Ta famille est riche, sinon tu ne pourrais pas fréquenter cette école particulièrement dispendieuse. Ton père est un opulent notaire parisien, dont l'étude est particulièrement florissante. Tu pars donc de l'un des barreaux les plus élevés, mais il reste encore quelques barreaux à gravir, et ce sont les plus difficiles.

Comment faire pour monter plus haut ? Il faut capturer un prince, ou à défaut l'héritier d'une des plus grandes fortunes du pays.

Difficile, certes. Mais la difficulté n'a pas rebuté ta maman. Elle s'est attelée à sa tâche, se fixant comme but de te faire admettre dans les milieux les plus fortunés. Selon elle, tu le mérites par ta beauté, ton charme, et ta parfaite soumission aux codes des classes dirigeantes.

Tout cela, tu me le racontes par le menu, lors de nos entrevues au pensionnat, et tu le rappelles brièvement dans ta lettre. Je m'en souviens parfaitement, c'est pourquoi je peux te dire que ton récit pêche par excès de modestie. Elle laisserait croire que tout a été facile, et ne met pas assez en valeur toute la stratégie dont tu as fait preuve, ni ton intransigeante rigueur morale.

Qu'il me soit permis de rendre à tes exploits l'hommage qui leur est dû.

Dès l'âge de treize ans, comme tu le rappelles, ta mère te fait participer à des réunions d'enfants. Très vite, tu as fait partie de ces rallyes, où les jeunes apprennent à se reconnaître comme membres d'un même milieu. Ils y apprennent la pratique des bonnes manières, et tout un code de civilités qui scellent leur appartenance à ce milieu. Bien entendu, leurs parents se rencontrent aussi, les relations se développent, et les carnets d'adresses se garnissent. Plus tard, les jeunes sauront à quelle porte frapper pour appuyer leur candidature à un emploi, ils apprennent aussi à connaître les héritiers de l'autre sexe afin de ne pas commettre d'impair au moment des épousailles.

En somme, un complément indispensable aux études, aux sports et à la culture...

Tout d'abord, ta mère a obtenu un parrainage pour te faire adhérer au groupe de « La Perle », de réputation centenaire. Hélas ! On lui répond poliment, mais fermement, que ce n'est pas possible. Fréquenter ce groupe exige plusieurs quartiers de noblesse, dûment authentifiés, ou à défaut une fortune considérable.

Tu as donc intégré le rallye « cœur de rubis », qui regroupe 80 familles, appartenant toutes à la meilleure société locale. La fille du préfet, admise par faveur compte tenu des

pouvoirs de son père, le fils d'un député de Paris, par ailleurs gros industriel, les deux jumeaux, fils du colonel comte de Plessy-Merteuil qui possède un patrimoine considérable, des filles ou fils d'ambassadeurs ou de ministres, pour n'en citer que quelques uns. Bien sûr, ta maman déplore l'absence des plus grandes fortunes, qui snobent avec hauteur une compagnie aussi humble. Fi donc ! Mais en attendant, tu les fréquentes quand même, faute de mieux.

Les deux premières années, les rencontres ne durent pas plus d'un après-midi, par groupe d'une dizaine d'enfants, sous la surveillance d'une des dames organisatrices. Après une sortie culturelle au musée, ou encore un concert en matinée, la rencontre se termine par un goûter arrosé au sirop d'orgeat.

Après ces deux ans, le concert de musique classique est remplacé par du rock, mais toujours entre soi, et le goûter est remplacé par un thé, où on s'efforce de parler anglais. On procède aussi, toujours sous la surveillance de chaperons, à l'initiation aux danses de salon : la valse essentiellement, on évite le tango, trop vulgaire, mais il faut bien consentir au rock pour se rallier la jeunesse... les dames scrutent les couples qui tournoient en veillant bien à ce que les corps ne se touchent pas. De temps à autre, en guise de prime, on organise une petite boum jusqu'à dix heures. Toujours dûment chaperonnée.

Tu atteins l'âge de quinze ans, et les garçons de ton groupe ont un à deux ans de plus, comme c'est la règle. C'est le moment des premiers flirts, en général fort innocents. Mais toi, tu as toujours été portée sur la bagatelle, ce que je comprends fort bien, étant faite du même bois.

Dans ta lettre, tu précises que les relations entre les sexes sont strictement limitées, et étroitement surveillées. Là encore, il me faut rendre hommage à ton génie, qui t'a permis de repousser les limites et de brûler les étapes.

Tu as donc repéré deux garçons, sur lesquels tu as jeté ton dévolu. L'un d'eux, Gaëtan, fils du colonel comte, est ton cavalier officiel, mais l'autre, Nicolas, est un sigisbée bien plus agréable à tes yeux.

Il n'est guère difficile à une fille délurée d'échapper à la surveillance de ces dames, surtout qu'elles ont tendance à s'agglutiner pour papoter de leurs toilettes et de leurs bijoux, histoire d'en mettre plein la vue et d'exciter la jalousie des autres, ou encore pour déblatérer sur leurs gens, et se lamenter du manque de zèle et de respect de la valetaille.

Tu les as donc entraînés, à tour de rôle, derrière un buisson pour leur faire découvrir la lune, ses satellites, et tous ses accessoires... En un mot, tous les agréments qu'une fille bien constituée peut mettre à leur disposition. Ravis de cette initiation astronomique, et ne voulant pas être en reste, ils ont produit, sous tes yeux émerveillés, des engins propres à la découverte du septième ciel, dont tu as pu apprécier toute la vigueur.

Plus d'une fois, par son application, sa persévérance et son aptitude à exécuter les positions que tu lui suggères, l'un ou l'autre t'a conduite au bord de l'orgasme, et c'est toute défaillante et à moitié groggy, que tu as répondu au rappel du chaperon.

Tout va donc très bien. Jusqu'au jour où tu demandes au beau Nicolas si son sucre d'orge personnel n'aurait pas, par le plus grand des hasards, le goût d'une sucette à l'anis.

Vous vous échappez donc tous les deux dans les greniers du château des Plessy-Merteuil, où vous vous mettez en devoir de répondre à cette problématique. Hélas ! Au moment même où l'objet de tes désirs atteint la consistance idoine, à peine as-tu commencé à

tirer des petites bouffées de ta pipe improvisée, que vous êtes surpris par la comtesse en personne ! Ne vous trouvant pas au salon, ni dans les jardins, elle était partie à votre recherche.

Gâté par la nature, le garçon a produit une tige très honorable, une pousse pleine de vigueur, longue et raide, qui sort par la braguette de son smoking.

Mais au lieu de profiter de la chose, et de l'état dans lequel tu l'avais mise, la comtesse pousse un cri de bête blessée et tombe dans les pommes. Aussitôt, on s'empresse autour d'elle, on lui fait respirer des sels... Si, ça existe encore. On la ranime. Le jeune malotru est sommé de ranger, dans la mesure du possible, l'objet du délit.

Toi, tu pleurniches. Tu bredouille qu'il t'y a obligée. Un peu dégueu, non ? Enfin, dans la panique, on fait ce qu'on peut. Nécessité fait loi.

Il est décidé qu'on ne portera pas plainte, par crainte du scandale. Mais le jeune suborneur est déclaré *persona non grata*. Un comble pour un fils de diplomate !

Remarque bien qu'il ne t'a pas mise en cause : gentleman jusqu'au bout !

Tu oublies donc Nicolas, et tu continues encore à fréquenter le groupe pendant un peu plus d'un an.

Parallèlement, à domicile, ta maman te fait travailler les codes du beau monde : comment s'habiller dans chaque circonstance, pour ne pas être ridicule, ni déplacée... Comment t'adresser à des personnalités que tu ne rencontreras jamais... Comment parler à un évêque ? A un cardinal ? A un prince du sang ? Bref, tout un viatique indispensable... Comment faire un plan de table, où caser le diplomate, l'archevêque, le ministre ? Elle t'a fait acquérir le sens de la hiérarchie sociale, avec toutes ses subtilités, elle t'a appris à rendre à chacun le rang qui lui est dû. Etre une bonne maîtresse de maison, c'est ne jamais mélanger les torchons et les serviettes.

Comment se tenir à table, dans les grandes occasions ? Dans quel ordre faut-il utiliser les innombrables couverts et la ribambelle de verres mis à la disposition des convives ?... Comment déguster son caviar avec une cuiller en porcelaine, comment attaquer la carapace d'un homard avec le matériel *ad hoc* sans se salir et sans en projeter sur ses voisins...

Tu dois tout savoir sur le bout du doigt. Elle t'interroge, elle te fait répéter...

Le samedi, en rallye, tu te perfectionnes dans les danses de salon, tu peaufines les enchères au bridge et parfois, en guise de récré, tu pratiques les charades et les bouts rimés. L'été, les sorties en bicyclette ou en auto rompent la monotonie, mais tu es vite blasée par les visites d'abbayes ou de châteaux... Tu préférerais le cinéma, mais on ne peut tout de même pas se mélanger au tout venant.

En un mot, tu commences vraiment à t'ennuyer, et tu aimerais mieux autre chose.

Voilà où tu en es, à l'âge de dix-sept ans, lorsque nous nous rencontrons en classe de première.

Tu m'en fais le récit détaillé le lundi, lorsque tu rejoins le pensionnat.

Dans les dortoirs du troisième étage, nous disposons chacune d'une petite chambrette meublée d'un lit, d'un petit bureau et d'une armoire, et close par un rideau qu'on nous oblige à tenir ouvert pendant la nuit. Sans doute pour couper court aux amitiés particulières et veiller au grain. Une précaution bien inutile cependant car, une fois la pionne couchée, tu viens me retrouver dans mon lit. Après nous être gavées de caresses, après avoir joui l'une de l'autre, nous chuchotons encore pendant une bonne heure avant que tu ne regagnes ton propre lit.

C'est ainsi que, chaque lundi, tu me tiens au courant des nouveaux événements de ta vie mondaine. Je t'écoute avec attention, comme s'il s'agissait d'un feuilleton !

C'est quelques temps après, vers le milieu de l'année scolaire, qu'arrive enfin l'épisode tant attendu : celui où l'héroïne prend son essor. Une dame, me racontes-tu, t'a remarquée. Elle te trouve jolie, intelligente et cultivée. Elle admire tes dons pour le piano et quelques autres des arts d'agrément prisés dans les salons de l'avenue Foch et du XVI<sup>ème</sup> arrondissement. Mais surtout, elle apprécie au plus haut point ta parfaite éducation et tes bonnes manières.

Sa fille Gwendoline a fait la connaissance d'un garçon appartenant à une famille influente et particulièrement fortunée. En un mot, du meilleur « milieu » qui soit, ce qui permet à ce jeune homme de dénigrer quelque peu le groupe auquel appartient Gwendoline :

-Qu'est ce que tu fais avec ces ploucs ? Tu vaux bien mieux.

Aussi sec, il lui propose d'intégrer un rallye de la grande bourgeoisie, un groupe de jeune gens dont les parents sont tous, soit membres des conseils d'administration de multinationales, soit PDG de grands groupes bancaires, ou encore des particuliers bourrés de tunes et d'actions...

Gwendoline a repéré ce garçon, dont le père est un magnat de la presse. Et qui plus est, tout à fait présentable, pour ne pas dire beau garçon. Elle veut à tout prix le fréquenter, et elle supplie sa mère d'accepter en lui faisant miroiter tous les avantages d'une union avec cette famille.

Mais Gwendoline ne veut pas te perdre ! Elle tient trop à vos petites rencontres coquines, votre flirt délicieux et secret, avec ses baisers furtifs, ses caresses sous la jupe et ses puissantes obscénités qui vous mettent les sens en feu.

Elle te propose donc de l'accompagner.

Ta mère hésite un peu, car les sorties seraient alors particulièrement dispendieuses, et plus encore les invitations dont il faudra honorer le groupe dans sa totalité. Mais il s'agit d'un investissement, car ton futur mariage mérite bien quelques emprunts auprès des banques. Ton cher papa n'hésitera pas à les solliciter, il ne reculera même pas à prendre quelques hypothèques.

Au départ, tu es très contente : Tu as pris l'ascenseur social, et te voilà partie pour le dernier étage. Maintenant, tu es sûre de réussir.

Mais bientôt, il te faut en rabattre, car le groupe est trop peu nombreux et tu ne trouve pas un garçon à ton goût, ni surtout suffisamment riche pour passer sur une laideur trop évidente ou une niaiserie trop affirmée.

Pendant plusieurs mois, tu ronges ton frein car la situation ne progresse guère.

Le seul qui te conviendrait, c'est précisément Franck, le flirt de Gwendoline. Mais ils sont déjà très engagés l'un envers l'autre, et les fiançailles officielles sont même prévues pour la fin du mois de décembre.

Prise entre la nécessité d'être loyale envers ton amante et l'envie de t'approprier ce garçon, tu vis un véritable drame cornélien.

A ce moment, c'est le mois de juin. Nous sommes à une semaine du bac.

Pour nous détendre avant l'examen, tu nous propose un plan à trois, avec Gwendoline.

Des années ennuyeuses, dis-tu ? Constatons que tu as su y mettre de l'animation !

Tu as loué une jolie petite villa, avec piscine et court de tennis. Sans doute avec la complicité de ta maman, avec qui tu as peut-être ourdi ton plan. Mais ce qui est sûr, c'est que tu as mûrement préparé ton coup.

Mais à ce moment, j'ignore tout de tes intentions...

Gwendoline et moi sommes sur le lit. Nues. Complètement nues, hormis nos bas, nos serre-tailles tout en dentelles, et nos escarpins aux talons aiguille démesurés. C'est la tenue sexy, celle des filles qui s'exhibent tout enrubannées, comme des paquets cadeaux.

Toi, Marie Sophie, tu nous regardes d'un œil salace.

Gwendoline est derrière moi. Elle est blonde comme les blés, j'ai placé ma tête contre son épaule et mes cheveux de jais lui caressent la joue. Elle a pris un de mes seins dans sa main gauche et elle s'amuse à en pincer le bout pour faire saillir le téton.

Tu tournes autour de nous, tu nous encourage en battant des mains. On dirait une gamine qui assiste à un spectacle féérique.

De sa main droite, Gwendoline fourrage la toison soyeuse qui orne mon pubis, puis ses doigts aux ongles vernis de rose s'allongent sur mon sexe. L'aiguillon du désir me pénètre, âpre et brutal comme un fer porté au rouge. Je lève haut la cuisse. Geste de défi, de provocation. Obscénité violente et brutale comme l'avatar d'un dieu qui descend sur Terre pour réclamer l'hommage qui lui est dû, son tribut de chair palpitante offerte en sacrifice sur l'autel sacré des jouissances.

Gwendoline le comprend. Ses doigts effleurent doucement la fente offerte comme pour en prendre possession. Entre mes cuisses disjointes, une nuée gonfle, une nuée d'orage, électrique, chargée de puissance. Un capuchon rose darde entre mes lèvres intimes, comme la langue affamée d'un monstre.

Elle l'aspire dans sa bouche, mordille doucement mes nymphes. Un dieu l'inspire, la guide dans son étreinte, lui souffle l'élan créateur. Dans sa sincérité brutale, l'amour se fait art, un art somptueux, triomphant, qui écrase de sa splendeur les marbres de Praxitèle, et qui offre sur sa palette les rouges sanglants du Caravage, les transparences marines de Corot, les tendres carnations de Raphaël... Dans sa flamboyance, il surpasse l'éclat des gemmes les plus fines, la lumière des vitraux des églises, et jusqu'aux ors des icônes d'orient...

Elle a placé sa main entre mes fesses et me masse doucement l'anus, ses paumes épousent mes rondeurs callipyges, pour se pénétrer de leur perfection. Sa bouche tète tendrement mes pétales de rose, leur susurre un long poème d'amour, un long chant plus suave et plus doux qu'un hymne céleste. Ma chatte se déploie, laisse exhiler ses arômes et son musc, entrouvre ses voiles avec des grâces de ballerine. Je ruisselle de miel et de suc...

Tu nous regardes faire de tes grands yeux émerveillés.

-Je vais te dynamiter la moule, dit Gwendoline. Sa voix a pris la sonorité rauque d'un fauve affamé.

Elle pointe sa langue dans la fleur, au cœur palpitant de ma corolle, elle débusque le bouton gonflé de sève, turgescence de sa promesse d'extase. Je gémiss de plaisir, je cherche mon souffle, mon haleine se charge de plaintes et d'appels, de cris et de supplications.

-Achève-moi ! Je ne peux plus attendre !

Vient l'estocade. Elle a laissé sa langue sur mon clito, elle pénètre de deux doigts ma grotte d'amour. Parti du fond de mes tripes, l'orgasme me déchire. C'est un ouragan, un séisme dévastateur qui me laisse toute pantelante.

La semaine suivante, nous passons notre bachot.

Je l'obtiens avec la mention « très bien ». Toi, tu « décroches » le tien à l'oral de rattrapage... (8,01 à l'écrit ! Mais comment as-tu fait ? Tu es si nulle !)

Enfin, les études, ce n'est pas l'essentiel pour toi.

Le reste, tu me le racontes plus tard, dans la nombreuse correspondance que nous échangeons pendant mes années de fac.

Au cours de notre plan à trois, tu as pris de nombreuses photos. A notre insu. Comment as-tu fait ? Mystère ! Tu as sans doute dissimulé un appareil déclenché à distance par un complice. Ta mère ? Peu importe !

Ces photos, tu les montres à Franck, le fiancé de Gwendoline.

D'abord, il ne voit que moi, je suis un peu en avant de Gwendoline, mais surtout je resplendis sur la photo, je rayonne littéralement, comme un astre flamboyant.

Aucun doute : il me trouve belle, très belle. Il est étonné, stupéfait. Jamais il n'aurait pu s'imaginer que tant de beauté pût exister sur terre.

Il peut admirer le galbe parfait de ma jambe dressée vers lui, gainée jusqu'à mi-cuisse d'un voile arachnéen, et que termine un escarpin au talon pointu comme une pointe de flèche, l'arme dont le petit dieu d'amour perce les cœurs et fouette les sens...

En ce début d'été mon corps est déjà légèrement doré, sauf mon bas ventre et un petit triangle autour de chaque aréole... J'ai déjà bien profité du soleil autour de ma piscine, j'y ai même parfois révisé mes cours, et ce sont les marques laissées par mon minuscule bikini. Mes fesses, mes jolies fesses rondes ont gardé leur délicate carnation de lys et de rose qui tranche sur mon teint de pêche et qui attire le regard. Elles sont souples et accueillantes, séparées par le plus charmant des sillons, une vallée de toutes les abondances, avec son petit pertuis, pareil à une mignonne fossette.

Il faut bien reconnaître qu'il a raison : je suis une fille superbe.

Superbe d'impudeur. Mais la pudeur a-t-elle un sens lorsqu'on est pourvue d'autant de perfection ?

Mais surtout, il contemple la fleur des fleurs, cette merveille incomparable, éclore au cœur de mon intimité. Plus noble que l'orchidée, plus suave que la plus belle des roses, plus modeste que la pervenche, elle offre à son regard émerveillé ses pétales satinés, entre lesquels s'ouvre un sillon noir, l'entrée du sanctuaire où se déroulent les mystères les plus sacrés, les plus troublants, les plus doux... Un spectacle sublime, un trésor à nul autre pareil !

Mon petit bijou le fascine, il reste de longues minutes à le contempler, tel un dévot devant une idole.

Sa bouche tremble et son haleine semble murmurer des mots d'admiration, de vénération, balbutier des prières à une déesse inconnue et lointaine... Il est au comble de l'extase !

Comme je le comprends !

Toi, profitant de son émotion, tu t'accroupis à ses pieds et tu déboucles sa ceinture. D'un coup sec, tu tires vers le bas son pantalon et son slip.

Attaque décisive, digne d'un grand stratège. A Austerlitz, Napoléon n'a pas fait mieux !

Franck est équipé d'un outil fort honorable qui, à l'issue de sa contemplation extatique a pris une forme et une consistance propres aux usages les plus plaisants. Tu le prends aussitôt en bouche Décidément tu es la reine de la sucette !

Rendons justice à ton courage, à ta persévérance, à ton amour du travail bien fait. Tu le travailles au corps avec conscience et obstination... Et aussi un savoir faire certain ! Quant à lui, il continue de regarder la photo

Lorsque tu le sens prêt à lâcher son jus, tu te couches à terre, jupe soulevée, vulve offerte. Il te prend par automatisme, il a lâché la photo mais il a encore sur la rétine l'image de la créature parfaite, l'objet de sa dévotion, que son fantasme lui donne l'illusion de posséder.

L'orgasme enfin le délivre. L'illusion se dissipe, il revient à lui et se rend compte qu'il vient de te faire l'amour. Il remarque aussi la photo tombée au sol, il la reprend en main pour la regarder de nouveau.

Une main m'effleure le sexe. Une petite main aux ongles vernis. Cette couleur rose, il l'a déjà vue... Il regarde enfin la jeune femme qui me caresse. Une blonde.

Il reconnaît Gwendoline !

Son visage se décompose.

A voir sa future fiancée exposée ainsi, et s'adonnant aux amours saphiques, il est pris de jalousie.

Toi, tu lui portes le coup fatal. Tu lui dis que ce sont des clichés, pris par une équipe de photographes professionnels qui travaille pour l'un des magazines de son père. Un magazine de la presse masculine, un de ceux dont on refuse de parler, mais dont le tirage rémunérateur permet de maintenir à flot d'autres titres plus présentables.

Voilà ce que tu me racontes, tout à trac, au téléphone. Moi, je proteste.

Ce n'est pas que je sois gênée de servir de modèle. Au contraire, j'adore me montrer nue. Encore faut-il me prévenir avant de prendre les photos et surtout, il faut que je puisse me grimer suffisamment pour ne pas être reconnue. Au plaisir de la provocation s'ajoute ainsi celui de la dissimulation, ce qui constitue un délicieux cocktail.

-Si ces photos sont publiées, c'en est fait de notre amitié !

J'ai parlé sèchement au téléphone. Rien qu'au son de ma voix, tu comprends que je suis furieuse.

Tu me rassures aussitôt : il ne s'agit que d'un stratagème pour pousser Franck à larguer Gwendoline.

-Ne crains rien : ces photos ne seront pas publiées. La rédaction du magazine n'est même pas au courant.

Je me radoucis.

-Je préfère ça, dis-je simplement, sans en ajouter davantage.

Le stratagème réussit au-delà de toute espérance : dès le lendemain, Franck annonce par téléphone à Gwendoline que les fiançailles n'auront pas lieu, et qu'il ne souhaite plus la revoir.

Pour l'héritier d'un empire de presse, voir sa fiancée exhibée dans un magazine porno est plus qu'il n'en peut supporter. Surtout qu'un tel magazine peut être feuilleté sous le manteau, mais avec délice néanmoins, par les membres de la famille, les collaborateurs, ou les autres bourgeois bien pensants que l'on fréquente au golf ou dans les salons.

Jolie comme tu es, tu es parfaitement apte à remplacer Gwendoline dans le cœur de Franck. Tu deviens donc sa nouvelle amie, il t'emmène dans les grands restaurants, au théâtre, à l'opéra, il te couvre de cadeaux luxueux, et pour finir, il te présente à sa famille.

Au bout d'un an de cette vie pleine d'agréments, on fixe la date des fiançailles officielles.

Parfois tu consens à passer à la casserole. Mais pas trop souvent : il faut lui tenir la dragée haute pour attiser son désir et ne pas lui donner ce qu'il veut avant d'être passé devant le maire et d'avoir dûment signé les documents idoines. Une femme doit savoir gérer son cul en bonne maîtresse de maison : il ne faut pas que les invités soient rassasiés avant le plat principal.

Te voilà dans la dernière ligne droite avec, comme perspective, le mariage avec un futur magnat de la presse, doté d'une fortune considérable. C'est plié, comme on dit. Tout est bien huilé, programmé, il ne peut plus arriver aucune péripétie...

Et pourtant !

Il y a environ deux ans, alors que tu es déjà officiellement fiancée et que le mariage est prévu pour le printemps suivant, vous êtes tous les deux invités à passer, en compagnie de plusieurs autres membres du groupe, une huitaine chez Bertrand, dans sa luxueuse villa de Ramatuelle.

Un matin, tu rencontres le maître de maison, sur la terrasse face à la mer.

Franck dort encore dans sa chambre. La nuit précédente tu l'y a rejoint et tu es restée avec lui jusqu'au petit matin. Une nuit *avec*, une de ces nuits stratégiques où tu lui rappelles que tu disposes d'agréments indiscutables, et qu'il faut tenir bon jusqu'aux épousailles. Le menu a été plutôt copieux : deux missionnaires et une levrette, entrecoupés de pauses, avec un cunni en guise d'amuse-bouche. D'après ton propre compte-rendu. Franck a donc besoin d'une grasse mat'.

Sans penser à mal, sans aucune arrière-pensée, simplement par politesse, Bertrand te complimente : « Ce sacré Franck, dit-il, il a bien de la chance d'avoir une fiancée si élégante et si raffinée ! ».

Toi, bien sûr, tu t'efforce de rougir. C'est un exercice que tu réussis fort bien. Beaucoup mieux qu'une dissertation ou qu'un devoir d'histoire...

Il n'en dit pas plus, mais tu as saisi la lueur de désir dans ses yeux.

Par le truchement de l'informatique, tu prends tes renseignements. Cela peut toujours servir. Il appartient à une famille de gros industriels, depuis déjà cinq générations. Ils fabriquent des machines-outils, des équipements pour l'industrie, des matériels ferroviaires... L'un des oncles de Bertrand est PDG d'une grande banque, un de ses cousins gère une puissante compagnie internationale d'assurance et de réassurance. Ils ont des jetons de présence partout. Mais surtout, ce sont des magnats de l'armement : des chars, des canons, des missiles sortent chaque jour de leurs usines, et ils sont à la pointe de l'électronique militaire.

L'armement ! Ça au moins, c'est du solide ! Peut-on faire faillite quand on a pour clients la plupart des Etats du globe, et qu'on fournit à l'Homme de quoi tuer son prochain ? Je vous le demande. Impossible, n'est-ce pas ? Une telle activité est nécessairement des plus lucratives.

Que vaut un empire de presse, en comparaison ? Il y a bien les magazines de cul qui rapportent un peu... Mais peut-on vraiment comparer une paire de fesses avec un blindé ? Il faut le reconnaître, aussi somptueux qu'ils soient, les pétards sur papier font toujours long feu. Même la plus jolie petite moule ne peut pas faire jeu égal avec le drone dernier né, celui qui appuie tout seul sur la détente. Et les magazines féminins ? Ça se vend aussi, mais est-ce vraiment plus sérieux ? *Comment choisir son maillot de bain pour cet été ? Ou encore : Décoration : fabriquez de jolis bougeoirs avec des pots de yaourt... Beauté : préparez vous-même votre crème anti-âge à base d'ingrédients naturels... Couple : les caresses qui vont le rendre fou !* Admettons. Il faut bien penser aux recrutements futurs. Engagez-vous, rengagez-vous. Mais tirer son coup avec ce que vous savez, c'est tout de même moins sérieux que de tirer avec un famas ! Les magazines pour intellos ? Y a-t-il encore une clientèle pour ça ? Les quotidiens politiques ? Le père de Franck en a plein : de droite, de gauche, du centre... de partout ! Ce sont ses danseuses, qu'il entretient à grand frais... Son seul bénéficiaire : il a obtenu la Légion d'Honneur, demandée pour lui par un député d'extrême gauche, puis par un sénateur de droite, et enfin remise par un ministre radical. Reste le foot, la dernière valeur sûre, la seule qui reste dans notre société.

Depuis la mort de son père, Bertrand a la haute main sur le secteur de l'armement, ainsi que sur le ferroviaire. Il a nommé des directeurs généraux pour le reste, il est membre des directoires de plusieurs sociétés et administrateur d'une dizaine d'autres... L'argent tombe de tous côtés, sans interruption, comme une pluie diluvienne. Parallèlement, il poursuit la gestion des prestigieuses vignobles qui appartiennent à sa famille, et il a, lui aussi, sa danseuse : une galerie d'art sise à Paris, dans le 7ème. Elle est en gérance, mais il lui arrive de la faire visiter à d'autres grands patrons, à qui il vend très cher des œuvres d'artistes contemporains en vogue. Une petite friandise qu'il s'offre en passant.

Il peut tout faire, Bertrand, sauf compter sa fortune.

A la fin du séjour, quand Bertrand te propose de t'inviter au château, seule cette fois, tu n'hésites pas une seule seconde. Un instinct infallible t'avertit qu'il est amoureux, et qu'il faut profiter d'une telle occasion.

Toujours plus loin ! Toujours de l'avant ! L'audace est la vertu des grandes âmes.

Il est beaucoup moins beau que Franck et même, avouons-le, il est franchement laid. Mais il a déjà 36 ans, il doit penser à se marier pour assurer sa descendance. Sinon, à qui reviendrait cet immense empire industriel et financier ? Si tu manœuvres bien, c'est à toi qu'il passera la bague au doigt.

Tes visites au château se font de plus en plus fréquentes, et de plus en plus prolongées, toujours à l'insu de ton fiancé officiel. Tu fais la connaissance de la famille, de leurs amis, et même de leurs serviteurs. En peu de temps, tu y es pratiquement chez toi.

Corrélativement, tes rendez-vous avec Franck s'espacent de plus en plus, sous les prétextes les plus divers

Au bout de quelques mois, Bertrand te propose de l'épouser. Tu acceptes sans hésiter. La date des fiançailles est arrêtée : ce sera au printemps, pratiquement à la date qui était prévue pour le mariage avec Franck.

Tu envoies un SMS à Franck, pour rompre tes fiançailles avec lui.

Le pauvre ! Il en est estomaqué. Il est même dévasté pendant trois jours. Puis, tu apprends par des bruits de couloir qu'il récupère Gwendoline. Ou que c'est Gwendoline qui le récupère... Peu importe, toujours est-il qu'ils sont de nouveau fiancés...

La seule ombre au tableau, c'est que tu ne passes plus à la casserole. La douairière veille au grain quand les deux fiancés sont au château, et elle ne vous laisse jamais sans chaperon. On n'y touche pas avant le mariage ! D'ailleurs, Bertrand, à l'instar de sa mère, est une vraie grenouille de bénitier, confit en dévotions, sauf lorsqu'il traite ses affaires avec la voracité d'un requin. Le péché lui fait horreur !

Tu es donc en manque de bagatelle, car ton corps exige son dû. On n'est pas de bois. Surtout toi.

Heureusement, il y a les copines. Moi en particulier. On s'est revues de temps à autre, et à chaque fois nos retrouvailles se sont achevées dans un lit, comme au bon vieux temps de sainte Richilde.

D'ailleurs, je sais bien que je ne suis pas ta seule amante. Peu importe, je ne suis pas jalouse. Mais tu avoueras quand même que je suis la plus dévouée. J'ai poussé la complaisance jusqu'à te prêter mes amants, et même mon cousin, qui est bien membré et toujours prêt à rendre service, lui aussi. Tu lui dois quelques unes de tes plus belles nuits.

Tu en conviendras, ta vie n'a pas été aussi austère que tu le laisses entendre dans ta lettre. Tu t'es même bien amusée en faisant « tes classes » dans le beau monde. Mais tu as bien mené ta barque. Pour ton habileté, ta détermination, ta persévérance, chapeau !

*J'ai lu ta lettre avec plaisir et beaucoup d'intérêt, les passages les plus croustillants m'ont fort excitée. J'ai suivi ton conseil : je me suis caressée en parcourant ces lignes, ce qui m'a permis d'être près de toi et de participer à ton bonheur. Je termine ma lettre par un baiser, le même que celui que je t'ai prodigué dans le bosquet de Sainte Richilde, lorsque nous avons fait connaissance, et qui sera toujours pour moi un délicieux souvenir.*

*Ton amie pour toujours,  
Laure*

## 03

### Un gentil voisin

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Taormina, le \*\* juillet 20\*\**

*Ma chérie,*

Surprise ! Voilà deux jours que nous sommes à Taormina, Bertrand et moi. Ce matin, je le trouve habillé de pied en cap : costume léger et cravate. Il a sorti son coupé Maserati.

-Tu pars ?

-Je dois aller à Palerme. Je suis en pourparlers pour prendre des parts dans une chaîne d'hôtels.

Interloquée, je ne réponds rien

-Il y a beaucoup d'argent à faire dans le tourisme de masse, précise-t-il. Je vais étendre mes activités, brasser encore plus d'affaires

Cette famille a déjà tant d'argent, au point de ne plus savoir qu'en faire. Pourquoi en vouloir encore plus ? Sont-ils frappés par une sorte de malédiction qui les pousse à tout dévorer ?

-Tu seras absent toute la journée ?

-A peu près. Mais j'ai donné des ordres aux domestiques. Tu n'auras à t'occuper de rien.

Je l'embrasse. Mais je suis quand même un peu dépitée : comment peut-on laisser seule sa jeune épouse, alors même qu'on est en voyage de noces ?

Vers le milieu de l'après-midi, sitôt les domestiques partis, je me rends sur la terrasse. A cause de la chaleur, j'ai passé une tenue négligée : T-shirt de coton blanc et mini-jupe en jean. Ainsi, je pourrai profiter du soleil sans être accablée par la chaleur. Je me sens un peu mélancolique, et même un peu vexée que mes charmes n'aient pas supplanté l'attrait de l'argent. Enfin, Bertrand rentrera en début de soirée, en nous aurons encore une belle nuit d'amour.

Pour me désennuyer, je regarde la mer et le ballet des voiliers. Elle est, dans les lointains, d'un bleu incroyable. Si profond. Si dense. Un bleu presque violet, insondable, un bleu où l'imagination se perd... avec, sur les crêtes des petites vagues, l'aveuglante réverbération du soleil.

La mer.

La terrasse de la villa m'enchant. Close par une grille de fer forgé, élégante et légère, elle surplombe les premières maisons du village, et offre une vue splendide sur la plage et sur la baie frangée d'écume. De chaque côté, la nature l'envahit de ses jaillissement de fleurs et de feuilles lancéolées. Envahissement sage et policé toutefois, dressé par la main de l'homme. Un citronnier tend ses branches couvertes de fruits, des bougainvillées flamboient, des lauriers roses dont les délicats bouquets se penchent au-dessus du vide semblent s'alanguir.

Au nord de la baie, la colline est sauvage, couverte de garrigues et de pins sombres. Au sud, les hautes falaises ferment le rivage et, face à la villa, un îlot verdoyant se dresse au dessus des flots comme une perle sur un écrin.

Un sentier privé conduit à un ponton de bois, où est amarré le canot à moteur de Bertrand. La famille a empiété sur le domaine public. *Pourquoi se gêner, quand on a de l'argent ?*

Venu de l'horizon, un voilier s'approche du milieu de la crique. Une goélette, ou un ketch, aux voiles gonflées de vent, tout petit au milieu de l'eau, couleur turquoise à cet endroit...

Au centre de la terrasse, un salon en teck offre l'ombre bienfaisante de ses parasols aux vives couleurs et le confort de ses fauteuils recouverts de coussins. Sur la table traîne une paire de puissantes jumelles. Je m'en empare pour suivre le trajet du voilier, et aussi pour espionner ce qui se passe sur le pont.

Mon indiscretion est vite récompensée.

Sur le bateau, six corps jeunes à la peau dorée. Deux des femmes se font bronzer face au soleil. Pour cette importante mission, elles ont enlevé le haut. Une troisième femme est complètement nue, elle se tient debout près du grand mât et, en dépit de la distance, je peux distinguer une touffe de poils noirs à la jointure des cuisses. C'est une belle brune à la poitrine opulente... Elle semble rayonner. Plus loin, adossés au bastingage, deux garçons bronzés et musclés la regardent. Je pense qu'ils bandent, mais ils ont conservé leurs slips et je ne les vois que de dos. Une quatrième femme, une jolie blonde en string rose, se tient à la barre.

Le bateau vire de bord et s'approche. Mon cœur se met à battre un peu plus vite. Je vais pouvoir me régaler de cette vision de rêve, de ces jolis corps féminins dénudés. Avec un peu de chance, les garçons se dévêtiront aussi, sous l'aiguillon du désir. En voyeuse, je participerai à leurs ébats.

Le pont du ketch s'anime. Les deux garçons se sont approchés de la femme nue. L'un d'eux, à genoux devant elle, lui lèche la vulve. L'autre s'est débarrassé de son slip et je peux voir sa verge, tendue à l'extrême, s'approcher de la croupe de la jeune femme. Il se met à la peloter partout : c'est une fête ! Les deux adeptes de la bronzette passent, elles aussi, à des jeux plus folâtres. L'une d'elles, à califourchon sur l'autre, brandit un string coloré, une dépouille qu'elle vient de lui arracher. Quant à la timonière, elle observe les deux groupes, se demandant auquel elle va s'agrèger.

Il y a quelque chose d'admirable dans cette orgie effrénée, et sans honte, qui met aux prises des corps parfaits. Sur ce bateau de luxe, au milieu d'un paysage de rêve inondé de soleil, c'est magnifique, presque féérique. Divin. On est bien loin du sexe honteux des baraques de chantier, où des putes offrent leurs charmes avachis à *des pue-la-sueurs* harassés. Loin aussi de l'ignoble faim d'amour, au cœur des cités grises, de tous ces solitaires, des masturbations mélancoliques sous la lumière blafarde des WC. Lorsqu'on est riche, le sexe est triomphant, glorieux, c'est une fête au champagne, qui a l'éclat d'un feu d'artifice, un jaillissement de sève et de vigueur qui fait honneur à Dieu.

Le péché de la chair ? C'est pour les pauvres. La honte de la fornication ? Elle n'atteint pas les puissants.

Ma libido s'éveille. Il me vient une envie d'amour et je me caresse doucement les seins au-travers de mon T-shirt.

Le bruit d'un buzzer se fait entendre. Ça vient de la télécommande du portier de villa, posé sur la table de teck. Quelqu'un s'est présenté au portail. Je réponds dans l'appareil :

-Oui ?

-Je suis Mario Belvicino, un ami d'enfance de Monsieur le Baron. Je viens lui souhaiter la bienvenue.

J'appuie sur le bouton. Deux minutes après, une petite Fiat jaune s'arrête sur le gravier, devant le perron.

L'homme qui en descend est grand, bronzé, vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise blanche. Très beau, Avec ce charme si particulier aux Siciliens. Des cheveux drus, très noirs, un visage aux traits réguliers qui reflète la droiture et la bonté. Ses yeux sont marron foncé, pétillants, éclatants de lumière, autant que les yeux de Bertrand sont gris et ternes.

-Vous n'avez pas de chance, lui dis-je. Mon mari est à Palerme pour la journée. Je lui dirai que vous êtes venu.

-Vous êtes son épouse ?

-Oui, nous sommes en voyage de noces.

-Vous êtes très belle. Bertrand a bien de la chance ! Et puis... vous parlez bien l'italien.

Je suis sensible aux deux compliments. Surtout au premier. Je lui réponds :

-Merci. Vous connaissez Bertrand ?

-Nous nous connaissons depuis l'enfance. Il n'a que six ans de plus que moi, et nous avons souvent joué ensemble, lorsque Bertrand passait l'été ici, avec ses parents.

Le garçon me sourit : il est sympathique et, il faut l'avouer, vraiment très beau. Malgré moi, je compare chacun de ses traits et chacune de ses attitudes avec ceux de mon époux.

-Vous êtes restés des amis ?

-Pas vraiment. L'enfance passe... la vie sépare les copains.

Je devine : le statut social du jeune homme n'est pas précisément le même que celui du baron.

-Vous êtes dans quoi ?

-Je suis maçon. Enfin, chef de chantier. Nous sommes presque voisins : j'habite avec ma sœur une petite maison via Pirandello. Nos parents sont morts il y a quatre ans, dans un accident de la route. Ma sœur est étudiante, elle a même fait une année d'étude en France. Elle parle couramment votre langue.

Tout en conversant, nous avons regagné la terrasse. Face à la mer, face à l'insolente beauté de la baie, j'ai l'étrange impression qu'il faut faire quelque chose. Défier les dieux ! Commettre à nouveau le crime de Prométhée, en donnant aux hommes le stupre superbe et sans limite, qui est l'apanage des dieux.

Je lui tends les jumelles.

-Regardez !

-C'est la vie ! répond-il en souriant, après avoir collé son œil à l'oculaire. Ces jeunes femmes sont vraiment belles.

Puis il ajoute, en rougissant quelque peu sous son hâle :

-Comme vous, Madame la Baronne.

-J'étais en train de les regarder lorsque vous êtes arrivé. Je prenais plaisir à observer leurs ébats, et je dois dire que je n'en perdais pas une miette, prenant ma part de chaque effleurement, de chaque caresse, de chaque pénétration... Je pointais mes jumelles, passant d'un groupe à l'autre, j'étais à la fois le mâle qui pointe et la femelle qui reçoit.

-Quelle indiscretion, Madame la Baronne !

-Voyeuse ? Et pourquoi pas. Leur joie de vivre rayonne comme un soleil, ils répandent du plaisir autour d'eux. Je les envie. J'ai envie de faire comme eux.

-Mais vous êtes seule, objecte mon visiteur. Monsieur le Baron n'est pas là...

Il a bien deviné où le bât blesse : mon époux n'est pas là, et j'en suis mortifiée.

-Je les envie : ils sont comme les Dieux sur l'Olympe. Pour eux, il n'y a pas de honte.

Les Dieux jouissaient d'une liberté totale absolue : rien ne pouvait entraver leurs amours, ni faire obstacle à leurs désirs...Ni les liens du mariage, ni le tabou de l'inceste, ni les barrières sociales. Et pas davantage le respect, ni l'amitié, la fidélité, ou l'obéissance...Aucun sentiment, aucune morale ne réfrénait leur fureur génésique pas même l'amour propre ni même le sentiment du ridicule. Ils ne connaissaient pas ce sentiment absurde qu'on appelle la pudeur, ou la décence, et qui, dans nos sociétés, paralyse les élans de la chair. Zeus brandit la foudre, mais sa puissance est tout autant dans sa queue, dans sa verge dressée, prête à ensemençer la terre entière. Pour lui tout est bon : les nymphes, les nobles déesses, fussent-elles ses sœurs, les belles mortelles...Il enlève même le beau pâtre ganyède, pour goûter avec lui aux plaisirs de Sodome. Pour lui, et pour les autres dieux, pas de déluge de feu, pas de statue de sel, ni aucun des tristes châtiments de nos morales bibliques ou de nos tribunaux modernes. Et ses couilles engendrent le monde, la beauté, les lois et les arts...

Je regarde le jeune homme. Il est sympathique, ouvert, il me plaît. J'e suis envahie par un besoin d'amour.

-La Sicile est grecque, lui dis-je, elle est la terre des Dieux.

-Vous aimez la Sicile ?

-Qui ne l'aimerait pas ? Ses plages battues par la mer, son ciel aux bleus infinis, la caresse amoureuse de son soleil... On y rencontre à chaque instant les dieux antiques.

*Je suis Aphrodite, fille du Ciel, née de l'écume...*

*Nue sur ma conque comme sur un piédestal, je règne sans partage sur le monde des vivants...Je vous tiens tous sous le joug de ma beauté, en échange j'illumine vos vies des joies de l'amour et du sexe. Nul d'entre vous ne pourra se soustraire à mon pouvoir, car je forcerai toute chair à se soumettre à ma loi, et à ressentir l'âpre morsure du désir... Tous, vous succomberez dans l'ivresse des sens, emportés par le torrent des passions, aspirés par le gouffre amer des regrets et des chagrins... Car l'amour est à la fois clarté et ténèbres.*

*Je suis Aphrodite au sang torride. Avide de jouissance, je vole d'étreinte en étreinte, multipliant le nombre de mes amants et de mes amantes. Je me suis unie aux autres dieux, fussent-ils mon père ou mes frères, je me suis même unie à des mortels. J'ai enfanté Eros, aux flèches fatales, et Priape au sexe démesuré. Mes dons sont infinis, ce sont les plus précieux et les plus doux que l'homme ait reçu des dieux. Mais je suis aussi d'un naturel jaloux, et quand je sus trahie ou délaissée, ma vengeance est terrible...*

-Vous avez raison, dit-il. Les dieux nous ont comblés ils ont fait de notre île une corne d'abondance qui nous offre ses fleurs et ses fruits, une contrée qui regorge de toutes les beautés et de toutes les douceurs...

Heureusement, il a dit « les dieux » et non Dieu. Jéhovah est bien trop moralisateur pour des lieux aussi sublimes.

Il regarde ma poitrine. Je n'ai sur moi qu'une jupe courte et un T-shirt de coton blanc. J'ai l'impression qu'il me regarde avec envie. Mes aréoles se devinent sous l'étoffe et, à chaque mouvement, mes seins se balancent doucement. Ce ballet fascine Mario.

Excitée, moi aussi, par le frottement de l'étoffe, je sens le désir monter en moi.

Je pense aux femmes sur le bateau.

Je les envie pour leur liberté. Je les envie parce qu'elles vont faire l'amour sous le soleil. *J'en ai envie, moi aussi.*

Les pointes de mes seins dardent sous mon T-shirt, d'une façon de plus en plus indécente, et Mario ne peut plus ignorer que je suis nue en dessous.

- La villa est magnifique, me dit-il. Nous, nous n'avons qu'une petite maison.

-Elle est très belle, en effet.

La villa est coquette, agréable, avec de grandes pièces qui demeurent fraîches même au cœur de l'été. Un ameublement cossu ajoute à son élégance. Avec sa vaste terrasse qui surplombe un jardin en pente, elle peut se flatter d'un luxe discret.

Mario me parle doucement. Il me raconte des anecdotes de son enfance, lorsque Bertrand et ses parents venaient passer l'été... Il n'a pas envie de partir. Je ne l'écoute pas. Je suis bercée par ses paroles.

De nouveau, une bouffée de désir me submerge. Il arrive par bouffées, par pulsions. Une pulsion sexuelle, incontrôlable.

Mario est très beau. Un visage régulier, parfait, avec ses yeux marron, si profonds. Un visage à la fois viril et doux. Un corps jeune et musclé, dont la peau délicieusement dorée se devine sous la chemise claire.

*Il faut absolument faire quelque chose.*

-Face à toute cette beauté, lui dis-je, il faut une audace inouïe, une insolence superbe.

Je soulève mon T-shirt et ma poitrine apparaît, nue, avec ses pointes turgescents, gonflées comme des bourgeons pleins de sève.

Le jeune homme est stupéfait, moitié choqué, moitié charmé.

-Ils vous plaisent ?

-Mais... parvient-il à articuler. Et Bertrand ?

Il me regarde, profite de la vision enchanteresse comme d'un cadeau de la providence.

Je lui souris

-Vous ne lui direz rien ?

-Non, concède-t-il. Non...

Mario me suit au centre de la terrasse. Je fais jouer la fermeture Eclair et ma jupe tombe à mes pieds. Me voilà complètement nue, il ne me reste plus que mes sandales à talons compensés.

-Prends-moi, dis-je au garçon médusé. Prends-moi sous le soleil, face à la mer.

*Dragué par une femme ! L'orgueil de la Sicile en prend un coup.*

Joie ! Joie mauvaise de l'inviter à un festin auquel il ne devrait pas avoir droit. Plaisir pervers de bousculer la hiérarchie sociale. Je le sens partagé, tiraillé entre un reste d'amitié pour Bertrand et l'envie de me faire l'amour, entre le respect dû à la richesse et la puissance dévastatrice du désir. Je réitère avec autorité :

-Prends-moi !

- Je ne peux pas faire ça, Madame la Baronne !

Je m'attendais à des scrupules. Je demande néanmoins :

-Mais pourquoi ? Je vois bien que tu en as envie autant que moi.

L'étoffe de son pantalon s'est tendue d'une manière tout à fait éloquente.

-Le respect. Bertrand est mon ami, et feu Monsieur le Baron a toujours été si bon pour nous.

Sa résistance décuple mon envie. J'insiste :

-Prends-moi !

-Non, Madame la Baronne. Tout ce que vous voudrez, mais pas cela.

*Miséricorde ! Il a raison! Ce stage de six semaines dans la villa a pour but de me mettre enceinte ! Bertrand y compte bien, et la douairière aussi ! Dans quelques semaines, elle scrutera mon ventre pour en évaluer la rondeur, et savoir si la chose est faite.*

*Oserai-je compromettre la pureté de la noble lignée à laquelle j'appartiens désormais ?*

-Tu as raison, lui dis-je. J'oubliais que je suis en voyage de noces. Il faut que je reste fidèle à mon époux pendant toute la durée de la lune de miel. Ce portail sublime lui est réservé... du moins, pour l'instant.

Mais ma peau baignée de soleil s'irrite et s'impatiente

-Au moins caresses-moi ! Je suis toute chaude, avide de tendresse et malheureuse d'être seule... Tu ne peux pas me refuser l'usage de tes mains.

Il obtempère, malgré ses scrupules. Peut-on résister aux attraits d'Aphrodite ?

Il se montre tout de suite expert en caresses. Instinct ou habitude ? Son doigté est rafraîchissant, roboratif. Il insiste sur mes aréoles qui se gonflent à en éclater. Il les embrasse.

Bien vite, mon sexe manifeste une certaine impatience. Ma fente est comme l'Etna, au bord de l'éruption, prête à déverser un torrent de feu. Je crie :

-Branle-moi. Branle- moi la chatte !

Le mot grossier est comme un bonbon dans ma bouche, un bonbon très sucré, au parfum enivrant.

Aussitôt, une main s'immisce entre mes cuisses, et se met au travail. Quelques tractions douces mais précises sur mon clito me conduisent au bord de l'acmé. Je suis bouillante !

D'autant plus que Mario me caresse partout : sa main m'effleure le haut des cuisses, me palpe la fesse... Ses doigts explorent ma touffe intime, prennent possession de ma vulve, m'ouvrent la fleur, visitent ma grotte d'amour, et s'égarer *in fine* dans ma raie. C'est comme une douce brise qui me masse le ventre, un printemps qui me réchauffe de ses rayons et qui fait naître sur ma peau une moisson de fleurs.

Apollon, lui-même ne jouait pas si bien de sa lyre.

Mon amant par intérim s'enivre de mon corps de femme, chemine inlassablement sur tous les sentiers de ce merveilleux jardin, pour en découvrir chaque bouquet, chaque parterre, chaque puits, chaque vallon de fraîcheur et d'ombre.

Le ketch vient de jeter l'ancre à quelques encablures de l'ilot. A bord, les garçons carguent les voiles.

Ils sont tout près, maintenant, quelques dizaines de mètre tout au plus. Je les vois distinctement dans mes jumelles

Le bras levé, je leur fais signe à plusieurs reprises.

La jeune femme agite son string à bout de bras pour me répondre

Ils m'ont vue. Ils disposent d'une lunette de marine, qu'ils font passer de main en main. Ils viennent de se rendre compte que je suis toute nue... Je les vois sauter de joie, une sorte de liesse parcourt le bateau et les signes d'amitié redoublent. L'un des garçons a mis ses mains en portevoix devant sa bouche. Il crie quelque chose, mais ils sont trop loin, on ne peut pas comprendre ce qu'il dit, on n'entend qu'une vague rumeur répercutée par l'écho. Une étrange communauté vient de se former, une partie fine s'engage entre terre et mer.

J'ordonne à Mario de se dévêtir et de se faire voir aux habitants du ketch.

Docilement, il enlève chemise et pantalon.

C'est vraiment un très beau garçon. Le travail en plein air sous le soleil sicilien a donné à son corps un teint de bronze doré. Les gestes qu'il fait en se déshabillant font saillir les muscles de ses bras et de ses cuisses. Son torse, harmonieux et puissant, est exempt de graisse et les pectoraux s'y dessinent, nets et durs, couverts d'une légère pilosité noire... Malgré son aspect viril, le grain de sa peau est velouté et on la devine douce au toucher. Un homme habitué à travailler physiquement, mais qui doit aussi pratiquer la musculation. Tout le contraire de Bertrand.

J'imagine que bien des femmes ont envie de le dévorer des yeux... et du reste.

Quant à moi, j'attends avec impatience qu'il se débarrasse du dernier vêtement qui lui reste et qui, d'ailleurs, ne dissimule en rien son état.

Hélas ! Il s'en abstient ! Devant l'épouse de son ami, un reste de pudeur l'empêche de franchir l'ultime limite.

Je me moque :

-Tu vas rester en caleçon ?

Il bredouille :

-Madame...

C'en est trop : j'éclate de rire

-Voilà qui est bien cérémonieux pour s'adresser à une femme nue à qui tu viens de branler la chatte !

Il reste là, hésitant, ne sachant que faire. Il est pris entre deux feux : entre le désir pour la femme et la loyauté pour l'ami. Tel l'âne de Buridan, il ne sait s'il doit boire ou manger.

Je décide de prendre les choses en main.

J'empoigne l'élastique et je tire. Le sexe jaillit, dressé à la verticale, imposant. La comparaison avec la verge triomphante et fécondante de Zeus s'impose aussitôt à mon esprit. Sur le ketch, on m'applaudit : les jeunes femmes, visiblement, apprécient. Encore qu'à cette distance, malgré leur lunette d'approche, elles perdent une bonne partie de la splendeur de l'objet.

Je referme ma main sur lui. Une bonne longueur dépasse encore de mon poing à demi fermé. Le gland décalotté est tout rose, on dirait une fleur. Je la brandis comme un trophée. De ma main restée libre, je commence à faire jouer le prépuce sur le gland.

Je sens qu'il devient très chaud.

C'est le moment de solliciter une faveur que je n'oserais jamais demander à mon époux. Je ne connais pas encore bien les habitudes de Bertrand en matière de sexe, mais je les présume très classiques, et fortement imprégnées de toutes sortes de tabous. C'est le genre

d'homme à vous servir toujours le même menu : branlette au clito en entrée, pénétration comme plat de résistance, éjaculation en dessert... Ne comptons pas sur lui pour musarder sur les chemins de traverse, ces jolis chemins bordés de fleurs champêtres, et qui sentent si bon le sous-bois ou l'herbe coupée.

-Dis-moi, Mario, tu as déjà sucé une fille ?

Est-ce que cela se fait en Sicile ? On dit que les Siciliens sont machos. Cet acte d'adoration et d'allégeance envers l'intimité de la femme ne fait peut-être pas partie de la palette de l'amoureux sicilien.

-Mais bien sûr, Madame la Baronne ! Toutes les gammes de l'amour me sont familières ! Nous autres Siciliens, nous sommes des virtuoses, nous n'avons pas nos pareils pour donner du plaisir !

Bel enthousiasme ! Voilà qui augure bien pour la suite.

Il s'agenouille devant moi comme à l'église, ce qui déclenche une nouvelle salve d'applaudissements.

Succédant à sa main bienfaitrice, la langue de Mario se présente à la jointure de mes cuisses. Je lui livre aussitôt le passage.

Je vais pouvoir partager les ébats des jeunes gens, riches et bénis des dieux. Je me sens heureuse. Déjà, sa langue darde dans mon sexe : je la sens, chaude et baveuse, qui se glisse entre mes nymphes.

Je pointe de nouveau mes jumelles pour partager les émois des passagers du ketch.

Sur le bateau, les groupes ont changé. On dirait un ballet bien réglé, une chorégraphie gracieuse avec ses tableaux et ses figures...

L'un des garçons, le plus costaud, est debout près du mât... Il porte la jolie blonde dans ses bras en la tenant sous les fesses. Il la serre fortement contre lui, et les cuisses de la jeune femme, complètement écartées lui enserrant les hanches. Dans cette position, elle est embrochée jusqu'au fond. Admiration !

L'autre jeune homme est dans une position plus reposante. Allongé sur le dos, il sert de monture à la brunette à la forte poitrine, assise à califourchon sur son bas ventre, Je la vois sauter rythmiquement, telle une amazone lancée au triple galop. Elle a les seins qui tressautent en cadence et, à chaque fois, elle se fourre complètement la chatte.

Les deux autres femmes sont allongées sur le côté, tête-bêche, dans la traditionnelle position du 69. Pas beaucoup d'imagination, mais c'est quand même très efficace !

Mario n'a pas menti : il se débrouille plutôt bien. Le bout de sa langue passe partout, s'arrête à toutes les chapelles pour une petite prière. Il a mis ses paumes contre mes fesses, et il les masse doucement, il les presse et s'amuse à les frotter l'une contre l'autre.

J'ai posé les jumelles sur la table. J'ai aussi fermé les yeux

Pour le ployer au plus profond, au cœur de mon intimité, j'agrippe les épaules de mon amant, au point d'imprimer dans ses chairs la marque de mes ongles.

Il aspire entre ses lèvres mes pétales de rose, taquine le petit bouton tout prêt d'éclorre. C'est un poète, sa bouche susurre d'amour. Ses mains continuent leurs caresses obstinées, mon séant s'emplit d'aise, mon ventre tout entier se charge d'une ardente nuée...

Je plante un peu plus mes ongles, je lui strie les épaules de griffures auxquelles perlent aussitôt des gouttes vermeilles.

Je lui ordonne de pénétrer mon puits d'amour tandis que je me manierai moi-même de ma main. Ce ne sera pas une vraie pénétration par une queue, mais ce sera tout de même mieux que rien

Puisque Bertrand n'est pas là.

La belle excuse !

Une chaleur suave m'inonde les tripes et irradie jusqu'à mon sexe

Mario enfonce sa langue au plus loin qu'il peut, je me travaille à mon rythme préféré

Ma chatte se charge d'une nuée d'orage, prête à déferler sur moi et à m'entraîner dans les flots tumultueux du plaisir. Il me faut une pénétration ! J'en ai absolument besoin ! Tout mon corps le crie, le hurle !

Je veux le sentir en moi. Au creux de mon ventre, une réplétion suave et triomphante.

Je lui ordonne :

-Arrête !

Il m'obéit. Il s'arrête et lève sur moi un regard stupéfait.

Les dieux ne se contenteront pas d'une provocation aussi minime, ils exigent un véritable blasphème, la seule preuve qu'on croit encore en leur puissance. Ils exigent qu'un poing leur soit tendu, ils veulent qu'on les défie, qu'on leur ravisse le feu qu'ils ont préparé pour nous, et qu'on leur vole jusqu'à leurs dernières prérogatives.

Ils veulent que l'homme lui-même se fasse dieu, comme une ultime preuve d'amour envers eux. Que les tabous soient renversés, anéantis.

-Prends-moi ! Je l'ordonne. Baise-moi !

Cette fois encore, le mot grossier est une friandise.

-Madame la Baronne...

-Ne proteste surtout pas de ton amitié pour mon mari, ni de ta fidélité envers sa famille. Je veux jouir jusqu'au bout sous la voûte des cieux, à la face des dieux.

-Il se lève, me regarde, incrédule, comme si j'avais perdu la raison.

-Si le plaisir est défendu, il n'en sera que plus sublime !

A genoux, croupe tendue, vulve bien en évidence, je m'offre à lui. Cette fois, il ne résiste pas, il se place derrière moi et me prend la taille.

Sur le bateau, les acclamations fusent.

Je le sens, tout vibrant de désir, palpiter contre ma peau.

-Je suis est bien lubrifiée, lui dis-je. Entre doucement, sans forcer. Tout ira bien.

Peut importe même qu'il me fasse mal. Je le veux, ce terrible blasphème ! Il tremble d'émotion. Sa verge tendue bat au rythme des pulsations de ses artères.

Je reprends les jumelles et, tandis que Mario me pénètre, j'observe de nouveau le bateau. Pour mieux voir, je m'avance jusqu'à la grille enlacée par mon chevalier servant. Celui-ci fait preuve d'une grande habileté, et de beaucoup de tendresse. De la main droite, il réitère ses adorables mignardises au clito, ce qui me ravit positivement. De son autre main, il explore tout mon corps, effleure chaque recoin de ma peau... C'est comme une douce brise qui, tempérant les ardeurs du soleil, m'emplissent de bien-être. Sa bouche se plaque sur ma nuque, mon cou, mes épaules... Il suscite partout des salves de plaisir, des ondes ignées qui se propagent, des feux follets de jouissance qui naissent puis s'évanouissent pour renaître ailleurs. J'ai la sensation d'avoir mille amants qui me travaillent en même temps ! Mais sa verge, surtout, qui coulisse en moi, attise le feu de ses coups de boutoirs doux et conquérants !

Sa tige, profondément enfoncée, transgresse toutes les règles sociales. Un simple petit maçon (fût-il chef de chantier) va arroser de sa semence le corps d'une grande bourgeoise ! Trop humble pour demeurer l'ami de Bertrand, il peut quand même souiller sa femme. Insolence suprême ! Défi ! Bravade qui me ravit plus encore que l'obscénité des actes.

La femme à la chevelure de cuivre s'est mise à quatre pattes et le beau gars costaud, à genoux derrière elle, a plaqué son ventre contre son postérieur. La jolie blonde a mis sa main entre les cuisses du jeune homme et semble manipuler un objet avec minutie... J'ai l'impression qu'elle s'affaire à pousser la queue dans la chatte de l'autre femme. Original, non ? Utiliser un copain comme sex-toy pour donner du plaisir à une amie... Pourquoi pas ? Après tout, c'est faire preuve d'altruisme. Je vois qu'elle glisse un œil pour contrôler son travail. Elle a l'air d'avoir la situation bien en main

Quant à l'autre garçon, il est couché sur le dos. Accroupie au-dessus de son visage, la brune aux frisettes se laisse lécher la vulve. En même temps, il offre sa verge à la dame à la poitrine opulente qui la tâte avec véhémence comme pour en aspirer le jus.

Deux grappes de corps.

Magnifique de créativité ! Ce sont des artistes, au même titre que ceux qui ont peint les fresques de la villa des Mystères ou sculpté dans la pierre les reliefs de Kadjurâho ! Ils nous donnent le souffle vital.

Nous participons à leurs ébats, nous ne formons avec eux qu'une seule chair, malgré l'eau qui nous sépare !

Mario me besogne. Je sens son membre aller et venir doucement, tendrement, dans mon fourreau de chair. Ses couilles ballottent, m'effleurent parfois les cuisses. Je suis pleine d'une réplétion obscène, si obscène que mon imagination s'exalte comme à la contemplation d'un chef d'œuvre ! Telle de gros insectes, ses deux mains travaillent mon corps, butinent ma fleur entrouverte. Divines abeilles, vous m'enivrez de nectar et de soleil !

Secousse brutale ! Séisme qui me traverse ! Des ondes de jouissance me chavirent, issues non seulement de mon sexe, mais de chacune de mes fibres, qui se mêlent en un puissant maelstrom. C'est l'orgasme. Un orgasme dévastateur qui me travaille les tripes. Mon corps s'agite de soubresauts tandis que Mario part à son tour, gicle, gicle sans fin. Sa rosée entre en moi comme une pluie bienfaisante, une ondée somptueuse, chaude et vivifiante.

La foudre, tombée des mains de Zeus, le père des dieux, m'anéantit, brise en moi toute résistance. Une sensation nouvelle m'envahit, que je n'ai connue avec aucun de mes amants, ni avec personne sauf peut-être avec toi, Laure, celui d'une plénitude parfaite et sans mélange. Bertrand ne me donne que le plaisir de la chair, mais Mario vient de me donner beaucoup plus : il a fait de moi une femme heureuse.

Le bonheur. Je suis comblée !

Lorsque je reviens à moi, je suis trempée de sueur. Mario est à mes côtés, nu. Sa verge s'est dégonflée.

Aussitôt la honte m'envahit. Je me suis montrée faible, incapable de résister à la poussée de mes désirs.

L'homme peut disperser sa semence autant qu'il veut, mais la femme se doit d'être fidèle. C'est injuste, certes, mais c'est nécessaire pour préserver la pureté des lignées. C'était le contrat, l'obligation minimale que je devais respecter pour mériter ma place dans cette

famille. Et si Bertrand l'apprenait ? Il me chasserait et je perdrais mon honneur et le fruit de mes efforts.

-Je t'aime, dit Mario.

Je mets mon doigt sur mes lèvres.

-Chut ! N'oublie pas que je suis mariée.

Il a l'air penaud. Il me ferait même pitié si je n'avais pas la certitude qu'il est heureux, lui aussi. Mais il partage aussi ma honte.

-Je t'aime aussi, lui dis-je à voix basse, pour le consoler. Mais ce moment de folie ne doit plus jamais se reproduire.

Il prend congé rapidement.

J'ai honte, mais en même temps je suis furieuse.

En matière d'égalité entre les femmes et les hommes, nous sommes à peine à mi chemin. L'homme peut divaguer à son gré dans les sentiers agrestes de l'amour, alors que la fidélité de la femme est requise, de crainte qu'elle ne ramène un bâtard à la maison.

N'est-ce pas une injustice ?

Bertrand a son épouse et sa poule, et peut-être même tout un poulailler ! Tandis que je me morfonds dans la villa, il sillonne les routes de Sicile, pour affaires ! Mais qui sait s'il n'a pas, là bas aussi, quelques volailles à trousser ?

J'ai donné congé à Mario, je lui ai signifié que je ne serai plus jamais à lui. C'était mon devoir, mais mon cœur et mon corps se révoltent contre ce devoir.

Car Mario serait le partenaire sexuel idéal, apte à remplacer mes anciens amants. Il est musclé, avec un visage d'ange, gorgé de soleil comme un fruit mûr, et surtout il est prêt à toutes les expériences amoureuses. Entre ses bras, je me livrerais à toutes les audaces...

Mon corps revendique haut et fort son droit au plaisir !

Pour une femme, l'idéal, c'est d'avoir les deux : un mari et un amant. Un époux pour assurer l'existence matérielle et une affection sincère, quasiment fraternelle, cette tendresse quotidienne qui fait le confort de la vie. Mais surtout un amant, pour assurer les extases du cul, le jaillissement charnel, le stupre sublime et salace qui nous transforme en dieux.

Hélas, pour moi, pas d'amant ! Tout au moins, pas tout de suite... Il faudra tout refuser à Mario, à part quelques mignardises chichement accordées...

*Tu le vois, petite Laure chérie, que mon voyage de noces ne manque pas de sel, ni d'imprévus ! Entre un mari attentionné, et le plus gentil des voisins, me voilà comblée ! Ou presque... Il ne me manque plus que toi, si douce et si belle. J'ai le souvenir ému de ton joli petit con... Le plus beau de tous ceux que j'ai connus. Si fin, si élégant qu'on dirait la petite bouche d'un ange. Comme je voudrais le sentir vibrer sous ma caresse, s'épanouir sous mes baisers, ouvrir soudain sa béance et se faire avide, dispensateur des félicités célestes ! Hélas ! Je ne te reverrai pas avant six longues semaines.*

*Je termine cette lettre, petite Laure, en t'embrassant partout, épistolièrement faute de pouvoir le faire en vrai. Prodiges à ton joli petit con les caresses que le désir m'inspire, mais que la distance m'empêche de prodiguer moi-même. Fais bien lever le petit bonhomme tapi dans ta fente, et que j'aime tant agacer du bout de ma langue ! Quand l'orgasme viendra, pense à ton amie lointaine.*

*Marie-Sophie*

## 04

### **De l'audace ! Encore de l'audace ! Toujours de l'audace !**

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

Objet :

*Ma chérie,*

Dans ton précédent mail, tu m'as décrit la splendeur du site, le bleu sublime de la mer, le chatolement du soleil sur la crête des vagues... Puis est venu ce bateau si élégant si racé, les corps si beaux des garçons et des filles, semblant ruisseler de lumière, et l'éclat dionysiaque de leur luxure.

On ne peut pas être indifférent devant la beauté : elle nous ravit, nous enivre, mais elle nous écrase aussi. As-tu déjà entendu parler du Pavillon d'Or de Kyoto ? C'est l'expression même de la sérénité, qui se mire dans une eau tranquille. Un Japonais y a mis le feu, parce qu'il ne supportait plus de le voir aussi beau. Il a eu raison, la beauté mérite les pires attentats. Car devant elle, on se sent tout petit : elle nous inflige l'image de nos imperfections. La beauté est une insulte à la laideur, qui est le lot commun de l'humanité. C'est pourquoi elle est insupportable à la plupart des humains. Seules des créatures d'exception (comme moi) peuvent prétendre l'affronter.

On ne peut pas, non plus, rester passif face au jaillissement de l'obscène et à sa puissante poésie, car les exigences du sexe s'imposent aussitôt. La luxure, c'est l'éruption de la vie, et chacun est tenu d'y participer, en donnant le meilleur de lui-même. Dans la luxure, comme au jeu, il faut avoir la carte maîtresse, pour dépasser les autres et remporter le pli.

*Il faut absolument faire quelque chose.*

« Face à toute cette beauté, il faut une audace inouïe, une insolence superbe. »

Voilà ce que tu as dit à Mario, ton beau visiteur, et tu as eu raison !

Face à la beauté comme face à l'obscène, la meilleure réponse est la provocation, l'insolence, puisque c'est la contestation de notre infériorité. C'est elle qui nous élève et nous place à la hauteur de ce qui nous domine. C'est le défi qui nous permet de nous dépasser, de nous hisser au niveau des plus pures merveilles, d'égaliser les plus âpres luxuriances, les plus

totales démesures. Devant cette baie enchanteresse, devant la grâce de ces filles, et la vigueur de ces garçons, il fallait faire quelque chose. Et tu l'as fait.

Tu le sais bien, je ne suis pas la dernière pratiquer l'impertinence. Je croyais même avoir tout fait, tout osé. N'étant intimidée ni par le pouvoir ni par l'argent, je ne me suis jamais gênée pour asticoter ceux qui les possèdent, et les mettre en face de leur incurie, de leur lâcheté ou de leur hypocrisie.

Rappelle-toi ce meeting avec ce député-maire réactionnaire.. Il avait pris la tête d'une croisade contre toutes les libertés de mœurs conquises depuis un demi-siècle, en particulier celles conquises par les femmes... Petite étudiante, je me suis placée au premier rang, avec la ferme intention de le contrer. Je me lève et je lui dis avec aplomb : « *mon cul est à moi, j'en fais l'usage qui me plaît ! Je me fais sauter si j'en ai envie.* ». Il devient rouge de colère. « *Comment osez-vous ?* » commence-t-il. Pour toute réponse j'ouvre mon blazer, et je m'avance fièrement vers lui, seins nus ! Il vire au cramoisi, il suffoque... Lui qui prétendait obliger les filles à se rhabiller ! Il a suffi d'une paire de nichons pour lui faire prendre la fuite.

La salle croule sous les applaudissements. Pour ma plastique, certes admirable, mais aussi pour mon audace, mon insolence face à ce vieux con, et mon geste, si magnifiquement obscène.

Bon...

J'arrête de mentir. Ce n'était pas moi. Quand cet incident a été rapporté à la télévision, je n'étais encore qu'une gamine de dix ans. Mais j'ai admiré cette héroïne autant que Jeanne Hachette ou même Sainte Geneviève défendant Paris ! Quelle vaillance ! Je revois encore l'écran de la télé, avec deux carrés floutés !

J'aurais tant voulu être cette fille ! Pointer mes nichons sur la bêtise, comme des bouches à feu...J'en ai tant rêvé que j'ai fini par m'attribuer ce haut fait d'armes !

En matière d'impertinence, j'ai accompli bien des exploits, même s'ils sont moins éclatants que celui que je viens de m'attribuer. Je ne vais pas tous te les raconter ! Ils sont nombreux, et méritoires. J'ai de la répartie, on redoute ma langue acérée et mon ironie mordante.

Je n'ai pas ma pareille pour clamer la vérité qui dérange, et que les bien pensants dissimulent, la merde au chat que l'on fourre sous le tapis, ce qui est bien plus grave que de montrer son cul ou d'exhiber sa vulve. M'envoyer en l'air ? Braver les lois de la morale bourgeoise ? Je l'ai fait, bien sûr, chaque fois que j'ai pu m'assurer du silence de mon ou ma complice...J'ai eu mes heures de gloire, en matière de provocation. Je me suis souvent conduite en vraie garce : j'avais la vocation, comme d'autres ont la vocation d'être bonnes sœurs.

Aujourd'hui, je me reconnais comme battue, surclassée, dépassée par toi. Te donner en plein soleil, face à l'un des panoramas les plus sublimes, que peut-on faire de mieux ? Tu as tout conchié en une seule fois, la mer, le soleil, l'île bénie des dieux, la fidélité conjugale et la fureur divine. Tu es une artiste, tu as ciselé cette fleur vénéneuse comme nulle autre avant toi. Tu mérites la palme, le laurier du vainqueur.

*Tu me vois toute mortifiée ! Je voulais tant être la meilleure... Je ne t'en veux pas : tu es tout de même ma douce amie.*

En ce qui concerne Bertrand, tu as eu bien raison de le cocufier *un peu*. Un peu, seulement, et sans doute pas assez...Ce n'est qu'un prêt pour un rendu. Il a, lui aussi, jeté sa

gourme. Crois-tu donc qu'il s'épargnera un coup d'œil dans un corsage bien rempli ou sur un postérieur appétissant ? Voire même un bon petit coup, tiré dans une chatte accueillante ! Ils sont tous pareils, tu sais. Tu peux t'attendre à quelques coups de canif dans le contrat. *Pauvre contrat ! Malheureux contrat que les époux signent le jour de leur union, et qui est destiné aux plus cruelles avanies !*

Car tu l'as cocufié. Bel et bien cocufié. Ne dis pas le contraire. Même si ce n'est qu'un bref instant, même si ce n'est qu'une seule fois et que cela ne se reproduira plus. Quel piètre argument ! Quand on se donne, on se donne entièrement. Le cul ne se divise pas. Le souci de préserver la pureté des gènes des Latrogne ne change rien à l'affaire. Moi, ça me fait plutôt rire.

Ton texte montre bien que ton cœur s'incline pour Mario. Il te plaît, le jeune voisin ? Fais-en bon usage. Laisse parler ton cœur. Et surtout, soyons franches, laisse parler ton cul.

Mais surtout met du baume sur ta honte. La honte n'enlève pas le péché puisqu'elle n'abolit pas le plaisir. Je crois même qu'elle le décuple, qu'elle le perpétue en une jouissance éternelle au creux de ton vagin.

*Quels singuliers conseils pour une jeune mariée !*

C'est que je connais bien ta sensualité, les exigences de ton corps. Mario t'a avoué son amour. Présente-lui de nouveau la coupe d'ambrosie, cette coupe qui resplendit entre tes cuisses comme un saint Graal, et à laquelle je me suis enivrée si souvent. Offre-lui la fleur de lait et de miel, cette fleur de soie aux mille arômes, qui rend fou et qui traverse les cieux d'un seul coup d'aile.

Je partage ton *ire* au sujet des inégalités qui demeurent entre femmes et hommes, en particulier celles qui concernent la fidélité que se doivent les époux. Quelle injustice de l'imposer seulement aux femmes !

Il faut débusquer et réduire à néant tous ces résidus d'un patriarcat qui a fait tant de mal à l'humanité.

Rappelle-toi bien que les femmes ont conquis leur liberté. Nous ne devons plus être entravées par aucune chaîne car nous avons maintenant, nous aussi, pleinement droit au plaisir. Il est des droits qui s'usent lorsqu'on ne s'en sert pas ! Prends ton plaisir, c'est un devoir politique, un devoir civique envers tes sœurs en féminité. Tu n'en seras que meilleure citoyenne, et par conséquent, meilleure épouse.

*Raisonnement sans faille, n'est-ce pas ?*

*Maintenant, il faut que je te raconte comment nous avons vécu la magnifique journée de ton mariage.*

Routes barrées.

Une barrière en métal, garnie d'un grand panneau « sens interdit » et deux vigiles, assistés d'un gendarme interdisent l'accès de la route qui mène au château. Les quidams, les curieux, les journalistes sont tenus à l'écart. La zone interdite s'étend sur tout le canton, dont les habitants ont été priés de rester chez eux.

J'ouvre ma vitre et j'exhibe nos invitations. Aussitôt, la barrière est tirée, nous avons même droit à un salut du gendarme de service. Je redémarre. Encore deux kilomètres. Au carrefour, d'autres voitures d'invités nous rejoignent.

Le château est magnifique, grandiose. Pur 17<sup>ème</sup> siècle, construit pour un grand commis de l'Etat qui pillait quelque peu son maître.

Je le connais déjà pour l'avoir visité, car d'ordinaire il est ouvert au public. Aujourd'hui, Bertrand l'a loué pour son banquet de mariage, car son propre château ne lui semblait pas assez fastueux.

Je m'arrête sur le gravier.

Nous descendons, Stéphanie et moi. Je tends les clés au valet de pied, qui conduira ma voiture au parking réservé aux invités.

Nous sommes, toutes les deux, demoiselles d'honneur au mariage de Marie Sophie. Nous ne sommes, d'ailleurs, pas les seules, car on a recruté tout un bataillon de jouvencelles, 21 en tout, de tous âges dans les deux familles. La plus jeune n'a que trois ans, puis viennent les petites gamines jusqu'aux adolescentes montées en graines... tout un étagement de tailles et de corpulences.

Toutes dans le même uniforme, des robes *superbes*, créations d'une grande maison de couture. Longues et de forme évasée, dite « princesse ». Roses, comme il se doit. Le bas de la jupe s'ouvre en deux pans, découvrant les chevilles, derrière, il se termine par une traîne, bordée de fourrure blanche, synthétique, naturellement, par respect de la cause animale.

Les appas naissants des adolescentes de 14 ou 15 ans ont été minimisés, seules les plus « vieilles » ont bénéficié de pinces de poitrine pour donner de l'aisance à leurs charmes. Mais attention : col ras du cou ! Les petites jeunettes auraient bien voulu avoir droit à un petit décolleté, et montrer pour la première fois un petit peu de leurs rondeurs. Elles en sont pour leurs frais et, faute de pouvoir arborer ces parures nouvellement acquises, certaines devront peut-être renoncer à ensorceler leurs cavaliers. Hélas pour elles !

Une petite consolation : les bustiers s'ornent de magnifiques smocks.

Ultime coquetterie, un gros nœud de soie rose orne le bas du dos.

En complément, nous porterons toutes sur l'épaule la même broche en argent, très discrète, un joli brin de muguet dont les clochettes sont remplacées par des perles de culture.

Je te soupçonne, Marie-Sophie, d'être personnellement à l'origine du choix de ces tenues. Je me suis laissé dire que les mariées agissent souvent de la sorte, pour ne pas pâtir de la concurrence des jeunes beautés qui viennent d'éclore...

Nous aurions dû, Stéphanie et moi, porter ces robes. Heureusement, averties à temps, nous avons réussi à circonvenir les couturières moyennant quelques enveloppes judicieusement distribuées. Pour nous, pas de nœud au-dessus des fesses, pas de traîne non plus et encore moins de fourrure synthétique. Nous avons fait valoir qu'en tant qu'adultes, nous pouvions avoir droit à un décolleté généreux et festif, ce qui nous épargne aussi les smocks, faute de place.

Moi, je ne suis pas allée trop loin. Je tiens à mon rang et à ma réputation. La baronne connaît bien ma famille, de même que nombre des invités. Il a donc fallu agir avec prudence, faire quelques compromis. Je ne dévoile donc pas plus de la moitié de ces merveilleux globes de chair qui font ma fierté, et de l'enivrant sillon qui les sépare. C'est la dose communément

admise dans le monde. L'essentiel, c'est qu'ils prennent un peu l'air et qu'ils se montrent, que je sente sur eux la caresse d'une légère brise, la chaleur du soleil et, non moins caressants, et tout aussi chauds, les regards masculins. J'en suis toute contente et tout excitée.

Stéphanie est beaucoup moins voilée. Le tissu s'arrête à un centimètre des aréoles. Heureusement, un dispositif ingénieux incorporé au montage de la robe, maintient ses appas en place. Lors des essayages, elle en a fait l'essai devant moi: elle s'est penchée à plusieurs reprises, allant jusqu'à se plier en deux, pour s'assurer qu'*ils* ne s'échapperont pas de leur prison de soie pour aller jouir au soleil d'une liberté incongrue. Cela ferait mauvais effet, dans une cérémonie aussi classe ! Jusqu'à maintenant, ça semble tenir.

« On peut montrer ses seins autant qu'on veut, a-t-elle prétendu, à condition de cacher les tétons. Et pourtant, tout le monde les aime ! Bizarre, non ? »

« Je te préviens, lui ai-je répondu, qu'en cas d'accident, je prétendrais ne pas te connaître ! »

Nous avons ri toutes les deux.

J'aime beaucoup les seins de Stéphanie, ronds, fermes, généreux, je les vois osciller gracieusement dans un décolleté vertigineux.

C'eût été dommage de les cacher !

Je suis prise d'une pulsion soudaine. Mes mains me démangent. J'ai envie de les fourrer dans le corsage de mon amie, de palper en bonne copine ces rondeurs qui se sont si souvent épanouies sous mes caresses. Une peau si délicate et si tendre, une peau de satin, un mamelon qui s'érige sous mes doigts, prélude aux plaisirs défendus, à des délices plus intenses... Je réfrène aussitôt mon envie : nous ne pouvons tout de même pas faire l'amour, là, debout sur le gravier, à la vue de toute la noce !

On nous a autorisées aussi à porter des colliers. Ça meuble, puisqu'il y a si peu de tissu ! Et puis, ça guide les yeux vers nos autres attraits.

Nous voilà parées pour une belle journée. Une journée que nous comptons bien pimenter, l'une et l'autre, en laissant libre cours à nos libidos exacerbées. *C'est une journée de fête, oui ou non ?* La fête peut-elle exister sans le sexe ? Plus encore que l'alcool, la fumée, et les autres paradis plus ou moins artificiels, le sexe est l'essence même de la fête.

Stéphanie me semble très chaude. Je crois qu'elle a une idée. Nous sommes, l'une comme l'autre, de grandes créatrices en matière de sexe. J'ai hâte de savoir ce qu'elle a trouvé.

-C'est stupéfiant, dit-elle, tout ce tralala que les familles déploient lors des mariages.

-Plains-toi, tu es invitée et tu vas t'en mettre plein la lampe. Car la gastronomie sera au niveau du reste.

-On a quand même l'impression que ce n'est pas pour eux qu'ils se marient, c'est d'abord pour épater les autres.

Stéphanie est la fille d'un self made man qui a fait une fortune rapide dans les jeux vidéo. Elle se souvient de sa petite enfance en cité HLM autant que de ses études secondaires au pensionnat Sainte Richilde, où j'ai fait sa connaissance.

Elle contemple ces pompes nuptiales avec commisération. Je l'approuve :

-Un mariage, c'est toujours de l'épate. Passe encore pour le baron de Latrogne, qui est fabuleusement riche, mais les purotins, les *pue-la sueur* eux-mêmes se croient obligés de faire de l'épate !

-Tu as raison. Il y a des smicards qui n'hésitent pas à se mettre un crédit sur le dos pour payer les fastes du *plus beau jour de leur vie* ! Certains ont encore des mensualités à régler alors qu'ils sont déjà divorcés. Un comble !

-Péter plus haut que son cul, c'est une passion partagée par la plus grande partie de l'humanité.

Elle pouffe :

-Il leur manque l'accessoire idoine : un long tuyau vertical qui s'ouvre en un large pavillon, comme un soubassophone.

-Un pavillon, pourquoi faire ?

-Si le pet ne s'entend pas, il ne sert à rien. Il doit planer au-dessus des foules pour qu'on reconnaisse son caractère grandiose et dominateur. Muni d'une sorte de harnais, pour que l'instrument tienne en place. Quant à l'embouchure, je n'ai pas besoin de préciser où on la met.

-C'est inutile, en effet !

Elle a toujours tenu des propos un peu anars, et je devine qu'elle a envie de foutre un peu la merde.

-Toi, me dit-elle, tu es de ce milieu. Tu dois les aimer tous ces falbalas.

-Pas du tout. Comme toi, je trouve tout cela parfaitement ridicule. Le mariage doit être la fête de l'amour et n'a que faire de cet étalage de luxe. Un bon repas, sans ostentation, la présence chaleureuse des amis et, bien sûr, un lit moelleux et solide pour la nuit, cela devrait suffire.

-Une fête consacrée au jaillissement de la vie. La fête du sexe, en somme. Bien plus respectable, que l'union des fortunes, des paquets d'actions, et des hectares.

J'opine sans réserve :

-La grande fête du cul ! La grande fête du cul chez les bourgeois, c'est l'union du cul et des affaires !

-Puisqu'ils m'ont invitée, je vais leur en donner pour leur argent. Puisque le mariage est la fête du sexe, tout le monde doit baiser !

Je la regarde, vaguement étonnée.

-J'ai mon idée, répond-elle à mon air interrogateur.

Elle m'inquiète un peu. La baronne est une amie de mes parents et je tiens à ma réputation de jeune fille rompue aux usages du monde. Comme tout bon bourgeois, et surtout toute bonne bourgeoise, je préfère l'hypocrisie, un art où j'excelle.

-Que veux-tu faire ?

Pour toute réponse, elle me tend une boîte de capotes

-Demain soir, dit-elle, nous comparerons nos tableaux de chasse.

Et elle ajoute :

-Nous commencerons par nos cavaliers.

-Par nos cavaliers ? ... Tu es sûre ?

-On va les violer, dit-elle résolument

J'éclate de rire

-Vraiment, tu vas utiliser la force ?

-Une femme a des moyens autrement plus efficace que la force pour obliger un homme à lui donner du plaisir. Sur ce plan, comme sur bien d'autres, nous les surpassons aisément.

La baronne m'a montré des photos, avant de se perdre en dithyrambes sur les brillantes réussites des sigisbées qu'elle nous a choisis.

-Ils sont moches, tu sais.

-Peu importe ! Ils doivent passer à la casserole, l'honneur de Sainte Richilde est à ce prix.

Car chacune des demoiselles a son cavalier. Ils sont 21 en tout, de tous âges, comme les demoiselles... Le plus jeune a 5 ans et le plus âgé 25. Ils sont sapés en pingouins : pantalon rayé et habit à queue de pie, gris perle.

Voilà justement que deux jeunes hommes viennent à notre rencontre. Ils portent l'uniforme que je viens de décrire : celui des garçons d'honneur.

-Ignace de Brestou, dit le premier d'entre eux, en s'inclinant façon vieille France. Je viens de finir mes études à l'école Polytechnique.

C'est donc le « mien ». La baronne m'a prévenue : elle a choisi pour moi le nec plus ultra.

Horreur ! Son visage est grêlé de petits cratères : probablement un reste d'acné. Il a l'air gauche, un peu godiche. Les maths l'on tenu éloigné des filles, et je subodore qu'il est puceau.

*On ne peut pas réussir partout.*

Celui de Stéphanie n'est pas triste non plus. Il s'incline, lui aussi, à l'imitation de son alter ego.

-Florent Merteaux, pour vous servir.

Il achève ses études de notariat, nous précise-t-il, car on ne nous épargne aucun des triomphes universitaires. Il prépare une thèse de droit, mais il travaille déjà comme clerk dans l'étude de son père, dont il prendra bientôt la succession. Il est grand, avec un teint d'endive.

*Et les succès de cul ?* Chuchote Stéphanie à mon oreille. *Il ne nous dit rien sur ses succès de cul.*

Et pourtant, c'est important !

Je devine, pour le futur notaire, une initiation rapide par la femme de ménage, jupe troussée entre le seau et la serpillère. Une levrette rapide au-dessus du carrelage mouillé.

*Romantique à souhait !*

Quant au polytechnicien, à part une visite éclair à la Veuve Paluche, entre deux équations...

La stratégie bourgeoise, lors des mariages, est de faire se rencontrer jeunes gens et jeunes filles, afin de provoquer des mariages futurs. Une sorte de *réaction en chaîne*, bien contrôlée par les parents. C'est pourquoi on affuble les unes de robes roses et les autres de jaquettes gris perle.

-Si on visitait ? suggère Stéphanie.

Œil rond du notaire, face stupéfaite du polytechnicien.

-La cérémonie ?... demande-t-il.

-C'est dans une heure, répond mon amie.

Discrètement, elle me montre une clé.

Bertrand a loué le château pour son mariage, et engagé une foultitude d'extras. Stéphanie s'est débrouillée pour obtenir une clé, sans doute auprès de l'un d'eux.

Un petit salon cosy nous accueille, avec ses murs blancs surchargés de moulures et de sculptures dorées à la feuille.

Sur une commode Louis XV pansue, un plateau nous attend. Le museau doré d'une bouteille de champagne dépasse d'un seau argenté, entouré de quatre coupes.

A côté, sur le sol, deux tatamis de sport détonnent par leur présence incongrue. Je me demande ce qu'ils font là, et qui les a apportés.

Les deux garçons se perdent dans la contemplation des boiseries dorées et du mobilier d'époque, ils en oublient qu'il y a bien mieux à examiner dans nos corsages. Profitant de leur inattention, Stéphanie a verrouillé la porte. Elle a une idée *derrière la tête*.

-Nous avons une mission à remplir, dit-elle, s'adressant à nos vaillants cavaliers.

Les garçons échangent un regard étonné.

-Une mission? demande la figure aux cratères.

-Il faut préparer les mariages futurs. Nous avons mission de vérifier que vous êtes bons à marier.

Stupeur.

-Et comment? demande la face d'endive.

Stéphanie explique, péremptoire :

-Madame la baronne de Latrogne nous a chargées d'examiner vos virilités. C'est la mission habituelle des demoiselles d'honneur.

-Nos virilités? reprennent en chœur le visage grêlé et le teint verdâtre, quelque peu incrédules.

La scène, par le tour coquin qu'elle prend, commence vraiment à m'amuser. Vont-ils céder? J'interviens à mon tour :

-Comme au conseil de révision, leur dis-je. Mais en plus important : la baronne a des projets pour vous.

-Le conseil de révision, proteste l'endive en queue de pie, c'est fini depuis longtemps.

-Mon grand-père m'a raconté, dit Stéphanie, les conscrits complètement nus défilaient devant le médecin major. Pour eux, c'était un jour très important.

Je renchéris :

-La secrétaire du colonel en profitait pour se rincer l'œil. Parfois même, elle faisait son choix.

Les deux garçons ricanent.

-C'est quoi toutes ces salades?

-Bien sûr, dit Stéphanie, quand tu vas au marché, tu choisis les plus beaux fruits!

-A l'issue du conseil de révision, les conscrits arboraient une cocarde sur laquelle on pouvait lire : « bon pour les filles ». Mais vous, êtes vous bons pour les filles? Qui pourrait en être sûr, puisque vous n'avez pas passé le conseil de révision?

-Vous nous avez monté un canular, affirme le polytechnicien, en homme habitué à résoudre les problèmes les plus ardues.

-Pas du tout, rétorque Stéphanie.

Du tiroir supérieur de la commode, elle sort deux feuilles qu'elle tend aux deux garçons.

-Jetez un coup d'œil à ceci, dit-elle avec assurance.

Deux fiches portant les armes des Latrogne, et le tortil. Deux questionnaires en bonne et due forme, avec, en bas, le cachet et la signature du baron. Elle m'épate ! Elle a tout préparé d'avance. Comment a-t-elle fait ?

-La baronne a des projets matrimoniaux vous concernant : des pourparlers ont commencé entre vos familles et plusieurs relations qu'elles ont en commun avec les Latrogne. La baronne veut bien arranger pour vous des unions favorables, voire même prestigieuses, mais elle ne veut pas risquer de commettre un impair.

-Un impair ? s'exclame le notaire dont l'air ahuri fait plaisir à voir.

-Vous êtes deux magnifiques garçons, poursuit l'implacable Stéphanie. Hélas, la beauté ne suffit pas pour faire un mari, ni même cette lueur d'intelligence qui pétille dans vos yeux. Un mari, c'est bien autre chose...

-Arrêtez de tourner autour du pot. Expliquez-vous. Que nous veut-elle, la baronne ?

-Jadis, sous l'Ancien Régime, il y avait le tribunal de l'impuissance... Le mari défaillant devait subir l'humiliante épreuve du congrès : il se voyait contraint de bander devant une matrone et de prouver, en présence de celle-ci, ses capacités à honorer son épouse. Souvent, des médecins, des hommes de loi, voire même des ecclésiastiques assistaient à l'épreuve. S'il n'y parvenait pas, il perdait son procès, le mariage était rompu et il était condamné à verser d'importantes indemnités.

J'interviens à mon tour :

-C'est parfaitement exact : ce tribunal existait bel et bien. Hélas ! Il a disparu à la Révolution, si bien que de nos jours, il est impossible de se débarrasser d'un mari insuffisant.

-C'est pourquoi, reprend Stéphanie, la baronne veut s'assurer de vos capacités avant tout accord définitif. Elle ne peut pas prendre le risque de recommander un garçon incapable de s'assurer une descendance.

Perplexes, ils contemplent l'un et l'autre la feuille où figurent de nombreuses questions. Le polytechnicien pousse du coude son alter ego. Il veut avoir l'air malin, mais n'en paraît que plus godiche.

-Et c'est vous qui êtes chargées de procéder à cet.... cet examen ?

-C'est nous. Vous voyez bien les cachets, les signatures. Que vous faut-il de plus ?

-Vous nous faites marcher, dit-il.

-C'est une blague, ajoute le notaire. Elle est bien bonne !

Ils se marrent.

Pour toute réponse, Stéphanie soulève sa jupe. Sa croupe apparaît, complètement dénudée.

-Et ça, c'est une blague ?

Le rire se fige. Les voilà tous deux estomaqués car le cul de Stéphanie resplendit comme un astre. Sous la fine taille de la jeune femme, il présente deux jolies fesses rebondies, tendres comme des joues de bébé et séparées par un fin sillon, vallée de tous les délices, objet de tous les fantasmes. Son teint rose et frais, encadré par la dentelle noire du porte-jarretelles, diffuse une douce lumière qui vient charmer le regard et troubler tous les cœurs... il est magnifique, solaire, *callipyge*. C'est un argument sans réplique.

Je les exhorte à mon tour :

-Allons, Messieurs. Courage.

Pantalons et slips tombent au niveau des chevilles. Ils gardent tout de même les queues de pie. *Tenue correcte exigée !*

Les deux garçons présentent les armes réglementairement, comme de vaillants soldats. Stéphanie soulève hardiment le pan de chemise du jeune polytechnicien. Elle me demande, en esquissant une révérence grotesque :

-Que dites-vous de ce nœud, gente demoiselle ?

-Ce nœud est bien plus seyant que ceux dont on voulait surmonter nos postérieurs. Je pense qu'il m'ira à ravir !

Il est vrai qu'ils ont l'air sympa, bien plus avenants que leurs propriétaires, et peut-être plus malins. Bien raides, dressés presque à la verticale... tout confort !

Les deux jeunes hommes nous regardent, interdits. Ils attendent la suite.

-Si l'érection est correcte, dis-je doctement, une fille doit pouvoir s'y assoir sans la faire ployer.

-Ce sera notre premier test, dit Stéphanie en enfourchant résolument le tabellion.

Elle a relevé complètement sa jupe et je peux voir sa foufoune avec, en dessous, le gland de l'apprenti notaire, qui montre le bout de son nez. Il a l'air bien sympa, ce gland : bien rose, un peu bavouilleux, il fait penser à un poupon joufflu.

Je me trousse à mon tour pour prendre place sur le siège improvisé que me tend mon cavalier. Je m'y appuie en restant debout, comme un chanoine sur sa miséricorde. Je la sens, toute raide contre ma chatte nue, elle se cabre, cherche à se dresser, à jaillir comme une cavale impatiente, sur le point de ruer.

-Tout beau ! Tout beau ! On ne rentre pas à la niche !

J'en profite pour me frotter un peu. Je suis de plus en plus chaude : on ne va pas s'en tenir là !

Par jeu, Stéphanie fait semblant de s'asseoir complètement à califourchon sur sa branche. Ses pieds quittent le sol un bref instant, et on voit le poupon joufflu baisser la tête ! Qu'importe ! Il la relève aussitôt que la jeune fille repose la pointe d ses pieds. Il tient le coup !

Je demande :

-Gente demoiselle, votre siège est-il confortable ?

-Les ressorts sont un peu mous, répond celle-ci.

Je palpe en experte, jusqu'au double pompon qui paraît bien rempli.

-C'est du mobilier d'époque, mais il est bien dans son jus !

Le matheux fourrage dans ma toison, effleure du bout des doigts mes lèvres intimes, comme pour mieux s'imprégner de leur suavité. Obstinément, il me joue un petit air de mandoline... Je suis en effervescence, un petit bout rose dépasse de ma fente entrouverte... avec un peu d'écume aux lèvres.

Stéphanie m'explore : sérieuse dans son rôle d'examinatrice, elle tient à tout vérifier. Son visage s'égaie d'un sourire : ses doigts viennent de rencontrer ceux d'Ignace, et elle appuie, elle aussi, sur la chanterelle.

-Dis- moi, Laure, c'est un virtuose que tu as déniché !

-Une sérénade sous mon balcon ! Grand siècle !

-Alors ? demande le candidat, quelque peu anxieux.

-Convenable, admet l'examinatrice. Convenable. Vous avez passé la première épreuve avec succès.

-Parce qu'il y en aura d'autres ?

-Naturellement, il y en aura d'autres. L'érection n'est pas la seule obligation du mari. Le polytechnicien regarde ostensiblement sa montre.

-Il ne faut pas qu'on soit en retard.

-On a encore quarante-cinq minutes, dis-je

-Allons y, dit le matheux, ne perdons pas de temps.

-C'est quoi cette nouvelle épreuve ? demande le futur notaire.

-Un mari doit savoir se faire désirer par son épouse et être capable de lui donner l'envie de faire l'amour. Non pas un simple consentement mais une envie furieuse de coït. Il doit transformer une bourgeoise un peu mollassonne en une vraie tigresse assoiffée de sexe.

Silence. Les deux garçons boivent ses paroles

C'est à mon tour de les interroger :

-Comment vous y prendrez-vous ?

Le bel Ignace se lance :

-Je lui offre une jolie robe, lance-t-il.

Stéphanie se gausse

-Au lit, dit-elle d'un ton péremptoire, ce n'est plus le moment des cadeaux.

Je l'approuve :

-Les cadeaux, c'est avant qu'il faut les faire. En plus, ils doivent être désintéressés.

-Moi, commence l'autre, je lui...

Il s'arrête net, sentant probablement que sa proposition le couvrirait de ridicule.

-Des mots doux, propose le matheux. Des baisers.

-Des caresses, renchérit son collègue.

-Voilà qui est un peu mieux, dit Stéphanie. Vous êtes sur la bonne voie, mais il faut encore faire un effort.

Les voilà qui sèchent de nouveau.

-Vous y êtes presque, dis-je pour leur venir en aide. Comment réunir baisers et caresses ? Comment prouver sa dévotion au corps de la femme ?

Ils se concertent en silence, l'air plus ahuri que jamais.

-Le baiser intime, dit Stéphanie. Le baiser intime.

Elle s'allonge sur l'un des tatamis et se met en position, jupe entièrement relevée, cuisses ouvertes, vulve offerte !

Ils restent les bras ballants, ne sachant quoi faire de cette offrande. D'une bourrade, je pousse le notaire vers mon amie.

-Tu es son cavalier. Embrasse-la !

Moi, j'en raffole. Mon souhait le plus cher, ce serait de quitter ce monde à l'issue de cette gâterie, à l'instar du président Félix Faure qui doit sa célébrité à son trépas en pleine extase. Du septième ciel au paradis, il n'y a parfois qu'un pas. Une rumeur ? Une légende étayée par un bon mot de Clémenceau\* ? Peut-être, mais tellement jolie que je préfère la tenir pour vraie.

Imitant mon amie, je me mets en position sur le second tatami. Ignace s'approche, observe mes intimités avec l'air circonspect d'un entomologiste.

-Embrasse ma petite bouche d'amour...

Il avance ses lèvres, l'air un peu dégoûté. C'est curieux, quand même, les garçons aiment draguer, mais aiment-ils vraiment le corps des filles ? Il dépose enfin un timide bisou. Croit-il qu'il en sera quitte ?

J'exige :

-Un peu plus de ferveur. Montre que cela te fait plaisir autant qu'à moi.

Deuxième baiser, un peu plus franc. Je prends la direction des événements.

-Lèche-moi le roudoudou. à grands coups de langue... Imagine que c'est une glace à la fraise. Je te rappelle que l'épreuve est évaluée.

Il s'y colle de son mieux. Il a envie d'en finir, pour ne pas être en retard à la cérémonie. Il a raison, car cela ferait mauvais effet. Pour gagner du temps, il faudrait qu'il se débrouille un peu mieux. Je commence à m'exciter sérieusement mais, si j'en juge par son inexpérience, il ne me sera pas possible d'aller jusqu'au bout par ce simple préambule. J'ai hâte de passer à la suite, car il y en aura une !

-Pas mal, dis-je pour l'encourager. Maintenant, tu peux pointer ta langue sur le clitoris.

-Le... quoi ?

-Le clitoris... Tu sais ce que c'est ?

Hébétude... Ebahissement... Pauvre garçon.

-Non, avoue-t-il enfin.

-Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'Ecole ?

Vague borborygme où je crois deviner le mot « équation différentielle »...

Ce n'est pas la première fois que je constate des lacunes dans la formation des élites. Je ne suis pas la seule, tout le monde le déplore, mais le gouvernement ne fait rien. Je poursuis, pédagogique en diable :

-Le clitoris, c'est l'accélérateur. Il faut le titiller pour mettre les gaz.

Cette comparaison ne semble pas l'inspirer.

-Si tu t'y prends bien, tu peux transformer n'importe quelle guimbarde en bolide ! Mais attention, il faut du doigté, pas question d'aller dans les décors.

Il s'y recolle. Plein de bonne volonté, tenaillé surtout par la crainte d'être en retard. Mais il tâtonne au hasard, et je dois le guider dans sa quête :

-Tu le trouveras sous le petit capuchon rose, en haut de la vulve. C'est un petit bouton tout dur, le bourgeon qui donnera naissance à la fleur du plaisir.

Il a trouvé ! Alléluïa ! Je suis déjà toute tuméfiée, entrouverte. L'exploration de ces contrées nouvelles pour lui s'en trouve facilitée.

-Bravo ! Tu vois, le sexe d'une femme, c'est comme une fleur. Quand nous serons en vitesse de croisière, tu pourras effeuiller la marguerite : un peu, beaucoup... énormément ! En pointant successivement tous les trésors, tous les bijoux qui la composent. Tu finiras dans mon puits d'amour, à la recherche du mystérieux point G.

Il me broute un peu au hasard. Je finis par éclater de rire. Alors, il comprend qu'il doit s'appliquer davantage, il me suçote les nymphes et il finit par me fourrer. Ce n'est pas terrible, mais il a fait de son mieux. Il n'a réussi qu'à exaspérer davantage mon envie : maintenant, j'ai l'eau à la bouche. Il me faut un coït, un vrai.

Je me tourne vers Stéphanie.

-Alors ?

-Médiocre, répond-elle.

-Tous les débuts sont difficiles. Il faut leur donner une chance.

-Soit, dit-elle en leur tendant des préservatifs.

Je devine que son état n'a rien à envier au mien.

Elle a quand même sorti un chronomètre.

-Vite, ordonne-t-elle aux candidats, n'oubliez pas que votre partenaire attend !

J'aide le polytechnicien à mettre son petit imperméable. De la triche, peut-être, mais je suis impatiente. Et puis, Stéphanie n'a rien vu.

-Maintenant, poursuit l'impitoyable examinatrice, montrez-nous que vous êtes de vrais gentilshommes. Faites preuve de galanterie.

-Et comment ? demande Florent.

Stéphanie explique, péremptoire :

-En offrant à vos cavalières des montures dignes d'elles.

-Des montures ? reprennent en chœur le visage grêlé et le teint verdâtre.

-Nous sommes d'excellentes cavalières, précise mon amie. Point n'est besoin de douces haquenées, ni de solennels palefrois... Il nous faut des fougueux destriers, des étalons qui filent plus vite que le vent, plus loin que l'horizon, et qui ne renâclent pas devant l'obstacle.

Air ahuri, une fois de plus.

Je leur fais signe de s'allonger sur les tatamis.

-Nous allons vous monter à cru, leur dis-je, et vous verrez que nous ne viderons pas les étriers !

Voilà. Nos montures sont prêtes, bien dressées vers le ciel. Il était temps ! Je ne peux plus attendre.

Stéphanie enfourche joyeusement le futur notaire. Elle a relevé complètement sa jupe et je peux voir sa croupe nue en selle sur l'abdomen de jeune homme

-C'est une bête splendide que vous avez là, m'exclamé-je.

-Mon assiette est excellente. C'est en effet une bonne bête, bien dressée. Je devine qu'elle ne rechigne pas à la tâche !

Jupe retroussée, je monte le matheux. Il a l'air nettement plus nerveux, avec une tendance affirmée à se cabrer, ou même à la ruade. Je lui flatte les naseaux, et je le calme de la voix. Il s'apaise enfin, comprenant qui est le maître.

Je pars dans un gentil trot enlevé. La cravache bien en main, je domine ma bête, qui geint doucement quand je la manie un peu trop rudement. C'est un pur sang, peut-être un futur crack, mais il ne faut pas lui laisser la bride sur le cou.

Chaque fois que je retombe assise, je m'embroche complètement. C'est bon ! Ignace n'est pas beau, mais c'est un excellent sex-toy !

Plus vite ! Plus vite ! Cravache !

Je crie à Stéphanie :

-Je vais te battre. J'arriverai la première !

-Où voulez-vous aller ? demande ma monture.

*A l'orgasme, bien sûr ! Où veut-il que nous allions ?*

Je me contente de répondre :

-Tais-toi, les chevaux ne parlent pas.

J'ai pris la corde. Trot rapide, mais sans faute d'allure. Ma poursuivante me talonne, mais je la devance encore d'une encolure. Je joue de la cravache sans ménagement. Ma bête gémit, tremble, se couvre d'une fine sueur... Mais elle bondit avec courage. L'écart entre les deux amazones se creuse encore un peu plus. Mais Stéphanie revient sur moi. Cravache ! Cravache ! Je regagne du terrain. Le poteau qui marque l'arrivée est en vue. Les résultats vont s'afficher. Encore quelques coups de cravache... Encore... Encore... ça y est ! Ma chatte explose en un délicieux feu d'artifices. Je lance un cri de triomphe, et je m'affale sur l'encolure de mon cheval.

Celui-ci, tel Pégase, chevauche l'azur à son tour. Il défaille, lui aussi, et nous restons quelques instants collés l'un à l'autre. Lorsque je reviens à moi, je demande aussitôt des nouvelles de Stéphanie, arrivée dans un mouchoir de poche.

Pas mécontente, elle non plus.

Nous mettons pied à terre, et nos montures se relèvent aussi.

Poum !

Elle a débouché la bouteille. Celle-ci éjacule un nectar mousseux. Quatre coupes sont aussitôt remplies.

Nous levons nos verres sans désespérer.

Stéphanie porte un toast :

-A nos chevaux ! A nos hommes ! Et à celles qui les montent !

Le tabellion fait la grimace.

-Et alors ? C'est l'égalité des sexes. Il faut que tu t'y fasses : les hommes n'ont plus le monopole de la gauloiserie.

Quant à moi, prise d'une inspiration soudaine, j'ajoute :

-Vous n'avez pas le monopole du cul !

-Mais, s'inquiète le polytechnicien, les rapports que vous allez faire à la baronne...

-Ne t'inquiète pas : vous êtes reçus.

-De justesse, précise mon amie. Je vais vous donner vos diplômes.

De la commode, elle tire deux épais feuillets encadrés de rinceaux et portant signatures et cachets. Il n'y manque plus que les noms des impétrants, que mon amie note aussitôt d'une belle écriture soignée comportant des pleins et des déliés, et ornée de majuscules tarabiscotées.

Les deux récipiendaires déchiffrent immédiatement :

-« Certificat de dépucelage », s'exclament-ils simultanément. Ça alors !

Stéphanie rétorque, en guise de conclusion :

-Ce n'est pas le moins méritoire de vos diplômes, ni surtout le moins utile.

Nous tapotons nos jupes pour les défroisser. Il nous reste une bonne demi-heure avant la cérémonie.

*Tu vois : nous ne nous sommes pas ennuyées !*

*Tu pense beaucoup à moi, et j'en suis très touchée. Tu te souviens avec précision des charmes de mon corps, et en particulier du plus secret d'entre eux, cette coupe merveilleuse à laquelle tu aimes t'enivrer... Cette conque divine, digne du chant des poètes, et de la lyre même d'Apollon. Moi aussi, j'attends avec impatience ton retour et le moment de te serrer de nouveau dans mes bras. Cette coupe si gracieuse, je la remplirai de nouveau pour toi, et tu y*

*goûteras le plus doux des muscats. Nous nous aimerons de nouveau, car rien ne vaut la douceur des amours féminines, ni la complicité qui règne entre deux amantes.*

*J'ai salué de ta part le petit bonhomme que tu aimes tant ! Ce petit fripon, tapi au creux de nos chairs, qui sait si bien faire valoir ses exigences, et qui pointe parfois son nez dehors ! Il en a été fort aise, et te remercie. Bien entendu, il te rend la politesse.*

*Je termine mon mail en t'embrassant partout, avec la langue, espérant rassasier ainsi ton corps avide de jouissances.*

*Laure.*

\* « Il voulut être César, il ne fut que Pompée »

## 05

### Accordailles

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

Le cul et le cucul sont les deux mamelles de la littérature

*Ma petite Chérie*

Je commence à mieux connaître Bertrand.

La période des fiançailles, même si elle dure une année ne permet pas de connaître vraiment l'homme auquel on va unir sa vie. Il vient faire sa cour, se montre sous son meilleur jour... rien n'est trop beau pour l'élue de son cœur ! Il la traite comme une reine, il n'a d'yeux que pour elle, il écoute même ce qu'elle dit ! (*cela ne durera pas*). Il la comble d'attentions, de fleurs, de cadeaux. Les compliments pleuvent aussi : elle est la plus belle, la plus subtile, la plus aimante... Sachez-le, Mesdemoiselles, un fiancé qui fait sa cour est d'abord un communicant : il sait ce qu'il faut dire, c'est un expert en publicité. « *Je t'aimerai toujours ! Tu auras tout ce que tu peux désirer ! Toutes les nuits, je te conduirai au paradis des amoureux, à l'empyrée du plaisir. Nos deux corps s'uniront en une étreinte sans fin, en un jaillissement incoercible de toutes les tendresses.* »

*Publicité mensongère. Promesses de politicien.*

*Les fiançailles !* Période de nouveauté, d'inattendu... Pour une femme, la plus belle période de la vie.

### **La bague**

C'est au château de Berneuil sur Viron, propriété des barons de Latrogne que nous avons célébré nos fiançailles. Une décision prise d'un commun accord entre nos deux familles, notre villa de campagne étant trop petite. Après un dîner très simple, une vingtaine de personnes tout au plus, la plupart des convives passeraient la nuit au château...

Nous voilà tous réunis dans le salon d'Artémis, le plus vaste de cette demeure du XVIIIème. Les domestiques et les extras circulent entre le salon et les cuisines pour présenter des plateaux chargés de coupes de champagne, de petits fours et d'amuse bouches...

La baronne me désigne un fauteuil cabriolet avant de prendre place près de moi, sur une profonde bergère à oreilles de style Louis XV, au pied de la cheminée monumentale, vestige de l'ancien château renaissance.

Je suis le point de mire et, malgré mon aplomb habituel, me voilà quelque peu intimidée... Sur le point d'aboutir, je me sens comme une candidate à un examen difficile, qui doit encore donner les réponses aux dernières questions. Mon cœur bat un peu plus fort... J'aperçois l'oncle Jean-Paul, le frère de mon père, qui lève sa coupe dans ma direction pour m'encourager. Je cherche des yeux ma mère, mais elle est en grande conversation avec la tante de mon futur...

Soudain, le silence se fait : Bertrand vient d'entrer et chacun comprend que le moment crucial est arrivé. Il est en frac alors que les hommes sont en simple smoking et que certaines invitées sont en robes de cocktail. Son oncle Christophe, PDG d'un grand groupe financier, l'accompagne.

On l'applaudit discrètement, comme au spectacle.

-Voici l'instant que vous attendez tous, dit-il avec aisance. Vous êtes venus précisément pour cela, et je ne vais pas vous faire languir plus longtemps. C'est le moment d'officialiser la promesse qui nous lie, Marie-Sophie et moi.

Il vient droit à moi et met un genou à terre d'une façon très théâtrale. Dans sa main, il tient un petit coffret cubique bleu sur lequel figure en relief l'initiale T...

Il l'ouvre. C'est une bague. LA bague.

L'assistance scrute dans notre direction pour voir l'objet. Certains se haussent sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus les épaules de ceux qui sont devant. Curiosité.

Bertrand ouvre la boîte.

C'est un gros solitaire taillé en brillant, serti sur un anneau de métal blanc.

Je le vois scintiller, rayonner comme une étoile en multipliant la lumière. On a l'impression qu'il inonde de sa clarté le salon tout entier. Il est vraiment magnifique.

Enorme.

-Quelle belle pierre, proclame l'oncle Christophe. D'une eau si limpide, irréprochable.

Bertrand opine :

-La pureté, c'est bien ce qu'il faut à un jour comme aujourd'hui !

Monter une pierre pareille sur un anneau d'argent ? Cela m'étonne quelque peu. Je m'attendais plutôt à la couleur de l'or, plus chaude, plus chatoyante... Mais, bien entendu, je ne dis rien.

-Tu préfères toujours le platine à l'or ?

L'oncle semble vouloir répondre à la question que je me pose.

-Cette fois, précise mon futur, j'ai exigé un anneau de rhodium pur.

Et il ajoute en souriant :

-C'est plus léger que du platine, et tout autant inaltérable.

Rhodium ? Qu'est ce que c'est ?

Une grosse cousine s'est approchée. Un rutilant sautoir oscille sur son opulente poitrine.

-Vous êtes toujours client chez T... ?

-Toujours. J'ai commandé cette bague il y a six semaines, en précisant bien l'ensemble de mes exigences. Ils ont mis un baguier à ma disposition pour les essayages...

-Vous n'avez donc pas de *bijoux de famille* ? Ma bague de fiançailles était dans la famille de mon époux depuis le XVIIème siècle !

La vipère a jeté son venin. Ses yeux papillotent de plaisir, comme si elle venait de déglutir un nectar. Mais Bertrand, ne s'en offusque pas : il nage dans la brume rose de l'amour et le voilà prêt à tout pardonner.

-Je suis un homme moderne et *simple*, dit-il. Contrairement à vous, notre noblesse ne remonte qu'au second Empire, et les traditions de l'Ancien Régime avaient déjà disparu. La maison T... m'a toujours donné satisfaction.

La famille la plus proche s'agglutine autour de nous.

-Passez-le à votre doigt, chère âme, pour que chacun puisse voir comme il vous va bien !

J'obéis à cette demande, ô combien flatteuse, celle que toute jeune fille rêve d'entendre un jour. Mon cœur se gonfle d'un étrange sentiment d'orgueil et de triomphe : j'ai réussi, je suis sur le point d'épouser l'une des plus grandes fortunes du pays ! Je deviens toute rose, et sans me forcer cette fois.

La pierre scintille à mon doigt, jette mille feux.

Les clameurs d'admiration fusent.

Bertrand m'invite à me lever pour aller embrasser sa mère, qui trône toujours dans sa bergère. Nous échangeons nos bises. On applaudit. Ça y est : je fais partie de la famille.

Nous pouvons tous lever nos verres. Puis nous passerons à table.

Dès le lendemain, profitant d'un instant où je suis seule, j'apprends par le truchement de « Monsieur Google » que le rhodium est l'un des métaux les plus coûteux sur le marché... Me voilà rassurée sur l'amour que me porte mon futur conjoint.

Il paraît qu'en plus, le cours de ce métal va encore monter !

Bertrand est amoureux ! Amoureux comme un gamin ! Lui, le puissant PDG, le requin des affaires ! La victoire est totale !

Tu dois te dire, ma petite Laure, que je verse dans la mièvrerie, le récit à l'eau de rose comme ceux dont la baronne raffole, paraît-il.

Mais comme tu le dis toi-même : le cul et le cucul sont les deux mamelles de la littérature !

## La famille de Bertrand

Le premier devoir d'une fiancée, c'est de faire la connaissance de la famille de son futur conjoint. On n'épouse pas seulement un homme, mais toute une smala, pour le meilleur et pour le pire ! Il faut donc se mettre à la tâche avec sérieux, et persévérance, car il faut tout retenir : les prénoms, les liens de parenté, et quelques éléments de la biographie tels que la profession, les décorations, ou l'état de fortune... Il ne s'agit pas de confondre deux sœurs qui ne se parlent plus, ou deux cousins qui se détestent à la suite d'un héritage. Je m'y attelle avec courage, consciente que c'est un effort nécessaire pour entrer complètement dans ma nouvelle vie. Au début, je me console à l'idée que Bertrand devra faire de même, mais il me fait rapidement comprendre qu'il est pris par des responsabilités nombreuses et importantes et qu'il se bornera à retenir les noms de ses beaux parents.

Bertrand me fait la leçon, progressivement, en commençant par la famille proche. Le plus souvent, l'initiation se fait lors d'une réception à laquelle les personnes concernées sont présentes. Des travaux pratiques, en quelque sorte....

Pour faciliter mon travail, mon futur m'a dessiné un arbre généalogique simplifié. Du côté de son père, c'est assez simple : un maître de forges anobli par Napoléon III est à l'origine de la lignée. Quant à sa mère, la baronne douairière, elle se glorifie de descendre d'un magistrat au parlement de Paris, gratifié par Louis XV du titre de vicomte... Un bourgeois devenu gentilhomme ! Sa famille n'a pas, et de loin, l'opulence de son époux, mais quand on l'écoute parler, on pourrait croire qu'elle a fait une mésalliance, comme une princesse qui aurait fait un mariage morganatique.

Il y a des hiérarchies partout ! Même entre époux. La France, pays de l'égalité, raffole surtout des hiérarchies.

Bertrand adore sa mère. Il me fait répéter avec patience les biographies de sa lignée maternelle, n'hésitant pas à m'interroger comme à l'école, pour s'assurer que je les ai retenues sans erreur.

Marie-Amélie de Courance, tel était le nom de ma future belle-mère, a passé son enfance dans le château familial, perdu en pleine campagne et entretenu de bric et de broc par ses grands parents désargentés. Deux familles y vivaient : le père de Marie-Amélie occupait l'aile ouest avec son épouse et ses enfants, tandis que l'aile est était habitée par son frère aîné, père du cousin Eudes, actuel vicomte de Courance. Elle avait une sœur, Thérèse, qu'elle adorait, décédée il y a deux ans d'une maladie de cœur, et un frère dont elle ne parle pas trop... Personne ne travaillait à l'extérieur. Fi donc ! On vivait des revenus du domaine, ainsi que des quelques fermages et métayages qui restaient. Les deux familles, enfants compris lorsqu'ils n'avaient pas classe, s'attelaient à la tâche du matin au soir. Lorsque le grand père mourut, on décida de faire visiter le château aux touristes, ce qui permit d'obtenir quelques subsides...

Quand la jeune fille eut vingt ans, son père lui fit épouser le fils du baron de Latrogne, un homme très riche... Le rejeton dudit baron menait une vie dissolue, jetant l'argent par les fenêtres et courant la gueuse. Malgré ses 33 ans bien sonnés et ses espérances, il n'était toujours pas marié. Son père, faute de pouvoir le déshériter, puisque la loi l'interdit, l'a menacé de le priver de la succession à la tête de ses affaires s'il refusait de se ranger et de fonder une famille respectable.

Cela, bien sûr, ce n'est pas Bertrand qui me l'a dit : il n'a pas pipé mot sur ce chapitre.

C'est le cousin Eudes qui l'a susurré à mon oreille, en aparté. Toujours bien renseigné, le cousin Eudes, et toujours serviable... Sans doute voulait-il participer à mon initiation au sein de la famille. C'est si beau, la famille !

En dépit de son immense fortune, aucune jeune fille de bon milieu ne voulait épouser ce coureur de jupons invétéré. Crainte du cocuage, sans doute... Crainte aussi, probablement, des maladies vénériennes (dixit : le cousin Eudes). Qu'à cela ne tienne, le papa avait déjà sa candidate : Marie-Amélie de Courance, d'une famille désargentée, et laide de surcroît. Elle ne pouvait se permettre de faire la difficile. Le mariage fut donc arrangé : Marie Amélie épousa Edouard. Elle le reçut comme un cadeau.

Il faut dire qu'il était beau, Edouard. Grand, athlétique, avec des traits réguliers, des cheveux noirs comme du charbon, une fine moustache... Et avec un air franc qui inspirait aussitôt confiance. Elle en devint aussitôt raide dingue amoureuse. Disgraciée par la nature, Marie-Amélie ne disposait d'aucun des attraits qui retiennent les regards masculins. Pour elle, un si beau mari était inespéré.

Cet amour a illuminé toute sa vie, à la manière d'un grand brasier. Le mariage, contracté à l'âge de vingt ans l'a transportée sur son nuage doré jusqu'au décès d'Edouard, mort d'une maladie du cœur, il y a un peu plus d'un an.

Le cœur, décidément, tient une place importante dans ma belle famille.

Lors des réunions, au cours des nombreux repas de famille, quand nous sommes au salon à savourer un verre de porto, à siroter le café ou le thé postprandial, la baronne se plaît à retracer les étapes de son merveilleux amour.

Accompagné des tintements des couverts et des cristaux, nous avons droit au récit des soirées à l'opéra ou au concert, des réceptions et des mondanités où elle a été conviée avec le bel Edouard.

Finis les tristes étés passés au château, où il fallait accueillir les visiteurs, des pedzouilles en short et en polo, bardés d'appareils photo, et mâchant du chewing-gum... A qui il fallait indiquer les toilettes après avoir décrit en détails, en forçant la voix pour surmonter les pleurs d'un bébé, la visite inopinée du Roy Louis XIII au retour du siège d'Alès... Edouard la menait, en jet privé, sur des rivages lointains aux eaux cristallines, dans des palaces de rêve. Tandis qu'elle était choyée par des serviteurs obséquieux, son mari passait une bonne partie de la journée à téléphoner ses ordres à ses collaborateurs ou ses adjoints... Les affaires n'attendent pas.

Mais celui qu'elle préfère, et de loin, évoquer, c'est son merveilleux voyage de noces à travers l'Italie. Tout un mois de lune de miel, d'étape en étape, avec l'incontournable séjour à Venise, et l'inévitable promenade nocturne en gondole, à la lueur des falots... J'y ai déjà eu droit, plusieurs fois. Elle ne nous épargne aucun détail, sans omettre de couvrir de louanges un époux prévenant et attentionné.

Elle ne nous dit rien, toutefois, sur ses prouesses d'alcôve.

En moult occasions, la baronne s'exclame, l'œil humide :

-Ah ! Mon Edouard ! C'était un amoureux !

Nous l'écoutons tous, avec respect.

-Un amoureux, comme il n'y en a plus guère, poursuit-elle. Toujours un compliment, toujours un mot gentil... Il me faisait envoyer des fleurs... Mes fleurs préférées, des

orchidées, des fleurs rares, sans même se préoccuper du prix ! A chacun de ses voyages pour affaires, il me ramenait un cadeau.

La baronne s'interrompt un moment pour reprendre son souffle avant de reprendre le panégyrique :

-Ayant pris de l'âge, il était encore amoureux comme au premier jour ! Avec cette distinction, cette élégance qui sont l'apanage d'un vrai gentilhomme.

Puis, en se tamponnant l'œil de son mouchoir de baptiste brodé à son chiffre :

-Hélas ! Tout a une fin. Sur son lit de mort, le dernier mot qu'il a prononcé, ce fut mon nom. Je suis sûre que sa dernière pensée a été pour moi.

Christophe, le beau-frère d'Edouard, sourit avec indulgence. Le cousin Eudes, détournant le regard admire l'un des tableaux qui ornent la salle ou fixe obstinément son verre...

-Mon père était un héros pour elle, s'exclame Bertrand tout ému. Ils ne vivaient que l'un pour l'autre. Hélas ! La mort sépare ceux qui s'aiment, et ma mère ne peut l'accepter.

-Vous êtes une grande amoureuse, renchérit l'oncle Christophe.

-Comme Juliette ! Comme Isolde, intervient le cousin Eudes, féru d'opéra. Mais je crois discerner une petite pointe d'ironie dans ses propos.

Elle se tourne alors vers moi :

-Ma chère enfant, voyez la chance que vous avez : Bertrand tient de son père, il en a les qualités de cœur !

La baronne a bien changé, si j'en crois les photographies des premiers temps de son mariage. Fort laide étant jeune, elle est devenue à 63 ans une vieille dame presque présentable. Le temps détruit tout : la beauté comme la laideur évoluent vers un point d'équilibre commun.

Elle ressemble beaucoup à son fils.

### **Liste de mariage et chasse**

Encore un dîner chez la belle-famille, au château de Berneuil. Cette fois, je vais faire de nouvelles connaissances, car en plus de l'oncle Christophe et de sa femme Clotilde, sœur de feu Edouard, quelques vagues cousins et cousines sont aussi de la partie. On nous a placés côte à côte, Bertrand et moi, pour présenter aux nouveaux venus le couple en formation...

Les serviteurs (ou les laquais, comme on voudra) ont sorti porcelaines, argenterie, et cristaux. Deux d'entre eux, en frac, servent le velouté tandis que le majordome veille à la bonne ordonnance du service.

La grosse cousine à l'opulente poitrine est là, elle aussi, couverte de bijoux comme un arbre de Noël. Elle nous interroge sur un point crucial :

-Où allez-vous déposer votre liste de mariage ? Je vous conseille les « Clés du Paradis », rue Danton. Ils ont des magnifiques services en porcelaine, et un grand choix pour l'argenterie...

-Pas ce magasin, coupe la baronne sur un ton péremptoire. Je suis très large d'esprit, mais j'ai horreur des homosexuels

Je n'ai pas compris le dernier mot. Je me tourne vers elle, l'œil interrogateur.

-Les propriétaires du magasin sont deux **pédérastes** ! précise complaisamment l'oncle Christophe.

Le mot a claqué. Sodome est devant nous, avec son déluge de feu, sa statue de sel, et tous les attributs de la fureur divine

-Deux hommes qui couchent ensemble ! reprend la douairière avec une grimace de dégoût. On n'oserait même pas leur toucher la main.

*Voyons ! Ils ne sont pas toujours occupés à se tripoter la bite, il y a parfois des trêves dans leurs transports amoureux.*

-Tout de même, insiste la vieille dame. Ça vous viendrait à l'idée de coucher avec une autre femme ?

Je balbutie :

-Non...Non... Bien sûr.

*Excuse-moi, ma petite Laure, pour ce mensonge.*

En guise de conclusion, ma future belle-mère assène :

-Les « Clés du Paradis », pas question ! Rien qu'à l'idée de manger dans leurs assiettes, cela me soulève le cœur !

-Il faut vivre avec son temps, plaide la grosse cousine, et pactiser avec la modernité. Les articles qu'ils vendent sont de grande qualité.

-Ma mère a raison, dit Bertrand. Sans être vieux jeu, il y a dans la fesse des vérités éternelles avec lesquelles on ne saurait transiger. Pas de « Clés du Paradis », par conséquent.

Ne croit surtout pas qu'on ne parle que de cul dans la grande bourgeoisie. Ils ont les mêmes préoccupations que le commun des mortels :

Situé en bout de table, un lointain cousin se met à gémir :

-Les ouvriers sont de plus en plus âpres au gain. Il leur faut encore des augmentations de salaire !

Un autre membre de la famille renchérit :

-Avec ça, toujours en grève. Nous sommes dans un pays de fainéants.

-Ne m'en parle pas, rugit Bertrand. La vie d'un chef d'entreprise devient un vrai calvaire. Un Etat avide de taxes, d'impôts, de redevances, un gouvernement qui édicte ses règlements tatillons, des syndicats qui revendiquent de plus en plus de droits, des salariés qui exigent des émoluments princiers, voilà le diabolique cocktail qui constitue notre cauchemar quotidien.

Cette intervention est ponctuée de funèbres hochements de tête. Moi, je ne dis rien. Ma qualité de jeune fiancée me donne le droit de n'y rien connaître. Je prends un air grave, faisant semblant de compatir, tout en riant intérieurement.

-Heureusement, dit une voix. Il y a la chasse.

-Vous chassez toujours, baron ?

Ils sont tous barons, dans la famille. Enfin, sauf le cousin Eudes qui est vicomte.

-Bien sûr. Je suis régulièrement invité à tirer le chevreuil chez Serge, à la Ferté saint Aubin. Une propriété superbe : huit cents hectares d'un seul tenant, et giboyeuse ! Les participants sont triés sur le volet. Confidentialité oblige ! Il m'est arrivé d'y conclure des affaires.

Chez les bourgeois, il faut avoir un dérivatif...

Je dis bien un dérivatif, et non une passion. Un hobby, si tu préfères... Car une passion risquerait d'entraîner trop loin, de compromettre le bon équilibre de la personnalité, et surtout de nuire à la froide réflexion si nécessaire à la conduite des affaires.

Il faut bien le choisir. Le jeu ? Les femmes ? Pas question. D'ailleurs, ce sont des passions, pour ne pas dire des vices... Le hobby doit classer son homme parmi les gentlemen, c'est-à-dire qu'il doit être dispendieux et réservé à une élite de connaisseurs. En fait, il n'y en a que deux qui soient présentables : le golf et la chasse.

Le golf ? Bertrand a le golf en horreur. Il faut beaucoup marcher, et les parties sont parfois très longues. Pire, les joueurs risquent de s'aventurer dans des zones blanches, non couvertes par les portables. Or Bertrand doit constamment gérer ses affaires, et pour cela il lui faut téléphoner et recevoir des appels. Exit le golf.

Reste la chasse. Attention : pas la chasse du brave campagnard qui se baguenaude le dimanche avec son fusil. La vraie chasse, celle de la gentry, héritière des aristos de jadis...

La chasse à courre ? Bertrand n'aime pas. Pourtant il a déjà reçu le bouton de plusieurs équipages, mais il se défile pour ne pas y aller... Trop long : cela vous prend de l'aube au coucher, et parfois dans les trop nombreuses zones blanches.

Bertrand ne pratique que la chasse en battue, quand nous sommes invités à la Ferté saint Aubin. Je participe, moi aussi, vêtue en chasseresse, et munie d'un bon fusil, soigneusement choisi par Serge dans l'armurerie du manoir. Une arme précise et légère, ce qu'il faut pour une femme...

Les rabatteurs traquent le gibier et le font fuir vers nous. Je suis postée non loin de l'inévitable Eudes. Il faut le voir tirer dans tous les azimuts, le canon pointé tantôt vers le ciel, tantôt vers les fourrés... Il possède une paire de magnifiques fusils, il canarde avec l'un d'eux pendant que son valet recharge l'autre. Atteints en plein vol, des malheureux oiseaux s'écrasent ensanglantés sur le sol parmi leurs plumes éparées. Les buissons frémissent de toutes sortes d'agonies, car le vicomte n'hésite pas à tirer à l'aveuglette dans les fourrés, malgré la règle. Il rayonne de joie, comme un gosse le jour de Noël, il battrait des mains s'il n'était pas concentré sur son massacre.

-Vous ne tirez pas ? crie-t-il dans ma direction, à un moment où l'action se ralentit.

Je lui fais signe que non.

En fin d'après-midi, les gardes-chasse de Serge rassemblent dans la cour d'honneur du manoir les victimes de cette hécatombe. Un tableau magnifique car les teintes vives des plumages tranchent sur les pelages gris ou blancs des quadrupèdes. Une nature morte, en somme, mais si belle.

-Qu'allons nous faire de toute cette barbaque ? questionne l'oncle Christophe, car les chasseurs, hôtes de Serge pour le week-end, ne sont guère intéressés par la dégustation de leurs proies.

-Mon majordome va les distribuer aux villageois, répond celui-ci. N'ayez crainte, il y a toujours des amateurs.

Il nous fait signe d'entrer dans un vaste salon orné de trophées. Le traiteur nous a préparé un en cas.

Je rejoins Bertrand. Il a quitté son poste au bout de deux heures, escorté par Serge.

-Je lui ai vendu un superbe monochrome de \*\*\* (j'ai oublié le nom), glisse-t-il à mon oreille.

-Un monochrome ? Vous voulez dire un tableau d'une seule couleur ?

-Précisément.

Me voilà dubitative et quelque peu dédaigneuse. Je lui réponds, toujours à mi-voix :

-Un tableau d'une seule couleur, je peux en faire autant.

-Ne dites surtout jamais cela. Vous seriez ridicule. On ne rirait pas ouvertement de vous, mais on n'en penserait pas moins.

*J'ai compris : on attendra que je sois partie.*

-Un monochrome de \*\*\* (je n'ai toujours pas retrouvé ce nom), poursuit mon futur, c'est une œuvre magnifique, qui fait l'admiration de tous les critiques d'art. Je ne me suis pas moqué de lui : c'est un peintre dont la cote est élevée, et celle-ci va encore monter. Serge en rêvait, d'avoir une toile de lui.

-Cher ?

-Très cher. Je vous offrirai la somme pour votre cassette personnelle.

Il me semble que Bertrand chasse surtout le pigeon !

### **Corbeille de fleurs et lingerie fine.**

*14 Février. Saint Valentin, fête des amoureux.*

Bertrand a fait livrer chez mes parents une magnifique composition florale. Des arums *blancs*, des roses *blanches*, des œillets *blancs*... enfin, je pense que ce sont des œillets. Et d'autres fleurs encore. Blanches, bien sûr.

Bertrand ne l'a pas vue. Les PDG ne font jamais rien eux-mêmes. Il a délégué sa secrétaire particulière, une femme qui connaît bien les goûts de son patron et les codes du milieu dans lequel il vit. Elle a toute sa confiance : aucune faute ne sera commise.

Elle a choisi sur photo, et cette photo circule maintenant de main en main dans le salon de la baronne où nous sommes tous réunis.

La douairière exulte :

-Tout ce blanc, quel goût merveilleux ! s'exclame-t-elle. C'est ce qui convient à une jeune fille comme vous : le blanc est symbole de pureté, de la pureté des sentiments comme de la loyauté des cœurs.

*Oui. Un bouquet virginal. Mais l'inauguration a déjà été faite : il n'y aura pas de ruban à couper.*

La vieille dame écrase une larme :

-Comme c'est romantique ! Cela me rappelle mes fiançailles avec *mon* Edouard. Il m'offrait des lys ! Des lys blancs, à profusion, dont le parfum m'enivrait et me faisait défaillir de joie et d'amour !

Le cousin Eudes se détourne. Je le soupçonne de cacher derrière sa main une sorte de rictus...

Bertrand s'exclame :

-Mère ! Je vous sens si émue !

*Tu perds ton temps Bertrand. Tu as beau faire la chattemite, je sais tout ! Je ne suis pas vierge, mais tu n'en es pas à ton coup d'essai, toi non plus.*

Je sais qu'il a fait livrer chez sa grue des dessous affriolants, guêpière et string rouges aux transparences audacieuses. En somme, un cadeau qu'il se fait à lui-même, et dont le véritable bénéficiaire est son service trois pièces. J'aime autant les fleurs.

*Mais oui, Bertrand ! Il ne fallait pas acheter cela dans une boutique où j'ai mes habitudes.*

*Ce matin même, à peine entrée au « Jardin de Cypris », pour mes emplettes de lingerie, j'ai été accueillie par les sourires des vendeuses et leurs airs pleins de sous-entendus. Je suis restée un moment perplexe, à me demander les raisons de cette gaîté communicative qui semblait envahir tout le magasin.*

*C'est alors qu'Elisa, la patronne, que je connais bien, est venue vers moi. Après m'avoir embrassée, elle m'a félicitée pour la nuit torride qui m'était promise.*

*J'ai dû la détromper.*

*Tu as passé commande par Internet. Toi-même, pour une fois. Livraison chez la dame en question.*

Je l'observe à la dérobée. Sous son costume strict, sa braguette est tendue : il bande. Est-ce pour moi ? Est-ce pour cette femme ?

Il est convenu que je ne passerai pas la nuit au château. Après le dîner, il doit me reconduire chez mes parents pour que je puisse profiter de ma corbeille de fleurs.... Et après...

Peu importe. Dès que la voiture sera repartie, je rappliquerai chez toi. Nous avons un plan à trois : tu es d'accord pour me prêter ton petit ami du moment. Quand il nous aura honorées toutes les deux, nous le jetterons dehors et nous dormirons enlacées. Le matin, au réveil, nous ferons l'amour.

### **Préparations :**

Je passe de plus en plus de temps au château, où j'ai maintenant ma chambre attitrée... Mais la baronne veille au grain, elle a exigé que cette chambre ne soit pas au même étage que celle de son fils, qu'elle en soit même la plus éloignée possible. On ne peut aller de l'une à l'autre sans passer devant les propres appartements de la douairière, qui peut ainsi contrôler nos allées et venues.

Il faut pourtant que Bertrand fasse connaissance avec ma vulve, puisque cet organe est destiné à jouer un certain rôle dans nos relations futures. Pour faire les présentations, j'opte donc pour la tenue « commando » sous une jupe courte. Ainsi, un courant d'air savamment inopiné, un escalier un peu raide, voire une position alanguie sur un fauteuil profond pourront lui permettre un joli point de vue... Une première approche, visuelle. Un petit aparté dans une encoignure pourra même être l'occasion d'une brève salutation de la main, une petite politesse entre collaborateurs à venir...

Hélas ! C'est Bertrand lui-même qui me met en garde.

-Moi, dit-il, je suis plutôt moderne... Mais ma chère mère est à l'ancienne mode, pour ne pas dire vieux jeu. Pour tout dire, elle est un peu prude.

J'ai compris ! Il faut donc renoncer aux mini jupes pour ne pas choquer madame.

Bertrand respecte à la lettre les codes de son milieu : jamais de baiser en public. On ne se tient pas par la main non plus, malgré notre statut d'amoureux officiels. Juste un chaste

baiser sur la joue le matin, pour se dire bonjour, et un autre le soir pour se souhaiter bonne nuit. Pas de roulage de pelle, cela va sans dire !

Pour autant, je ne renonce pas à la tenue « commando ». Des occasions peuvent quand même se présenter, si la vigilance de Madame est en défaut, et si son fils lâche la bride à ses ardeurs... Un alignement des planètes !

La baronne tient à ce que nous suivions une préparation au mariage chrétien, comme si Bertrand était un jeune homme ignorant les devoirs qui seront les siens, comme mari et comme père.

Naturellement, nous ne sommes pas obligés de nous rendre au presbytère pour écouter les conseils du curé du village. Nous avons bien mieux : Monseigneur de la Hourdaye, ami de la famille et même lointain cousin, accepte de quitter la son siège épiscopal pour venir nous rencontrer au château.

Contrairement à ce que je craignais, il n'a ni la morgue de l'aristocrate, ni la hautaine raideur du prélat. C'est un homme bienveillant et onctueux, qui attire tout de suite la sympathie

Il nous raconte les noces de Cana, comme s'il y avait personnellement assisté. Je n'y crois pas trop, mais j'adore quand même ! A part cela, je ne vois pas trop comment ce célibataire par profession pourra nous guider sur la voie de la conjugalité.

Ce n'est certes pas lui qui exposera aux yeux émerveillés des futurs amants bénis par l'Eglise les différentes positions de l'amour, afin d'en comparer les avantages sur le plan de la sensualité comme sur le plan affectif... Je ne le vois vraiment pas commenter les difficultés et les mérites acrobatiques des différentes figures du Kama Sutra !

Comment pourrait-il me guider dans ma future *carrière* d'épouse ?

Comment répondrez-vous, Monseigneur, aux préoccupations d'une future mariée ? Lui enseignerez-vous l'art de tenir sa maison pour la rendre chaleureuse et agréable à tous ?

*Un couple chrétien ne doit pas se complaire dans l'égoïsme à deux, mais doit accomplir le dessein de Dieu en donnant le jour à des enfants.* Voilà ce que vous dites, mais pourrez-vous m'indiquer combien de temps je devrai allaiter chacun d'eux, ou même, plus simplement, me conseiller sur la façon de les élever, pour qu'ils réussissent leur vie ?

Vous êtes un doux vieillard rempli de bienveillance, mais vous appartenez déjà à une autre époque. Avez-vous il la moindre idée de ce que sera un ado dans une quinzaine d'année ?

Que devrai-je faire pour conserver l'amour de mon époux, et aiguillonner son désir ? Comment entretenir mon corps et le parer pour lui donner l'envie de me prendre ? Que faudra-t-il faire s'il s'intéresse de trop près à d'autres fleurs, voire s'il installe une *poule* dans un appartement discret ?

Bertrand s'ennuie visiblement, mais il écoute néanmoins avec respect, sans manifester aucune impatience. De temps à autre il me regarde à la dérobée.

Il bande, mon œil exercé le remarque.

Il ne perd donc pas totalement son temps, car il lui faut attendre la fin de l'entretien pour reprendre contact avec le monde des affaires !

Il me regarde, et il bande. Cette fois, par d'erreur possible, c'est bien pour moi. Et j'en suis bien contente. Bien sûr, je ne suis pas vraiment amoureuse de lui, mais cette glorieuse

manifestation de la vitalité des Latrogne confirme mon futur statut d'épouse d'une des plus grandes fortunes de pays.

L'avantage de ces entrevues, c'est qu'on a pu fixer tous les détails de la cérémonie. Nous voulons une grande messe, célébrée pontificalement, et non une simple bénédiction. Il faut en imposer au populo, avoir des photos dans la presse locale et si possible dans les revues en couleurs qui retracent l'existence dorée des gens riches et puissants.

C'est nécessaire au standing de mon futur époux, et donc indispensable pour les affaires.

Quant à moi, ce sera la glorification de ma réussite, le fruit de tous mes efforts. Un sacre de reine dans ma somptueuse robe blanche !

Nous voilà rassurés : Monseigneur officiera lui-même, assisté de son coadjuteur et d'une ribambelle d'autres clercs.

Voilà dix jours que je suis unie à Bertrand.

En dix jours, j'en ai davantage appris sur lui que pendant toute l'année qui a précédé. Certes, je savais qu'il est d'une famille conservatrice, et même un peu réac. Très catholique, assidue à la messe et aux sacrements, ne serait-ce que pour le décorum et le qu'en dira-t-on. J'avais quand même espéré qu'un homme relativement jeune serait moins porté sur la religion, et plus détaché des obligations de son groupe social. Je découvrais non sans étonnement que mon futur mari est le digne fils de sa maman : la passion atavique pour les cierges et pour l'encens s'exacerbe en lui, comme si tous les gènes de la bondieuserie s'étaient rassemblés dans ses chromosomes.

Dans ce milieu, pour en recevoir les fruits, il faut savoir s'intégrer, donner des garanties, faire preuve d'une conformité d'opinion et de manière de vivre. Donnant, donnant. C'est la règle. Voilà comment j'ai interprété cette ferveur religieuse. Mais j'ai vite réalisé mon erreur : pour lui, comme pour toute la famille de sa mère, la pratique religieuse n'est pas un simple conformisme mais la manifestation d'une foi profonde et sincère.

Bref. Bertrand est confit en dévotions. Et pour moi, il est prudent de l'accompagner dans sa quête. N'oublions pas les efforts de ma mère pour réaliser cette union, qui est la réussite de sa vie.

*Paris vaut bien une messe.*

A quoi pense-t-il, mon époux, pendant les offices, ou lorsqu'il s'use les genoux en prières ?

Eh bien, il pense à moi !

Mais oui, Laure, aussi bizarre que cela puisse te paraître, au cœur même de ses tourments religieux, il pense à moi. Ou plutôt, il pense à mon corps. Je l'ai vu parfois se tourner vers moi, j'ai vu son regard errer sur ma poitrine, sur mes hanches, sur mon ventre. Ses lèvres bredouillent des saintes paroles mais son esprit se fixe sur mes seins, mes fesses, mes cuisses... ma vulve ! *Une fente qui est l'ancre du Diable !* Il bande ! Parfaitement, il bande sur son prie-Dieu ! Mais bander n'est ce pas une autre façon de prier ?

Dieu lui-même l'a ordonné : « *croissez et multipliez !* ». Il ne nous reste plus qu'à obéir.

Le soir, sa pieuse lecture achevée, il se lance à corps perdu dans l'exploration de mes dessous, ravi de découvrir, sous leurs savantes transparences, tous les blasons de la féminité.

Il me l'a avoué : il prie souvent pour que le Ciel lui accorde rapidement une descendance. Un fils, de préférence. Le Ciel, semble-t-il, est prêt à l'exaucer : il lui a déjà fourni une terre fertile et l'outil pour la travailler.

Il pense aussi à ses affaires.

Bertrand est généreux. Il signe volontiers des chèques pour les associations caritatives ou humanitaires, il vole au secours des *pauvres* et des *défavorisés*. Une photo dans le journal ou un reportage à la télé sont des publicités gratuites qu'on ne saurait négliger. Les affaires ont leurs exigences.

Hier, lors de son départ pour Palerme, il me dit :

-Je suis en pourparlers pour l'achat d'un vignoble. Une opportunité superbe.

Sa bouche s'orne d'un sourire carnassier. Certes, Bertrand n'est pas très beau en temps ordinaire, mais ce rictus le rend particulièrement hideux. Une vraie figure de cauchemar, qui semble dégouliner des pires appétits.

-Du Marsala, explique-t-il. Le patriarche, propriétaire du domaine vient de mourir. Les héritiers se disputent l'héritage, ils sont prêts à se bouffer. Le vignoble va être divisé en parcelles, qui vont perdre beaucoup de valeur. Moi, je fais tout racheter par des prête-noms, pour un prix très inférieur à la valeur réelle du domaine. Je gagne trente pour cent sur ce coup là, même après avoir arrosé tous ceux qui doivent l'être.

Bref, tu le comprends, Bertrand a deux motivations : le fric et le cul. En cela, il paraît bien ordinaire.

Je n'ai pas à critiquer sa cupidité, ni sa soif de pouvoir. Après tout, je suis la première à en profiter.

Par contre, je m'interroge sur son comportement vis-à-vis des femmes.

Certes, il est obsédé. Mais le sexe n'a pas pour lui la même valeur que pour nous. Toi et moi, nous aimons la luxuriance et la joie de l'obscénité qui luit pour nous comme un soleil. Nos recherches lubriques nous conduisent, non seulement à l'orgasme, mais aussi à une plénitude intellectuelle et peut-être même spirituelle. Car pour nous, Eros est bien un dieu.

Mais pour Bertrand, le sexe n'est pas seulement une joie. Pour lui, c'est à la fois le paradis et l'enfer, le plaisir et le supplice mêlés. Certes, planter sa semence dans le sillon fertile d'une épouse, c'est accomplir le dessein du Créateur, mais rechercher la jouissance pour elle-même, c'est défier Dieu. En particulier si l'on s'égare sur les chemins de traverse, sur les sentiers que l'Eglise ne bénit pas. Mais le fils prodigue n'est-il pas le plus aimé ? Bertrand mesure ses orgasmes au nombre d'années de purgatoire qu'ils vont coûter. En homme d'affaire avisé, il va négocier au plus juste.

En tant qu'épouse légitime, je ne dois pas compter sur lui pour une gentille surprise érotique, une de ces trouvailles qui pimentent la vie et qui propulsent la partenaire sur la voie du plaisir. D'un bout à l'autre de l'existence, il me servira le même menu : hors d'œuvre clitoridien, plat de résistance vaginal, dessert éjaculatoire. Sais-tu que, lors de ma nuit de noces, je n'ai même pas osé réclamer un cunnilingus ? Oui, un simple *cunni* ! Tant cette demande lui semblerait inconvenante de la part d'une épouse. Je ne te dis pas la tête qu'il ferait si je voulais utiliser sa bite comme sucre d'orge ! Et pourtant, c'est une friandise qui fait plaisir de temps à autre, à l'un comme à l'autre des participants. Il y a des dons que l'on apprécie chez les puttes et non chez son épouse.

Une épouse ? On lui caresse un peu les nichons, on lui joue une petite sérénade sur la chanterelle, il faut bien être poli, et on passe aux choses sérieuses !

Et pourtant, Il a des dispositions. Et aussi des compétences, acquises par une longue fréquentation de femmes légères et expertes dans les arts de l'amour. Tout au moins je le présume. Et je sens que ces merveilleuses aptitudes sont mises en pratique avec les nombreuses poules qu'il a eues, et qu'il continuera d'avoir après le bref intermède de ses noces... Les galipettes, c'est pour la maîtresse, pour les petites femmes faciles... *Un atavisme familial, là encore.*

Enfin ! Il me prend avec enthousiasme et avec vigueur. C'est déjà ça ! Bertrand a la bite généreuse autant que le chéquier.

Un requin en affaire doublé d'un amateur de chair féminine, avec la foi du charbonnier, tel est Bertrand !

*Je termine ma lettre, ma divine petite Laure, en te disant une fois encore combien tu me manques. Chaque soir, je revois ton sourire et ton regard tendre, j'ai faim de ton corps, de ta peau, de tes seins, de ton sexe ! Dire qu'ici, je n'ai même pas une amie. Une douce amie à qui donner mon cœur et mon corps, avec qui échanger des confidences et des caresses. Une complice experte en jouissance, pour me donner de la joie, et en recevoir de moi.*

*Ta Marie-Sophie, qui t'embrasse partout.*

## 06

### Parée pour la cérémonie !

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

*Ma chérie,*

*C'est si bon de se rappeler cette journée ! Tu étais si heureuse.*

Le matin de ton mariage, comme tu nous l'avais demandé, nous t'avons aidée à te parer. Comme toutes les mariées, tu voulais être la plus belle, et nous t'avions promis de mettre en valeur toute la finesse de tes traits et la beauté sculpturale de ton corps.

Convien-en. Nous avons été, Stéphanie et moi, attentives au moindre détail...

-Il faut que Bertrand soit super chaud, dit Stéphanie.

Cela te fait rire. Je lui réponds :

-Regarde-la : Marie Sophie ferait bander un mort !

-N'ayez pas d'inquiétude : il est en pleine forme. Quand il me regarde, son pantalon devient subitement trop étroit et il est obligé de se retourner pour arranger discrètement la chose. J'ai pris mes repères : je crois qu'il est bien équipé.

-Nous te le souhaitons !

Et nous pouffons toutes les trois.

Quel plaisir de partager le bonheur d'une amie ! Et plus encore d'anticiper les plaisirs qui lui sont promis, à l'empyrée des amours.

Un des salons du château t'est réservé, pour te préparer. Tu as convoqué la couturière, pour les derniers ajustements, et le coiffeur, pour la couronne de fleurs d'orangers et le voile. Ta robe à bustier t'attend, tel un océan de blancheur débordant d'une énorme boîte.

Cela fait drôle de te voir en petite tenue, en petite culotte et les seins nus, au milieu des moulures dorées et des meubles d'époque en bois précieux, avec tes pieds chaussés d'escarpins blancs posés sur un luxueux tapis d'orient, aux chatoyantes soieries. On a l'impression que tu es promise au lit d'un prince. Mieux encore qu'une reine, une maîtresse royale dictant ses volontés au monarque éperdu.

Enfin la couturière entre, elle t'aide à passer ta robe, puis, armée d'épingles et d'aiguilles, elle en ajuste le drapé, en rectifie les plis et le tombé.

Stéphanie et moi, nous poussons un cri d'admiration. Tu es magnifique. Les épaules nues, la poitrine bien mise en valeur par un bustier qui en dévoile juste ce qu'il faut, tu rayannes de toute ta féminité. Ta jupe ample, avec sa traîne qui froufroute sur le tapis, te donne l'air altier d'une souveraine, avec un parfum de sensualité triomphante.

Je passe à ton cou le collier offert par ton fiancé. De grosses mailles d'argent avec cinq gros brillants, d'une eau parfaite et qui jettent mille feux. Un bijou tout blanc, qui pèse sur ta gorge au teint de rose, si doucement galbée.

Soudain, la porte s'ouvre avec fracas

Entre un ado... Seize ans, peut-être dix-sept... L'air hagard, hors d'haleine. Il porte l'uniforme des garçons d'honneur.

Stupéfaction !

Grand, élancé, son visage est encore celui d'un enfant, surmonté de boucles blondes en désordre, collées par la sueur.

Je m'écrie :

-Chérubin ! C'est Chérubin !

Le nom du page des *Noces de Figaro* s'est immédiatement imposé à moi.

-Il veut me frapper ! dit confusément le garçon. Il faut me cacher.

Aucune armoire dans la pièce, et pas d'issue non plus. Chérubin, lui, avait un fauteuil et une nappe pour se dissimuler.

Il est littéralement terrorisé ! Il faut faire quelque chose.

Sans hésiter, tu relèves ta robe pour lui faire un abri.

La couturière fait une drôle de tête, quelque peu réprobatrice devant cette indécence, mais elle comprend qu'elle doit se taire pour éviter un drame.

-Cache-toi, as-tu dit au jeune homme. Et ne dis pas un mot.

Le garçon plie en trois son mètre quatre-vingt et se pelotonne entre tes jambes. Tu laisses retomber ta jupe.

*Contrairement à Suzanne, tu n'avais pas de nappe pour le couvrir. Alors, tu as improvisé !*

Un homme entre en trombe. Un costaud, avec un ventre proéminent et une face rougeaude. Tout de suite antipathique. Il éructe :

-Où est-il ? Vous l'avez vu ?

Devant notre mutisme, il explique enfin :

-Le saligaud ! Je l'ai surpris en train de tripoter ma fille ! Ah, si je l'attrape...

Je pense à Chérubin, si actif auprès de femmes et des jeunes filles, prêt à prendre tous les risques, à développer des trésors d'ingéniosité pour leur offrir ses hommages et leur apporter les joies du corps, tant la vie bouillonne en lui. Plus tard, il ne se départira de son avachissement télévisuel que pour veiller jalousement sur la vertu de ses filles, tel Argus aux cent yeux. Gros homme, ne te souviens-tu pas de ta jeunesse ?

Tu réponds à l'intrus, avec un courroux bien imité :

-Cette pièce m'est réservée, Monsieur ! Veuillez sortir.

L'homme se radoucit. La mariée est la reine de la fête. Peut-on seulement songer à lui déplaire ?

-Excusez-moi, bredouille-t-il. Excusez-moi.

Il tourne les talons, puis il sort, non sans proférer une nouvelle fois :

- Si je l'attrape...

Le garçon sort de son abri, rouge comme une tomate. Devant sa confusion, nous éclatons de rire. Je lui demande :

-N'est-il pas charmant, ton refuge ?

Mais il prend la fuite, sans demander son reste.

Puis la couturière sort à son tour.

Dès que nous sommes seules toutes les trois, nous passons à d'autres préparatifs. Les préparatifs les plus importants ...

Tu te souviens ?

A notre tour, nous retroussons ta jupe. C'est moi qui avais choisi tes dessous : je suis la spécialiste. Tout en blanc, couleur virginale, blason de la modestie, de la pudeur... Bas blancs, qui moulent le galbe des jambes et dont la transparence révèle le grain de la peau, porte-jarretelles blanc, ruisselant de dentelles.

La culotte surtout. Je t'avais conseillé d'en mettre une, pour être plus excitante. Blanche et diaphane, pour mettre en valeur ton cul magnifique et sa jolie raie, avec sur le devant des fleurs de soie brodées. De taille basse pour laisser dépasser ta toison, ouverte entre les cuisses d'une large ouverture oblongue encadrée de guipures, c'est la surprise réservée à Bertrand, qui pourra te prendre sans même te l'enlever.

Dans la boutique de lingerie, pour guider ton choix, je t'avais décrit à voix basse la verge bandante plongeant dans ce puits de soieries immaculées. Aucune hésitation ! Tu as fait ton choix, sans considération du prix.

Nous pouvons, Stéphanie et moi, contempler ta vulve dans son berceau de dentelles. Elle est si jolie que le désir m'envahit aussitôt. Je m'agenouille devant toi, pour y poser mes lèvres. Elle est toute émue, rose et déjà humide... *Il s'en est passé de belles, sous la robe !* En de rapides succions, j'enduis tes nymphes de salive puis ma langue part à la recherche de ton clitoris pour le plus doux des baisers.

-Arrête ! Ce garçon vient de mettre le feu à la maison, et toi, tu vas me finir !

Je persifle :

-Comment ? Ce jeune homme n'a donc pas été sage ?

-Hélas, gémit Marie-Sophie, il a vite découvert que ma culotte était fendue... Il a fait un inventaire détaillé de ma boîte à bijoux !

-Voyez-vous ça ? Le petit fripon ! se moque Stéphanie. Raconte.

-Un doigt indiscret qui se glisse dans ma raie... Deux autres qui m'ouvrent la fente pour permettre à une langue agile de venir sucer mon petit bonbon...

-C'est vrai, dis-je, que tu as le clito en pleine forme !

-Je suis devenue turgescente ! Lorsqu'il a senti que j'étais prête à venir, il a glissé deux doigts dans ma conque. Je me suis retenue pour ne pas crier.

-Pour qu'il arrête ?

-Non. Pour lui dire de finir le travail.

Nous rions toutes les trois.

-Tu as bien fait de ne pas le trahir. Ça aurait fait du vilain. Le type était furieux : toucher à sa fille !

-Pourtant, elle était en de bonnes mains. C'est un véritable expert, malgré son jeune âge. Il m'a fait mouiller mes dentelles.

Stéphanie contemple le bijou intime de la nouvelle mariée dans son écrin de dentelles

-Jolie petite vulvete, dit-elle tout émue, te voilà partie pour les amours officielles, estampillées du sceau de la République, et munies de la bénédiction de l'Eglise ! Puissent ces nouveaux orgasmes égaler en suavité ceux de ta jeunesse, quand tu allais à l'aventure sur les sentiers champêtres qui fleuraient bon la verveine et le serpolet !

Elle dépose un doux baiser sur les lèvres roses, s'y attarde un moment, puis elle titille de la langue le petit bout de chair qui pointe entre les dentelles.

C'est trop mignon !

Je n'y résiste pas.

-Les orgasmes, dis-je, il faut les enfileur comme les perles d'un collier, et s'entraîner à jouir, à l'instar du sportif qui s'entraîne pour l'exploit.

-Pour que tu sois en forme, et prête pour Bertrand ! approuve Stéphanie.

Je m'y enfouis à mon tour, pour haranguer l'héroïne du jour (de la nuit prochaine, devrais-je dire), et lui prodiguer mes vœux. Je la couvre de baisers et de suçons, j'aspire entre mes lèvres la fraise rose de l'amour... Pour finir, je l'embrasse à bouche que-veux-tu, je lui roule une pelle, une vraie galoche, en fourrant ma langue au plus profond. Je te sens frémir tandis que s'ouvre ta béance, ta main se crispe sur mon épaule, ton souffle se fait torride et saccadé. Enfin, tu pousses un long gémissement, tu m'inondes de ton vin clair et, un nectar qui m'enivre, puisqu'il vient de toi, autant que le plus capiteux des élixirs, je lape jusqu'à la dernière goutte, allant jusqu'à lécher longuement le bord de la coupe où tu me l'as offert.

Tu restes silencieuses quelques secondes, pour reprendre ton souffle

-Que c'est bon d'avoir des amies ! avoues-tu enfin. Même mariée, je ne vous oublierai jamais, les filles !

-Nous y comptons bien. Le mariage ne met pas fin à nos amours.

J'ajoute, en *militante* :

-Et puis, c'est à la femme de prendre l'ascendant dans le couple. Ce soir, il faudra te jeter sur lui comme une tigresse !

-Oui, approuve Stéphanie. Maintenant, c'est à nous, les femmes, de prendre l'initiative.

J'achève mes conseils à la nouvelle mariée par ce commentaire :

-Dans ses usines, c'est lui le patron. Mais à la maison, c'est toi la maîtresse ! Et dans la chambre à coucher, c'est toi la reine : le lit, c'est ton trône. Quelle que soit son pouvoir ou sa fortune, il n'y est que ton humble sujet, pour ne pas dire ton esclave. Ne le lui laisse jamais oublier

-C'est vrai, approuve Stéphanie, l'homme n'est qu'un appendice destiné à nos plaisirs. La verge, symbole du commandement ? Sceptre ? Bâton de maréchal ? Epée de connétable ? Laissez-moi rire ! Ce n'est qu'un gode destiné à nos plaisirs.

Tu souris.

-Pauvre Bertrand ! Le voilà homme-objet !

-Ne le plains pas. Il épouse la plus jolie des mariées !

-Mais un homme objet reste un ustensile dont il faut savoir se servir. C'est à toi de le chauffer, en douceur mais fermement, pour que son vit te procure le plaisir que tu es en droit d'exiger. L'art du dévoilement, d'abord... Qu'il s'imprègne de tous les charmes de ton corps, de ta beauté secrète : la rondeur de tes seins, le galbe de tes cuisses, la coupe moelleuse de ton fessier ... Assure-toi que ces symboles de la féminité produisent sur lui l'effet voulu, que l'objet se lève, comme un dévot devant son dieu. Porte-lui alors l'estocade en lui laissant voir, par mégarde, le plus secret de nos appas, celui qui boute le feu. *Paupol* va se raidir, se dresser pour bondir. N'oublies pas de le complimenter, car *Paupol* aime les compliments : c'est un vaniteux, un vrai Narcisse... Chuchote-lui des mots crus, des mots cochons : ça l'aidera à faire correctement son métier.

Stéphanie et moi, nous connaissions les goûts de Marie-Sophie en matière d'hommes. D'autant mieux qu'à de multiples reprises, nous nous sommes prêté nos conquêtes. Elle les aime bien pourvus, avec *des* bourses bien pleines (!) – *la* bourse aussi, bien sûr, car il faut joindre l'utile à l'agréable – avec une tige ample et dure, ardente à la peine, et un bourgeon plein de sève. Un organe prompt à s'émouvoir, qui lui remplisse bien les mains, et surtout, qui lui bourre le con avec vigueur.

-Tu l'as essayé, au moins, Marie-Sophie ?

Elle a levé les bras au ciel.

-Impossible. Sa famille est très vieux jeu. Lorsqu'il venait me faire la cour, sa mère l'accompagnait : elle ne nous a pas laissé seuls un instant.

-Quoi ? Pas le moindre petting sous la jupe ?

-Pas le moindre.

-Alors, c'est chat en poche ? Et s'il allait se montrer maladroit ? ou insuffisamment pourvu ? Tu serais cruellement déçue...

-N'ayez crainte, les copines. Il n'en est pas à son coup d'essai : Maman n'est pas toujours là pour le surveiller. Même si je n'ai pas pu le vérifier moi-même, j'ai entendu dire qu'il dispose d'une bonne trique et qu'il sait bien s'en servir.

Avec Stéphanie, nous échangeons un regard. Puis, je déclare :

-C'est le moment de te l'offrir.

-Un cadeau ?

-Oui, précise Stéphanie, notre cadeau de mariage. Ouvres-le.

Je te tends une jolie boîte, enveloppée d'un papier brillant, avec une faveur rose.

-Qu'est-ce que c'est ? Un sex-toy ?

-Ouvre-le.

Dans un écrin doré, tu découvres deux jolies boules réunies par un ruban de soie.

-Des boules de geisha !

-En attendant celles de Bertrand ! dit finement Stéphanie.

J'ajoute :

-On les a choisies en rose, c'est ta couleur préférée. Elles sont en silicone, très confortables...J'ai les mêmes, et j'en suis très satisfaite...

-Tu as vu ? Il y a une télécommande.

-Elles sont vibrantes ?

-Bien sûr ! C'est le top. La télécommande porte à dix mètres, et tu disposes de dix vitesses. Avec un câble USB pour la recharger, tu pourras les utiliser partout, sans craindre d'être à court de batterie.

-C'est l'idéal pour renforcer le plancher pelvien, explique Stéphanie, en experte. Tu pourras t'entraîner à être la plus grande baiseuse de tous les temps, sans craindre la fatigue ou le surmenage ! Bertrand aura du mal à tenir la distance, c'est lui qui demandera grâce le premier ! Elles pourront aussi te tenir compagnie quand tu seras seule : tu verras, ça te ravigote le point G, et les vibrations se font sentir jusqu'au clito.

Ravie, tu bats des mains comme une petite fille qui vient de recevoir une nouvelle poupée.

-Quel merveilleux cadeau ! Merci les filles ! J'ai envie de les essayer tout de suite.

-Tu as raison. Mets-lui la crème, Stéphanie.

Stéphanie enduit avec soin le con de notre amie, plongeant ses doigts dans les profondeurs de la grotte d'amour.

-C'est une crème adoucissante et aphrodisiaque. On va te mettre les boules : elles vont bouger en toi, te masser et t'exciter. Leur action, jointe à l'effet de la crème, va exacerber tes appétits et faire de toi la plus ardente et la plus passionnée des amantes.

*Tu pourras exprimer pleinement tout l'amour que tu as pour lui ! Si ton cœur est ardent, ton cul doit être un brasier !*

-Garde-les en toi pendant une demi-heure, mais n'oublie pas de les retirer avant la cérémonie !

Je te tends la télécommande, avec cette mise en garde :

-Elle est chargée, prête à l'emploi.

-Je dois tenir mon bouquet, je ne peux pas prendre de sac à main. Garde-la, tu me la rendras après la cérémonie.

Je la fourre dans mon mini réticule tout plat, que je tiens à l'épaule au moyen d'une chaîne dorée. Avec bien du mal, car il contient déjà mon tube de rouge et un minuscule vaporisateur à parfum, le minimum vital.

On frappe à la porte. Nous avons juste eu le temps de rabattre ta jupe

Le coiffeur et la maquilleuse.

Mon Dieu !

Le coiffeur est vêtu de clair Il porte chemise de soie et cravate La Vallière. Ses doigts étincellent de multiples bagues. Je remarque ses ongles taillés en amandes et laqués de rose clair.

-La coiffure, dit-il de sa voix flûtée, c'est le plus important !

Des cheveux teints auburn, avec quelques mèches blondes, des boucles assassines, il fait honneur à son métier. On en mangerait ! Mais il n'est pas du genre à satisfaire nos appétits.

La maquilleuse, au contraire, semble nous trouver à son goût. Son regard erre de l'une à l'autre, nous détaille, s'attarde volontiers sur nos rondeurs.

Cheveux bruns coupé court, au bol. Un visage nullement ingrat, mais qu'un maquillage trop léger ne met guère en valeur : des lèvres fines, à peines rougies, des yeux que n'éclaire pas le moindre fard à paupières, des cils à peine honorés d'un peu de rimmel. Une hérésie !

Elle est toute plate sous son chandail. Dame nature n'a-telle pas été généreuse avec elle ? Mais non ! Elle a comprimé sa poitrine dans un de ces horribles soutiens-gorges minimiseurs ! Je suis sûre qu'il n'y a pas la moindre dentelle, j'imagine un horrible machin tout blanc, sans transparence, sans fioriture, qui en plus vous écrase les nénés.

C'est un blasphème contre la féminité.

Elle porte un jean qui ne lui moule même pas le cul ! Qui ne lui fait pas un de ces jolis popotins rebondis, si tentants ! C'est le seul avantage du pantalon. En dessous, elle doit porter une petite culotte en coton blanc, comme celles que je portais quand j'étais petite fille.

Horreur ! Insulte suprême ! Elle porte des chaussures plates taillées dans un cuir informe, d'une couleur indéfinissable. Des chaussures *de marche*. A-t-on idée ?

Peut-on renoncer aux emblèmes que la meilleure partie de l'humanité est en droit d'arborer ?

La femme est le chef d'œuvre de la nature : elle doit tenir son rang !

De sa voix de contralto, elle affirme d'un ton péremptoire

-Le maquillage est tout autant une science qu'un art.

Le coiffeur, lui, porte des fines chaussures vernies, il y a même un petit talon.

Usurpateur !

-Ce maquillage, poursuit-elle, illuminera votre regard et décuplera l'amour de votre époux.

-La coiffure, surtout, c'est le plus important, reprend la voix flûtée de soprano. Rien ne peut égaler le charme d'une belle coiffure !

Le coiffeur a cambré sa taille. D'un geste gracieux de la main, il relève son petit doigt et gratifie Marie-Sophie d'un coup de peigne, léger comme une caresse.

La maquilleuse l'apostrophe :

-Tu as beau tortiller du fion, il te manquera toujours quelque chose pour être une femme

-Et quoi donc ? La jupe ? Tu en mets, toi, des jupes ?

-Un peu d'intelligence : voilà ce qui te manquera ! dit-elle en se frappant la tempe de son index.

*Et surtout, le merveilleux bijou qui nous vient de nos mères ! Cette fleur subtile, aux pétales de rose, qui enchante et subjugué...*

-Une bouche rouge, sensuelle, propose-t-elle à la mariée, une bouche comme une cerise, pour fouetter le désir de votre époux.

-Ne l'écoutez pas ! Tout l'érotisme est dans la chevelure. Cheveux parfumés, soyeux, onduleux... Caresse de soie sur la peau, sur la bouche. Quelle parure pour la femme !

-Qu'est-ce que tu y connais, toi, à la femme ? Tu es pédé comme un phoque !

Puis elle se tourne vers nous :

-Regardez moi ça ! C'est de la jaquette, de la pédale qui craque ! Et ça vous donnerait des leçons !

Il rétorque ;

-Bien sûr, tu connais mieux les femmes, puisque tu es une gouine !

-Parfaitement ! Je ne vais tout de même pas confier à un lourdaud comme toi le soin de me faire jouir !

Et pourtant ! Ils ne sont pas si mal. Je me les ferais bien tous les deux : lui, avec un peu moins de fond de teint, elle, avec des dessous affriolants... L'une et l'autre, en même temps, dans un plan à trois... Selon un *modus operandi* à déterminer !

-Notre art est le plus subtil, reprend-elle, le plus indispensable à la beauté et au charme.

-Le maquillage c'est au plus de la peinture !

-je t'encule !

-Avec quoi ? Je suis peut-être gay, mais l'outil, c'est moi qui l'ai...

-j'ai ce qu'il faut, moi aussi, dans mon sac à main. J'en ai de toutes les tailles, il y a sûrement ta peinture !

Je me décide enfin à intervenir :

-Bannissez ces propos homophobes indignes d'artistes tels que vous. Chacun doit suivre librement sa nature. Le sexe doit être au service de l'amour et de l'entente fraternelle entre les êtres.

Le bon sens est si rare, si peu usité, qu'il provoque toujours de l'étonnement, quand ce n'est pas de la colère

Ils me regardent, l'un comme l'autre, d'un œil bizarre, que tout bon écrivain qualifierait de *protubérant*. Je me fais donc un devoir de commenter mes propos :

-Peu important les figures amoureuses que vous pratiquez, peu importe avec qui vous les faites, fille ou garçon, l'essentiel est de distribuer du plaisir et de la joie autour de vous.

C'est ma sincère conviction, mais cela me permet aussi de moraliser un peu. La moralisation est le vice de notre siècle, un vice à la mode, et qu'il convient de savourer avec délice entre deux accès de libertinage, voire entre deux péchés encore plus gras... Toujours est-il que les deux protagonistes sont sidérés : ils se calment et se regroupent autour de moi.

-Vos cheveux sont magnifiques, susurre le coiffeur. Ils sont si souples et si soyeux. J'adore leur couleur. Je n'en ai jamais vu d'aussi beaux !

-Vos ongles sont parfaitement laqués, mais je peux vous proposer un vernis à paillettes pour les faire scintiller comme des étoiles !

Je décline cette offre.

-Alors, propose-t-elle, je vous propose le fard à paupières qui rendra votre regard irrésistible !

Je suis déjà irrésistible, mais j'accepte néanmoins.

Elle estompe suavement un léger nuage bleuté au dessus de mes cils savamment recourbés et noircis de rimmel. Elle en profite pour jeter un coup d'œil dans mon corsage. Péché vénial. Le peigne du coiffeur caresse avec sensualité mes boucles de jais. Je suis choyée comme une princesse.

-Vous êtes vraiment jolie, s'exclame la maquilleuse après un nouveau jeton sur mes appas.

-Une très belle femme, concède le coiffeur. Vous avez un corps de déesse !

N'en jetez plus ! Pour moi, c'est assez... Je leur suggère de s'occuper un peu de Stéphanie, dont la coiffure a souffert de ses exploits équestres. Amusée, elle accepte aussi les ongles à paillettes...

Divinement coiffée, merveilleusement maquillée, Marie-Sophie est prête pour la cérémonie.

-Je vous mets votre voile ?

-Un peu de gloss ?

-Oui, répond-elle. Un peu de gloss...

Puis s'adressant au coiffeur :

-Mon bouquet, s'il vous plaît.

Nous nous apprêtons à sortir pour nous rendre à l'église. Je m'adresse une dernière fois aux deux artistes :

-Vous vous disputez si bien que vous feriez un merveilleux couple...

*Ma petite Chérie,*

*Cela nous fait du bien de nous rappeler les bons moments, les moments cocasses où nous avons ri, mais aussi les doux abandons qui nous ont réunies.... Je pense souvent à toi et, malgré la distance, je ressens encore la suavité de ton corps blotti contre le mien et la tendresse de tes baisers. En dépit de la mer qui nous sépare nous restons les meilleures complices du monde, unies par le lien ténu de la correspondance électronique, mais proches cependant l'une de l'autre... Je t'embrasse partout, en particulier à ces endroits si sensibles où tu aimes tant que mes lèvres s'attardent !*

*Ta petite Laure*

PS

Quand ton époux s'absente pour ses affaires, il te faut un intérimaire !

Ne sois pas trop sévère envers Mario : il t'aime et tu l'aimes aussi. Il te désire ardemment, et toi, tu es folle de son corps. *Qui va à la chasse perd sa place !* Tu es en voyage de noces, et tu as besoin d'amour, Bertrand ne peut pas t'en vouloir de le remplacer lorsqu'il s'en va.

Tu peux laisser libre cours à tes sentiments et à ton désir pour Mario, et aller bien au-delà de quelques mignardises chichement accordées.

Si tu ne veux pas mélanger les gènes de ton époux avec ceux de ton amant, il existe de nombreux moyens, et tu es assez rouée pour savoir les utiliser.

# 07

## Les copines

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Ma chérie*

Je me souviens, moi aussi, de cette délicieuse journée, et en particulier des préparatifs coquins que vous m'avez prodigués. Ces préparatifs, je dois le dire, ont porté leurs fruits. J'ai passé un délicieux moment avec ces jolies boules dont vous m'avez munie. Par la suite, je les ai fréquemment utilisées, et elles ont décuplé ma libido !

Vos exhortations aussi ont eu leur plein succès. Si vous aviez pu assister à ma nuit de noce, vous auriez été fières de moi : j'ai littéralement agressé Bertrand qui, médusé, a dû rendre les armes et capituler sous mes assauts. J'ai été à la hauteur de vos ambitions : une tigresse.

C'est si bon d'avoir de bonnes copines ! Et si utile aussi. Qu'aurais-je fait durant ces longues fiançailles ? Une année entière ! Il paraît qu'on ne peut pas faire moins. Il faut rameuter les familles, organiser les réjouissances, prévoir le luxe qui fera envie, le tape à l'œil qui vous classera dans la bonne société... *Se fréquenter*. Sous la surveillance de chaperons, pour exclure le sexe, cette horreur absolue qui est pourtant la raison profonde des épousailles.

Une année entière, durant laquelle tous les garçons que je connais, mes copains, mes amis, ont été exclus de la maison paternelle. *Persona non grata* ! Mais mon corps a besoin d'amour ! Mon corps est assoiffé d'amour ! Heureusement, vous étiez là, toutes les trois, Nathalie, Stéphanie et toi. Vous m'avez prodigué vos caresses et vos baisers, vous m'avez comblée de jouissances. Vous m'avez fait voyager dans l'empyrée du sexe.

Je n'oublierai jamais ces soirées entre filles... Parfois, nous dansons toute la nuit, seins contre seins, ventre contre ventre, étroitement enlacées... Fières du galbe arrondi de nos poitrines et de nos hanches, conscientes que la féminité est la quintessence de l'humanité, savourant la douceur et la tendresse qui nous unit. Merveilleux moments ! De temps à autres, les couples s'échangent : nous passons des bras de l'une aux bras de l'autre, goûtant chez chacune un baiser, une caresse, un geste coquin, ou l'audace d'une main qui se promène... Il arrive même qu'un couple s'arrête de danser, qu'une fille en rut, à bout d'impatience, s'offre à sa partenaire, et que l'autre la prenne aussitôt sous l'œil attendri et complice de l'autre couple.

Il nous arrive même de danser nues, fières de nos vulves en folie, dans la gloire de notre luxuriance, ivres d'un orgueil fou... Nos sexes s'épanouissent, telles des fleurs suaves et capiteuses, gorgées de sang et de désirs, prêts à s'anéantir dans une apothéose de jouissance.

Toi, ma petite Laure, si belle et si vive, que de fois tu as succombé sous nos embrassements unis !

Après de multiples étreintes, la nuit nous réunissait, toutes les quatre dans le même lit. Recrues de plaisirs, épuisées de rut et d'orgasmes. Nues. Nues toujours. Offertes aux caresses et aux désirs de chacune.

Quand mon humeur exigeait une présence virile, vous m'avez prêté vos appartements, vos maisons, vous m'avez hébergée, avec mes amours de passage. Et parfois vous m'avez même prêté vos amants.

Tu te souviens, Laure, de ce beau mâle que nous avons dragué à la piscine, lors d'un week-end dans un hôtel de la côte ? C'est l'endroit idéal pour une rencontre, parce que les corps sont offerts à notre admiration, qu'on peut s'extasier sur la musculature, le bronzage, l'harmonie des traits du visage... Sans en avoir l'air, nous regardons aussi au bon endroit, pour jauger leurs appas, et évaluer leurs aptitudes...

Il s'appelle Julien, si mes souvenirs sont exacts... D'un crawl puissant, il traverse trois fois de suite toute la longueur du bassin. Tu le regardes. Je te sens tressaillir.

Nous sommes à l'unisson. Il nous le faut !

Nous le voulons, l'une comme l'autre. Nous tombons d'accord tout de suite pour le partager comme deux vraies sœurs, sans aucune jalousie.

Lorsqu'il sort de l'eau, tout ruisselant, pour s'installer sur un transat, nous nous approchons de lui sans hésiter. Pour engager la conversation tu lui dis que tu aimerais bien savoir nager aussi bien que lui. En fait, tu n'es pas mauvaise du tout en natation mais, si tu fréquentes les baignades, c'est surtout pour te faire admirer.

Au bout de quelques minutes, nous sommes quasiment des amis... De ces amis de vacances avec lesquels on échange nos adresses, mais à qui on n'écrit jamais.

Il porte un anneau d'or à la main gauche. Il nous explique que son épouse, directrice administrative et financière d'un grand groupe, est en voyage d'affaires. Avant de me mettre en bikini, j'avais soigneusement rangé ma bague de fiançailles dans son écrin, pour ne pas risquer de la perdre ou de l'abîmer.

Peu importe l'épouse. Une cocue de plus...

Nous passons outre, et nous l'invitons à prendre un verre, tout en dissimulant nos véritables intentions.

Dédaignant le bar de l'hôtel, nous préférons monter dans la chambre que nous occupons toutes les deux. Tu commandes par téléphone une bouteille de champagne.

*Tu ne t'en tireras pas, beau mec ! Nous allons t'obliger à te prêter à tous nos fantasmes, et à combler nos corps avides.*

Le bouchon saute, nous vidons quelques flûtes... Tu commandes une autre bouteille. La soirée s'avance, la gâité monte et la chaleur aussi.

Soudain, tu te mets nue.

Ta beauté l'éblouit, mais il comprend aussi qu'il est tombé dans un piège. Bonne fortune ? Ou guet apens ? Quelles sont les véritables intentions de ces deux femmes ? S'agit-il

de deux hétaires prêtes à prendre des photos pour exercer un chantage ? Il se tourne vers moi. Je me suis débarrassée de mon bikini et je suis, moi aussi, nue comme un ver.

Tu te place devant la porte, pour l'empêcher de fuir. Mais il n'en a nullement l'intention : Il va faire face aux deux chasseresses.

-Je n'ai pas peur, ironise-t-il en souriant. Il faut vivre dangereusement.

Nous nous couchons toutes deux sur le lit et nous l'invitons à butiner tour à tour nos deux corolles, en partageant équitablement entre nous deux.

De crainte de lui faire mal, nous renonçons à utiliser l'anneau pénien qui permet de prolonger l'érection, et nous l'exhortons simplement à se retenir le plus longtemps possible avant d'éjaculer.

L'élégant papillon volète de fleur en fleur, ses grandes ailes majestueuses remplissant l'air, nous éblouissant de ses chatoiements. Nous sommes émerveillées, mais en même temps, nous rions comme deux petites folles, tout en nous mignotant pour mieux profiter du spectacle et de l'action. Jamais nous n'avons été aussi proches l'une de l'autre, unies par la tige triomphante qui, passant de l'une à l'autre, soude à jamais nos deux âmes et nos deux coeurs...

A voix haute, nous faisons des paris sur celle d'entre nous qui recevrait la dernière estocade et bénéficierait de l'offrande finale.

Notre galant chevaucheur change plusieurs fois de monture. Avec, parfois des pauses pour calmer l'action et retarder le moment fatal où finirait la superbe chevauchée... Combien au juste ? Tu comprendras sans peine que je n'ai pas compté !

Avec, l'action diligente et experte de tes doigts, j'ai été la première à atteindre l'orgasme. Notre conquête au membre somptueux demeure opérationnel et poursuit maintenant ses assauts pour toi seule.

Lorsque je reviens à moi, il est affalé sur toi, et je comprends tout de suite que tu viens de recevoir l'offrande. Tu as quand même perdu, car tu avais misé sur moi.

Bonne joueuse, tu m'offres dès le lendemain le magnifique carré de soie qui était l'enjeu du pari.

Quand nous le laissons partir, il est au bord de l'épuisement. Mais pas nous. Nous sommes fraîches comme des roses et nous remettons le couvert au matin, après un petit somme.

Quand je rentrais à la maison, je retrouvais ma mère, de plus en plus affairée, jouissant par avance de la grande réussite sociale promise à sa fille, et qui rejaillirait nécessairement sur elle... Je retrouvais mon père, de plus en plus satisfait, lui aussi, d'autant plus que la baronne venait d'obtenir pour lui une promotion dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

### **Happening :**

-Tu n'oseras jamais !

Vous êtes là, toutes les trois, Nathalie, Stéphanie, et toi, à m'encercler. Je devine à vos visages goguenards que vous mijotez quelque chose de spécial... Je me souviens en particulier de ton regard, Laure, et de ton sourire un peu moqueur... J'ai l'impression d'être

redevue une gamine, que l'on somme d'accomplir un gage, une action ridicule ou risquée, en lui disant : « t'es pas cap' de dire ça à la prof ! »

-Si tu veux te baigner nue, t'ai-je répondu, il y a les plages naturistes de l'île du Levant. Je suis tout à fait prête à y passer la journée, et à m'y baigner dans la même tenue que les autres baigneuses. Non seulement cela ne me gênerait pas, mais je crois même que j'y trouverais beaucoup de plaisir.

-Tu n'as rien compris !

-Rien du tout, reprennent en chœur les deux autres filles.

A mon air ahuri, vous comprenez qu'il me faut de plus amples explications. C'est toi, Laure, qui me les donnes, avec cet air de première de la classe que tu avais parfois au pensionnat :

-Te voilà fiancée, maintenant. Dans un an tu seras mariée. Il te reste donc un an pour faire tout ce que tu n'auras plus le droit de faire une fois que tu auras la bague au doigt. Tu comprends ?

-Parfaitement.

-Nous avons donc préparé une série de petites épreuves, pas bien méchantes, qui te mettront dans des situations cocasses que tu devras surmonter.

-Vous voulez me soumettre à une sorte de bizutage ?

-C'est un peu cela. Mais nous serons avec toi pour chacune des épreuves, et l'amitié qui nous unit s'en trouvera renforcée...

Bien sûr, l'argument porte comme la botte d'un duelliste qui étend l'adversaire pour le compte. Ne faut-il pas profiter des derniers instants de liberté avant le mariage ? Mais je souhaite en apprendre davantage sur les intentions de mes compagnes.

-Expliquez-vous. Pourquoi tenez-vous tant à cette plage ?

-Se baigner nue dans un endroit où c'est autorisé, cela ne vaut rien. Notre plaisir, c'est surtout la transgression.

-Vous me proposez quoi, alors ? Un bain de minuit en tenue d'Eve ? C'est ça ?

-Tu veux rire ? Cela ne sert à rien d'être nues si personne ne peut nous voir. Ce ne serait pas une épreuve, pas plus que de prendre notre douche dans la salle de bains.

-Tu as raison, dit Stéphanie, il faut assumer notre condition d'être sexué, et affirmer une bonne fois que le corps humain n'a rien de honteux.

-C'est la honte de la chair qui en fait le péché, renchérit Nathalie, qui jusque là s'était tue.

La sagesse parle toujours par sa bouche.

Finalement, c'est encore toi, Laure, qui emporte ma conviction :

-Rassures-toi, précises-tu, je connais bien cette île, située dans une baie de la Côte d'Azur, pour y avoir passé plusieurs séjours de vacances. Il y a une très jolie petite plage, bien tranquille, où nous pourrons accomplir notre exploit. Je me charge de l'organisation matérielle.

C'est un véritable raid, que tu as organisé. Précis, minuté comme un débarquement militaire. Nous sommes arrivées la veille dans un hôtel de la Côte. Après une bonne soirée et une bonne nuit, nous sommes passées à l'exécution du plan.

Tu avais réservé un canot à moteur avec pilote. Dès treize heures, comme convenu, nous montons à bord et nous nous mettons en tenue de plage : Stéphanie et toi, directement en

bikini, Nathalie porte en plus un paréo, et moi je suis vêtue en tout et pour tout d'une courte tunique...

A peine avons-nous quitté le rivage que vous décidez, Stéphanie et toi, d'enlever le haut. Vous voilà presque prêtes. Après une demi-heure de mer, environ, nous abordons dans l'île, et le pilote amarre le canot à un bollard de l'embarcadère. Le bateau étant loué pour la demi-journée, tu lui demandes de nous attendre.

Nous commençons notre progression sous les pins, puis au cœur d'une garrigue plus épaisse. Il fait bon et, dans le crissement obstiné des cigales, les senteurs marines se mêlent aux odeurs balsamiques de la résine et aux autres senteurs plus discrètes de la flore... Nous sommes bientôt en vue de la plage, que nous distinguons entre les fourrés. En ce début d'après-midi, elle est bondée.

C'est le moment ! Honnie soit celle qui se dégonfle !

Nous nous débarrassons des quelques textiles qui nous restent et nous les fourrons dans le sac que tu apporté et que tu dissimules sous un buisson. Nous ne gardons même pas nos sandales.

A l'assaut !

Nous déboulons sur le sable.

Sous un soleil de plomb, la plage est plongée dans la torpeur... A l'abri des parasols, des gens lisent ou rêvassent en contemplant la mer. D'autres sont allongés et somnolent. Un gros homme au torse poilu et au ventre proéminent ronfle, la tête protégée par un chapeau de paille. Assise sur une chaise de toile à côté de lui, sa femme, rayonnante de bourrelets, tricote. Elle a une multitude de sacs à ses pieds. Des jeune femmes se font bronzer en plein soleil, parfois, elles ont enlevé le haut, tout en se couchant sur le ventre pour cacher leurs appas... Des jeunes sautent dans l'eau en projetant des gerbes d'écume, d'autres jouent au ballon, en dépit de la chaleur.

C'est la foudre ! La foudre qui tombe au milieu d'eux !

Quatre jeunes femmes entièrement nues ! Quatre corps magnifiques ruisselant de lumière !

Car nous sommes magnifiques !

La clarté du soleil a soudain décuplé.

Ils en sont tous sidérés, ahuris.

On pose les livres, les tricots, on se réveille, les jeux cessent et tous les regards se tournent vers nous. Même les adeptes de la bronzette, cette discipline sacrée de l'été, interrompent leur activité et se redressent sur leurs coudes pour nous contempler.

Pas de moquerie ni de ricanement. Pas un seul cri hostile non plus. Aucune tentative de nous toucher ou de nous agresser sexuellement. Rien. Ils se contentent de nous regarder, d'apprécier notre beauté, de savourer en admirateurs un instant bien trop rare où le charme descend sur terre et se fait jour comme une déesse de retour d'exil.

Toi, Laure, tu montes sur un rocher pour les haranguer :

-L'ère du patriarcat est achevée, et le règne de la Femme commence !

Ils t'écoutent tous, bouche bée. Ils se demandent où tu veux en venir. Et moi aussi !

-Nous sommes nues, car le corps humain n'est que beauté. Nous ne dissimulons rien, car chaque partie de notre corps est l'œuvre de Dieu, aucune ne doit susciter la honte ou le mépris. Nous sommes les guerrières d'un monde nouveau, et nous arborons nos vulves à

l'égal des lions d'or ou des aigles de sable qu'arboraient, sur leurs blasons, les paladins antiques !

Où vas-tu chercher tout ça ?

C'était un simple coup de provoc' ! On voulait seulement choquer le bourgeois (y compris les prolos) enfreindre la loi (avec modération), narguer la police, et par-dessus tout faire bander les mecs !

Mais toi, tu continues, sans désespérer :

-Je sais que vous tremblez tous de désir ! Je vous offre la voie du salut, car c'est par le désir que l'humanité rachètera ses fautes ! Mais le désir est difficile à saisir, et plus encore à garder, car il coule entre nos mains et se perd comme l'eau se perd dans les sables. Regardez nos seins, ne sont-ils pas l'emblème de la générosité ? La représentation par excellence de l'altruisme et de l'attention qu'on porte au plus petit, au plus faible ? Pourquoi faudrait-il les cacher ? Quelle étrange pudeur nous force à avoir honte de la sollicitude et de la bonté ? Regardez nos vulves : ne sont-elles pas des cornes d'abondance déversant à profusion fleurs et fruits ? Regardez les, admirez ces fleurs de chair, écloses entre nos cuisses, ne sont-elles pas des fontaines de vie, l'autel où se célèbrent les mystères les plus sacrés ? Nous sommes nues, entièrement nues : c'est l'épiphanie de la Déesse, qui fortifiera votre désir, et le rendra immortel. Homme ou femme, vous le garderez pour l'éternité dans vos cœurs et dans vos sexes. L'ère de la Femme sera celle de la sororité. Bannissant la violence, de même que l'envie, chacune ou chacun d'entre nous n'aura plus qu'une seule pensée : tendre aux autres la coupe de la volupté.

Mais où vas-tu chercher tout ça ? On voulait simplement être nues au soleil, se sentir libres, jouir de cette liberté par tous les pores de notre peau.

Nathalie et moi, nous entamons avec deux ados une partie de ballon aux règles mystérieuses et changeantes. Disons qu'il s'agit simplement de courir et d'envoyer la balle vers un autre joueur... Gênés par leurs verges raidies, les deux garçons se montrent maladroits, et c'est nous, les filles, qui dominons le jeu.

Après un bref silence, tu reprends :

-Nous arborons nos sexes, car le sexe est notre moi profond. C'est de lui que viennent toutes nos aspirations, et en particulier les plus nobles, l'espérance, la soif de bonheur, et l'instinct de protéger la vie... Dès son avènement, l'ère de la Femme fera cesser tout conflit, car les désaccords se résoudreont d'eux-mêmes par la caresse et par l'union des corps. Il n'y aura plus de pauvreté, car après avoir partagé nos corps, nous partagerons aussi nos biens, dans un amour universel et une générosité sans limite... L'humanité connaîtra enfin un âge d'or, l'âge de la joie sans mélange, universelle, qui règnera sur terre pour des siècles !

Les gens applaudissent la prophétesse en tenue d'Eve. Nous arrêtons même nos jeux de ballon pour participer à l'ovation générale.

Toi, lauréate, tu les salues en t'inclinant comme une cabotine, tu leur envoies de multiples baisers après avoir posé la main sur ton cœur, en soulevant un peu ton sein gauche.

Une dame me prend par la main.

-Il faut partir, me dit-elle. Les gendarmes vont arriver. J'ai entendu un crétin qui les prévenait par téléphone. Partez ! Ils vous mettraient en garde à vue pour exhibition sexuelle, mais plus encore pour les propos provocateurs de votre amie.

Je te fais signe qu'il faut déguerpir.

Tu descends de ta tribune improvisée. Maintenant, c'est tout un groupe qui nous prévient :

-Partez vite, les filles !

Un groupe de fans agitent les mains tandis que nous nous mettons à courir :

-Vous êtes super ! On vous adore !

Nous prenons notre course, toutes nues à travers la garrigue. Le sac récupéré, nous dissimulons en hâte les points stratégiques de notre nudité. Arrivées au bateau, nous donnons l'ordre au pilote de partir en vitesse !

Toi, tout en contemplant les gerbes d'écume projetées par l'étrave, tu te livres à des réflexions d'ordre philosophiques :

-La beauté du monde nous ravit, nous dis-tu, mais elle nous plonge aussi dans un profond désarroi... Car l'homme est un nain devant elle, il ne sait pas comment la capter, comment la faire sienne, comment l'incorporer à sa substance... C'est déjà vrai pour un poème, pour un morceau de musique ou une œuvre d'art tel qu'un tableau ou une sculpture... Mais c'est encore plus vrai pour la beauté des corps, et en particulier pour la beauté des femmes. Comment la ressentir au plus profond de soi ?

-Tu as eu raison, dit Nathalie, l'intello du groupe, de leur parler comme tu l'as fait. Ce sera bientôt l'ère du Verseau, et le monde en sera transfiguré.

## **Interview**

Maïté, dont le vrai prénom est Jeannine, fait signe au photographe qui l'accompagne.

-Prenez- la. C'est exactement ce que je cherche. Exactement ce qu'*il faut* !

Elle est superbe, « Maïté ». Grande et mince, elle porte un jean délavé couvert de patches et de broderies, griffé d'une grande marque (j'ai vu le même à 2800 euros), et une chemisette de soie... Un visage jeune, dont les rides de la quarantaine ont été effacées, un maquillage discret, des cheveux auburn avec quelques mèches cuivrées, un air sûr et conquérant. La femme moderne et active !

Journaliste au magazine **Royal Fireworks**, « le magazine des célébrités », elle réalise des reportages sur les personnes en vue. Le mois dernier, c'est elle qui a rédigé l'article sur Zynthia Zinnia, la reine, ou plutôt la grande prêtresse du zouk... Au centre de la revue, quatre pages ultra glamour sur papier glacé, avec des photos de la belle Créole. Super ! Elle travaille bien, « Maïté », je serai sûrement contente, et Maman sera fière.

Je suis assise sur un vieux fauteuil en rotin dont la peinture, jadis blanche, s'écaille. L'accoudoir est un peu avachi et quelques brins d'osier sont cassés. Maïté vient de le découvrir en visitant notre débarras, à la recherche d'accessoires pour l'interview... Enchantée, elle l'a aussitôt fait transporter dans le jardin de la maison de campagne de mon père, dans l'une de ses résidences devrais-je dire, si je voulais privilégier la vérité. Placé au pied d'un vieux rosier grimpant sur un mur de brique quelque peu décrépi, il forme avec eux un cadre idéal.

« Maïté » m'a fortement suggéré de mettre une petite robe toute simple. J'ai croisé sagement mes jambes au niveau des genoux, et j'ai bien tiré sur ma jupe. C'est à peine si on voit un petit bout de cuisse... Chaste et pure fiancée ! Héroïne d'un seul amour...

Maïté a soigneusement évité le salon, avec son canapé Chesterfield et son lustre de cristal de Murano, pour préférer un décor plus bucolique. Pour prendre la façade de la maison, elle a demandé à Papa de garer un peu plus loin sa puissante berline Mercedes.

Le mercenaire de la pellicule braque son téléobjectif et tire une rafale avec son appareil motorisé, en changeant l'angle de vue à chaque cliché.

La photo de la bergère épousée par un prince ! Les petites employées vont adorer !

Le caméraman et le perchman se mettent aussi en place. L'interview sera aussi diffusée sur le site internet de la revue.

-Marie Sophie, commence « Maïté », vous permettez que je vous appelle simplement par votre prénom ?

J'acquiesce d'un gracieux hochement de tête accompagné d'un sourire.

-Marie-Sophie, reprend-elle, vous réalisez le rêve de bien des jeunes filles : épouser un homme célèbre et riche...

Elle n'a pas dit « un beau jeune homme ». Même pour les journalistes, il y a des bornes à ne pas franchir...

-...dites-nous, poursuit-elle, ce qui vous a séduit chez ce grand capitaine d'industrie.

Je réponds sans hésiter, Maïté m'ayant fait répéter auparavant.

-J'ai été immédiatement impressionnée par sa détermination et sa noblesse de cœur. Il émane de lui un magnétisme, une aura qui m'a immédiatement fasciné.

-Le coup de foudre ?

-On peut dire cela : le coup de foudre.

Que c'est bon de mentir ! C'est comme un bonbon que l'on suce et qui fond lentement dans la bouche. Surtout si on débite les clichés que tout le monde attend, les images édifiantes, bien éculées...

« Maïté », elle aussi, boit du petit lait. Ce que je dis, « ça fait bien », et « Maïté » aime ce qui « fait bien », et ce qui fait vendre. Elle enchaîne :

-La beauté n'est pas votre seul atout : vous êtes, comme on dit, une tête bien faite et bien pleine. Vous avez été une très bonne élève du pensionnat sainte Richilde, célèbre pour sa rigueur, et l'un des mieux classés pour ses résultats. Vous y avez brillamment décroché votre baccalauréat.

-Mes parents ont toujours attaché beaucoup d'importance aux études et à la réussite scolaire. Pour eux, une femme doit avoir le même bagage intellectuel qu'un homme, elle doit avoir des diplômes et exercer des responsabilités.

-Pourquoi, dans ce cas, interrompre des études qui s'annonçaient fructueuses ? Pourquoi renoncer à une carrière prometteuse qui vous aurait permis de vous réaliser et de mettre en valeur les merveilleuses qualités qui sont les vôtres ? Pourquoi mettre la lampe sous le boisseau ?

-J'ai rencontré Bertrand. Si vous le connaissiez comme moi, vous comprendriez qu'on renonce à tout pour un tel homme !

-L'amour, bien sûr ! L'amour... Toutes nos lectrices en frémiront délicieusement, et chacune vous comprendra, j'en suis sûre.

-L'amour ne m'a pas fait perdre la tête, il m'a fait mûrir plus vite. Je suis devenue une femme, tout simplement.

-Vous, qui êtes d'origine modeste, n'êtes-vous pas impressionnée par la fortune du baron de Latrogne, votre futur époux ? Le luxe dans lequel il vit ne vous semble-t-il pas écrasant ? Vous allez devoir rompre avec vos habitudes de simplicité...

-Je n'attache aucune importance, ni au luxe, ni à la fortune. Ma seule ambition est d'accompagner un homme à qui je suis profondément attachée, et de le seconder dans la mesure de mes humbles capacités.

-Vous devrez aussi diriger une grande maison, avec un personnel nombreux, recevoir des gens importants, assister à des réceptions officielles... N'êtes-vous pas effrayée par ces perspectives ? Etes-vous préparée à de telles responsabilités ?

-Le courage ne m'a jamais fait défaut. Je suis prête à remplir les devoirs de mon nouvel état.

-N'est-ce pas, tout de même, un peu dur, pour une jeune fille de votre âge, de quitter le monde d'insouciance dans lequel vous avez toujours vécu pour entamer une existence faite de rigueur et d'obligations ?

-Je dois l'accomplir pour Bertrand, et pour son amour... J'affronterai mon destin sans faiblir. Après tout, il n'est pas tellement plus dur que celui de la petite employée qui se rend quotidiennement à son travail, ou celui de la petite infirmière qui prend sa garde de nuit... Même s'il faut renoncer à l'insouciance.

Cette dernière phrase, je ne l'avais pas répétée. Elle est sortie spontanément. Maïté va-t-elle la garder ? Elle n'a pas l'air de broncher.

-Quel sera votre jardin secret ? Pouvez-vous confier à nos lectrices comment vous occuperez votre temps libre, en dehors de vos multiples obligations ?

-Faire le bien, me dévouer pour les déshérités, les *défavorisés*... Notre pays, hélas, comporte de nombreux îlots de pauvreté, pour ne pas dire de misère, et ce n'est pas le travail qui manque ! Je me dépenserai sans compter pour les entourer de ma sollicitude et faire reculer les inégalités et les injustices.

Cette réponse, je l'avais peaufinée en détail avec « Maïté ». Feignant la surprise et l'enthousiasme, celle-ci s'exclame néanmoins :

-Faire reculer les injustices, quel noble projet !

-Ceux que le sort a élevés au-dessus des autres se doivent d'être des exemples, dis-je en matière de conclusion.

Une touche de moralisation, comme la pointe de piment d'Espelette sur la bisque de homard. « Maïté » savoure en vraie gastronome.

-Marie-Sophie, il me reste à vous remercier au nom des lecteurs et des lectrices de **Royal Fireworks**, « le magazine des célébrités ». Comme convenu, un bref reportage sera réalisé le jour de votre mariage.

Clap de fin.

J'éclate de rire.

Non seulement « Maïté » ne proteste pas, mais elle se met à rire elle aussi. Elle se tord de rire ! Bientôt, le photographe, le caméraman et le preneur de son nous imitent, et c'est la rigolade générale.

Maïté ne croit pas un mot de ce que je lui ai dit ! C'est tout du bidon ! Mais dans la forme, l'interview est réussie. C'est l'essentiel. C'est l'unique but. C'est du bidon, mais c'est quand même ce qui sera imprimé, avec les photos idoines pour illustrer mes propos.

Respect pour le professionnalisme !

-Vous pouvez ranger le matériel, dit-elle à l'adresse des techniciens, sans doute pour faire cesser l'hilarité générale. Puis, s'adressant à moi :

-Le travail d'un journaliste ne consiste pas à informer, mais à orienter l'opinion publique dans le bon sens.

### **Enterrement :**

Mais le meilleur souvenir, c'est l'enterrement de ma vie de jeune fille, l'avant-veille de mon mariage. Quel merveilleux moment de détente et de fou rire !

Une surprise !

Je ne suis pas prévenue... Mes parents ayant quitté Paris pour se reposer dans leurs mas provençal jusqu'au jour de la cérémonie, nous avons décidé toutes les quatre de ne pas nous quitter et d'occuper leur appartement. Je t'avais laissé les clés, ce qui t'a permis de tout préparer à mon insu.

Je rentre fourbue, après une longue journée de shopping, pour les derniers préparatifs. Je dépose mes emplettes dans un coin et je m'affale sur un fauteuil, les bras tombants jusqu'à terre...

Le vaste salon a pris un air inhabituel, un air de fête... Canapés et fauteuils ont été rassemblés, ainsi que les chaises Louis XV qui font la fierté de mon père. Partout, sur les deux bibliothèques en acajou, sur les argentiers, sur les cadres dorés des deux grandes toiles abstraites, vous avez déployé des guirlandes dorées ou rutilantes. Sur le meuble audiovisuel trônent des chapeaux coniques, brillants et bariolés, les coiffures habituelles des fêtards. Vous avez même roulé le tapis de Perse, libérant ainsi un espace du plancher, comme une piste de danse.

Sur la table basse, ainsi que sur d'autres tables gigognes sans doute apportées par tes soins, je peux distinguer des plateaux chargés de verres et de victuailles. A terres, des cartons portant le logo d'un traiteur réputé contiennent probablement d'autres merveilles gastronomiques.

Connaissant tes goûts, et ton habitude d'associer les plaisirs de la chair à ceux de la bonne chère, j'en déduis que d'importantes réjouissances sont prévues et que tous nos sens seront sollicités.

Vous êtes entrées toutes les trois, et vous vous êtes installées à mes côtés sans dire un seul mot, sans même répondre à mes interrogations. Je remarque tout de suite qu'il reste des places inoccupées, et qu'il faut s'attendre à la venue d'autres personnes.

C'est alors que sont entrés les quatre garçons. Grands, élégants, en smoking et nœud pap de soie noire, un canotier sur la tête. On devine la carrure sous le costume. Ils sont beaux, tout simplement

Je ne connais aucun d'eux. Ils s'installent néanmoins sur les sièges restés libres.

Toi, Laure, tu fais les présentations en égrenant leurs prénoms :

-Voici Baptiste... Jean-Michel... et puis Julien... et Matthieu... Bien sûr, ce ne sont pas leurs vrais prénoms, ce sont des *noms de guerre* ! Quatre artistes spécialisés dans l'animation des soirées en l'honneur des jeunes femmes sur le point de convoler. Applaudissons- les !

Je comprends : c'est un cadeau qui m'est destiné !

A l'instar de la femme nue qui jaillit d'un gâteau pour le plus grand plaisir de quinquagénaires lubriques. Mais cette fois, c'est pour notre plaisir à nous, les femmes. Chacun son tour.

Bien sûr, ce ne sont pas les vrais Chippendales. Mais ils sont grands et beaux, musclés, un peu hâlés, les joues ombrées par un léger duvet... L'un d'eux me tape tout de suite dans l'œil avec son visage d'ado, ses cheveux noirs bouclés, sa barbe naissante... Ma libido s'éveille, les fatigues de la journée disparaissent.

J'ai tout de suite deviné qu'ils sont là pour le plaisir de nos yeux.

Pour le plaisir de nos yeux, et plus si possible... On peut toujours espérer.

Ils sont quatre garçons, et nous sommes quatre filles... Mes chères amies ne se sont pas oubliées !

A peine ai-je fini de les détailler que je remarque ton absence : tu t'es éclipsée dans la cuisine, et tu en reviens porteuse d'un seau en argent d'où émerge deux bouteilles à collerettes dorées...

-Champagne ! proclames-tu.

Quelle bonne idée ! Champagne, bien sûr, cela s'impose. Le garçon frisé s'offre pour faire sauter les bouchons et remplir les verres. Les plateaux se mettent à circuler... Je déguste coup sur coup un roulé de saumon au caviar, puis un toast au foie gras... Je commence à avoir soif. Une flûte pleine de sympathiques bulles se retrouve comme par miracle dans ma main. J'en vide aussitôt la moitié.

Ça commence à aller beaucoup mieux !

Autour de moi, tout le monde bâfre et boit. On commence à éventrer les cartons du traiteur. La gaité monte.

Tu mets de la musique : un choix éclectique où il y a de tout, chansons, classique, jazz... tout ce que nous préférons.

Une mini cassolette me passe entre les mains : elle contient des noix de saint jacques et des crevettes grillées, accompagnées d'une sauce fabuleuse... Je déguste le tout. On me tend une autre flûte. Un avant goût du paradis... J'attends la suite.

Elle ne va pas tarder, car les autres filles sont impatientes, elles aussi. Toi en particulier, Laure, qui diriges et orchestres les festivités ! Les cartons sont vides, maintenant, et jetés dans un coin, ainsi que deux bouteilles. Quelqu'un en apporte une troisième...

Les garçons se retirent dans la cuisine pour se mettre en tenue. Ils en reviennent presque aussitôt : ils ont retiré leurs vestes et sont pieds nus, mais ils ont gardé leurs chapeaux...

Toi, Laure, tu mets un CD : « Take Five », un morceau que tout le monde adore.

Ils commencent à se déshabiller. Lentement, ils ôtent leurs chemises et dévoilent leurs torsos. Les filles poussent un cri d'admiration unanime et simultané : on voit les muscles saillir sous une peau luisante, ointe d'huile... Les deltoïdes, les pectoraux, les abdos en tablettes de chocolat, durs, se contractent et bougent au rythme de leur danse. Celui qui a

retenu particulièrement mon attention arbore un léger duvet au sur le sternum, on le devine soyeux et doux. Je le suis des yeux en imaginant être son amie de cœur en train de caresser ce pelage.

Comment ont-ils fait ? Ils sont torse nu mais ils ont conservé les nœuds pap !

Ils virevoltent. De dos, de face... Ils se tortillent, ondulent du cul. Encouragés par nos cris hystériques, nos hurlement de femelles en rut, ils multiplient les pirouettes et les entrechats.

Soudain, des boules noires volent à travers l'espace. Ils ont ôté leurs pantalons, les voilà en slip, en mini slip rouge et brillant. Ils continuent leurs gesticulations et, chaque fois qu'ils nous font face, nous suivons des yeux les mouvements de leurs virilités sous l'étoffe...

Nous sommes passablement émoustillées. L'alcool aide, certes. Encore qu'il ne nous soit pas indispensable pour laisser libre cours à nos sexualités exacerbées. Je ne sais pas dans quel état vous êtes, les filles, mais moi je sens mon clito devenir tout dur.

Toi, Laure, tu laisses échapper un « hummm » plein de gourmandise. Il faut dire qu'ils sont bien appétissants, avec leurs jambes musclées, leurs épaules carrées, leurs dos puissants... Tu suis des yeux un beau brun au torse couvert d'un pelage dru, presque noir... Je devine tout de suite qu'il te plaît bien et que ton état n'a rien à envier au mien.

-Cela devient sérieux, a gloussé Nathalie.

Sérieux ! La sono attaque le morceau suivant : un rock endiablé. Ils nous tournent le dos et, sous le rythme forcené des guitares électriques, les slips tombent à terre. Quatre jolies paires de fesses, étroites et fermes apparaissent, quatre jolis culs divisés en deux par un fier sillon.

Le beau garçon aux cheveux bouclés fait un pas en avant. Lorsqu'il a ouvre les jambes, j'aperçois, l'espace d'un instant, un petit bout de bite qui ballotte. Vision fugitive ! Il ne fallait pas la manquer. Heureusement, j'ai l'œil.

Me voilà tout à fait ragaillardie.

Lorsqu'il passe à ma portée, j'avance ma main. Je ne peux pas m'en empêcher... Il a les fesses étroites, musclées, dures comme de la pierre et polies comme du marbre. Un délice ! Dans deux jours je serai mariée, et j'aurai juré fidélité à mon époux. En principe, il me faudra tenir cette promesse. Alors, pourquoi ne pas profiter une dernière fois des beautés de la nature ?

Ils se retournent pour nous faire face, en cachant leurs sexes sous leurs canotiers !

Toutes ensemble, nous crions : « chapeau ! »

-Le spectacle est terminé, Mesdemoiselles, raille le beau frisé.

Ils se font prier ! Nous insistons :

-Chapeau ! Chapeau !

-Il est vrai, reconnaît le beau brun (celui sur lequel tu as jeté ton dévolu), qu'il faut se découvrir devant les dames. Allons, Messieurs, chapeau bas !

Les chapeaux, derniers remparts de leur pudeur, tombent à leur tour.

Nous poussons un cri de ravissement : ils sont vraiment bien membrés !

Tout de suite, tu mets la main sur celle du beau brun. Il te plaît vraiment beaucoup !

Ce n'est pas prévu au programme : le strip, c'est seulement pour les yeux !

Je te raille :

-Laure, tu vas payer un supplément !

Mais le garçon secoue la tête

-Gratuit, à titre commercial, dit-il en riant. Tout est permis à une si jolie jeune femme. C'est drôle de voir ce gros doigt mou entre tes jolis doigts si fins aux ongles laqués !

Tu lui soulèves doucement la queue et tu lui dis :

-On aimerait bien vous voir bander.

Quelle tenue, ma petite Laure ! Tu es vraiment intenable.

-Cela ne se commande pas, répond-il. Ce n'est pas un muscle.

Je réplique :

-Ce n'est guère galant ! Ne sommes-nous pas excitantes ?

-Vous êtes tout à fait charmantes. Mais nous sommes habitués à nous montrer nus.

*Bien sûr ! Les as du strip. Ça ne leur fait plus aucun effet de montrer leur anatomie à la gent féminine ! C'est leur métier.*

Tu t'approches encore plus du beau brun et, tout en continuant de tenir sa queue, tu chuchotes longuement à son oreille. Nous ne pouvons pas entendre ce que tu lui dis, mais nous le voyons rougir comme une pivoine.

Toujours est-il que tu obtiens l'effet escompté : il nous gratifie d'une magnifique érection. . Comme tu as les choses bien en main, tu peux t'assurer toi-même de la consistance de l'objet.

-Bien dure et bien raide, as-tu précisé. On en mangerait !

Et, pour joindre le geste à la parole, tu as déposé sur le membre un long baiser, en prenant bien soin d'y laisser la marque de ton rouge à lèvres, comme une prise de possession.

Tu abandonnes à regret ton trophée et tu nous distribues les petites enveloppes. Rouges pour les filles, bleues pour les garçons.

Qu'est-ce donc ?

J'ouvre la mienne. J'y trouve une petite carte sur laquelle est écrit un nom : Matthieu. Et si c'était ... ? Mais oui ! C'est lui, le beau garçon aux cheveux bouclés, celui qui me plaît tant ! Quelle chance ! Je montre ma carte, il s'approche. Il est vraiment superbe !

Chaque fille trouve ainsi un compagnon pour le reste de la soirée. Toi, Laure, tu tombes sur le beau brun... Le hasard fait bien les choses ! Un peu trop, même, et je te soupçonne d'avoir triché. Peu importe !

-Maintenant que les couples sont formés, proclames-tu, nous allons pouvoir danser.

Matthieu m'entraîne dans un slow sirupeux. Plaqué tout contre moi, il me fait tourner mollement sur place, au milieu des autres couples. Je suis pompette : l'alcool, bien sûr, mais aussi le garçon, si beau et si doux, dont je sens l'expression virile dressée contre mon ventre. Je m'applique tout contre lui, plus étroitement encore, pour lui faire sentir la double rondeur de mes seins, et leur douceur. Je me pense même plus à danser correctement, je piétine au hasard en serrant convulsivement ma proie contre mon corps comme pour m'incorporer à lui. J'ai pris dans ma main droite le sexe bandant, dont la magnificence achève de me griser.

Je parviens quand même à articuler :

-Qu'y avait-il dans ton enveloppe ?

-L'indication d'un lieu, répond-il. Ta chambre de jeune fille.

-Allons-y tout de suite.

*Puisque les hommes commettent des frasques, pourquoi pas nous ? A bas les inégalités ! Vive la parité ! Comme tu le dis toi-même : il est des cas où baiser a une signification politique.*

*Est-ce que Bertrand se gêne, lui, avec ses poules ?*

*Je me marie dans deux jours. Pourquoi ne pas profiter de mes derniers instants de liberté dans les bras d'un beau garçon ? Quels que soient ses mérites, Bertrand est fort laid.*

*Le coup de canif dans le contrat, il vaut mieux le donner avant le mariage plutôt qu'après. Cela épargnera les cornes à mon époux.*

*Au fond, je lui rends service !*

*Mario est revenu.*

*Avant 15 heures. Les domestiques ne sont pas encore partis.*

*Il se borne à me serrer la main. Il est vrai qu'on nous observe... Il a l'air tout penaud : il se souvient sans doute de notre première entrevue sur la terrasse.*

*Moi, j'ai envie de l'embrasser.*

*Je suis frustrée ! Frustrée !*

*Au fond, tu as raison, il y a bien des moyens... Le coïtus interruptus... Risqué, tout de même : il faut vraiment se contrôler. Si j'allais faire un bâtard à Bertrand ? Tout de même ! Quelle trahison !*

*Ou alors, tout bêtement, un diaphragme, ou une capote. Mais où serait le romantisme ? J'ai envie de sentir Mario nu en moi. J'ai le souvenir de la peau de sa verge, douce et tendre comme de la soie, qui coulisse dans mon vagin ! Une caresse intérieure, un délicieux moment d'amour et d'abandon entre les bras de celui qu'on aime et qu'on désire ! Et puis, des capotes, je n'en ai pas. Ni aucun autre dispositif de protection. Cela ne fait pas partie des bagages d'une jeune mariée qui part en voyage de nocces.*

*En stage, a rectifié Bertrand, avec la mission de revenir enceinte !*

*Tu vois que j'ai bien des problèmes de cœur et de cul !*

*Et en plus, je me languis aussi de toi ! Je me souviens des doux moments passés ensemble ! Aujourd'hui, je me suis longuement touchée sur tout le corps, en m'imaginant que c'étaient tes mains qui me caressaient. J'étais toute chaude. Impatiente... Puis, je me suis pénétrée toute seule, de deux doigts, comme tu me l'as souvent fait. Cela m'a apaisée.*

*Tu es si belle ! Envoie-moi une vidéo de toi, que je puisse te voir vivre un peu sous mes yeux.*

*Je t'embrasse partout : je te fais un gros « cunni » !*

*Ta Marie-Sophie, qui t'aime.*

## 08

### Repas de nocces.

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

*Ma Chérie,*

*Je garderai à jamais le souvenir de ton mariage. Quelle belle journée ! Et pour toi, surtout, quel triomphe ! Et quelle joie ! Surtout que tu n'as même pas renoncé à tes amours anciennes, et en particulier au doux parfum des rivages de Lesbos.....*

Le cérémoniaire, en aube et surplis, nous accueille dans la nef.

Nous, les demoiselles d'honneur, on nous a fait entrer au bras de nos cavaliers, avant de nous désigner nos places réservées, à proximité immédiate du siège destiné à la reine de la fête, la mariée... Les garçons ont été relégués de l'autre côté de l'allée centrale, ce qui n'empêche pas les jeunes filles les plus hardies de leur adresser des signes discrets.

Moi, je n'adresse aucun signe à mon sigisbée Ignace, notre affaire étant déjà faite...

Peu à peu, les invités prennent place dans les travées, en devisant... Une atmosphère de gaieté s'installe, la météo radieuse y est peut-être pour quelque chose.

L'église est maintenant pleine de monde. Il y a même des gens qui doivent demeurer debout, dans les bas côtés ou près de porche, faute de places assises...

L'orgue prélude. J'adore.

Oui, j'adore le ronflement de l'orgue qui se répercute sous les voûtes ogivales. Je suis faite ainsi, j'ai toujours adoré l'Eglise et ses pompes, ses retables, ses dorures, et l'odeur des cierges... Je m'apprête à savourer une bonne bouffée d'opium des peuples.

Bertrand fait son entrée au bras de sa mère.

Tout le monde se lève.

Mon Dieu qu'il est laid !

Aussi laid que sa génitrice : incontestablement, ils ont un air de famille ! Pauvre baronne, c'est si dur pour une femme !

Est-ce que je peux mettre tout cela dans ma lettre ? Certainement pas. Il y a tout de même des limites, même si je les dépasse souvent ...

Non, je ne peux pas mettre cela dans ma lettre.

Tu risques de t'en offusquer... Le jour d'un mariage tout le monde il est beau et tout le monde il est gentil...

Ce sont mes pensées personnelles, intimes. Je vais les écrire sous forme de paragraphes séparés, pour les mettre en évidence et les retrouver plus facilement. Je verrai tout à l'heure, au moment d'envoyer mon message, si je souhaite vraiment les joindre.

Et pourtant ! Il est laid. Les joues plates et rougeaudes, le menton fuyant, des yeux à fleur de tête, le nez trop fort et la bouche trop petite, presque invisible avec ses lèvres décolorées. Le cheveu jaunâtre, filasse et déjà rare... Perchée sur un cou trop gracile, sa tête semble osciller au-dessus de ses épaules tombantes. Malgré cela, il regarde les femmes avec l'assurance d'un séducteur sûr de parvenir à ses fins.

*Trente-six ans déjà. Je me suis laissé dire que la vieille baronne désespérait de le caser. Les jeunes filles de son milieu ne voulaient pas de lui, malgré sa fortune.*

Tu fais ton entrée au bras de ton père, qui affecte l'air solennel et compassé de celui qui remplit une mission très importante. C'est son heure de gloire.

Il te conduit devant l'autel, à côté de ton futur époux.

En fait, vous êtes déjà mariés. Le maire vous a unis la veille, mais le mariage n'a pas été consommé. La baronne y a veillé, car la République ne saurait usurper les pouvoirs divins.

Dès que tu as pris place, je me précipite pour arranger ton voile pour qu'il tombe à la perfection. Tout doit être parfait et, en tant que première demoiselle d'honneur, je me dois de remplir mon office avec promptitude et efficacité.

Quel dommage, Marie-Sophie, que tu ne soies pas amoureuse de Bertrand ! L'amour rend aveugle, et ce serait bien utile aujourd'hui ! Car tu devras l'épouser devant cette l'assemblée, devant ta famille et tes amis, venus tout exprès pour assister au sacrifice de ta beauté sur l'autel de la conjugalité, à l'immolation d'une vierge jetée en pâture à un monstre avide de chair fraîche...

En auras-tu la force ? Ne vas-tu pas flancher au dernier moment ?

Certes, Bertrand n'est pour toi qu'un simple marchepied pour gravir les sommets de l'échelle sociale. Mais que cette marche sera dure à monter ! Réalises-tu qu'il te faudra partager sa couche et subir ses assauts ? Toi qui aimes tant les beaux garçons et qui succombais avec délices entre les bras de Matthieu, voilà moins de quarante-huit heures !

Ma pauvre chérie ! Il y a des moments bien durs dans la vie ! Heureusement, je serai toujours là pour toi, et tu pourras te réconforter dans le lit de la plus aimée de tes maîtresses !

Encore quelques lignes à mettre en évidence !

Monseigneur de la Hourdaye, s'avance, mitre en tête, précédé par le porte croix et le thuriféraire, et encadré par deux autres prêtres en surplis.

La cérémonie commence...

On encense l'autel, de chaque côté. La fumée monte, bleue et droite vers le ciel, tandis que se répand l'odeur puissante et balsamique...

*-Introïbo ad altare Dei*

*Les prêtres psalmodient, les fidèles répondent en un bourdonnement indistinct.*

*J'adore. J'adore l'odeur de l'encens, les ors des chasubles, et tous ces rites solennels de l'Eglise catholique sans lesquels croire en Dieu n'aurait plus la même saveur... Une douce jouissance, peut-être un peu diabolique, commence à naître au creux de mes tripes.*

*Kyrie eleison... Christe eleison...*

J'ai la foi du charbonnier. Je répète à mi-voix la supplique. Puis, dans le chœur on chante le *Gloria in excelsis deo*.

Voici le moment des saintes lectures :

*Lecture de la première lettre de Saint Paul aux Corinthiens* : Un amour plus grand que l'amour.

« ... si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'Amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante... »

J'écoute attentivement ces fortes paroles : ce n'est pas la première fois que je les entends et je les connais presque par cœur.

Je regarde les familles. Ces glorieuses familles qui unissent leurs enfants, et qui ont probablement signé moult contrat chez le notaire. Un mariage, c'est un peu de religion, un peu d'amour, ce qu'il faut de sexe pour que l'arbre généalogique fasse de nouvelles branches... Mais surtout, un mariage c'est beaucoup d'affaires !

Tout d'abord, la mère de la mariée. Avec son léger embonpoint, son visage replet, un peu gras, que sillonnent malgré tout quelques rides, elle respire le triomphe. Ce mariage est son œuvre, l'apothéose d'une vie entière et - sa beauté se fût-elle fanée à l'ouvrage - elle rayonne comme un astre. Fardée comme une jeunesse, les yeux faits, les cils charbonneux, les lèvres peintes, elle arbore un double rang de perles qui resplendit sur son fourreau de soie grise comme une décoration gagnée au champ d'honneur.

Le père se rengorge plus discrètement, mais on devine que - pour lui aussi - ce mariage est le couronnement d'une carrière de bourgeois. La prééminence d'une bedaine soulève quelque peu l'habit noir. C'est un ventre discret, un confort notarial qui inspire confiance. *Voilà une réplétion qui dénote un brave homme*. A la boutonnière, la rosette se superpose à des rubans de diverses couleurs. On ne récompense jamais assez un homme qui se fait doucement sa galette.

Je me demande comment ils reçoivent le message de charité.

Le psaume, chanté à pleine voix par les ecclésiastiques et les fidèles, me tire de ma rêverie. J'entonne le psaume en plein milieu, mais je le chante de tout cœur.

Puis, nous nous levons tous pour la lecture de l'Évangile.

Un acolyte ôte à Monseigneur sa mitre, et celui-ci se présente à l'ambon pour lire lui-même le texte sacré.

*Évangile de Jésus-Christ, selon Saint Jean.*

« Il y avait un mariage à Cana, en Galilée. La mère de Jésus était là. Jésus aussi avait été invité au repas de noces avec ses disciples... »

Comme tu le sais, c'est mon miracle préféré. Il donne l'image d'un Dieu tutélaire, pourvoyeur de joie, d'un père qui répand ses bienfaits sur ses enfants. Ce n'est plus Yahvé, le Dieu sévère et terrible de Sodome et Gomorrhe, mais l'aimable Dionysos qui t'invite à te couronner de pampres et de fleurs des champs, à t'asseoir près de lui à sa table... Quand j'étais petite, je te l'ai dit bien souvent, j'adorais écouter ce récit, et je me doute bien que tu l'as choisi précisément pour cette raison.

Le vin symbolise la joie de vivre et le bonheur.

Le baron, lui, n'aura pas besoin de l'intervention divine : il est propriétaire de plusieurs vignobles parmi les plus réputés tant en Bourgogne qu'en Bordelais... Je suppose qu'il a prévu ce qu'il faut pour réjouir nos gosiers...

En attendant, je continue mes observations.

Le personnage principal, si on excepte les mariés eux-mêmes, c'est la baronne douairière. Un chef d'œuvre. Avec sa fortune et son tortil, il ne lui manque plus qu'une chose : la beauté. Elle lui est donnée par surcroît, au seuil de la mort, en la personne de sa bru. Marie-Sophie, c'est comme un bijou qu'elle s'offre sur le tard, et qui sera l'ornement de sa famille. Ainsi, même la baronne y gagne dans ce mariage. Peut-être espère-t-elle secrètement que ses petits enfants seront présentables ?

La douairière observe la mariée. Et même, on peut dire qu'elle la contemple comme on contemplerait une icône. Visiblement, le sourire et l'air enjoué de la jeune femme l'enchantent. Sans doute pense-t-elle : *voilà une vulve et un vagin qui ne rechigneront pas à l'ouvrage*. Son regard glisse sur les hanches rondes de sa belle-fille, qui annoncent un utérus productif, apte à servir les ambitions dynastiques des Latrogne... Puis il remonte sur sa gorge rebondie, bien mise en valeur par un savant décolleté, et dont on peut espérer de généreuses tétés. L'an prochain, il y aura un petit baron parmi nous. Elle priera Dieu pour cela, et Bertrand fera *le reste*, car il faut que *le reste* se fasse aussi !

*Elle a beaucoup souffert*, dit-on. Feu son époux l'a beaucoup trompée, n'hésitant pas à installer dans leurs meubles plusieurs maîtresses, successives ou simultanées. Sans vergogne, il leur offrait d'affriolants dessous, commandés dans les plus luxueuses boutiques de la ville, au vu et au su de tous. Une tradition bien établie, qui a encore ses partisans dans nombre de familles bourgeoises, et si les ouvriers ne la pratiquent pas, c'est que ce luxe leur est inaccessible. Il faut bien que la hiérarchie soit respectée !

Toute la ville en claboudait, les domestiques eux-mêmes cancaniaient sur les malheurs de leur maîtresse, derrière son dos naturellement. La pauvre baronne faisait semblant de ne pas le savoir et s'évertuait à entretenir le mythe d'un couple uni et d'un époux amoureux comme au premier jour. Les femmes, on le sait, excellent dans le déni et parviennent toujours, au moyen d'efforts surhumains et réitérés, à fabriquer une vérité à leur convenance.

Un long calvaire de plus de quarante ans ! Heureusement, la divine Providence veillait. Exténué par de trop fréquentes ascensions au septième ciel, le cœur du baron a déclaré forfait, laissant à sa veuve une énorme fortune, tardive compensation pour toutes ses souffrances, avec le devoir d'entretenir la mémoire du défunt, de rappeler à tous la tendresse et la fidélité de l'homme qu'elle a toujours aimé.

Deo gratias !

Il lui reste à faire fleurir sa tombe le jour de la Toussaint, et à ne pas lésiner sur le chrysanthème.

On remet à Monseigneur sa mitre, et les deux fiancés s'approchent pour l'échange des consentements

Je te dévore littéralement des yeux. Tu es si belle ! Je me souviens de nos étreintes, et une brusque bouffée de désir monte en moi et m'envahit tout entière.

Toi, tu regardes Bertrand. Je peux lire sur ton visage comme dans un livre ouvert. Malgré ton sourire, en apparence radieux, je devine la répulsion que t'inspire le visage ingrat de ton fiancé.

La beauté est si importante pour toi !

Et dans tes yeux, qui feignent de regarder Bertrand avec amour, malgré leur douceur, leur air faussement langoureux, malgré leur brillance affectant l'émotion, je devine ta crainte.

*Me sera-t-il possible de l'aimer, au moins un peu, pour permettre la vie commune ?*

*Comment faire semblant d'accueillir avec joie ses assauts ?*

-Bertrand, interroge l'évêque, voulez-vous prendre Marie-Sophie pour épouse ?

-Aïe ! s'écrie Bertrand.

Aïe ? Pourquoi ce cri de douleur ?

Je réalise que Marie-Sophie vient de planter son talon aiguille sur le pied du malheureux. Son escarpin blanc chevauche hardiment la chaussure vernie de son promis. C'est notre faute : nous avons conseillé à la mariée de poser discrètement son pied sur celui de son futur époux pour prendre l'ascendant sur lui, ou du moins pour ne pas se laisser dominer. C'est réussi ! Mais quelle énergie ! Nous avons pourtant dit : « doucement ».

Comme le prélat l'interroge de nouveau du regard, Bertrand répond enfin :

-Oui. Je prends Marie-Sophie pour épouse.

Il a répondu d'une voix ferme. On comprend qu'il n'hésite pas : pour un vieux garçon très riche, il est temps de penser à faire des héritiers. Et la mariée est bien belle ! C'est joindre l'utile à l'agréable.

-Promettez-vous de la chérir et de la protéger ?

-Je le promets.

Monseigneur de la Hourdaye se tourne ensuite vers la douce fiancée, dont les deux pieds sont maintenant posés sur le dallage.

-Marie-Sophie, acceptez-vous Bertrand pour époux ?

Toi, tu hésites quand même un peu. Tu le regardes encore une fois l'homme qui t'est promis. Un silence. Ton visage a pris un air étrange, comme devant une apparition. Les secondes s'égrènent. Suspense !

Le prêtre fait un geste de la main pour t'inviter à répondre...

Soudain, tu t'écries devant le prélat médusé :

-Oh oui ! Oh oui ! Oh oui ! Oh oui !

Quel enthousiasme ! Soudain, je comprends : elle n'a pas eu le temps de retirer les merveilleuses boules de geisha que nous lui avons offertes ! Par inadvertance, la télécommande étroitement serrée dans mon sac à main, a été actionnée, et les boules se sont mises à vibrer. C'est la catastrophe !

Elle persiste :

-OUI ! OUI ! OUI !

Vite. Je glisse discrètement ma main dans mon réticule et j'appuie sur le bouton « stop » ! Tout redevient normal.

-Promettez-vous de lui être fidèle ?

*Tiens donc ! Pourquoi ne pas poser la même question au mari ?*

-Oui, répond Marie-Sophie, une seule fois.

-Promettez-vous d'élever vos enfants dans la foi catholique, conformément aux préceptes et à l'enseignement de la sainte Eglise ?

-Nous le promettons, déclarent simultanément Bertrand et Marie-Sophie.

- Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit, prononce le prélat, je vous déclare unis devant Dieu.

Marie-Sophie ! C'est dans la poche ! Jamais un dévot comme Bertrand n'acceptera de divorcer, fût-il cocu, aussi cornu qu'un vénérable dix-cors ! On ne divorce pas dans la famille de Madame la Baronne. Tu peux être tranquille.

Ce que Monseigneur confirme immédiatement :

-Ce que Dieu a uni, nul ne peut le séparer.

Bertrand passe l'anneau nuptial au doigt de Marie Sophie qui, à son tour, glisse l'alliance au doigt de son mari. Elle y tenait, par souci d'égalité et de réciprocité, alors qu'il aurait préféré se la mettre lui-même. J'imagine aisément l'orgueil et le triomphe de mon amie à cet instant !

Monseigneur de la Hourdaye bénit le nouveau couple, puis il leur souhaite beaucoup de bonheur et, comme il se doit, de nombreux enfants.

Tout en chantant le crédo, à l'unisson avec le clergé et les autres fidèles, j'observe de nouveau les premiers rangs de la nef.

Je cherche des yeux Alix, la sœur de Bertrand. Elle achève ses études à l'ENA, et pour cela il lui faut accomplir un stage à l'étranger. Toutefois, elle a obtenu l'autorisation de se rendre en France pour assister au mariage de son frère. Plus tard, quand elle aura obtenu son diplôme et passé quelques années, la durée réglementaire, dans une administration centrale, elle ira *pantoufler* dans l'une des entreprises de la famille, pour faire profiter icelle de son érudition administrative et de son carnet d'adresses...

Je ne l'ai jamais vue, mais je compte sur un air de famille, une ressemblance frappante avec la baronne et avec son frère pour l'identifier... Une jeune fille moche, dans les premiers rangs, ce doit être facile à trouver...

Bon, je ne vois pas... Les femmes qui entourent la douairière ont l'air normal. Peu importe, je finirai bien par faire sa connaissance.

Par contre, j'ai repéré le fameux cousin Eudes, dont tu m'as tant parlé. Pas de doute, il a bien le physique des Courance... Une laideur de bon aloi. L'aristocrate désargenté se réjouit à l'idée du festin gratuit qui l'attend, et qui le fait déjà saliver. S'il est vraiment le pique assiette que tu te plais à décrire, il projette probablement de passer quelques jours au château des Latrogne, à leurs frais bien entendu.

Mais tu es parfois mauvaise langue.

Monseigneur se rend à l'autel, entouré des deux concélébrants.

-Que le Seigneur soit avec vous.

La nef tout entière répond d'une seule voix :

-Et avec votre esprit.

On encense de nouveau l'autel, puis les oblats.

-Prions ensemble au moment d'offrir le sacrifice de toute l'Eglise...

Le prélat rappelle les paroles prononcées par le Christ au moment de la Cène, puis il procède à l'élévation.

Dans le chœur, les prêtres communient sous les deux espèces.

Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde, prends pitié de nous.

Bertrand, le requin des affaires, remue doucement les lèvres. Il est plein de modestie et de componction, comme un moine. A côté de lui, tu l'accompagnes dans sa quête, le front baissé... On dirait vraiment une vierge !

Nous prions tous à mi voix, pour retrouver un peu de la pureté originelle... Enlève-nous nos péchés, Seigneur, pour nous rendre dignes d'absorber Ta chair, Ta substance afin de gagner un peu d'énergie spirituelle.

Mais que serions-nous sans nos péchés ? Sans la béate réplétion bourgeoise, sans la morgue des puissants, sans la cupidité, sans la goinfrerie ? Sans le mépris pour les humbles et les faibles ? Et surtout sans la luxure, la trahison des amours, le sexe sans tendresse imposé comme une domination ?

Dès que nous sortirons de Ta demeure, nous les retrouverons nos chers péchés, ces oripeaux, ces guenilles dont nos âmes aiment à se parer, et sans lesquelles nous serions nus et purs comme au jour de la Création !

Après l'Agnus Dei, Monseigneur s'approche des nouveaux époux. Il tient à la main le ciboire et présente à chacun d'eux une hostie consacrée. Puis nous nous approchons tous du chancel pour recevoir la Communion...

C'est fini. Les mariés et leurs témoins signent les registres et le cérémoniaire nous met en place pour la sortie solennelle. Les mariés en premier, accompagné par l'essaim rose des demoiselles d'honneur, flanquées elles-mêmes de leurs cavaliers en jaquettes... Puis les parents et les familles, et enfin les amis. Monseigneur et ses assistants fermeront la marche et nous rejoindront sur le parvis.

L'orgue ronfle de tous ses jeux, la marche solennelle de Mendelssohn résonne sous les voûtes.

Sur le parvis, la lumière du jour nous éblouit. La cérémonie a duré presque deux heures, et il est près de midi. Les badauds nous observent d'un œil torve : le divertissement du jour, c'est nous.

Je suis tout près de toi, à ta gauche, à peine en retrait. Je pourrais presque te tenir la main. Dans l'autre main, tu tiens ton bouquet, un merveilleux bouquet de roses blanches. Bertrand marche à ton côté.

Une gamine t'acclame : « vive la mariée ! ».

Un préado crie une remarque salace sur le sort qui attend la mariée au soir de cette belle journée. A côté de lui, sa mère part dans un ricanement sonore. La baronne affecte de ne pas les avoir vus.

Clic clac. Le photographe en mission vient de prendre tout le groupe sur le parvis : les nouveaux époux, entourés de leurs parents qui se rengorgent, de leurs proches en habits ou en robes dispendieuses, de garçonnets vêtus de raide, des demoiselles d'honneur en uniformes de grands couturiers... On la double. Puis, il invite les familles et les amis à descendre les marches, pour ne conserver que les mariés et leurs parents. D'un signe, tu me demandes de rester près de toi. Je suis ta meilleure amie, j'ai été ton amante, et je le serai sans doute de nouveau dans l'avenir.

Un homme en jean et chemise à carreaux hausse les épaules devant les toilettes ostentatoires des dames et les jaquettes à queue de pie des messieurs. Il porte une petite barbiche au menton et, dans son portefeuille, probablement la carte d'un parti de gauche. Il a l'air d'un instituteur.

Puis on remet ça sur la pelouse, avec un bosquet en arrière plan. Très bucolique. Les mariés et les jeunes. Nous sommes toutes là près de toi, les grandes derrière, les petites devant, certaines gracieusement agenouillées sur l'herbe dans une pose décontractée. On bat le rappel, les garçons rappliquent. Ils trouvent tout cela trop long, et leurs estomacs réclament leur dû. Ils prennent quand même le temps de jeter un coup d'œil dans nos corsages. Ils ont raison, cela vaut le coup d'œil.

« *Vaut le voyage* », voilà ce qu'un guide de voyages dirait de la gorge de Stéphanie. Il faut dire qu'elle surpasse, à bien des égards les paysages les plus somptueux, les Gorges du Tarn ou celles du Verdon, qui font pâle figure en comparaison.

Quand à la mienne, même si je me suis montrée plus sage, elle aurait quand même droit à « *Mérite un détour* ». Je l'ai soigneusement mise en valeur, les seins bien soutenus, blottis l'un contre l'autre, et dénudés autant que la décence et les usages mondains le permettent. Elle laisse voir la naissance de l'enivrant sillon qui sépare mes deux magnifiques globes de satin, deux merveilles de douceur et de charme. Un simple échantillon, certes, mais qui permet de se faire une idée sur le reste. J'ai même un peu triché, avec des petits coussinets pour les remonter un peu plus et paraître ainsi plus plantureuse. Je voulais être le point de mire !

Et j'ai réussi.

Photo ! Clic clac !

Ta mère nous rejoint. Elle me prend par le cou, affectueusement. Elle rayonne.

-Vous êtes sa meilleure amie !

*Mais oui, Madame. Et plus encore....* Je réponds :

-Aujourd'hui, je partage son bonheur. Elle est si amoureuse !

*Un peu de perfidie ne nuit pas à mon charme.*

-Vous êtes si jolie ! poursuit-elle.

*Pas seulement jolie. Belle. Très belle. Divinement belle.*

Elle a posé sa main sur mon sein, qu'elle effleure doucement.

-Votre robe est magnifique ! susurre-t-elle. Et elle vous va si bien...

Deux doigts se sont introduits dans mon décolleté. A cause de ma robe échancrée, je ne porte pas de soutien-gorge mais un bustier sans bonnets, qui épouse mon joli corps comme une seconde peau. Les doigts jouent avec mon mamelon dénudé.

*Elle ne va tout de même pas me sortir les tétons devant tout le monde ?*

Je me sauve. D'autant plus que ma chatte commence à s'émouvoir. Je suis comme cela, si sensible dès qu'on me touche.

Je fais quelques pas pour me mettre à l'abri. Elle me poursuit, revient à la charge :

-Ma fille vous aime tant !

*Décidément, la journée promet d'être belle ! ... et excitante. Tout le monde se lâche : ce sera un mariage réussi*

*Non, cela non plus, je ne peux pas le mettre dans ma lettre !  
Il ne restera plus grand-chose !*

*Avec la souris, sélectionner depuis « Est-ce que je peux mettre tout cela dans ma lettre ? » jusqu'à « si je souhaite vraiment les joindre », choisir les ciseaux dans le menu accueil. Puis cliquer !*

*Avec la souris, sélectionner depuis « Quel dommage, Marie-Sophie, que tu ne soies pas amoureuse de Bertrand ! » jusqu'à « Encore quelques lignes à mettre en évidence ! », choisir les ciseaux dans le menu accueil. Puis cliquer !*

*Avec la souris, sélectionner depuis « Tout d'abord, la mère de la mariée. » jusqu'à « Je me demande comment ils reçoivent le message de charité », choisir les ciseaux dans le menu accueil. Puis cliquer !*

*Avec la souris, sélectionner depuis « Décidément, la journée promet d'être belle ! » jusqu'à « plus grand-chose », choisir les ciseaux dans le menu accueil. Puis cliquer !*

*Je peux laisser sans crainte ce qui concerne la belle-doche.*

*Et puis non ! Zut ! Je ne clique pas. Je ne supprime rien. Si tu te fâches, c'est que tu ne m'aimes pas !*

*Et je suis sûre du contraire.*

Vin d'honneur.

Un court trajet en voiture nous ramène du village au château loué par Bertrand.

Une haute tente a été dressée devant le château où se déroulera le repas de noces.

Des serviteurs remplissent des flûtes de Dom Pérignon que d'autres présentent sur des plateaux aux invités. Le marié, en personne, participe au service, aidé par Ignace, mon sigisbée pour la journée...

On se presse autour de la mariée, pour la féliciter, pour lui souhaiter des tonnes de bonheur, et aussi de nombreux enfants. Une ambiance de conte de fées, mâtinée de sourires mielleux où perce l'envie. Moi, je suis près de toi, je ne perds pas une miette des compliments dont tu es accablée... Un moment, je tiens même ta main dans la mienne puisqu'hélas ta robe longue ne me permet pas de la placer sous ta jupe. Pourtant, à cet instant, une gentille caresse te ferait sûrement plaisir...

Bertrand présente lui-même des coupes aux personnages les plus importants : il en tend une à monsieur le préfet, dont il attend un avis favorable pour une nouvelle implantation, puis je le vois choyer un parlementaire bien connu pour soutenir les lobbys industriels : il le bourre littéralement de champagne et de boudoirs, quitte à faire éclater un ventre déjà proéminent... A chaque courbette devant un politique influent ou un maître de forges avec lequel il espère conclure un contrat, son visage s'illumine d'un sourire qui en décuple la

hideur, sa lèvre se retrousse, dévoilant la canine d'un fauve carnassier. Les affaires ne perdent jamais leurs droits. Je détourne le regard.

Une jeune femme blonde fond soudain sur nous. Gwendoline.

-Je suis si heureuse pour toi, s'écrie-t-elle en t'embrassant sur les deux joues à plusieurs reprises. Nous sommes unies par tant de merveilleux souvenirs !

-Euh...

Un pâle sourire et tu cherches tes mots. Moi, je pense aux photos prises dans la villa, et dont il est préférable de ne pas parler aujourd'hui. Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil... C'est la règle, un jour de noces.

Elle ne te laisse pas le temps de répondre :

-Tu connais sûrement Franck, mon fiancé.

Il est là aussi, Franck, à la remorque de sa belle. Il te regarde, hébété, au point que ses yeux ont l'air de clignoter. Lui aussi, il est assailli par une foule de souvenirs. Les amours vont et viennent, on prend puis on laisse, on séduit puis on abandonne... Mais le souvenir des étreintes, des envols de concert à l'empyrée du plaisir, des secousses brutales de la jouissance, sont à jamais gravées dans une mémoire corporelle et ne peuvent pas s'oublier.

Après les félicitations d'usage, il précise :

-Nous, notre mariage est pour bientôt. Nous allons enfin consacrer un amour absolu et total, qui n'a jamais connu la plus petite ombre ni le moindre nuage.

*Bravo, Franck ! Tu parles comme un livre !*

Il me jette un coup d'œil à la dérobée. Sous ma robe de demoiselle d'honneur, il peut deviner la superbe, la merveilleuse créature de la photo.

-Vous viendrez à notre mariage, Bertrand et toi ?

-Naturellement.

-Toi aussi, Laure ?

J'acquiesce à mon tour d'un sourire. Les deux amoureux partent à la recherche de nourriture terrestres...

Soudain, tu t'écries, étonnée et ravie :

-C'est toi, Nicolas ! Tu es un homme, maintenant.

J'en conclus que c'est lui, le beau Nicolas, l'ado suborneur. Il est vrai que c'est un très beau garçon : grand, athlétique, avec un visage d'ange et une fine moustache... Je prends bonne note.

C'est merveilleux, un mariage : les anciens et les anciennes semblent s'y donner rendez-vous.

Il t'embrasse comme du bon pain. Tu lui réponds par quatre bises vigoureuses et sonores.

-J'ai encore sur ma langue, lui dis-tu, le goût...

-Chut, ordonne-t-il, un doigt sur ses lèvres

-Je voulais parler du goût du sirop d'orgeat, précises-tu.

-Ah, soupire-t-il, le sirop d'orgeat ! Les parties de cache-cache dans le château et les jardins... Notre jeunesse !

Nostalgie. Pour l'accompagner, tout en mettant du baume sur ses regrets, tu lui susurres :

-Mais les souvenirs nous restent, et nul ne peut nous en priver. Ils se raniment à la moindre évocation et font de nous des êtres éternellement jeunes.

-Bonjour cousine !

C'est la comtesse de Plessy-Merteuil qui vient de me saisir le bras, et qui m'embrasse.

Il est vrai que nous sommes vaguement parentes. La mère de mon arrière grand père, le marquis de Chabreilles, était une Rastignac, tout comme la mère de la comtesse. Nos arbres généalogiques ont quelques branches en commun. Je suis de la haute, et je dois assumer. Cela ne m'empêchera pas d'ironiser sur les tares et les travers de toutes les classes sociales, celles du haut comme celles du bas, sans discrimination.

-Ma petite Laure, tu es resplendissante ! Cette robe te va à merveille.

Elle affecte de ne pas voir Nicolas, qui échange encore quelques mots à voix basse avec toi. C'est sans doute préférable, car je ne dispose pas d'un flacon de sels pour la ranimer.

Le comte est là, lui aussi. En uniforme d'apparat. Il est maintenant général, et il brille de ses deux étoiles. Sur sa poche de poitrine, il arbore une plaque bourrée de rubans colorés.

Il est en grande conversation avec le général Tripalère, un général à 4 étoiles, un ponte de l'état major, qui enseigne aussi à l'Ecole de Guerre.... Je le reconnais sans difficulté, puisqu'on le voit souvent à la télévision. Il est lui aussi en grand uniforme et les deux hommes ont l'air de comparer leurs décorations respectives...la conversation semble s'animer : on dirait deux gamins qui se disputent leurs sacs de billes. Il s'indigne, le pauvre Tripalère,, qu'un simple général de brigade puisse arborer tant de glorieux colifichets. Il faut dire que le comte en est littéralement constellé. A croire qu'il a fait toutes les guerres depuis Napoléon ! Napoléon Ier, bien sûr. Son torse resplendit du soleil d'Austerlitz.

*Pauvre Tripalère ! Vous n'aurez jamais autant d'entregent que les Plessy-Merteuil : cela fait mille ans qu'ils arpentent les allées du pouvoir.*

Après avoir pris congé de son collègue, le comte s'approche, pose ses lèvres sur le bout de mes doigts, et s'incline façon Ancien Régime.

-Mon épouse a raison, dit-il, la charmante jeune fille que nous avons connu à Terny s'est muée en véritable déesse !

Il est vrai, je m'en souviens maintenant, que Grand-mère a invité plusieurs fois cette lointaine « cousine » dans son manoir de Terny.

-Très flatteur, comte, mais je m'en voudrais de ravir ce rang à celle qui rayonne sur cette magnifique journée.

-Très juste, reconnaît-il. Vous êtes la sagesse unie à la beauté.

Tu es, à ton tour, gratifiée d'un baisemain et accablée de compliments.

Il tient ses gants à la main. Pourvu qu'il n'aille pas souffleter l'imprudent Nicolas. Un duel, à l'aube, sur la pelouse ? Fi donc ! Heureusement, le godelureau s'éloigne : peut-être a-t-il senti le vent du boulet ?

La comtesse a pris tes mains dans les siennes.

-Quelle réussite, s'exclame-t-elle, quelle réussite ! Vous l'avez tant méritée. La Providence vous a dotée de tous les dons, de toutes les perfections que la nature a créées. Vous étiez la plus appliquée, et la plus sage aussi, de toutes les jeunes filles que nous avons chaperonnées. Le Ciel récompense toujours la vertu !

-Comme vous avez raison, ma chère âme, approuve le comte en s'adressant à son épouse, on s'élève toujours à la hauteur de ses mérites.

On entend le tintement d'une cuiller contre une flute pleine de champagne. C'est la baronne qui use de ce moyen pour réclamer le silence. Ton papa est près d'elle, rose d'émotion. Elle lui cède la parole.

*L'instant est solennel.*

-Je bois à l'amour ! déclame-t-il. A cet amour qui illumine le cœur de nos enfants, et qui toujours resplendira dans leur foyer ...

On parle beaucoup d'amour, chez les bourgeois autant que chez les pauvres... Les mots ne coûtent rien.

-...puissent les valeurs de la famille les guider sur les chemins de la vie !

Vient le tour de la douairière. Elle lève son verre et déclame un quatrain de sa composition :

*- Eros, enfant joufflu, dieu ailé aux flèches d'or,  
Qui unis de tes traits les coeurs des deux amants...*

Bertrand lève les yeux au ciel. Toi, Marie-Sophie, tu regardes dans le vague... Les convives écoutent sagement, l'air consterné. *Clientèle captive.*

*-O divine étincelle !puisse-tu grandir encor,  
En un immense brasier, te faire feu dévorant !* poursuit la poétesse.

On l'applaudit.

Hélas ! La baronne ouvre son réticule et en sort un papier.

-Il y a une suite dit-elle. J'ai composé un épithalame en l'honneur des nouveaux époux.

La feuille se déplie : elle est couverte de nombreuses lignes à l'encre noire. C'est une longue tirade, une ode, une accumulation de dithyrambes qui menacent directement les ventres affamés.

-C'est le cœur d'une mère qui parle d'amour et qui sollicite humblement votre indulgence !

Un bref silence. Elle fouille dans son sac.

-Où ai-je mis mes lunettes ?

Bertrand brandit triomphalement les bésicles.

-Buvons, dit-il sobrement, pour couper court aux vers de mirliton.

Nous nous empressons d'obéir, cela va sans dire. Oh ! Que ces bulles sont fraîches ! Que ces bulles font du bien !

-Pardonnez-moi, Mère, dit encore le baron, mais on vient de me faire savoir que nous étions servis...

Banquet de noces

Nous gravissons le perron de pierre qui donne accès à l'immense salle ovale. Une imposante table de trois cents couverts, en forme de fer à cheval y a été dressée.

Elle est recouverte d'épaisses nappes blanches damassées ton sur ton, aux motifs de fleurs et de feuillages. Devant chaque convive, y compris aux places destinées aux enfants, s'empilent les assiettes de fine porcelaine frappées au chiffre du baron, tandis que les verres s'alignent par ordre de taille et que, de part et d'autre sont disposés couteaux et fourchettes de formes et d'usage diversifiés. La porcelaine luit, l'argenterie étincelle, les cristaux ruissellent de lumière.

Sur la pile d'assiettes, nos serviettes assorties à la nappe nous attendent. Leur pliage compliqué forme une fleur.

Régulièrement disposés, pour rythmer l'espace, des ikébanas mettent dans tout ce blanc des touches de couleurs vives. Au milieu de la table, des centaines de roses blanches dessinent une frise continue....

Déjà les mariés ont pris place, entourés de leurs parents. Près d'eux on a installé les personnalités de marque : le maire, quelques députés amis de la famille, quelques capitaines de l'industrie ou de la finance, chacun flanqué de son épouse. Il me semble reconnaître le ministre de l'industrie et celui de l'agriculture...

Le majordome me conduit à ma place.

Il y a un bristol à mon nom, et un menu relié en cuir pleine fleur, gravé aux armes du baron surmontées du tortil et dorées au fer. A côté du blason une photo ovale représente les mariés, irradiants de bonheur.

Bien sûr, je suis assez loin de toi, Marie-Sophie. Mais je peux tout de même te voir : tu souris et tu parles à ton époux assis à côté de toi. Derrière vous, sur de grandes sellettes, jaillissent des gerbes de fleurs.

*Ils sont arrivés, se tenant par la main....* Deux amoureux de cinquante ans. Elle, en robe griffée, rutilante de bijoux *Cartier*. Lui, au visage replet et glabre, avec des lunettes cerclées de métal.

-C'est là, *Chouchou*, dit la dame. Il y a nos noms.

Ils prennent place en face de moi, me saluent. Aussitôt, Monsieur m'enveloppe d'un regard. Je me demandais justement à quelles turpitudes je pourrais me livrer au cœur de cette belle journée

-Quelle table magnifique !a commencé Monsieur.

-Quelle belle cérémonie !a renchéri la dame.

*Chouchou* se tourne vers moi :

-Elle est si belle, dit-il, et si émue ! On la devine très amoureuse.

-Ah l'amour ! dit encore la dame, que serait une vie sans amour ?

-Tu as raison, *Mon Adorée*, toute notre vie a été sous le signe de l'amour ! Nous nous sommes mariés il y a 25 ans, et nous n'avons eu d'yeux que l'un pour l'autre. Quel bel exemple pour nos enfants !

*Ton regard, Marie-Sophie, erre d'un convive à l'autre : as-tu remarqué un beau garçon, voire même une jolie fille ? Un instant, il s'arrête sur moi. Te souviens-tu, à cet instant, de nos ébats ?*

-Quelle belle journée, proclame encore *Chouchou*. N'est-ce pas, *Doux Trésor* ?

*Caviar beluga, dans sa nacelle de glace...*

*Vodka glacée*

Une petite cuillère en argent est mise à notre disposition. Chaque convive picore avec onction dans une sorte d'igloo, où est enchâssée une coupe de métal pleine de petits grains noirs.

Je ferme les yeux, pour déguster.

-Quel faste ! Il veut nous impressionner, le baron, proteste mon vis-à-vis.

Je persifle, désignant le menu de cuir armorié :

-Quand on a de la branche...

-De la branche ? Vous plaisantez : ils ont fait fortune, au siècle dernier. Dans leur manufacture, ils ont fabriqué toutes sortes d'articles, même des boutons de guêtres, paraît-il...

-Des boutons de guêtres ?

-Oui, pour l'Armée ! Rappelez-vous, en 1870 : « il ne manque pas un bouton de guêtre à nos soldats ». Autant dire que la France était prête pour la guerre. Pour les remercier, Napoléon III les a titrés. Maintenant, ils se sont infiltrés partout : dans la banque, dans les fonderies et la mécanique lourde, dans l'agro alimentaire. Mais le fleuron de leur empire, c'est le vin : le baron possède les plus prestigieux crus du Médoc et des Graves...

-En tout cas, concède la dame, il est délicieux ce caviar.

-Il vient de chez Pétrossian. C'est le top !

### *Foie gras au torchon accompagné de pétales de roses confites*

#### *Sauternes*

-Nous avons eu trois beaux enfant susurre-t-elle

-Notre fils aîné n'a pas pu venir, déplore Monsieur. Il est retenu par ses affaires. Quant à notre fille, elle est sur le pont d'accoucher. Seul notre plus jeune fils nous accompagne

*Hélas, je ne pourrai donc pas connaître la famille au complet !*

Le mari me le désigne discrètement. Il est roux, avec les joues creuses et la pomme d'Adam saillante, les épaules en bouteille de Saint Galmier.

*Ça va être dur avec les filles !*

Heureusement, il y a l'oseille

### *Homard rôti et ses pommes caramélisées au miel de Provence*

#### *Meursault*

*Mon Adorée* décortique son homard, au moyen du matériel ad hoc, mis à notre disposition : pinces et curettes en inox. Je m'efforce à faire de même, en évitant d'en projeter sur mes voisins.

-Le marié a bien fait la vie, chuchote la dame.

-Il faut bien que jeunesse se passe, répond l'époux, l'air égrillard. Un homme doit avoir de l'expérience...

-Tout de même ! Il s'est fait pincer dans des *clandés*. Une fois, la fille était mineure... Heureusement, Maman a le bras long !

L'homme rit doucement

-Mais, *ma Beauté*, l'héritier d'un empire industriel ne peut pas rester puceau ! Un fils de famille doit se dessaler, c'est presque une obligation morale.

-Tais -toi, tu vas faire rougir Mademoiselle.

*Rougir ? Les histoires de cul sont les meilleures, c'est l'occasion de dire du mal d'autrui. J'adore.*

### *Rince doigts*

Le serveurs (faut-il dire les laquais ?) présentent à chaque convive une coupelle de porcelaine dans laquelle flotte une rondelle de citron. J'y plonge mes doigts aux ongles laqués

de rose. *Chouchou* les fixe, fasciné par le ballet qu'ils dansent dans l'eau parfumée. Un bref instant, il cesse de mater mes seins.

### *Mignon de veau truffé et sa jardinière de printemps*

#### *Château Yquem*

-Vous êtes charmante, Mademoiselle, et très aimable. N'est-ce pas *Chouchou* ?

*Enfin ! On y arrive. C'est le moment des envois de fleurs : on va rendre à ma beauté l'hommage qui lui revient.*

-Tout à fait, répond-il sans avoir l'air d'y toucher.

*Désir caché pour lui, jalousie rentrée pour elle...*

*Enjouée, spirituelle... Demain, à la famille et aux amis, ils me décriront comme une garce, au décolleté vertigineux... une pétasse.*

#### *Pièce montée*

La tradition est respectée : au sommet d'une pyramide de choux à la crème, une figurine représente les mariés dans une pose hiératique.

Madame demande :

-Vous êtes une amie de Marie-Sophie ?

-Je suis sa meilleure amie. Nous sommes très liées.

-Elle est si sérieuse ! C'est une jeune fille comme il n'y en a plus guère...

-Ce soir, précise finement Monsieur, elle découvrira l'amour...

*Ce ne sera qu'un chapitre de plus ! J'espère bien qu'elle en montrera à son époux.*

*Lors de la cérémonie, au moment de l'échange des consentements, elle a posé son pied sur la chaussure de Bertrand. J'ai nettement vu l'escarpin blanc s'appliquer - d'une façon très ferme pour ne pas dire brutale - sur la chaussure vernie du baron. C'est de bon augure : elle a du caractère.*

Je ne réponds rien. Madame proteste doucement :

-Pour vous, les hommes, une femme devrait toujours arriver vierge au mariage. Il n'y a pas de raison.

-C'est une blanche colombe, cela se voit tout de suite ! Mademoiselle, vous qui la connaissez bien ...

J'acquiesce. *Une blanche colombe...*

#### *Café et liqueurs*

Les enfants commencent à s'énerver. Les plus hardis se sont levés, se poussent et courent dans la vaste salle ovale. Attendris, les yeux dans leur boisson forte, les parents laissent faire. Enfin, quelqu'un se décide à les envoyer jouer dans le parc...

Je sirote moi aussi. Armagnac hors d'âge. Hum... J'ai chaud. Je dois être un peu rouge. Je me retire discrètement pour me repoudrer, et dissimuler autant que possible les vapeurs qui me sont montées à la tête.

Dehors, l'air frais me fouette et me revigore. Cela fait du bien, après quatre heures de marathon gastronomique. Dans le parc, je sens soudains qu'on me pince le coude.

C'est la dame qui me faisait fait face, *Mon Adorée, ma Beauté, mon Doux Trésor...* en personne ! Elle semble, elle aussi, émoustillée par les nectars qui nous ont été servis.

Pour une fois, son époux ne l'accompagne pas. *A-t-il poussé l'audace jusqu'à se rendre seul aux WC ?*

-Vous avez vu le numéro de mon mari, dit-elle tout à trac

-Je vous admire tous deux, persiflé-je, toute une vie d'amour et de fidélité !

-Allons donc ! il vous déshabillait du regard ! il n'a pas cessé de jauger vos appas.

*Il me déshabillait du regard ? Vraiment ? J'avais bien préparé le travail, avec habileté, et ce qu'il faut d'hypocrisie.*

*Comme pour m'approuver, la dame jette un coup d'œil appuyé dans mon décolleté*

-Mon mari est un vieux marcheur. J'en ai avalé des coulevres, croyez-moi !

*Mais tu es tout de même restée avec lui.*

-Il est PDG d'une grande entreprise. Les jeunes femmes décidées y ont droit à des carrières accélérées.

Elle est vraiment un peu paf. Elle déballe tout.

Je fais mine de m'offusquer :

-Vous voulez dire la promotion canapé ?

-Exactement. Le plus beau c'est qu'elles finissent par faire des mariages bourgeois ! Certaines ont fini par être invitées chez nous, avec leur époux, dans notre hôtel particulier. J'ai dû leur faire des politesses... des sourires... des ronds de jambe...

Elle m'a entraînée dans le sous bois. Nous cheminons sur une sente environnées de buissons et de broussailles. Elle poursuit :

-Et il faut toujours faire semblant ! Au début, c'était dur. Mais j'ai fini par m'en amuser. Puis je lui ai rendu la pareille ! Il en a porté des cornes, lui aussi !

-Vous avez eu bien raison : la vengeance est un plat si délicieux !

-Soyons concrètes : c'est joindre l'utile à l'agréable. Je suis allée jusqu'à lui souffler quelques unes de ses maîtresses ! C'est vous dire... Coup double ! Trompé en même temps par sa femme et par sa poule, il porte deux fois les cornes.... Des chaudasses, pour certaines : il ne fallait pas leur en promettre, je vous assure. Elles avaient été à bonne école, et j'en récolté les fruits...

Que répliquer ? Je reste silencieuse. Elle me prend par la taille.

-Nous sommes deux amies, maintenant. Je vais vous appeler par votre prénom.

-Je m'appelle Laure.

-C'est un bien joli prénom : il est à votre image.

Elle ne me laisse pas le temps de remercier pour le compliment.

-Vous savez, ma petite Laure, le mariage de raison est un tabou de la bourgeoisie. Je ne peux pas vraiment dire que ma famille ait arrangé mon mariage. Mais j'ai bien remarqué qu'on a éloigné certains garçons, qui pourtant me plaisaient, parce que leurs *compétences* n'étaient pas suffisantes. Par contre, on a multiplié les rencontres fortuites avec les rejetons des bonnes familles.

-Allons ! Les mariages arrangés, cela n'existe plus ! Comme le prouve cette merveilleuse journée.

Elle éclate de rire.

-La belle Marie-Sophie ! Vous croyez que je ne vois pas clair dans son jeu ? Moi, j'ai fini par accepter : j'ai reçu mon mari comme on reçoit un cadeau.

*Vous parlez d'un cadeau !*

Nous cheminons sur une étroite sente qui se faufile à travers bois. Nous voilà un peu perdues.

-Je ne l'aimais pas. Il ne m'aimait pas non plus. Notre mariage avait tout pour réussir ! Mais je me suis rattrapée : j'ai eu de nombreux amants, et même quelques maîtresses.

Nous débouchons dans une petite clairière. Le soleil, qui filtre entre les ramures des grands arbres, fait scintiller les feuillages des buissons.

C'est là que je suis passée à la casserole.

Qu'il soit donné ou reçu, un cunnilingus est une agréable façon de terminer un repas de noces. Et la dame est une experte en la matière !

Elle me fait allonger sur l'herbe moelleuse, émaillée de boutons d'or. Ma robe longue lui donne quelques difficultés, elle me déballe avec précaution, en prenant soin de ne pas la froisser. Ma motte sublime apparaît enfin, coiffée de son adorable fougoune couleur de jais. Un tableau digne d'un grand maître de la Renaissance, encadré par mon serre taille en tulle blanc, orné de guipures et de dentelles.

-Quelle vision de rêve ! s'exclame-t-elle. Votre beauté sculpturale dans ce lieu bucolique c'est... le couronnement, le point d'orgue de cette magnifique journée ! L'acmé du plaisir, après les merveilles culinaires qui nous ont été servies.

Gloire aux gourmands ! J'ouvre un peu les jambes pour lui présenter mon périnée comme une boîte de chocolats fins. Elle exulte, au comble du ravissement.

*Fruit défendu et ses pétales de rose, dans sa merveilleuse coupe nacrée.*

*Cuvée de Laure. AOC.*

-Je vais commencer par cette jolie fraise, susurre la dame, en joignant l'action à la parole.

Les mains plaquées sur mes fesses, elle me tient fermement. Sa bouche descend entre mes cuisses. Elle m'embrasse. Sa langue darde à la naissance de ma fente, s'introduit doucement.

- Ça te plaît ? demande-t-elle.

Je sens mon sexe s'ouvrir. Un petit bout rose apparaît. La dame le suce méthodiquement, sans se hâter. De la pointe de sa langue, elle me fouille pour trouver le minuscule gland. Je soupire :

-Continue. Continue, tu vas me rendre folle !

Je suis envahie par une douceur languide, une sensation de bien-être à nulle autre pareille. Il me semble flotter au-dessus du sol. Mon clito s'est transformé en une noisette toute dure que ma partenaire trouve sans difficulté. Elle la titille de sa langue, la pousse, la fait rouler, l'enduit de salive... Je deviens de plus en plus chaude. Un souffle torride s'exhale de ma bouche, avec quelques gémissements de plaisir, que je pousse d'une voix suraiguë de femme comblée.

-Tu as l'air d'aimer ça, dit-elle. Tes nymphes sont toutes roses et grandes ouvertes : tu es à point !

Elle me fourre de toute la longueur de son appendice buccal. C'est la fête ! Mon point G saute comme un bouchon de champagne. Me voilà partie dans l'azur, la moule baveuse. Un orgasme puissant me prend les tripes.

Quand je reviens à moi, la dame se délecte des dernières gouttes de mon nectar. Les yeux clos, elle suce consciencieusement le fond de la coupe. On dirait une chatte gourmande !

*Est-il est bien charpenté ? A-t-il de la cuisse ? Est-il long en bouche, avec un goût de fruits rouges et de banane ?*

Trêve d'ironie. Il faut bien reconnaître le talent, la dextérité d'une langue, qui a su me porter sans coup férir au point suprême, et dont j'ai joui, sans honte et sans remords.

-On voit que vous avez l'habitude ! lui dis-je, non sans ravissement.

-Oui, répond-elle en souriant. J'aime offrir cette friandise, et je le fais toujours avec grand plaisir.

*Un de plus, dans cette belle journée! Je compte mes orgasmes, bien décidée à ne pas m'en tenir là.*

Elle disparaît brusquement pendant que je me rajuste...

Un peu étonnée, je m'apprête à regagner seule le château. C'est alors qu'une voix se fait entendre :

-Vous n'avez pas vu ma femme ?

Cette fois, c'est Monsieur... *Chouchou*.

Je lui réponds :

-Elle était avec moi. Elle vient juste de me quitter.

-Nous sommes inséparables, dit-il

Il m'enveloppe d'un long regard. Un regard de connaisseur : *cela fait toujours plaisir !*

-Que serais-je sans elle, commence-t-il...

Mais il n'achève pas : une lueur ironique danse dans mes yeux

-C'est vrai : je suis perdu sans elle.

-Mais moi, vous m'avez trouvée !

Il n'est pas terrible, bien sûr, il est même fort laid, mais il me donne l'occasion de jouer au démon succube.

Tentatrice. Provocatrice. Je vais dépasser toutes les limites de la perversion en m'offrant à lui après m'être donnée à elle. Je ressens l'exaltation de l'anarchiste qui place sa bombe pour faire sauter les valeurs de la morale bourgeoise ! Ces valeurs que l'on célèbre aujourd'hui

Certes, je pourrais trouver beaucoup mieux parmi les garçons de la noce. Ce n'est que partie remise.

Il suit des yeux le mouvement de mes seins... *Ils sont gracieux, n'est-ce pas ? On voudrait toucher ? Désolée, on n'a pas le temps. Il faut passer tout de suite aux choses sérieuses.*

Il me prend par la taille. Je m'y attendais.

-Je la respecte énormément ! affirme-t-il, tandis que je m'agenouille sur la mousse après avoir un peu retroussé ma longue robe de demoiselle d'honneur.

Il se met derrière moi. Il va me connaître *more canino*. Tant mieux ! Je ne verrai pas son visage pendant l'action.

Sans préambule inutile, il continue de soulever ma jupe

-J'ai toujours adoré ma femme, et je lui ai toujours été fidèle

Silence de ma part.

-Ne riez pas !

-Je ne ris pas.

Il continue sa plaidoirie :

-Oui, fidèle. Un homme de ma condition est obligé d'avoir des relations sociales, y compris avec des femmes. Avoir des responsabilités, c'est cela.

*C'est vrai : il faut payer de sa personne !*

Tout en parlant, il me tripote les jarretelles. Maladroitement.

-Je garde mes bas pour baiser.

-Mais, pour retirer ta culotte ?

-Ne t'occupe pas. Il n'y aura pas de problème.

-C'est vrai, poursuit-il, malgré toutes mes obligations, j'ai toujours été fidèle à ma femme. Je l'ai toujours aimée, au fond de moi-même.

*Au fond*

Cette fois, me voilà le cul à l'air.

-Quel joli petit con ! s'exclame-t-il.

Je lui réponds, en toute simplicité :

-Il n'y a rien de plus beau au monde. C'est une merveille de la nature : une fleur sans pareille, aux pétales soyeux, au parfum doux et capiteux, qui enivre...

La tête entre mes cuisses, il l'embrasse avec passion.

*Si tu bois dans son verre tu connaîtras toutes les pensées de ta femme. Et il y aura des surprises !*

Il y a chez l'homme un organe qui ne ment jamais. *Devinez lequel.*

Par le truchement de cet organe, Chouchou s'exprime avec sincérité. Je le vois qui se dresse fièrement et s'apprête à rendre hommage à la divine fleur qu'il vient de découvrir.

*Andouillette de Troyes, mijotée au Champagne et gratinée, avec ses deux pommes dauphines...*

Voilà comment je peux décrire le plat qu'on me propose. J'aurai sans doute droit aussi à une sauce blanche, genre Béchamel... *Hum ! Prudence. Je ne vais pas me laisser graisser la mécanique par une bite qui a traîné partout.* Je lui tends un préservatif. J'en ai toute une provision dans mon sac à main : quand on va à la noce, il faut être prévoyante ! Je le suis. *Puisque je t'emballe, que ce soit au propre comme au figuré !*

Quant à l'andouillette, si j'en juge par la consistance, elle est grillée à point. Sa grosseur et sa longueur sont fort respectables, aptes à rassasier la plus affamée. Présentation impeccable dans un magnifique service trois pièces. D'accord, c'est un plat plébéien, moins classe que le bœuf et le homard, mais sympa tout de même.

*Chouchou* me travaille consciencieusement au clitoris, qui a eu à peine le temps de se remettre de ses émotions. Mais il n'est pas du genre à protester contre les *cadences infernales*. Lui, son domaine c'est plutôt le paradis ! Chouchou m'y mène à grand train.

Caresses légères et agiles sur mon petit bouton qui frémit d'aise, sur mes pétales intimes qui se gonflent. *Quelle adresse ! L'habitude, sans doute.* Il allonge ses doigts, prend

possession de ma tumescence... Un doigt s'introduit dans ma grotte d'amour, prend la température, s'assure de la lubrification. Je suis toute chaude, à bout d'impatience. Je lui hurle :

-Fourre-moi ! Tu sens bien que j'ai la moule en feu ! Je ne peux plus attendre, il me faut du consistant ! Tout de suite !

Il ne se fait pas prier. L'engin arrive, comme un gros gode tout dur, chaud et flexible... Il passe entre mes lèvres intimes et me fourre à fond. Me voilà aux portes du ciel, une gerbe de jouissance jaillit de mon sexe et me submerge tout entière. Un bouquet de feu d'artifice, un orgasme qui jaillit comme une ondeignée.

*Chouchou*, lui, n'a pas fini. Il me trombone comme un furieux, à grands coups de cul. A chaque fois, ma grotte d'amour, chaude et humide, l'accueille avec ferveur... Son souffle est devenu court et sonore. Il ahane. Soudain, d'une voix rauque, il me traite de salope : c'est l'orgasme. Il chevauche l'azur, lui aussi... Une mitraille de chair tire à répétition, en longues et généreuses giclées... Serrée dans mon con en feu, la capote recueille l'ondée brûlante. Pourvu qu'elle tienne le coup !

Je pense :

*Tu es laid. Mais ça fait quand même du bien !*

*Encore un ! Je vais mettre une croix sur mon porte-jarretelles, pour chacune de mes victoires.*

Mon séducteur noue le petit tube de latex plein de foutre avant de le jeter derrière un buisson. *C'est du propre !* Son membre s'est transformé en une chipolata informe qu'il essuie avec un kleenex avant de le remettre en place.

La galanterie ne perd pas ses droits : il m'aide à me rajuster puis il me raccompagne jusqu'au château.

-Ma femme est une perle, dit-il. Il n'en est pas de plus belle, ni de plus ardente aux jeux de l'amour...

Suit un panégyrique d'un bon quart d'heure, que j'écoute patiemment.

-Ah, conclut-il dans un élan lyrique. Si vous la connaissiez comme moi, si vous aviez senti son corps se tordre et prendre son plaisir ! Ce sont des instants que l'on n'oublie pas. Quant à moi, je m'en souviendrai jusqu'à mon dernier souffle !

Deux jours de liesse sont au programme. « *On ne va pas se quitter si vite....* » a suggéré la vieille baronne. A ses yeux, il est nécessaire de faire plus ample connaissance, ne serait-ce que pour préparer les unions futures. Une excursion en autocar est même prévue pour le lendemain.

Un hôtel luxueux a été entièrement réservé pour les invités. Comme il est situé à quelques distances, un cortège de voitures se met en place pour les y conduire. Je donne les clés de la mienne à Stéphanie.

Moi, en tant que meilleure amie de la mariée, il est convenu que je passerai la nuit au château des Latrogne.

Ils sont là, eux aussi, sur le parking, Chouchou et Mon Adorée.... Leur auto, une grosse berline allemande, est garée près de la mienne. Ils font semblant de ne pas me voir. Ont-ils déjà oublié nos promenades bucoliques dans les jardins ?

Leur horrible rejeton les accompagne. Je vais essayer de le refiler à Stéphanie.

J'interroge mon amie :

-Où en es-tu dans la compétition qui nous oppose ?

Elle répond d'un signe évasif. J'insiste :

-Tu as bien pécho ? Moi, j'ai mon carnet bien rempli.

Je me garde bien de dire que Chouchou et Mon adorée figurent en bonne place dans ce carnet, après Ignace. Je les ai fait signer après les ébats, pour éviter toute contestation de la part de Stéphanie.

Je devine bien qu'elle est en retard.

-C'est jour de mariage, Stéphanie ! Tout le monde doit s'envoyer en l'air pour faire chorus avec les nouveaux époux !

-Tu n'as pas encore gagné, répond-elle. Il y a encore demain. Pendant l'excursion, ce sera facile de draguer.

Je désigne du doigt le jeune homme qui monte dans la berline d'à côté

-Et lui, tu n'en as pas envie ?

Elle pouffe

-Vous partagez le même hôtel. Tu n'auras qu'à faire semblant de te tromper de chambre.

-Tu ne l'as pas regardé ? Il est hideux. Même habillé, on devine ses épaules tombantes, son torse creux, son ventre déjà proéminent et ses muscles flasques... Et sa tête ? Tu as vu sa tête ? Son menton fuyant, son gros nez, ses cheveux filasse ? Ses yeux, ses yeux globuleux, sans expression, et qui louchent !

-Tu as tort. Il y a tout ce qu'il faut !

-Tout ce qu'il faut ? Que veux-tu dire ?

-C'est ce que disent les garçons, lorsqu'ils ont levé une de ces filles un peu laides, qu'ils appellent *boudins*. Une paire de seins, une fente pour s'exciter, une grotte d'amour accueillante et confortable pour mettre au chaud leur zigounette ! Et cela leur suffit pour s'esbaudir ! Rendons leur la monnaie de leur pièce : chez le garçon, même le plus mal foutu, il y a toujours une carotte bien juteuse, qui fait du bien *par où ça passe*.

-Merci bien ! Il n'a même pas l'air sympa. . Demain, pour la seconde journée de liesse, j'aurai mieux à me mettre sous la dent : dans le cortège, j'ai remarqué quelques beaux garçons et quelques jolies filles.

C'est vrai qu'il n'a pas l'air sympa : ce n'est pas un sentimental, comme son père Chouchou, et on devine qu'il ne pratique pas la baise joyeuse et agreste de ses parents.

-Tu as tort. Avec la gueule qu'il a, il est sûrement puceau. C'est une inauguration que je te propose, un ruban tricolore à couper en fanfare, et tu aurais droit à un bonus.

-Avec Florent, j'ai eu mon content de puceaux pour la journée. Pour me ravigoter le point G j'aime encore mieux un tête à tête avec mon gode motorisé.

On a beau faire l'article : il y a des nanars qui ne trouvent jamais preneur...

Un homme en costume sombre s'approche. Je devine que c'est le valet chargé de me conduire au château. J'espère qu'il n'a pas entendu notre conversation !

Je donne rapidement mes clés à Stéphanie. A tout hasard, je lui souhaite une bonne nuit.

*Quelle belle journée ! Que de plaisirs, gastronomiques et œnologiques sans parler du reste ! Mon corps a joui par chacune de ses fibres, et on peut dire que je n'ai pas perdu mon temps.*

*Je les ai bien observés, ces bourgeois, ces parangons de vertu, qui dissimulent sous leur faste leur petitesse, leur mesquinerie, et la satisfaction qu'ils ont d'eux-mêmes. J'ai bu une pinte de bon sang, et je m'en suis régalée, à la manière d'un vampire.*

*Mais c'est quand même avec un peu de nostalgie que je gagne le château des Latrogne. Tu viens de t'envoler loin de moi, et je sais qu'il me faudra attendre de longues semaines avant de pouvoir de nouveau te serrer dans mes bras. Nous nous sommes promis de nous écrire quotidiennement, de nous conter par le menu tous les événements de nos vies respectives, afin de nous donner l'illusion d'être encore l'une près de l'autre, mais ce ne sera pas pareil. Nous ne pourrons pas réellement nous étreindre, ni exprimer véritablement notre amour en nous donnant mutuellement du plaisir.*

*Je t'embrasse partout sur ton joli corps, en particulier sur les zones les plus sensibles, celle où tu raffoles de mes baisers*

*Ta petite Laure*

## 09

### Un site enchanteur

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

Bertrand vient d'avalier son café.

Je l'entends donner ses consignes aux domestiques. Je m'habille en hâte et je descends. Je suis encore un peu endormie. La nuit a été chaude, et je suis étonnée de le voir si frais et si fringant, en costume d'alpaga clair, avec sa cravate impeccablement nouée. Il semble infatigable.

-Tu pars ?

-J'ai une réunion à Palerme, avec le conseil d'administration de la chaîne « Hôtel Sud Méditerranée ». Ensuite, je m'occuperai de ma danseuse.

-Ce vignoble que tu veux acquérir ?

-Oui. Dans la famille, nous sommes passionnés par les produits du terroir. Tu sais à quel point nous avons le goût de l'authentique. Je te raconterai comment nous avons acquis un à un tous ces châteaux dans les Graves et dans le Médoc, sur lesquels nous veillons avec amour. Maintenant, il me faut un de ces nectars irradiés de soleil, pour compléter la gamme de mes produits. Lorsqu'on s'intéresse au vin, ce n'est jamais pour l'argent. Le vin, c'est avant tout une culture et un art de vivre. Le vin, c'est la joie, la convivialité, la chaleur humaine... Les transactions sur les vignobles ne sont pas des affaires comme les autres...

*Pas pour l'argent ? Mais tout de même... Ton Marsala, tu vas le vendre... pour de l'argent !*

Devant le perron, le coupé Maserati est déjà sorti. Il étincelle sur le gravier noyé de soleil. Il fait déjà chaud.

-Tu vas t'absenter encore souvent ?

Je n'aime pas trop quand il s'absente. Je me sens délaissée, abandonnée, dédaignée... Bien sûr, je ne suis pas amoureuse, mais c'est tout de même mon mari. Je devrais être le premier de ses soucis, l'objet suprême de ses attentions, bien plus que les affaires. Surtout en voyage de noces !

-Tu as épousé un homme d'affaire. Les affaires ne s'arrêtent jamais.

Il a bien assez d'argent ! Il pourrait bien déteiler quelques jours.

Il s'installe au volant.

-Il me faut deux heures pour gagner Palerme par l'autoroute, dit-il.

A bord de sa puissante voiture, Bertrand ne respecte pas souvent les limitations de vitesse.

Bertrand distribue généreusement les chèques aux œuvres de la maréchaussée, il a dans sa manche des gradés de la police et des carabiniers, voire même quelques magistrats haut placés.

-Sois tout de même prudent.

*Veuve au cours de son voyage de noces ? Ça ferait mauvais effet !*

Bertrand tourne la clé. Le bolide vrombit, bondit sur le gravier, faisant crisser les pneus.

*10 heures du matin, place du 9 avril*

Enfin, j'ai décidé de profiter de cette belle journée pour me promener en ville. Cela trompera mon ennui. A bord de la Bentley, le majordome m'a conduite sur le corso Umberto, aux abords du quartier piétonnier, où il me reprendra en fin d'après-midi. La journée est très chaude et menace même d'être torride. Je suis habillée d'une robe légère, courte et évasée, d'un joli chapeau de paille orné d'un ruban gros grain. Dans mon sac à main, portable en bandoulière, j'ai pris le nécessaire pour passer une bonne journée... Je n'ai pas oublié les lunettes fumées... Je me trouve ravissante.

*Tu m'as dit toi-même qu'il faut toujours être sûre de sa beauté. Ne pas pécher par excès de modestie.*

A part un redresse-seins qui me donne un charmant décolleté, je n'ai rien mis sous ma robe. Rien du tout. Si j'étais hypocrite, comme certaines femmes le sont parfois, je prétendrais que c'est pour avoir moins chaud. Moi, si je suis nue sous ma robe, c'est parce que ça m'excite.

Je me demande si Mario pense encore à moi. Depuis le jour où je l'ai reçu sur la terrasse, je ne l'ai revu qu'une seule fois, et la présence des domestique nous interdisait de nous parler sans détour...

Je crois qu'il est encore honteux de ce qu'il s'est passé ce jour là. Mais ce n'est pas vraiment notre faute : il faisait si beau, si chaud et, sur le ketch, filles et garçons se caressaient, se donnaient du plaisir en toute innocence. Tous les dieux de la Grèce s'étaient ligués contre nous !

Moi, ma honte s'est un peu dissipée. J'avais besoin d'amour, j'étais en manque de sexe et l'écrasante splendeur des lieux m'ordonnait de jouir. Pouvais-je résister ? Mais cela ne doit plus se reproduire : je dois honorer mon contrat et donner à mon époux des enfants qui soient bien les siens.

Je voudrais tant qu'il pense à moi !

Je viens de passer sous la Tour de L'Horloge. Devant moi s'ouvre la place avec son élégant pavement, ses arbres couverts de fleurs, son église, les terrasses des cafés, aux parasols clairs... Des touristes de toutes nationalités la sillonnent en tous sens. Il y a dans l'air quelque chose de joyeux.

Mes lunettes dissimulent mes yeux. J'en profite pour regarder les gens... avec ironie. Un groupe de touristes suit son guide, ils écoutent distraitement sa péroraison avant de cribler les monuments d'un mitraillage photographique. *Clic clac ! Feu à volonté.*

Voici un vieux couple. Lui, il est ventripotent, chauve avec une couronne de cheveux blancs tout autour de la tête, bronzé comme un Maure. Elle, elle est grasse, avec un visage bouffi, des cheveux plaqués sur son crâne en une galette informe, des seins qui ont dégouliné sous sa robe criarde. *Misère ! C'est peut-être ce qui m'attend, dans quelques décennies !* Je préfère mille fois regarder les jeunes, hommes et femmes, ceux qui ont encore ce présent des dieux qu'est la beauté.

Voici un groupe des plus charmants. Trois jeunes Japonaises. Celle du milieu, surtout est particulièrement jolie. Elle est de petite taille, vêtue d'une petite robe légère et ample qui laisse deviner la finesse de son corps. Ses cheveux noirs qui lui tombent dans le cou me font penser à toi, ma petite Laure ainsi que la délicatesse de ses traits. Là s'arrête la ressemblance, car elle a les yeux noirs alors que les tiens sont noisette. Un grand sourire radieux dévoile des dents régulières comme des perles. Elle me plaît énormément. Visiblement, c'est l'idole du groupe : l'une des autres jeunes filles est occupée à la photographier. Je comprends cette idolâtrie.

Elles viennent vers moi. Elles me demandent, dans un italien approximatif de prendre un cliché du groupe entier. J'accepte bien volontiers. Une pulsion soudaine me traverse : l'envie de la prendre dans mes bras, de retrousser la petite robe grise, de caresser ses membres graciles, de poser mes lèvres sur son sexe.

C'est une faim cruelle qui me dévore. Hélas ! Je n'ai même pas une petite amie en Sicile. J'ai envie de l'aimer, cette petite Japonaise ! J'appuie sur le déclencheur. Mais ma pensée est ailleurs : je sens, contre ma paume, la peau satinée de ses cuisses. Toucher tendre et charnel, chaleureux, à la fois caresse de sœur et d'amante... J'imagine la petite culotte, une petite culotte sage, en coton blanc très fin, mais opaque, avec des plumetis ou des petits cœurs rouges, et une fine dentelle à la taille et autour des jambes. J'y glisse ma main. Que c'est doux ! Elle n'a pas de fofoune (*il paraît qu'elles sont toutes épilées !*) je me délecte de son

abricot tout lisse, déjà un peu moite de sueur, car il fait très chaud sur la place. J'allonge mes doigts sur son sexe : c'est une fleur toute soyeuse, d'une suavité infinie, une rose cueillie au jardin d'Eden.

Fantasme !

On se dit au revoir. Je ne peux même pas emporter la photo de cette belle apparition !

*Midi*

Me voilà partie à la découverte des petites rues du centre piétonnier. Je me faufile dans une étroite venelle bordée de façades pimpantes. On peut à peine parler de rue, car elle est composée de degrés, comme un escalier. A certains endroits, lorsque la largeur des marches le permet, sont disposées de hautes jarres, ornées de dessins de couleurs vives dans lesquelles poussent des plantes... Mes élégantes chaussures à talons hauts rendent l'ascension difficile. Sur la gauche, la venelle s'élargit en une petite placette où des tables sont alignées, couvertes de nappes vertes et blanches. C'est une *trattoria*.

Ma foi. C'est l'heure. Déjeunons.

Gourmande comme une chatte, j'ai dégusté un petit verre de *Marsala con mandorla* avant mon repas. C'est donc toute guillerette que je redescend les marches, en m'amusant de la caresse du soleil sur ma peau. Je me sens soudain tout heureuse d'être là. Ma démarche se transforme en une danse joyeuse. Patatras ! J'ai raté une marche. Me voilà les quatre fers en l'air, ou presque. J'ai juste le temps de tirer sur ma jupe pour éviter de montrer à tout le monde les charmes qu'une honnête femme doit cacher. Un pan de tissu, rapidement tiré sur mon intimité, a sauvé l'essentiel... *Circulez ! Il n'y a rien à voir*. Je me relève. Une de mes chaussures a dévalé cinq marches, un jeune Sicilien vient de la ramasser. Pour me la rendre, il veut un baiser. *Un bacio !* Je m'exécute de bonne grâce. Je croise une vieille dame, qui ricane. *Avec une robe comme la vôtre, il faut faire attention où on met les pieds*, dit-elle. Elle a parlé en dialecte sicilien, mais l'aigreur du propos ne m'a nullement échappée. Pas besoin de traduction.

*Grazie, nonna*, pour le conseil .

*Un bacio ?* Et plus si affinité ? Comment dit-on *cunnilingus* en italien ? Comme en français, sans doute, puisque c'est un mot latin. Tu crois qu'ils en font, des *cunnis*, les Siciliens ? Pas sûr.

Mario, m'a assurée que les Italiens sont passés maîtres dans tous les arts de l'amour. Et lui-même pratique le baiser intime à la perfection. Mais c'est un garçon adorable, qui aime et respecte les femmes. Une exception... Mais les autres ? Ils ont la réputation d'être plutôt machos, surtout en Sicile, peu enclins à faire une gâterie à une femme. C'était l'occasion de les tester ... Je regrette d'avoir tiré sur ma jupe : j'aurais dû profiter de ma chute pour exhiber ma chatte, *mine de rien !* La petite bouche du bas l'aurait inspiré au moins autant que celle du haut. La vieille m'aurait traitée de *putta*, mais peu importe !

Tu dois trouver que je pense beaucoup au sexe ? Que veux-tu, je suis une jeune mariée délaissée ! Sevrée d'amour pendant toute la journée. Heureusement que mon époux se rattrape la nuit, et très honorablement ! Il travaille à s'assurer une descendance, ce qui n'exclut pas le plaisir, pour lui comme pour moi. Mais j'aimerais qu'il soit aussi à mes côtés pendant la journée, qu'il me fasse découvrir ce merveilleux pays béni des dieux, et qu'il connait probablement si bien. Ebats amoureux, la nuit, à plusieurs reprises s'il le veut, puisque je me

tiens très bien au lit, mais pendant la journée, j'aspire à des promenades la main dans la main, à poser ma tête contre son épaule, à savourer des caresses gratuites destinées à mon seul plaisir.

Après tout, nous sommes mari et femme. Je ne l'ai pas épousé que pour son argent.

Toujours est-il que j'ai terriblement envie d'un *cunni*. Là, maintenant. Un gentil petit broute-minou ! C'est l'allégeance à la petite merveille que nous avons entre les cuisses. Dans une position d'adoration... Et moi, j'adore être adorée !

J'ai l'impression que ma chute inopinée m'a mise en appétit ! Je lui ai quand même montré mes cuisses, au jeune homme. Et assez haut. Il a bandé, j'en suis sûre. Une super grosse queue ! Il était plutôt mignon.... J'ai raté l'occasion : après tout, un *cunni*, ce n'est pas cocufier. Ça m'aurait fait du bien, autant que le petit verre de Marsala.

Ce soir, il faudra que Bertrand m'en fasse un.

Même si cela heurte ses convictions et l'idée qu'il se fait de la morale, Il faudra qu'il s'y fasse !

### *Début d'après-midi.*

Je visite le théâtre grec. Je suis impressionnée par l'hémicycle, tous ces gradins concentriques où des milliers de postérieurs antiques sont venus s'asseoir pour assister aux tragédies d'Euripide ou aux comédies d'Aristophane. En touriste consciencieuse, je ressens l'admiration requise pour les bâtisseurs qui ont entassé pierres et briques pour réaliser l'imposant monument. Certes, c'est beau, c'est grand. Mais ce qui me charme, c'est la douceur du paysage, la rondeur des collines baignées de soleil et même la puissance débonnaire de l'Etna, à peine couronné d'un panache de fumerolles blanches. Le ciel est incroyablement bleu. La chaleur est étouffante, j'ai l'impression d'être dans un four, malgré ma petite robe légère.

Je m'approche du mur de scène, construit en briques rouges, devant lequel se dressent encore quelques futs de colonnes de marbre. Derrière, le paysage dessine une cuvette sublime qui descend jusqu'au rivage. De là, m'assure le guide touristique, on peut voir la mer... Je veux voir. Je monte sur le muret de briques qui sert d'assise aux colonnes. Mes délicates sandales aux talons de huit centimètres rendent l'escalade difficile, voire périlleuse. Une fois montée, je m'approche du bord, en tenant ma jupe à deux mains, de crainte d'une saute de vent. Mes efforts sont récompensés : la mer est là, d'un bleu profond de lapis lazuli, elle étincelle sous le soleil, je peux même voir la charmante Isola Bella, petite perle de verdure dans l'azur de la baie.

Maintenant, il faut redescendre. J'ai fait le tour du muret de brique, je n'arrive plus à retrouver l'endroit par où je suis montée. Est-ce là ? Non la descente s'avère encore plus difficile que la montée. Est-ce plutôt par là ? Non plus. Après deux pas, je manque de me casser la figure ! Décidément .

Un jeune homme m'observe. Il devine mon embarras.

Bêtement, je me suis accroupie sur le muret, pensant faciliter ma descente. Pour améliorer mon équilibre, j'ai écarté les genoux. Ma jupe est retroussée jusqu'à mi cuisses.

Le jeune homme s'est approché. Je lui crie :

-Aidez - moi, je n'arrive pas à descendre !

Il a la tête au niveau du sommet du muret. Soudain, je pique un fard. Je viens de me souvenir que je n'ai rien sous ma robe et que, par conséquent, je lui offre une vue imprenable sur ma vulve nue.

Je le laisse néanmoins se régaler les yeux sur la plus belle fleur que la nature ait fait éclore... *C'est bien ce que tu dirais, ma petite Laure ?* Le jeune homme semble apprécier le panorama, autant –et peut-être même plus – que la sublime beauté de la baie. Je suis tout excitée, moi aussi. Pourtant, j'ai eu mon content au cours de la nuit précédente : Bertrand m'a vigoureusement besognée, au point de me faire grimper aux rideaux à plusieurs reprises. J'ai mis ce pauvre jeune homme dans un bel état ! Son jean, déjà près du corps, dessine une forme caractéristique : il est devenu trop étroit pour contenir ce superbe jaillissement.

A regret, il me dit de me mettre debout sur le muret.

-Sautez ! dit-il, je vais vous rattraper.

J'obéis, après avoir jeté à ses pieds mes chaussures, impropres à cet exercice. Il me rattrape. Dans l'opération, ma robe est retroussée jusqu'à la taille, ses mains ont frôlé ma peau nue, le soleil de Sicile éclabousse ma toison intime. Je me rajuste en hâte, tout en m'excusant. Il m'assure que *ça ne fait rien*, puisque je suis *bellissima*.

Il m'invite à prendre un verre. Je pense : *il va me draguer*.

A la terrasse du café, tout se passe à merveille. Il se montre très correct, malgré sa bite qui demeure congestionnée. Il ne tente rien, pas le moindre geste, pas la moindre proposition. Sa compagnie est très agréable : il est beau, bronzé, jeune, avec ce charme si particulier des garçons du sud.

Mon époux, lui, a trente-six ans. Douze ans de plus que moi. Quand il sera vieux, la différence se fera cruellement sentir : telle que je me connais, mon corps aura encore des exigences, auxquelles il ne pourra peut-être plus répondre. Malgré sa gentillesse, il faut convenir qu'il est fort laid.

*On ne peut pas tout avoir*, m'avait dit ma mère.

Tout en sirotant mon *Coca*, je l'écoute parler. Il est très volubile. Il me raconte sa vie de travailleur précaire : un mois chez un employeur, une quinzaine chez un autre... quelques semaines de chômage, du travail au black de temps à autre... Tantôt manutentionnaire, tantôt sur les chantiers... carreleur, gâcheur de plâtre, pousseur de brouette... Ce qu'il voudrait, c'est un travail stable dans le bâtiment ou le tourisme. Avec une bonne formation. Il est encore chez la *mamma*, avec une tapée de frères et sœurs.

Je me revois, accroupie sur le muret. Le garçon regarde sous ma robe. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser, et de ressentir un certain plaisir, une sorte de joie qui pétille en moi. Je suis pratiquement certaine que ce pauvre garçon est seul, qu'il n'a pas une tendre amie. Il n'a jamais l'occasion de contempler le sexe d'une femme, *et c'est pourtant si beau !* Peut-on imaginer une telle frustration ? Que je suis heureuse de lui avoir montré la fleur enchanteresse ! Heureuse et excitée : je me sens toute chaude. Je me caresse discrètement sous la table. Mon clito est tout dur, et ma petite fente intime, tout émue par le regard du jeune homme, est prête pour l'amour. Je n'attends plus qu'un geste, un petit air de mandoline, joué d'une main agile... Il ne le fait pas.

Nous avons fini nos verres. Je le laisse payer les consommations, par égard pour la fierté sicilienne.

On se sépare. Le garçon m'indique le chemin pour me rendre au funiculaire qui descend sur la plage. On se fait des signes d'amitié. On se dit même *au revoir*, comme s'il y avait la moindre chance qu'on se revoie. Il est toujours vit bandant, ce qui me flatte. Demain, il racontera sans doute aux copains *qu'il s'est farci la jolie Française*.

*Milieu de l'après-midi.*

Il m'a suffi de quelques minutes pour gagner la plage. J'ai loué une cabine pour passer mon minuscule bikini. Je n'ai même pas apporté de serviette, car je n'ai pas l'intention de me mouiller, je suis venue pour voir et pour être vue.

Installée sous un parasol de location, j'observe les jeunes, garçons et filles qui chahutent, et qui parfois se jettent brusquement à l'eau avec des gerbes d'écume. On me regarde beaucoup aussi. Les hommes surtout. Mon soutien-gorge bandeau ne couvre pratiquement que mes tétons, laissant à l'air libre deux merveilleux globes nacrés, serrés l'un contre l'autre, saillant au-dehors comme deux beaux fruits bien tentants. Ma culotte, de taille ultra basse, ne monte pas plus haut que le pubis, et j'ai ouvert nonchalamment les cuisses pour laisser libre cours aux imaginations...

D'un œil exercé, j'épie leurs réactions, tout en m'intéressant aussi aux femmes. L'une d'elles attire bientôt mon regard, c'est une jeune fille blonde, d'une vingtaine d'année, accompagnée de deux autres un peu plus jeunes. Elle leur dit quelques mots en français, puis les deux gamines se dirigent de nouveau vers l'eau. En passant devant moi, la jeune fille m'enveloppe d'un long regard. On remarque tout de suite un regard qui dure un peu trop longtemps pour être un simple examen des êtres et des lieux, la fraction de seconde de trop qui transforme un banal coup d'œil en caresse. *Elle est sensible à mon charme*. Elle est jolie, elle aussi, avec ses longs cheveux blonds attachés en chignon, son fin visage d'ange, sa bouche pulpeuse et ses grands yeux encadrés de longs cils. Mince, élancée, avec des rondeurs bien placées, son corps est une harmonie, elle en joue avec grâce et semble danser sur le sable. Et elle est aussi peu vêtue que moi.

J'ai soudain envie d'elle. Voilà dix jours, depuis la veille de mon mariage, que je n'ai pas tenu entre mes bras un doux corps de femme. Et cette envie s'impose comme une brûlure. *Tu te souviens, ma petite Laure, comme nous avons fait l'amour toutes les deux, la veille de mon mariage ? Nous étions ivres, l'une comme l'autre, car la tendresse et le désir enivrent autant que le vin. Nous n'arrivions plus à nous déprendre, et chacune cherchait à prodiguer à l'autre une jouissance encore plus grande, une jouissance inouïe, qui surpasserait toutes les autres.*

La jeune fille s'est arrêtée à quelques mètres de moi. Elle s'enveloppe dans un grand drap de bain, et je devine qu'elle va se rhabiller. Elle jette autour d'elle un regard inquiet. Elle a visiblement peur de laisser tomber le fragile rempart qui protège sa pudeur, ce qui la laisserait toute nue sur cette plage bondée.

C'est l'occasion rêvée. Je m'approche.

-Je vais vous aider, lui dis-je en français

Elle me sourit.

Je tiens dans mes mains les deux bords du drap de bain, pour lui permettre d'ôter prestement son maillot. Lorsqu'elle est nue, j'entrouvre la serviette pour regarder. Elle rosit mais ne dit rien. Elle est vraiment très belle de corps, avec ses deux seins bien ronds, aux

mamelons érigés, et son pubis renflé comme un fruit mûr et juteux, couvert d'un duvet ras, discipliné par l'esthéticienne... son ventre paraît resplendir tant le grain de sa peau est gorgé de jeunesse et de soleil, déjà légèrement patiné, avec - comme un sourire espiègle - la délicate boutonnière du nombril. J'avance ma main à la jointure des cuisses. Elle pousse un petit cri étouffé. Mes doigts s'allongent sur les lèvres intimes, massent doucement. Elle se laisse faire, sans bouger, sans chercher à se dérober ni à se défendre. Je glisse l'index dans la chatte, je sens le clitoris rouler sous mon doigt. Je masturbe. Doucement, tendrement.

Quelques minutes de bonheur pour toutes deux. Elle ferme les yeux, elle est cramoisie. Ses grandes lèvres sont entrouvertes, je lui explore la vulve en experte, du bout des doigts, prenant plaisir à m'arrêter à chaque orifice, à chaque repli de chair tuméfiée. Elle soupire longuement. Un souffle torride s'exhale de sa bouche, que j'embrasse vigoureusement, presque violemment, en la fourrant de ma langue comme je la fourre plus bas de ma main. Mes doigts sortent un instant de la vulve, s'égarant entre les fesses, effleurent un petit pertuis tout tendre que je masse avec l'index. Je sens qu'elle perd le souffle, elle va se pâmer ! Je lui insuffle l'air que j'expire... Ma main retourne à son sexe. Son clito est dur comme une bille d'acier. Je la pénètre de deux doigts joints. Je pistonne. Elle jouit. Elle me mouille les doigts. Je la laisse se rhabiller. Je l'embrasse doucement. Malgré la température de juillet, ses lèvres sont fraîches comme de la rosée.

*Je rentre chez moi, pleine de nostalgie. Là bas, en Sicile, je suis seule, sans une amie auprès de qui m'épancher, sans un corps de femme doux et tendre à caresser. J'aimais tant mes petites amies, je t'aime tant, ma petite Laure, et tu es si loin. Je n'ai que le souvenir de nos caresses et des doux moments que nous avons passés ensemble. Je vis dans l'espérance de reprendre tout cela, dès mon retour à Paris. Mais ici, sans amie de cœur, je m'ennuie.*

*Tu crois que je souffre d'une addiction ? Que je suis malade ? Ou est-ce simplement le soleil de Sicile qui m'a échauffé les sens ? Ils étaient tous si beaux ! N'est-ce pas une excuse ? Un peu de regret pour les deux garçons : l'aventure aurait pu être poussée plus loin... Mais, en matière d'hommes, je suis parée : j'ai mon époux. Et puis, il y a aussi ce gentil voisin... Ce sont surtout les deux filles que je regrette : la petite Japonaise si tendre, et surtout la jeune Française que j'ai rencontrée sur la plage... Une étreinte trop brève, qui me laisse sur ma faim.*

*Je t'embrasse et je te suce partout, jusqu'à l'orgasme !*

*Marie-Sophie*

## 10

### Une vieille dame pittoresque et charmante

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

Objet : *j'ai fait la connaissance de ta belle maman !*

Le lendemain matin, je me réveille fraîche comme une rose.

La nuit a effacé mes excès de la veille : le succulent festin avec ses grisants nectars, mais aussi les abus plus intimes, dont il ne reste plus que les signatures sur mon « carnet de bal ».

Il faudra que je le montre à Stéphanie, pour évaluer nos scores respectifs et désigner celle d'entre nous qui mérite la palme du vainqueur.

Je tire les rideaux de velours à ramages doublés de satin rose et le soleil rentre à flot dans ma chambre.

Ma chambre est toute mignonne, pleine d'un charme suranné que l'on devine intentionnel car elle est truffée par ailleurs des équipements les plus modernes. Il y a même une chaîne audiovisuelle avec télécommande.

La grande armoire de chêne dégage une odeur d'encaustique mais sur la commode, la maîtresse des lieux a fait déposer une coupe de cristal contenant un pot pourri. Tout rappelle l'ancien temps, jusqu'au lit à baldaquin dans lequel je viens de passer la nuit, et dont les rideaux sont assortis à ceux de la croisée...

La fenêtre donne sur le parc qui s'étend à perte de vue...

Des rectangles de pelouses, impeccablement tondues s'égaient en leur milieu de plates bandes fleuries agrémentées d'ifs taillés en topiaires, régulièrement alignés. Au centre, face à moi, des festons de buis s'étirent en dentelles vernissées, formant des entrelacs dans les creux desquels s'épanouissent des cannas, des dahlias, des rosiers tiges tuteurés, et même des plantes tropicales aux feuillages lancéolés, que mes faibles connaissances en botanique ne me permettent pas d'identifier. Ça et là, d'élégantes pergolas sont couvertes de rosiers grimpants, très prolifiques, qui étalent à l'envi leurs fleurs multicolores...

Pratiquement sous ma fenêtre, séparé du château par une allée sablonnée, je remarque un parterre de digitales pourpres, entouré d'une bordure de buis. J'ai toujours aimé ces plantes au port altier, avec leurs feuilles duveteuses et leurs cônes de fleurs en doigts de gant, roses à l'extérieur et d'un pourpre profond à l'intérieur... Une symphonie végétale qui réjouit l'œil.

Celles du château des Latrogne sont particulièrement belles, alignées comme des militaires à la revue... Pourtant, à l'extrémité la plus éloignée, une dizaine de tiges ont été ployées, cassées, saccagées, et les fleurs manquent à cet endroit, ce qui cause un trou dans le massif. On a l'impression qu'une bête s'y est vautrée.

Quel dommage !

Mais il ne faut pas se mettre en retard, car la baronne a prévu une excursion rassemblant tous les invités. Pas question d'y manquer ! Je dois y faire bonne figure, à cause des bonnes relations qui unissent ma famille à celle des Latrogne, et pour faire honneur à « mon rang ». Avec un peu de chance, je pourrai aussi joindre l'utile à l'agréable et draguer un peu.

Les femmes aussi ont le droit de pécho ! C'est ça, l'égalité. D'ailleurs, je dois retrouver Stéphanie, pour comparer nos tableaux de chasse.

Je prends une douche rapide dans la petite salle de bain attenante à ma chambre.

Je suis encore sous la pluie d'eau bien chaude quand on frappe discrètement à la porte. S'agit-il du beau domestique, celui qui a porté mes bagages dans la chambre hier ? Je l'ai bien repéré : j'ai l'œil et je suis toujours aux aguets.

Je m'éponge rapidement avec une serviette et je passe en vitesse mon peignoir de bain.

J'en ferme les deux pans avec un nœud très lâche. Si c'est bien lui, un geste maladroit de la main, soigneusement prémédité, fera s'ouvrir le nœud. Un accident ! Un accident *fortuit* !

Sublime apparition ! Vision de rêve !...Diane surprise au bain par Actéon. L'infortunée déesse n'a même pas le temps d'esquisser le moindre geste pour dissimuler ses charmes les plus intimes.

Il ne me restera plus qu'balbutier quelques excuses, à rougir (si j'y parviens), à conclure par un sourire et... à prendre mon temps pour refermer le peignoir.

Hypocrite ? Pourquoi pas ? L'hypocrisie est un art que toute femme doit exercer à la perfection, pour mieux manipuler le sexe qui se prétend fort, et obtenir de lui ce qu'elle veut.

Hélas, Ce n'est pas lui, c'est le majordome, le butler, comme dirait Bertrand. La cinquantaine, le cheveu gris, l'air grave. Il y a parfois loin du rêve à la réalité.

Je ferme énergiquement le nœud.

-Le petit déjeuner est servi dans le salon Renaissance, m'annonce le digne serviteur. Madame la Baronne vous y attend.

Compris. Je m'habille donc en hâte, pour ne pas la faire attendre, par respect pour cette dame âgée.

Pour cette journée, je m'habille « en civil », donc sans ma robe de demoiselle d'honneur, qui n'aura servi qu'une seule fois. Pour mettre en valeur la finesse de ma taille et le galbe de mon postérieur callipyge, je passe une jolie robe bleue, assez courte, bien serrée par une fine ceinture. Par cette chaude journée d'été, point n'est besoin de mettre quoi que ce soit en dessous, à part un redresse seins pour modeler délicatement mon buste. Je m'abstiens de fermer les trois premiers boutons du corsage pour offrir des perspectives aux regards...

Les longues promenades sous les frondaisons seront propices à d'agréables échanges... Ce n'est pas seulement en raison de la température qu'il convient d'être court vêtue !

Quelques minutes devant la coiffeuse suffiront pour me coiffer et me maquiller. Bien sûr, si j'étais attendue par un homme, je me plairais à faire durer cet instant, mais la simple politesse envers une dame âgée m'oblige à abréger ces préparatifs.

Ma chevelure est si bien disciplinée qu'il faut à peine quelques coups de brosse pour que mes splendides boucles de jais tombent joliment sur mes épaules. J'ouvre ensuite ma palette de maquillage. Très délicat le maquillage ! Il ne s'agit pas de forcer la dose, et de se peinturlurer comme une hétaïre. Il faut être à la fois sophistiquée et naturelle, divine et abordable, rayonnante et sympa... Mais tu connais mon adresse : je suis une experte dans l'art de la beauté. Un teint de pêche sur mes joues, une touche pour éclaircir mes paupières... Il ne me faut qu'une seconde pour recourber et noircir mes longs cils, et pour transformer ma bouche en cerise. Me voilà prête !

Lorsque je rejoins mon hôtesse, celle-ci m'invite à prendre place en face d'elle, à une petite table ronde près d'une grande cheminée de marbre au manteau abondamment sculpté.

Sur la nappe brodée, un service de porcelaine fine aux armes des Latrogne contient tout le nécessaire pour caler de solides appétits. De larges assiettes à filet doré sont surchargées à profusion de viennoiseries, de muffins, de gâteaux succulents... La baronne me fait signe de me servir sans faire de manières, comme entre vieux amis.

Je me verse donc une tasse de café brûlant et j'avise une tranche de quatre quarts que je dépose délicatement sur mon assiette avant de l'attaquer tambour battant avec une cuiller en argent, armoriée elle aussi, tout en buvant littéralement les paroles de mon hôtesse.

Je m'attends à ce qu'elle précise les modalités de l'excursion à laquelle elle a convié toute la noce. Mais elle attaque d'emblée un autre sujet.

-Ma petite Laure, me dit-elle, je sais que vous êtes la meilleure amie de ma bru, Marie-Sophie. Je souhaiterais que vous passiez quelques jours dans cette demeure. Vous partagerez notre vie de famille.

J'accepte sans hésiter cette proposition. Quelques jours au château me permettront de faire de nouvelles rencontres et d'enrichir mes connaissances sur les membres de l'espèce humaine, mes semblables.

-Vers onze heures, reprend la vieille dame, nous partirons tous ensemble en excursion, comme prévu. Mais d'abord, je dois rendre visite à mon Edouard.

Feu le baron Edouard... mort depuis plus d'un an. !

-Cela vous étonne ? Je procède toujours ainsi, lors des événements importants. Je rends compte à mon mari, je lui raconte tout.

La baronne termine son café à petites gorgées.

Dès que nous avons terminé, elle sonne pour ordonner au majordome de faire préparer la voiture.

La Rolls nous attend devant le perron. Nous prenons place toutes les deux côte à côte à l'arrière.

Nous prenons la direction du bourg.

Bien calée sur le siège moelleux, J'écoute poliment la vieille dame qui s'extasie sur la journée de la veille, un aboutissement, une apothéose pour elle. Et peut-être aussi, sans qu'elle le dise, un soulagement d'avoir enfin casé un rejeton si laid.

-Ah ! Marie-Sophie, s'exclame-t-elle. La belle Marie-Sophie ! Je ne doute pas qu'elle me donnera bientôt un petit-fils. Un enfant est une telle joie dans une maison !

J'acquiesce, bien sûr, abondamment. Je renchéris, j'en ajoute des tonnes...

-En vous écoutant, ma chère enfant, on devine que vous aspirez vous aussi au bonheur. Vous le méritez : vous êtes si belle et si douce ! D'une éducation parfaite : on voit bien que vous êtes issue d'une famille des plus honorables.

*Euh... Cherche-t-elle à me caser ?*

-Vous verrez, dit-elle, au cours du pique-nique vous ferez plus ample connaissance avec les autres invités.

-J'ai déjà fait quelques rencontres intéressantes, lui dis-je, sans détailler mes galipettes de la veille.

-A chaque mariage, précise-t-elle, nous prolongeons les festivités par une petite excursion en commun. Jeune gens et jeune filles apprennent à se connaître, c'est parfois l'éclosion de nouvelles amours... Avec un peu de chance, on se réunit à nouveau, douze ou quinze mois plus tard, pour un nouveau mariage. C'est déjà arrivé, vous savez.

*Diable ! Une réaction en chaîne ! Veut-elle faire de moi la prochaine victime d'un Cupidon armé d'un arc à répétition ?*

Mais elle ajoute, en souriant, ce qui accentue les ridules qui ornent les commissures de ses lèvres et le coin de ses yeux :

-Comme c'est romantique !

Nous arrivons aux premières maisons du village.

-Vous vous arrêterez chez Belfior, comme d'habitude.

-Bien, Madame la Baronne.

La voiture stoppe devant la devanture d'un fleuriste. D'un pas résolu, la vieille dame pénètre dans la boutique.

-Madame la Baronne n'a jamais pu se consoler de la mort de son époux, commente le chauffeur, dès que nous sommes seuls.

J'en suis fort étonnée, naturellement, mais je m'abstiens de tout commentaire sur les frasques de feu M le baron. D'ailleurs, en bon larbin, n'aurait-il pas dû, lui aussi, s'abstenir ? Un bon domestique est comme un meuble : il ne voit rien, il n'entend rien et surtout, il ne parle pas.

-Pour une femme amoureuse, dis-je sobrement, le deuil est éternel.

Je la vois sortir du magasin, en tenant triomphalement un petit bouquet d'anémones dont le prix ne doit pas dépasser la dizaine d'euros.

Comment cette femme riche à millions, et de surcroît inconsolable, peut-elle se contenter d'un bouquet si misérable ?

De prime abord, je me dis que richesse et radinerie sont deux compagnes inséparables, comme si l'une était la justification indispensable de l'autre. Voilà, du moins, ce qu'affirme la sagesse populaire. Puis je me souviens que la baronne est une Courance, des aristos désargentés qui ont toujours tiré le diable par la queue dans un vieux château délabré. Les habitudes d'économie durent parfois toute une vie, même quand on a épousé une grande fortune.

-Nous allons rendre visite à mon Edouard, dit-elle d'une voix flûtée, celle-là même dont elle userait pour commander un gâteau ou une sucrerie quelconque dans un salon de thé. Il faut que je lui fasse un compte-rendu fidèle de la merveilleuse journée d'hier !

Stupéfaite, je reste un moment silencieuse.

-Comme il aurait été fier, continue-t-elle, et heureux surtout ! Notre Bertrand ne nous a donné que des satisfactions. Mention très bien au bac, reçu dans les premiers à Polytechnique... A chaque fois, mon pauvre Edouard exultait ! Et maintenant, l'amour ! L'amour qui vient couronner un parcours sans faute ! Comme c'est merveilleux !

L'automobile vient de s'arrêter devant la grille du cimetière. Nous descendons tous les trois, y compris le chauffeur.

Tandis que nous marchons dans l'allée centrale, qui partage en deux parties égales le terrain couvert de tombes, la baronne poursuit sa péroraison :

-Bientôt, notre maison sera pleine des rires de nos petits enfants. C'est si beau la famille !

Elle soupire.

-Hélas ! Mon pauvre Edouard ne connaîtra pas cela ! Firmin, prenez donc un arrosoir.

Le chauffeur obéit, s'empare de l'un des arrosoirs mis à la disposition du public, et le remplit au robinet. Il nous accompagne, à distance respectueuse.

Nous voilà devant la tombe d'Edouard,

Le mausolée des Latrogne occupe dans le cimetière la surface de trois emplacements normaux : c'est un monument imposant de granit noir, qui écrase de toute sa hauteur les sépultures plus modestes regroupées autour de lui comme pour implorer sa protection. Histoire de bien rappeler aux habitants de la nécropole que la mort n'abolit pas la hiérarchie sociale.

-Nous n'avons même plus le droit, gémit la douairière, de nous faire enterrer sur nos propriétés ! Il nous a bien fallu faire faire un caveau au cimetière municipal.

La haute pierre tombale impeccablement polie porte en relief une grande croix taillée dans la masse, surmontée d'un Christ de bronze doré. Tout cela luit dans la gloire du soleil matinal. Sur le côté droit, une statue de marbre de Carrare représente une femme grandeur nature, éplorée, agenouillée, qui se penche vers une stèle où sont gravés les noms des membres de la famille qui ont établi leur dernière demeure en ce lieu.

Le nom d'Edouard s'y détache en grand, en lettre dorées sur le fond gris, avec son blason, son tortil, et tous ses titres. Ses décorations ont aussi été sculptées avec réalisme : cinq médailles avec leur ruban. A part la Légion d'Honneur, reconnaissable à sa rosette, je n'arrive pas à identifier les autres.

Sur le bord du monument, à peu près à l'endroit où se trouvent les pieds du défunt, un lourd vase de marbre contient un bouquet d'anémone. Le même que celui que la baronne apporte en offrande à son époux, mais passablement fané.

-Je viens au cimetière tous les samedis, commente-t-elle. Je n'y manque jamais. Je suis fidèle à *mes* morts.

Firmin récupère le bouquet défraîchi, puis vide l'eau du vase à côté de la tombe voisine. Enfin, il remplit le vase au moyen de l'arrosoir et le replace à l'endroit où il était auparavant.

La vieille dame y met son bouquet d'anémone. Elle se signe et se recueille un moment.

Ses dévotions achevées, elle nous fait signe et nous repartons à-travers les allées. Nous nous arrêtons devant une tombe nettement moins ostentatoire.

-Ma sœur aînée est enterrée là, nous dit-elle. Elle est morte il y a deux ans.

Sur la dalle, dans un petit vase de cristal taillé, on peut voir un bouquet d'anémones, le même que celui que Firmin tient encore en main, mais complètement avachi, décoloré, et dont quelques pétales sont déjà manquants. Ils sont tombés sur le granit en formant des taches gluantes de teintes malsaines...

-Ma sœur ! Ma chère sœur ! Que de souvenirs me revienne de ma petite enfance ! Elle était bien plus âgée que mon frère et moi, presque dix ans, et elle s'occupait parfois de nous comme une petite maman ! Thérèse, tu étais une si bonne personne, tout le monde t'aimait. Pourquoi es-tu partie si vite ?

Le rite se répète. Firmin récupère le bouquet en ruines, vide le vase et le remplit d'eau fraîche. La baronne y met le bouquet provenant de la tombe d'Edouard, puis elle se signe et se recueille.

-Soixante-huit ans, dit la baronne. Ce n'est pas un âge pour mourir ! C'est une maladie de cœur qui l'a emportée ! Ma pauvre Thérèse ! Elle est morte un peu plus d'un an avant mon mari.

A ce moment, je crois naïvement que la tournée est finie.

Mais Firmin a empoigné son arrosoir et se dirige d'un pas décidé vers de nouvelles contrées de l'empire des morts. La baronne le suit en trotinant.

Tout en cheminant, elle me narre un épisode supplémentaire de la saga familiale :

-Elle savait recevoir, sans faste excessif, mais toujours chaleureusement. Sa maison était celle du bonheur : chacun s'y sentait accueilli, reconnu, honoré. C'était quelqu'un, Thérèse ! Jamais un mot plus haut que l'autre. Jamais de dispute ! Elle s'entendait avec tout le monde, elle avait un mot affectueux pour chacun, et toujours le sourire...

Hum. S'entendre avec tout le monde ? Est-ce vraiment possible ? Soit elle n'avait pas de caractère, soit elle était mielleuse.

Nous nous arrêtons devant une tombe de modeste apparence : un simple tour en ciment délimite un rectangle couvert de gravier gris sur lequel on a posé une plaque de marbre portant l'inscription « regrets éternels » avec une rose en porcelaine... La croix de ciment portant le nom et les dates s'effrite et penche déjà quelque peu.

Accompagnant la plaque, un bocal vide a l'air de proclamer l'absence total de souvenir.

*Je me mord les lèvres pour ne pas rire : c'est un bocal de cornichons de la marque « Croq'Pikan », dont on a gratté l'étiquette ! Un grattage, maladroit et incomplet, qui laisse encore apparaître un fragment de condiment verdâtre.*

-Mon Dieu, s'exclame la baronne, on a volé les fleurs ! C'est la deuxième fois que cela se produit. C'est inadmissible.

Elle se tourne vers moi.

-Ma pauvre petite, dans quel monde vivons nous ? On ne respecte plus rien, pas même la mort.

Firmin toussote. Il a posé son arrosoir sur le sable de l'allée.

-Que Madame la Baronne m'excuse, bredouille-t-il.

-Oui ? répond-elle pour l'inciter à s'expliquer.

-J'ai cru voir le bouquet d'anémones sur le tas de déchets verts à côté de la guérite des outils. Je pense que c'est le gardien du cimetière qui l'a enlevé.

-Le gardien ? Mais de quoi se mêle-t-il, celui là ? Il était encore parfait, ce bouquet !

-Mais certainement, Madame la Baronne.

-Je n'aime pas beaucoup cela. Il faudra que j'en parle au maire.

Firmin remplit le bocal jusqu'à mi hauteur. Celui-ci est maintenant apte à recevoir le bouquet provenant de la tombe de Thérèse et qui entame donc gaillardement sa troisième semaine.

La douairière égalise un peu le gravier autour du bocal. Ce travail achevé, elle se signe et murmure quelques paroles.

Rassérénée, elle entame les présentations :

-C'est Victoria, ma belle-sœur. Elle est morte il y a deux ans. Mon pauvre frère l'a poignardée au cours d'une crise de délirium.

Elle est en veine de confidences. Visiblement, elle n'est pas prête à tolérer que j'ignore quoi que ce soit des péripéties familiales.

-Pensez donc ! Avec un couteau de cuisine ! Un simple couteau de cuisine ! Ce pauvre Marc, comme elle l'a rendu malheureux ! Il a fait une mésalliance, d'ailleurs mes parents ne l'on jamais reçue à la maison. Quand Marc leur rendait visite, il y allait seul.

Le cérémonial se reproduit, identique. Firmin verse un peu plus d'eau dans le bocal. Tout en disposant son bouquet, elle répète :

-Un couteau de cuisine ! Pensez donc ! Quelle honte pour la famille !

Quelle déchéance, en effet, quand on a reçu du Roy Louis XV un blason et le droit de porter l'épée !

Après un bref instant de recueillement, elle poursuit sa diatribe :

-Elle était d'une famille quelconque. Quelconque ! Ah, que ce mot est terrible ! Quelconque... Ses parents étaient enseignants, je crois. Peut-être même de simples instituteurs. Elle l'a embobiné, ce pauvre Marc. Elle devait connaître de ces trucs...

-Des trucs ?...

-Des trucs pas très propres, dont je préfère ne pas parler en ce lieu consacré.

-Vous ne croyez pas qu'elle l'aimait ?

-Pensez-vous ! Elle n'était intéressée que par l'argent. Mais ça n'a pas marché : nos parents n'ont jamais voulu les aider. D'ailleurs, elle n'était pas mariable : elle n'a même pas eu d'enfants.

La bouche de la vieille dame se tord en un rictus de mépris

-Elle a fait deux fausses couches. Ce n'était pas une vraie femme. Mon frère n'a même pas eu la joie d'être père. Avec mon Edouard, on a parfois consenti à lui rendre visite, et même à dîner chez elle. C'était plutôt pour complaire à mon pauvre frère, et par pitié pour elle... Elle était mielleuse comme pas deux ! Ses paroles, son visage, son sourire, tout sentait la fausseté à cent pas. Et radine avec ça ! Il fallait voir ce qu'elle nous servait ! Des gros haricots, des ragoûts baignant dans la sauce... De la nourriture bon marché.

-Elle n'avait peut-être pas les moyens...

-Ma pauvre petite ! Vous êtes bien naïve, ou bien indulgente. Elle était radine, voilà tout ! D'une avarice sordide. Comme toute sa famille. Regardez comment ils l'ont enterrée : une vieille concession, et on met le cercueil à même la terre. Inimaginable ! Quand mon pauvre frère partira, je le ferai ensevelir dans le caveau de notre famille, où il reposera à côté de Thérèse, notre sœur bien aimée, et non avec cette femme qui lui a causé tant de chagrin. C'est à cause d'elle qu'il s'est mis à boire, c'est elle qui l'a rendu fou. Maintenant, il est à l'asile, au cours de l'instruction, le psychiatre l'a déclaré irresponsable de ses actes...

L'arme au pied... Je veux dire l'arrosoir, Firmin écoute impassible ce récit qu'il a du entendre bien des fois. C'est comme un meuble : sa présence ne compte pas. Mais moi ?

-Vous me confiez tous ces secrets alors que vous me connaissez à peine...

-Ce ne sont pas des secrets : l'affaire s'est étalée dans tous les journaux. Je voudrais simplement que vous me compreniez : j'ai eu une sœur, si bonne que je la pleure encore chaque jour, une vraie sœur. Mais Victoria, ce n'était qu'une belle sœur, rien qu'une belle sœur, et encore ! Une belle-sœur, vous savez, ce n'est pas une sœur.

Ah, les belles-sœurs ! Qu'elles les trouvent minables ou qu'elles les envient, qu'elles les trouvent sottes ou au contraire trop malines, de toute façon les femmes détestent leurs belles-sœurs.

Je me hasarde à objecter :

-Mais Madame, puisque vous ne l'aimiez pas, et qu'elle vous rendait la pareille, pourquoi lui apportez-vous des fleurs ?

Elle me regarde, stupéfaite, mais aussi quelque peu choquée, comme si je m'étais mise à danser sur la tombe en faisant tournoyer ma jupe.

-Ma pauvre petite, répond-elle, je dois rester fidèle à *mes* morts !

Je remarque le possessif. Dans certains milieux, la mort ne vous fait pas sortir du *système* : vous restez un bien familial. Et même si on ne vous aime pas.

De retour au château, en attendant le départ pour l'excursion, la baronne me fait l'honneur de ses appartements.

D'après ce que tu m'as dit toi-même, ils se composent, outre sa chambre, d'une vaste salle de bains avec d'un dressing attenant, et d'un salon où la dame reçoit ses visiteurs. Sans me faire pénétrer plus avant, elle me fait asseoir dans cette pièce d'apparat, sur un canapé de cuir blanc.

Sur la table basse, dans un cadre d'argent en forme de cœur, je remarque la photo d'un homme âgé, dont un coin est barré d'un crêpe noir.

-Mon mari, précise la baronne, comme s'il en était besoin.

En l'examinant plus attentivement, je lui trouve une certaine ressemblance avec ce beau larbin qui a porté mes bagages.

-Il était beau, n'est-ce pas ?

J'en conviens. Voilà la cause probable des cornes de madame la baronne ! Car elle est fort laide, la pauvre !

Ou plutôt non. Réflexion faite, un cavaleur reste un cavaleur, même si son épouse est jolie.

-Ah ! Ma chère petite, soupirez encore la douairière, si vous l'aviez connu ! Toutes les femmes l'admiraient, toutes avaient pour lui les yeux de Chimène ! Mais lui n'avait d'yeux que pour moi...

*Les yeux... Peut-être ! Mais le reste ?...*

-Avec les autres femmes, il se montrait aimable, mais sans plus, par simple politesse, sans aucune arrière pensée... Le sexe ? Il n'y pensait guère. Ce qui est si important pour la plupart des hommes, ce qui est souvent pour eux un sujet de fierté, passait au second plan pour mon Edouard, bien après le travail, le devoir, et l'amour profond qu'il me portait ainsi qu'à sa famille. Ne trouvez vous pas, ma chère enfant que le sexe gâche l'amour ? Qu'il pervertit les sentiments les plus nobles, au point de compromettre irrémédiablement la tendresse au sein du couple ? Le sexe est l'ennemi de l'amour.

J'acquiesce avec enthousiasme, tout en tirant sur ma jupe pour dissimuler mes cuisses... Le plus possible.

-C'était un amoureux parfait, poursuit-elle, un galant comme il n'en reste plus guère ! Certes, Il ne se perdait pas en longues déclarations d'amour, sa pudeur naturelle s'y refusait, tout comme la mienne. Sur ce point, nous étions faits de la même pâte et notre ressemblance était parfaite. Mais les serments d'amour ne valent rien, ce sont les gestes d'amour qui comptent. Edouard s'exprimait par ses regards, par sa main qui se posait sur la mienne, ou sur mon épaule, par l'appui indéfectible qu'il m'apportait chaque fois qu'un nuage passait dans ma vie... A tout moment, il avait pour moi une charmante attention, une marque de tendresse qui m'allait droit au cœur... Même Dans ses voyages d'affaires, quand je ne pouvais pas l'accompagner, il n'omettait jamais de me rapporter un souvenir, un cadeau, pour me montrer que, même au loin, il ne pensait qu'à moi. Bien sûr, il n'oubliait jamais ni ma fête, ni mon anniversaire, ni de rappeler ce jour où, pleins d'émotion, nous nous sommes rencontrés...

La vieille dame ferme les yeux, pour mieux s'abstraire du présent et revivre intensément sa passion.

-Notre anniversaire de mariage ! Il fallait voir la fête qu'il faisait célébrer au château ! Les présents fastueux, les corbeilles de fleurs rares aux senteurs enchanteresses ! Tout cela en mon honneur, comme un culte rendu à l'amour dont j'étais à ses yeux la prêtresse.

Des corbeilles de fleurs ?... Tel père tel fils, si j'en crois ce que tu m'as dit. Mais qu'offrait-il à ses maîtresses ? La baronne ne le sait pas, ou elle feint de n'en rien savoir... Car de bonnes âmes, j'en suis sûre, on dû le lui chuchoter assez fort derrière son dos.

-J'ai toujours fait confiance à mon mari. Une confiance absolue, totale. D'ailleurs, je n'ai jamais eu connaissance de la moindre médisance sur son compte, ni découvert la moindre preuve de trahison... Sa vie était claire, limpide, tout comme la mienne...

Elle savait tout, mais elle s'est construit ce long tunnel pour rendre sa vie supportable.

-Ah, ma chère enfant, comme c'est merveilleux l'amour ! L'amour total et sans réserve qu'un homme et une femme se donnent l'un à l'autre. Je vous souhaite de connaître, vous aussi, un tel amour. Vous êtes une personne de qualité, vous le méritez.

*Hum !... Moi, je ne suis pas d'un caractère à me laisser cocufier sans rendre la pareille au centuple. Merci quand même.*

-Je suis très touchée par l'estime que vous avez pour moi.

Puis, par complaisance, j'ajoute :

-Comme toute femme, j'espère moi aussi être visitée par le dieu d'amour...

-Ma modeste chambre, dit-elle encore, j'en ai fait le temple de l'amour entièrement dédié au souvenir d'Edouard.

Je vois. Sur le mur opposé, à côté d'une bibliothèque vitrée en acajou verni, trône le portrait en pied de son époux. Huile sur toile, dans un grand cadre tarabiscoté doré à l'or fin.

-Peint par Credenzi, lui-même ! A votre âge, ce nom ne vous dit rien, mais c'était un peintre très connu à l'époque... Le peintre des célébrités. Il a réalisé ce portrait d'après une photographie. Edouard n'aurait jamais eu le temps de poser...

*Je m'en doute... Avec toutes ses obligations !*

Plus loin, près de la lourde tenture qui dissimule la porte de la chambre, une jaquette démodée trône sur un valet, surmontée d'un haut de forme à huit reflets...

-Cela vous paraît étrange ? susurre mon hôtesse. C'est celle qu'il portait le jour de son mariage. Je ne pourrai jamais m'en séparer.

Souvenir... reliques...

Sous un globe posé sur la commode de marqueterie, je distingue vaguement un objet blanc. La baronne m'invite à me rapprocher.

-Ma couronne de fleurs d'oranger, dit-elle, la voix tremblante d'émotion. Avec un morceau de mon voile...

En effet. Je peux voir nettement les fleurs défraîchies et le fragment de tulle grisâtre.

-Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Une petite boule pleine de liquide, qui contient un modèle réduit du Sacré Cœur. Un de ces objets quelconques que l'on trouve parfois chez les « ploucs ». La douairière le secoue et de la neige tombe sur le monument.

-Edouard me l'a ramené de Paris. Il avait de l'humour, *mon* Edouard ! Nous nous amusons bien, tous les deux.

A cette évocation, un profond soupir s'exhale de sa poitrine...

-Edouard... Mon pauvre Edouard, dit-elle, les yeux brillant de larmes, tu ne m'as fait de la peine qu'une seule fois : le jour où tu es parti...

Pauvre baronne ! Le chagrin ne s'éteindra donc jamais ?

Le cousin Eudes, outre d'être un pique assiette, est un fort méchant homme de se moquer de sa cousine sentimentale.

Elle prend doucement sa main dans la mienne, comme si nous étions deux amies du même âge.

-Ma chère enfant, dit-elle, vous l'avez compris ; pendant toute ma vie, je n'ai vécu que d'amour. Nous formions un si beau couple, Edouard et moi. Un couple uni, exemplaire, nous nous sommes aimés à la folie, depuis nos vingt ans, jusqu'à la mort. Toute ma vie est amour, je ne pense qu'à l'amour... Si je vous disais... Oui, je peux vous le dire, n'est-ce pas ? Je peux avoir en vous toute confiance ?

D'un signe de tête et d'un sourire, je l'assure qu'elle peut se fier à moi.

-D'ailleurs, continue-t-elle, ce n'est pas ridicule. Figurez-vous que dans ma chambre j'ai un appareil de télévision. Mais je ne le regarde presque jamais : ces émissions modernes sont bien trop vulgaires ! De la grosse rigolade, avec des gros mots en guise de traits d'esprit. Ou encore des crimes, du sang, de la brutalité... Très peu pour moi. Je préfère la lecture. De jolies histoires de gens qui s'aiment... Tenez, comme celle-ci.

La baronne me tend un livre :

« Amélie au cœur de braise » d'une obscure autrice : Sarah Surgeon

J'imagine tout de suite le texte sirupeux.

-Vous devez être déçue, vous une intellectuelle, que je ne lise pas les grands auteurs, les classiques...

Les grands auteurs ? Ils sont parfois bien fleur bleue ! Victor Hugo... Et même Emile Zola ! Oui, Emile Zola en personne... Et les autres, presque tous. Ils n'ont pas dédaigné de tremper leur plume dans l'eau de rose, jusqu'à verser dans le cucul, voire même dans le gnanngnan, qui en est la forme la plus achevée...

-Amélie, reprend-elle, c'est presque mon prénom. Je m'appelle Marie-Amélie. La jeune femme au cœur de braise, c'est moi ! Je vibre à toutes les péripéties de ce merveilleux roman, au point qu'il me semble que je le vis moi-même !

La jeune femme... Comme vous avez raison : on est toujours jeune, quand on aime. L'amour est un élixir de jouvence.

-Je sais que vous ne me trahirez pas, que je peux vous dire tous mes secrets...Figurez-vous que je suis friande de ce magazine...

Je lui adresse un sourire complice

-Quel magazine ?

-Je n'ose pas vous dire le titre... Vous allez vous moquer.

-Pas du tout, je vous assure. Pas du tout.

-Un magazine de romans-photos, achève-t-elle à voix basse. J'envoie Firmin, mon chauffeur, l'acheter pour moi chez le marchand de journaux. Il dit que c'est pour sa vieille tante ! Pour m'assurer de son silence, je le soudoie en payant sa grille de loto. S'il m'arrive de l'acheter moi-même, je le dissimule dans le Figaro Economie en sortant de la boutique !

Cette fois, je ris franchement.

-Il va être onze heures, dit-elle. Nous allons rejoindre les invités... Vous allez faire la connaissance de ma fille, Alix.

Elle me tend une photo, insérée dans un porte carte qu'elle vient de sortir de son sac à main.

Surprise ! Elle ne ressemble pas du tout à sa mère, ni à son frère aîné. C'est même une très jolie jeune fille, avec son flot de cheveux auburn, luisants, et sa bouche finement découpée...*Elle est presque aussi jolie que moi ! Pas tout à fait, mais presque...* Ses yeux sont d'un bleu profond, une couleur magnifique, ultramarine, une mer qui donne envie de s'y noyer. Voilà pourquoi je ne l'avais pas repérée dans la nef : je cherchais une laideronne, et non une beauté !

A vrai dire, elle ressemble à ce jeune domestique qui a porté mes bagages, hier soir. Elle ressemble aussi, trait pour trait, à l'homme peint huile sur toile par Crédenzi : elle a capté toute la beauté et le charme de son père, et n'a rien laissé à ce pauvre Bertrand.

-J'ai toujours sur moi les photos de mes enfants. Et aussi ce médaillon...

Elle me le montre. C'est un petit médaillon en or, avec une photo miniature d'Edouard.

-Il contient une mèche de ses cheveux, dit-elle. Il les perdait par poignées le jour de sa mort !

Une larme cristalline glisse sur sa figure ingrate en laissant une trace brillante sur la joue ridée.

# 11

## Projets...

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Petite Laure chérie,*

Le soir, lorsqu'il est de retour après une journée consacrée à ses affaires, Bertrand se montre toujours aussi pressé. La nuit, c'est un amoureux parfait, qui me comble d'attentions charmantes, et qui se montre aussi très tendre. Dommage que la nature ait été si ingrate envers lui : il n'a pas le physique qui s'accorde avec son cœur.

De jour, par contre, il est dur en affaires, retors, et même quelque peu rapace. Sa nature est double : avec moi, il est adorable. Avec ses concurrents, c'est un tueur. Il me fait penser au roman Dr Jekyll et Mr Hyde !

Je crois qu'au fond, c'est un grand romantique.

*Hélas ! Il se montre peu créatif en matière d'érotisme. Et c'est à moi d'organiser tout ce qui est un peu cochon, sans dépasser les limites permises à une épouse.*

Hier soir, dîner aux chandelles. Selon mes instructions, les domestiques ont préparé un succulent repas, déjà disposé sur la table. Bien que nous ne recevions personne, j'ai mis une superbe robe du soir, très décolletée (j'ai mes projets) et une somptueuse parure de bijoux : collier, bracelet et pendants d'oreilles en or jaune et rubis. Lui, en smoking, pantalon noir et veste blanche, rasé de frais, parfumé, s'est fait beau pour me séduire. *C'est l'intention qui compte*, et je dois dire qu'il y a presque réussi : l'amour le transfigure et lui donne du charme. Je suis chavirée.

Toute la soirée, nous jouons au chevalier et à la princesse. Je suis redevenue une petite fille, prête à donner son cœur. Il s'agenouille devant moi pour me baiser la main... Nous sommes deux gamins ! Il débouche les vins les plus capiteux, puis nous dînons dans la clarté des deux grandes girandoles posées sur la table. Il faut prendre des forces, pour préparer nos activités nocturnes.

Dès la fin du repas, notre entrevue prend un tour nettement plus coquin. Bertrand sollicite galamment mes faveurs, et sitôt mon assentiment obtenu, il retroussé ma jupe. En dessous, je porte cette jolie guêpière rose que nous avons choisie ensemble et une mini culotte presque entièrement transparente. Les hommes adorent les petites culottes, surtout lorsqu'ils peuvent contempler, à travers une étoffe diaphane, nos charmes les plus secrets. Bertrand ne fait pas exception : il aime me l'enlever, ça lui donne l'impression de jouer à la poupée.

Moi, je suis un peu ivre, embrumée d'une légère fumée consécutive aux nectars qui ont ensoleillé notre repas. Mais, lorsque je sens ma croupe dénudée, ma culotte au niveau des jarretelles, je reviens à moi.

Le sexe me réveille et me trouve toujours d'attaque.

Bertrand est prêt, lui aussi. Je reconnais tout de suite la raideur caractéristique de Priape, qui tend le pantalon. Pour l'exciter encore plus, je m'enfuis. Enfin, je fais semblant. C'est dur de se sauver lorsqu'on a envie d'être rattrapée ! Il me saisit dans l'escalier. S'ensuit un corps à corps rapide : je suis de nouveau troussée.

*La jupe complètement relevée, étalée comme une corolle ! Cul nu.*

Fantasme de viol, pour lui comme pour moi. Ça nous excite à mort. Je pousse un grand cri, j'escalade encore une ou deux marches avant de m'affaler sur les genoux, les

cuisses entravées. Il est derrière moi, une pluie de baisers s'abat sur mes fesses et sur le troublant sillon qui les sépare. Puis il place sa tête entre mes jambes et, dans cette position, se livre à un cunni ! *Oui, un cunni !* Il s'y est mis ! J'ai tellement insisté. Toute inhibition est brusquement levée face à cette pratique entre époux, il est même devenu un véritable artiste en la matière : doucement et longuement, sa langue butine les parties les plus sensibles de ma vulve avant de s'enfoncer dans ma grotte d'amour. J'ai l'impression qu'il n'en est pas à son coup d'essai, et même qu'une longue pratique peut seule expliquer un niveau d'expertise si soudain. Secrètement, je rends grâce à toutes celles qui ont participé à cette formation de parfait galant homme. Il connaît le sexe de la femme sur le bout du doigt... Sur le bout de la langue, devrais-je dire ! La langue dans la fente, il butine partout, sans oublier aucun de mes jolis bijoux. Il leur rend hommage à tous. Il insiste longuement sur le clito. Tu es bien placée pour savoir que j'adore ça, et pour te faire une idée de l'état dans lequel me met cette gâterie. Puis, la langue se déplace, effleure chacun de mes tendres orifices, et semble se délecter des nectars et des arômes qui s'y trouvent. Je crois que je vais devenir folle ! Enfin, il me fourre le con, aussi loin qu'il peut. Sous cet hommage puissant, je suis à deux doigts de jouir. Je suis obligée de le supplier de faire une pose, pour retarder l'orgasme et me réserver pour le coït.

*C'est qu'il faut penser à Madame mère, et à ses projets ! Il faut être sérieux, même dans la baise. Surtout dans la baise !*

Je me sauve dans le corridor, à quatre pattes, en riant comme une petite folle. J'ai perdu mes escarpins dans l'escalier, et un de mes bas s'est détaché et s'est mis à tire-bouchonner. Je suis chouette ! Bertrand m'attrape par l'ourlet de ma robe et me tire brusquement vers lui. Je me retrouve sur le dos, les quatre fers en l'air. C'est un nouveau combat. Tancrede contre Clorinde. Mais je suis une Clorinde qui aspire à la défaite ! Cette fois, je perds complètement ma culotte, qui s'affale mollement sur le tapis du corridor.

-J'ai gagné ! s'exclame Bertrand.

Mais la bagarre continue. Baroud d'honneur. Pour marquer quelques points, je lui attrape la braguette et je déboutonne. Hélas ! Pas moyen de sortir l'engin congestionné ! Alors, je défais la ceinture et je tire violemment. Ça craque. Les boutons sautent. La pine apparaît tout entière, longue, raide, somptueuse. Bertrand s'arrête, stupéfait. Il a retrouvé la tigresse de sa nuit de nocés.

-A ton tour ! lui dis-je en prenant le sexe en bouche.

Ma langue se darde sur le prépuce, la pince de mes lèvres fait le reste. Je suce. Je tète le bout. J'enfourne tout. Le gland arrive contre ma glotte, les couilles ballottent à dix centimètres de ma bouche. Je la sors, pleine de salive, et ma langue travaille de nouveau. Bertrand gémit, effrayé par ma voracité, mais ravi quand même. Sa pine se tend, je sens comme un frémissement : il est sur le point de juter.

-Arrête ! supplie-t-il à son tour. Arrête.

J'ai oublié ! Il faut que la semence soit lâchée dans le vase idoine. Bertrand, par-dessus tout, veut devenir père. Tout chaud lapin qu'il est, il travaille pour la bonne cause.

-Pouce !

Je me relève complètement. Ma robe pendouille autour de moi, elle est fripée, pleine de faux plis, aussi élégante qu'une serpillère. Je me débarrasse en hâte du bas qui tirebouchonne, que j'abandonne sur place. J'attrape mon mari par la main et je le tire

d'autorité. Je n'ose le mener par le bout de la bite, de crainte d'une éjaculation précoce catastrophique pour ses projets.

Au bout du corridor, il y a une chambre. Ce n'est pas notre chambre, mais elle fera l'affaire tout de même. D'une traction brusque, j'oblige Bertrand à entrer. Je m'agenouille sur le bord du lit et je retrousse complètement ma robe.

Le message est clair : il me faut une levrette. Et tout de suite !

Bertrand décode cinq sur cinq. La verge dilatée, gluante de salive, m'arrive entre les cuisses. Je la chevauche comme une amazone ! Elle pénètre facilement dans mon con abondamment lubrifié.

Que c'est bon ! Bertrand me ramone énergiquement. L'orgasme frappe comme la foudre, l'onde ignée du plaisir secoue mes tripes comme une tornade. A travers la brume rose du plaisir, je sens le geyser planté en moi, qui m'arrose de sa liqueur brûlante, qui paraît ne jamais vouloir finir, ne jamais pouvoir s'assouvir...

Enfin, nous nous couchons, recrus de plaisir. J'enlève ce qui me reste sur le corps avant de passer cette jolie nuisette courte que nous avons achetée ensemble. La blanche, avec des dentelles... Quand je me glisse entre les draps, elle se retrousse jusqu'aux aisselles. Bertrand, lui, décide de se passer de pyjama. Je m'endors comme une masse.

Au petit matin, je suis réveillée par une verge bien dure, qui s'immisce entre mes cuisses et demande à rentrer. Nous faisons l'amour, en levrette, couchés sur le côté, d'une façon bien pépère qui contraste avec nos étreintes sportives de la veille. Mais avec autant d'efficacité.

Juges-en plutôt ! Bertrand a commencé par glisser ses mains sous ma nuisette. Il m'a longuement peloté les seins, prenant plaisir à faire gonfler les tétons... Tu m'as suffisamment pratiquée pour savoir que cela me met littéralement en rut. Je lève une cuisse pour lui laisser le champ libre. Une main s'introduit en premier, prend appui sur ma fesse et s'allonge contre mon pubis. O merveille ! Il me caresse la fente d'une façon sublime : un doux va et vient le long de mes lèvres alterne avec de délicieuses branlettes au clito. Je sens tout de suite ma chair s'épanouir, et ma moule se faire accueillante et moelleuse. Enfin, arrive le plat de résistance : une pine dure comme un manche de pioche, qui s'enfourne et qui pistonne, énergique et tendre, tout à la fois. Une telle aubade me fait fondre : je suis bientôt secouée par les spasmes d'un puissant orgasme, tandis que Bertrand m'arrose d'importance.

Ayant bien travaillé pour la descendance de Bertrand, je me rendors.

Je te raconte tout, ma petite Laure, en espérant que l'évocation de ces détails me permettra de retrouver la divine ardeur de l'amour et la fureur du coït. Qui sait si je n'aurai pas un nouvel orgasme en écrivant ces lignes ? Peut-être même que ton joli petit con se mouillera en me lisant ? Rien ne pourrait me causer davantage de plaisir, ce serait comme faire de nouveau l'amour avec toi. Par voie épistolaire, en attendant mieux, à mon retour.

Le lendemain, dans mon lit, j'entends les domestiques ramasser mes affaires, dans l'escalier, le corridor et jusque dans la chambre du bout, où j'ai abandonné ma robe, fripée comme une vieille guenille... Elles ignorent que je suis encore dans la chambre. Elles commentent en ricanant. Tu imagines leurs propos ? Je comprends très bien l'italien : elles ne me ménagent guère !

Lorsque je me lève, onze heures sonnent. Bertrand, lui, est déjà parti pour un rendez-vous d'affaires. Il m'avait prévenue que je serais seule pour le déjeuner.

On me sert avec déférence, presque avec obséquiosité. Le majordome, qui m'a avancé mon siège, le sommelier qui sollicite mon choix pour le vin, qui remplit mon verre dès qu'il est vide, le serveur qui m'apporte mon assiette sous une cloche d'argent, ne disent rien. Ils ne parlent pas entre eux, leur visage est impénétrable. Mais je sais qu'ils ont écouté les récits des femmes de chambre, ils pensent à mes dessous épars aux quatre coins de la maison, à ma robe froissée, aux lits défaits. A l'office, on a bien rit de nos frasques nocturnes. Intérieurement, ils en rient encore.

Sur le visage impassible du *butler*, je peux lire, en toutes lettres : « *qu'est-ce qu'elle a encore pris !* »

Non sans une certaine admiration pour la virilité de son patron.

Mais moi aussi, je suis fière. Fière d'être belle, fière des désirs que j'inspire et des plaisirs qu'on m'offre. Fière de la vitalité de mon corps, de ma sensualité, de mes jouissances... Mentalement, je tire la langue à l'homme en habit noir.

Dès le début de l'après-midi, Mario se présente à la villa. Il m'apporte un énorme bouquet de fleurs.

-C'est pour vous, précise-t-il. Elles viennent de mon jardin.

C'est l'heure où les domestiques se retirent pour rentrer chez eux. Ils servent le café au salon avant de prendre congé.

-Monsieur le Baron m'a demandé de passer, dit Mario.

Me souvenant qu'ils sont amis d'enfance, je rectifie :

-Bertrand ?

-Oui, Bertrand. Je dois voir avec vous pour certains aménagements...

-C'est vrai. Il m'en a parlé, à moi aussi.

« Tu vas faire la connaissance de notre voisin Mario Belvicino », m'a-t-il dit, « c'est un ami d'enfance. Il travaille dans le bâtiment et, comme je souhaite moderniser la villa, je ferai peut-être appel à lui pour les travaux ». « Il n'a pas une grande envergure », a-t-il ajouté, « mais c'est un garçon sympathique, et pour la maçonnerie, il travaille bien ». Avant de conclure : « Comme c'est mon ami, je lui proposerais bien un poste de petit cadre dans une de mes filiales... Mais il préfère sûrement sa petite vie médiocre. Le travail au grand air, le soleil, un petit verre de rosé... voilà tout ce qu'il lui faut ! »

Quoi qu'il en soit, la venue de Mario me met en joie, même si je me suis interdit de me donner de nouveau à lui. Il est beau, de compagnie agréable. Ces aménagements vont me donner de multiples occasions de le voir, et ce n'est pas pour me déplaire !

-Il m'a parlé d'un ponton, pour amarrer un bateau, dit le jeune homme.

-Oui. Mon mari veut acheter un voilier, peut-être même un yacht. Le ponton existant est trop petit.

-Il y a aussi un mur à construire, je crois.

-Oui. Une sorte de mur de soutènement, sur le côté ouest du parc. Bertrand veut aménager un talus paysagé, avec des bouquets d'arbres, des massifs de fleurs. Il faut retenir la terre.

Nous sortons tous les deux pour nous rendre compte sur place. De nouveau, nous marchons sur le gravier. Le souvenir de notre première *entrevue* s'impose à ma mémoire.

Mario s'apprête à prendre congé. Soudain, mon regard tombe sur le gros bouquet de fleurs du jardin qu'il vient de m'apporter... Je l'avais posé sur la table sans le remercier.

Malgré la modestie du présent, je suis profondément touchée qu'il ait pensé à moi. Je prends Mario par les épaules, et je l'embrasse sur les deux joues. Je me serre contre lui, assez longuement pour lui faire sentir la rondeur de mes seins et leur douceur. Il rougit. Malgré nos vêtements, mes tétons durcis ont exprimé toute la force de mon désir.

-Vous étiez si belle, l'autre jour, murmure-t-il.

-Oui. Mais je suis mariée. Mariée à votre meilleur ami.

Il hésite, ne sachant quoi dire. Il me prend par la taille.

Je l'effleure du bout des doigts. Sa queue est raidie, Mario est prêt pour l'amour.

Malgré ma nuit agitée, j'en ai très envie, moi aussi. Hélas ! Il ne faut pas que le moment d'égarément qui nous a emportés lors de notre première rencontre se reproduise. Je dois être loyale envers Bertrand et lui garantir l'authenticité de sa descendance.

-Je vous aime, dit-il enfin.

Cette fois, je ne proteste pas. Ses deux mains s'introduisent sous ma courte jupe et remontent doucement le long de mes cuisses.

-Ne montez pas trop haut, lui dis-je. Ce ne serait pas raisonnable.

*Surtout que, par cette chaleur, je n'ai pas mis de culotte.*

Il n'en tient pas compte. Des caresses douces comme un zéphyr se font sentir sur mes fesses nues puis enveloppent ma motte. Ses doigts jouent avec ma toison intime...

Je lui souris doucement, tout en l'exhortant :

-Soyez sage ! Je suis en voyage de nocces ! Je ne peux pas vous laisser entrer dans le temple de l'amour, vous le savez bien. Ce temple est réservé à mon époux.

J'ai serré fortement mes cuisses, pour lui interdire tout accès à la vulve.

Malgré cette précaution, je la sens s'émouvoir. Déjà, mon petit bouton s'est épanoui et mes nymphes se sont entrouvertes : chaude et humide, ma chatte crie son désir !

*Que peut faire une pauvre femme, quand son corps exige son dû ? Comment résister à l'appel pressant de l'amour ?*

Je lui répète :

-Soyez sage. Par-dessus tout, mon époux veut un enfant. Il multiplie les efforts pour cela, et j'ai arrêté toute contraception. Quand je quitterai la villa pour rentrer en France, je serai enceinte. Il ne faut pas qu'il y ait des doutes sur la paternité.

-Je comprends, répond-il en ôtant ses mains.

-Ne soyez pas triste ! J'aurai sans doute recours à vous pour quelques caresses particulières. Et puis, plus tard, sais-t-on jamais ?

-Je vous appartiens corps et âme. Je serai toujours là pour répondre à vos désirs.

Voilà qui est bien ! Je lui tends ma bouche pour un baiser.

Il m'embrasse chastement, sans mettre la langue. Il me serre si fort que je sens sa verge dilatée contre mon ventre.

-Vous partez, lui dis-je. Je vais m'ennuyer jusqu'au retour de mon époux.

-Vous êtes seule dans cette grande villa ?

-Le matin, il y a les domestiques. Mais ce n'est pas pareil : on ne peut pas se confier à eux, ce ne sont pas des vrais amis... Ils ont trop de rancœur, du fait de leur position.

Il me sourit

-Je ferais volontiers l'*homme de compagnie*. Malheureusement, j'ai trop de travail.

Je lui souris à mon tour.

-Ne vous vexez pas, Mario, mais une femme a besoin d'amies femmes. Pour parler chiffons, parfums, maquillage, accessoires, boutiques... et aussi pour parler des hommes ! Nous nous entendons si bien, entre femmes ! C'est ce qu'on appelle la sororité ... Vous ne pouvez pas comprendre : cela n'existe pas entre hommes... Vous ignorez tout de cette douceur, de cette confiance.

-Nous avons tout de même notre utilité, plaide-t-il.

Il pense probablement à ce que nous avons fait sur la terrasse, le jour où nous avons fait connaissance.

-C'est vrai. Mais j'aimerais tant me faire des amies. De vraies amies.

-Si vous voulez, je vous présenterai ma sœur. Elle parle français : elle termine ses études en France.

-Ce sera avec joie !

Une belle idylle en perspective, si elle est aussi jolie que Mario est beau, et aussi douce que lui. J'ai suffisamment de charme pour mener tambour battant une campagne de séduction.

Cette fois, il doit vraiment partir. Il est déjà en retard. Je lui offre une dernière fois ma bouche, il la prend goulûment, cette fois il passe sa langue entre mes lèvres... Je sens une dernière caresse des deux mains sur ma croupe, à travers l'étoffe de la jupe. Je suis toute chaude, un peu frustrée.

J'ai le temps de t'écrire cette longue lettre, puisque je suis seule et que je n'ai rien d'autre à faire.

Est-il donc possible d'aimer plusieurs personnes ? Car j'aime Bertrand, bien sûr. Je suis sensible à toutes ses attentions et, en ces quelques jours de vie commune, un attachement solide s'est formé entre nous. En épouse attentive à son bonheur, et respectueuse de son honneur, je veux lui donner ce qu'il désire le plus au monde.

Mais mon cœur s'est mis à battre la chamade : j'aime Mario. Je l'aime pour sa beauté, sa gentillesse, sa simplicité... En sa présence, je suis une autre femme, j'aime sa force douce et rassurante, son corps gorgé de soleil...

Et mon corps aussi a parlé. J'ai envie de Mario. Je veux sentir sa virilité au creux de mon ventre !

Tu es bien placée, ma petite Laure, pour savoir que mon corps a ses exigences. Des exigences impérieuses. Je suis brûlante, plus encore que l'Etna, qui crache de temps à autre ses panaches de cendres. Comme lui, je suis proche de l'éruption, prête à ensevelir tout ce qui m'entoure sous les torrents de lave de mon désir.

Tu dois trouver bien étranges ces récits détaillés de mes jouissances sexuelles ! Tu sais bien que nous ne nous cachons rien, tant nous sommes proches... Je ressens l'impérieuse nécessité de dresser un monument à l'amour et au plaisir, un monument de gloire et d'orgueil, car chaque orgasme est un défi aux affres de l'existence et à la mort qui nous guette tous.

*Je termine ma lettre, petite Laure chérie, en te disant à quel point je voudrais te serrer sur mon cœur ! Sentir tes seins contre les miens, caresser la peau de ton ventre, si douce, embrasser la jolie petite bouche de ton sexe... Boire dans ton calice pour m'imprégner de ta substance, sentir ton corps se tordre sous ma caresse et gémir à l'unisson du mien !*

# 12

## Garden Party

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

Objet : *Une femme amoureuse peut-elle entendre raison ?*

Sitôt installées dans la Rolls, la baronne me dit tout à trac :

-Ma chère fille me donne bien du souci !

Je suis devenu sa confidente, en dépit de la différence d'âge. Je dois sans doute ce privilège à mon air de jeune fille sage, élevée dans une famille fortunée et qui tient encore un peu à la noblesse malgré le mariage de ma grand-mère avec un roturier, magnat de la finance il est vrai... Et peut être aussi à ma réputation d'avocate habile à défendre devant les tribunaux les dossiers des puissants. En somme, une rejetonne (il faut bien un féminin pour rejeton) de la droite conservatrice et réactionnaire, attachée aux valeurs d'antan.

Peu importe Firmin, l'homme qui nous conduit. Un domestique n'est qu'un meuble et la baronne peut étaler devant lui les affaires de famille les plus délicates, voire les plus secrètes, pendant qu'il s'occupe des leviers, des pédales, et qu'il tient fermement la barre pour nous éviter d'aller dans les décors... D'ailleurs, pourquoi parlerait-il ? Il existe une connivence entre maîtres et valets, parfois même un certain attachement, et ils ont, les uns comme les autres, avantages à être discrets.

Madame la Baronne saura récompenser la fidélité.

Je peux donc, sans hésiter, la pousser à vider son sac :

-N'a-t-elle pas fait de brillantes études ?

-C'est vrai : elle est diplômée de l'ENA. Après quelques années dans la fonction publique, elle travaillera pour nous. Sa compétence ne fait aucun doute, elle sera pour Bertrand une collaboratrice précieuse.

Elle n'en dit pas plus. Je dois la relancer :

-Etes-vous inquiète au sujet de sa santé ?

-Nullement. Elle se porte comme le pont neuf, c'est une sportive qui rayonne de joie de vivre.

-Alors, tout est au beau fixe ! Quel est le souci ?

-J'ai des projets pour elle...

Je commence à connaître les manies de la baronne :

-Des projets matrimoniaux ?

-Précisément.

Quelle curieuse coutume ! Pourquoi ignorer que les jeunes préfèrent choisir eux même leur conjoint ? Ça ne donne pas toujours de meilleurs résultats, mais ça leur permet de faire eux –même les bêtises dont ils se repentiront.

-J'ai choisi pour elle un garçon très bien...

Encore un silence, une hésitation, un regret... cette femme, riche à millions, n'est-elle donc qu'un abîme de souffrance ? Pourquoi ne pas se rendre compte que tout va bien ?

Je l'interroge du regard

-vous le connaissez. : Ignace de Brestou

*Mon sigisbée de la veille ! Si je le connais ! Mieux encore que vous le croyez, chère baronne !*

-Un vrai gentleman, n'est-ce pas ?

-Vous pouvez le dire : un parfait chevalier. Un paladin des temps antiques !

-Vous trouvez aussi ?...

*Un chevalier... Et parfois même... un cheval ! Une excellente monture, ma foi ! Qui ne renâcle pas devant l'obstacle et qui offre à sa cavalière une assiette confortable.*

*Je réitère le compliment :*

-D'une courtoisie parfaite, et qui sait s'exprimer devant les dames.

-Comme vous avez raison ! s'exclame la vieille dame pleine d'enthousiasme, Il trouve toujours l'expression poétique, le compliment qui fait vraiment plaisir... Ce garçon n'appartient pas à notre époque de brutes et de malotrus, c'est un pur produit du XVIIIème siècle heureux et raffiné.

*On l'imagine aisément en train de danser le menuet.*

-Oui, délicieusement suranné ! L'avoir pour cavalier a été une expérience pleine de charme et d'agrément.

-N'est-ce pas ? De prime abord, on le croit timide. Mais il n'a pas sa langue dans sa poche !

*Dans sa poche ? Non, pas vraiment !*

Je dois avouer que je sens mon clitoris durcir à cette évocation. Douce souvenance ! C'est pourquoi j'approuve chaleureusement :

-Il fait preuve d'une grande éloquence ! Il manie la langue de la façon la plus charmante qui soit et je le confesse qu'un tel discours m'a remplie de ravissement !

-Vous aussi, il vous a charmée ! C'est un garçon délicieux. Vous savez qu'il vient de finir ses études à l'Ecole Polytechnique ? Son père lui a déjà confié un poste important dans l'une de ses entreprises. Avec le talent dont il fait preuve, il sera bientôt membre du Directoire de Nikfor Industry !

Pour faire chorus, j'en rajoute un peu en matière d'admiration :

-Pourtant, de nos jours, ce n'est guère facile pour un jeune de réussir.

-Vous en savez quelque chose, n'est-ce pas ? . Il faut s'accrocher. Mais il s'accroche, et il tient bon ! C'est un garçon très courageux et qui a de la personnalité.

Elle laisse échapper un soupir avant d'ajouter :

-Ce serait un si bon mari pour ma fille Alix !

-Certes ! Il a toutes les qualités requises pour combler les attentes d'une jeune femme. Je pense, bien sûr, au diplôme que nous lui avons décerné la veille.

-Sans compter qu'il est plutôt beau garçon !

Tout est relatif.

-C'est vrai que son charme est indéfinissable, inattendu...

-Hélas ! gémit encore la vieille dame, ma fille n'a guère le goût du mariage !

-C'est qu'elle est encore bien jeune, plaidé-je.

-Vous croyez ? Je crois plutôt qu'elle n'a pas acquis les codes de notre milieu. Les jeunes, maintenant, n'en veulent faire qu'à leur tête !

Un pli amer se dessine sur ses lèvres. Elle gémit :

-C'est dur pour une mère !

Une larme coule sur sa joue parcheminée. Cette femme, la plus riche de France, en finira-t-elle un jour avec la déploration de ses malheurs ?

-Edouard ! Mon pauvre Edouard ! Heureusement que tu ne vois pas l'étendue de mon malheur, ni les tourments qui me taraudent !

Pauvre baronne ! Je m'efforce de la consoler : il le faut bien !

-C'est aussi qu'elle ne connaît pas encore bien Ignace. Elle ignore tout de ses grandes qualités et du brillant avenir qui est le sien : membre de directoire de Nikfor Industry, cela ferait rêver n'importe quelle jeune femme ! Sans compter ses autres aptitudes, plus intimes, qui feront de lui un bon mari et un bon père.

-Hélas, ma chère enfant ! Le mal est plus profond. Elle n'est pas consciente des devoirs que lui donnent sa naissance et sa fortune. Dans notre monde, une jeune fille doit absolument faire un bon mariage. Il n'est pas question de rester vieille fille. On nous envie parce que nous sommes riches, mais l'argent est un fardeau.

« L'argent ne fait pas le bonheur » : voilà une idée originale ! Si originale qu'on la répète à l'envi. Le menu peuple baigne dans la félicité, mais il n'en a nullement conscience.

-Heureusement que la plupart des gens n'en sont pas accablés !

-Comme je les envie ! Pas d'argent, pas de soucis ! Mais vous, ma chère enfant, je suis sûre que vous êtes consciente de vos responsabilités.

Diable ! Veut-elle encore me caser ? Va-t-elle me refiler Ignace puisque sa fille n'en veut pas ? Pour la bagatelle, il a son mérite, mais pour le reste ?

-Je n'ai pas de projet pour l'instant...

-Bon... J'y penserai... J'ai des fiches, vous savez. Au moins quinze fiches de garçons, tous des meilleures familles et bien sous tous rapports. J'y réfléchirai, et je pourrai faire des propositions à vos parents.

-Et à moi aussi ?

-A vous aussi, bien sûr. Nous ne sommes plus aux temps où on mariait les jeunes filles sans leur assentiment.

Bon. Elle me demandera quand même mon avis...

-Tranquillisez-vous. Lorsqu'elle se rendra compte de la peine qu'elle vous cause, votre fille reviendra sûrement à de meilleurs sentiments. Elle finira bien par accepter l'un des garçons que vous lui proposerez.

-Ma fille ! Ma petite Alix ! Hélas ! Je crains qu'elle ne se livre à des amours contre nature...

Je la regarde d'un œil protubérant de stupéfaction, tout en répétant stupidement :

-Contre nature ?

-Hélas ! Je ne veux pas en dire plus pour l'instant : je n'en ai pas la force tant cette idée me remplit d'affliction ! C'est si dur ! Mon pauvre cœur de mère saigne à en mourir... D'ailleurs nous sommes arrivées.

La Rolls s'est arrêtée sur le parking d'un élégant établissement, hôtel de luxe ou restaurant étoilé, je ne sais, sans doute privatisé pour la journée.

En fait de pique nique, la baronne a organisé une garden party.

-Si son père était encore là, dit-elle en soupirant, il saurait peut-être lui parler. Il n'est rien de plus terrible que d'avoir perdu l'homme qu'on a aimé : on regarde sans cesse autour de soi pour chercher un appui, un soutien, ou au moins un sourire... Et c'est en vain.

Nous sommes un peu en avance, mais les deux autocars arrivent à leur tour. Nous serons une centaine de personnes.

-Vous allez faire connaissance de ma fille, et peut-être vous en faire une amie. Essayez d'avoir sur elle une bonne influence.

Je lui en fais la promesse.

Les deux cars arrivent apportant dans leur sillage un remugle de gasoil. Ils s'arrêtent dans un nuage de poussière. La chaleur est accablante.

Alix fait descendre les passagers et les guide vers l'entrée du restaurant. Cette fois, je la reconnais tout de suite.

Nous traversons un vaste hall d'accueil luxueusement meublé et décoré puis nous débouchons dans un grand parc arboré.

Sur une étendue couverte de gravier blanc, une vingtaine de larges tables rondes ont été dressées, couvertes de nappes immaculées et abritées des ardeurs du soleil par de grands parasols de toiles qui dispensent une ombre bienvenue.

Chacune d'elle est entourée de six chaises revêtues d'élégantes housses de lin blanc et ornées de gros nœuds de satin aux couleurs printanières. Devant chaque chaise sont empilées trois assiettes de porcelaine blanche portant le logo de l'établissement, et encadrées de lourds couverts d'argent. Trois verres de cristal, de tailles différentes, sont alignés comme pour un défilé. Une jolie serviette de lin, au chiffre de l'hôtel et pliée en forme de fleur trône dans le plus grand des verres. Chaque table est ornée soit d'un chandelier d'argent, soit d'un photophore portant une bougie, ainsi que d'un vase de couleur vive garni de roses ou de dahlias...

Tel est le pique-nique prévu par la baronne.

Plus loin, sur un espace gazonné, un grand chalet de rondins, ouvert sur un côté, abrite des sofas, des fauteuils, des tables basses ainsi qu'une balancelle qui oscille doucement bien que personne n'y ait encore pris place. Cette sorte de salon champêtre est destiné aux dîneurs soucieux de se reposer après un bon repas, et de les abriter d'un soleil trop ardent.

Sur le côté, en descendant un talus herbeux, on accède à une piscine en forme de cœur, à bordure de marbre rose, autour de laquelle sont disposés une dizaine de transats. Ça et là, quelques vaguelettes scintillent au soleil.

Alix répartit les convives entre les différentes tables, elle me réserve une place près d'elle. Nous découvrons les menus posés devant les verres...

Les serveurs apportent des coupes de champagnes aux adultes et des jus de fruits pour les enfants. Tout est minutieusement réglé.

On lève nos verres et on attaque les amuse-bouche.  
La baronne a pris place à la table voisine. Je peux l'entendre minauder :  
-Compte tenu du festin de la veille, j'ai prévu un repas léger. Surtout par cette chaleur !

*Asperges sauce mousseline*

*Verrines du Chef et ses gambas grillées*

*Ris de veau aux morilles et ses petits légumes*

*Entremets aux fruits rouges*

*Forêt noire*

*Pinot gris vendange tardive*

*Château cheval blanc*

*Sauternes*

*Café ou tné*

*Liqueurs*

Bien sûr, on n'est pas obligé de prendre de tous les plats... Que vais-je refuser ? Et puis non : je vais goûter à tout. Quand je reprendrai mes activités professionnelles, je me contenterai d'une pomme à midi, et ma taille de guêpe ne sera pas compromise.

Tu me connais, Marie-Sophie, je n'ai pas oublié de déguster avec toute la componction requise un verre de ce délicieux Cheval Blanc !

J'achève mon repas en sirotant un cognac hors d'âge... C'est alors que j'entends la douairière susurrer :

-Comme ça fait du bien de retrouver cette simplicité agreste ! J'adore ! J'étais faite pour être fermière.

Je me lève : j'ai besoin de me dégourdir les jambes.

Le repas achevé, les convives envahissent le parc...

Certains vont se prélasser sur les transats qui entourent la piscine. Des gamins, prévenus par Alix qu'il y aurait une piscine, ont apporté leurs maillots et sautent dans l'eau en projetant des gerbes d'écume. Des adultes les accompagnent : même si on ne se baigne pas, on peut profiter de la fraîcheur due à la proximité de l'eau, tout en devisant gravement des obligations qui pèsent sur les frêles épaules des PDG et autres cadres dirigeants. Parmi eux, je reconnais Chouchou et sa douce moitié, flanqués de leur horrible rejeton.

D'autres font le tour du parc pour en admirer les plantations. On les voit circuler par petits groupes et on devine les commentaires sur les espèces botaniques et les différents cultivars. Stéphanie est parmi eux. Hier, elle a pécho plus que moi, et j'ai été obligée de reconnaître ma défaite. Elle affiche un air triomphal et je crois bien que les deux garçons et les deux filles qui l'accompagnent font partie de ses conquêtes ! Je serais fort étonnée que

l'horticulture soit brusquement devenue sa passion et je crois plutôt qu'elle va en profiter pour filer en douce et aller batifoler dans les buissons.

La baronne s'est installée sur l'un des sofas de l'abri et a commandé une autre boisson chaude. Plusieurs personnes lui tiennent compagnie, en particulier le fameux cousin Eudes... Lui aussi, je le reconnais sans hésiter maintenant. Parions qu'il va persifler sur un peu tout le monde et qu'il gloussera derrière sa main pour profiter de ses bonnes vanes. Ignace est assis près de la baronne... Sans doute veut-il veiller sur son avenir matrimonial.

Il est convenu qu'on se réunirait à 17h pour les adieux et les remerciements. Il y aura un quart d'heure pour s'extasier sur ces deux belles journées, sur la magnifique cérémonie nuptiale, et sur l'amour ardent et fidèle qui unit les nouveaux époux. Ce sera la séquence émotion.

Puis les invités regagneront les cars qui les conduiront aux parkings où ils ont laissé leurs voitures personnelles.

On me prend par la main. C'est Alix.

-Viens, dit-elle. Il faut qu'on se parle.

C'est la première fois que nous nous rencontrons, mais le tutoiement est d'évidence entre nous : nous sommes deux jeunes filles du même âge et du même milieu.

Elle m'entraîne sous la tonnelle où règne une fraîcheur des plus agréables. L'allée couverte de ramures conduit à un petit rond point sablonneux au centre duquel se dresse une statue de déesse antique nue. Autour d'elle, deux bancs de pierre permettent aux promeneurs de se reposer. Au-delà, la végétation devient plus dense : des buissons touffus cernent l'espace immédiat autour du rond point, puis commence la haute futaie de chênes.

Par bonheur, l'allée est déserte.

-Tu es la meilleure amie de ma belle-sœur, me dit-elle.

-Nous nous sommes connues au pensionnat, à l'âge de 17 ans... Il s'est passé beaucoup d'événements depuis : je suis devenue avocate et Marie-Sophie a rencontré Bertrand.

-Nous avons souvent parlé de toi : elle te trouve particulièrement jolie. Je vois qu'elle n'a pas tort.

*J'apprécie beaucoup, chère Marie-Sophie, l'exactitude de la description que tu as faite de ma personne...*

-Elle m'a dit aussi que tu es très douce et très...

Elle cherche ses mots.

-...très caressante, achève-t-elle.

-Nous étions deux filles dans un internat, loin de nos familles. Nous avons envie d'un peu de chaleur et de tendresse. Chacun le comprendra.

Nous voici arrivées près de la statue. Cachées par les épaisses frondaisons, nul ne peut nous voir.

Alix me prend par la taille et nous continuons notre promenade ainsi enlacées.

-Par cette chaleur, me dit-elle, tu as bien fait de t'habiller court.

Nous nous glissons entre deux buissons.

-Promenons nous un peu dans les bois, propose Alix. Nous avons largement le temps avant le retour.

Nous voilà complètement isolées, loin de l'auberge et de son parc, au point de ne même plus entendre les cris des gamins qui plongent bruyamment dans la piscine.

Alix me serre violemment dans ses bras et m'embrasse goulûment en fourrant sa langue dans ma bouche. Sous l'effet de la surprise j'ai le souffle coupé.

-...caressante ! dit-elle. C'est vrai : caressante et court vêtue. Tu es délicieuse. Marie-Sophie n'a pas menti.

Tandis que je retrouve ma respiration, elle met ses deux mains sous ma jupe et palpe mes fesses nues.

-Tu n'as presque rien sur toi !

Elle est ravie, et moi aussi... Je lui rends son baiser. Elle me caresse doucement le sexe, je sens ses doigts qui vont et viennent le long de mes lèvres intimes. Je suis bien, merveilleusement bien.

Je me laisse tomber dans l'herbe. La jupe complètement retroussée, les cuisses ouvertes, je m'offre à ma nouvelle amie.

Alix dépose une salve de petits baisers sur ma vulve. Salve bienfaisante et fraîche sur mon sillon en feu. Elle rit en découvrant mon clito tout dur.

-Tu es une rapide ! Tu es presque prête !

Prête. Oui, je suis prête pour un petit tour dans l'azur. Ses charmantes entrées en matière m'ont mise en condition.

Elle butine la petite fraise de l'amour, mordille entre ses lèvres les pétales de ma fleur... Tout fier de l'intérêt qu'on lui porte, mon petit bouton se pavane dans sa nacelle de corail et laisse éclater sa joie. Un bout de langue picore dans mon roudoudou, explore mon nid d'amour, se délecte de mes sucs...

Couchée sur le dos, face au bleu intense du ciel, je contemple les hautes ramures des grands arbres qu'une brise légère agite doucement. Les délicates senteurs des mousses, les puissantes odeurs de l'humus, toutes les fragrances de la forêt achèvent de me griser.

Alix travaille obstinément mon sexe turgescent. Des ondes de jouissances me traversent, mon ventre devient chaud. Je suis bien.

Elle m'a senti frémir. Mes muscles se sont contractés, et je l'ai appelée dans un souffle. Elle m'a comprise, elle se lève, se débarrasse prestement de sa culotte qu'elle jette dans l'herbe.

Je lève un peu mes cuisses, genoux repliés, je les écarte davantage pour mieux accueillir mon amante au cœur de mon giron. Elle s'accroupit sur mon ventre, plaque sa vulve contre la mienne pour le plus torride et le plus doux des baisers. Nos sexes s'interpénètrent, se confondent en une union parfaite. Elle se frotte, elle me bourre autant et mieux qu'un homme. Doucement d'abord, puis de plus en plus vite, son rythme s'accorde au mien. La chaleur monte... Nous devenons brûlantes. Nos souffles se font courts et saccadés, nous attendons, l'une comme l'autre, la foudre libératrice.

Je ferme les yeux. J'entends les stridulations d'un insecte, et l'arpège triomphante de l'alouette, mise en joie par le spectacle charmant que nous lui offrons : celui de deux femmes qui se donnent du plaisir sans retenue, avec la plus totale générosité.

*Tu le sais, Marie Sophie, nous n'avons pas honte de nos corps, ni des joies qu'ils nous donnent. Loin d'éprouver du mépris pour nos guenilles de chair, nous louons à tout instant la*

*nature pour le don qu'elle nous a fait... C'est pourquoi je t'expose en détail chacune de mes sensations et chacun de mes sentiments.*

Soudain, l'orgasme me déchire, me secoue comme un séisme. Alix m'a pénétrée de son doigt. Elle-même a joui, elle s'affale sur moi, pantelante, elle déboutonne mon corsage et m'embrasse goulûment les seins puis la bouche... Et nous restons là, enlacée, dénudées... C'est le moment le plus suave de l'amour.

Pour reprendre nos souffles et retrouver nos esprits, il nous faut un bon quart d'heure, ponctué de petits baisers un peu partout.

Je me relève et je rabats ma jupe que je défroisse autant que possible. Je range aussi mes appas, dont je ne vais plus me servir dans l'immédiat, et je reboutonne le haut. Alix, de son côté, répare également le désordre de sa toilette. Finalement, elle décide d'abandonner sur place sa petite culotte, qui reste comme une dépouille toute blanche sur l'herbe.

Nous nous éloignons, la main dans la main, pour rejoindre la troupe des « pique niqueurs ».

Je me souviens de ce que la douairière m'a dit à propos des amours contre nature, et de son horreur de l'homosexualité.

-Dis-moi, Alix, tu n'as tout de même pas fait un coming out ?

Elle me regarde d'un œil rond de stupéfaction.

-Un coming out ? Et pourquoi ?

-Tu n'as pas dit à ta mère que tu préfères les filles ?

-Tu es folle ! Elle en aurait fait une crise cardiaque ! Tu sais qu'on est fragile du cœur chez les Courance. Ma tante Thérèse est morte d'un infarctus.

-Et ton père aussi est mort d'une maladie de cœur.

-Mon père, c'est autre chose. J'ai entendu dire qu'il brûlait la chandelle par les deux bouts.

Contrairement à sa mère, elle ne cherche pas à se dissimuler la vérité ! Le surmenage sexuel de feu Edouard ne lui a pas échappé, et elle le regarde en face

-Donc, tu n'as pas avoué tes penchants à la baronne ?

-Mes penchants ? Quels penchants ?

-Ton goût pour l'amour entre filles.

Elle se met à rire.

-Qu'est-ce qui te fait croire que je suis lesbienne ?

-Tu t'es jetée sur moi... On a fait l'amour toutes les deux !

-Et alors ? Tu es lesbienne, toi ?

-Pas du tout.

-Moi non plus : je suis hétéro, comme toi. Je ne suis pas une de ces femmes qui détestent les hommes, je les apprécie même beaucoup. Mais je suis une femme libre, et je prends mon plaisir chaque fois qu'il se présente, fût-ce avec une autre fille, jolie et douce comme toi !

Mon Dieu ! Heureusement que la baronne ne nous entend pas ! J'en arrive aux aveux les plus redoutables :

-Alors, tu n'es plus vierge ?

A cette question, elle se tord de rire. Un rire homérique, sonore, inextinguible.

-Dieu merci, non ! dit-elle lorsqu'elle a retrouvé son calme. Je me suis débarrassée de cet encombrant fardeau !

-Tu as eu des amants ?

-Quelques uns. A quoi servirait la fac, sinon ? J'ai eu des garçons, des beaux et des bien couillus, qui m'ont fait monter au ciel. Tu vois : je ne te cache rien.

Un bon point à raconter à la baronne : tout espoir de caser sa fille n'est pas perdu. Elle pourra même bricoler dans sa tête une de ces jolies petites romances dont elle raffole.

-Tu n'as rien contre le mariage ?

Je n'irai pas jusqu'à lui parler d'Ignace : sa mère s'en chargera.

-Ah ! Je vois ! C'est ma mère qui t'en a parlé. Elle veut marier tout le monde. Non, je n'ai rien contre, quand le moment sera venu, je souhaite épouser un homme et avoir des enfants.

Bien. Il me reste à transmettre cette bonne nouvelle à la maman en espérant que cela calmera son angoisse.

-Mais, ajoute Alix, je compte bien le choisir moi-même !

Diable ! Cela conviendra-t-il à la terrible marieuse qui souhaite confectionner les couples à sa façon ?

Nous arrivons à l'extrémité de la tonnelle, et nous allons déboucher sur l'allée qui conduit à l'esplanade gravillonnée... La plupart des convives sont déjà réunis pour les adieux. Je lui propose de me lâcher la main.

-Penses-tu ! répond-elle, il n'y a pas de mal à se promener main dans la main. Nous sommes deux amies, et voilà tout.

Tout le monde est agglutiné autour de la baronne.

-Laure passera quelques jours au château avec nous, dit celle-ci à sa fille, lorsque nous parvenons près d'elle. Je suis si heureuse que tu t'en sois faite une amie !

On jacasse par petits groupes à qui mieux mieux, on se promet de garder le contact, on s'extasie aussi sur la cérémonie de la veille, grandiose mais émouvante, sur la beauté de la mariée, et sur cette escapade si agréable.

-Cette nuit, tu viendras dans ma chambre, susurre Alix à mon oreille. Pas besoin de nuisette !

Une nuit d'amour ? Cette perspective n'a rien de déplaisant !

On remercie chaleureusement la douairière, et on ne tarit pas d'éloges sur la qualité de son accueil, ni sur son sens de l'organisation.

On finit même par remercier le ciel, pour la clémence de la météo

Tu as de la chance que ton mari soit très occupé, et qu'il te confie la tâche de planifier des travaux avec Mario. Cela te permettra de le revoir. Il ne te plaît pas seulement physiquement, tu es vraiment amoureuse, et cette passion est réciproque. C'est un grand et véritable amour, comme on en éprouve rarement au cours d'une vie. Il doit trouver son accomplissement

A ta place, je n'hésiterais pas. Puisque tu l'aimes, fais-en ton amant. Donne-toi à lui. Votre joie partagée sera comme un brasier qui illuminera vos cœurs, et ton beau voyage en Sicile sera un souvenir inoubliable, un trésor de tendresse où tu puiseras dans les instants de découragement.

Un mari pour la nuit, un amant pour le jour... Le rêve de bien des femmes, et tu ne serais pas la première à le réaliser !

Le tout est de ne pas te faire prendre. Cela dit, tu ne risques pas grand-chose : Bertrand est catholique pratiquant. Ses convictions religieuses l'empêcheront de divorcer, même au cas où il viendrait à connaître son infortune. Tu le sais, un mariage contracté devant Dieu ne peut pas se rompre.

Par ailleurs, il n'a aucun intérêt au scandale : c'est mauvais pour les affaires. Et puis, que dirait la sacro-sainte famille ? Et les relations ? Un divorce dans ce milieu ? Tu n'y pense pas : la honte et l'infamie en rejaillirait sur lui au moins autant que sur toi. Sans parler du ridicule du cocuage, qui lui appartiendrait à lui seul.

Sois sans crainte. Même s'il l'apprend, Bertrand t'aiderait plutôt à dissimuler ton forfait. Ta situation matrimoniale est bien assurée.

Mario va te présenter sa sœur. Si la demoiselle te plaît, tu peux faire coup double ! Avec un bel amant et une jolie maîtresse, tu connaîtras le paradis sur terre.

Profites-en pour passer du bon temps.

*Après ces quelques bons conseils, je vais te laisser pour ce soir. J'espère avoir réussi à te faire partager les plaisirs que j'ai eus auprès de ce couple si accueillant et si nature. Souhaitons que tu parviennes, toi aussi, à multiplier et à diversifier tes amours ! Tu vois ce que je veux dire...*

*En attendant, je t'exprime toute ma tendresse ! Branles-toi un peu en te rappelant nos ébats, tu auras l'impression d'être encore auprès de moi...*

*Laure, ta jolie petite suceuse.*

*Demain, je t'envoierai une vidéo de moi, que j'ai réalisée avec ma webcam. Tu verras : Je suis seule, nue sur mon lit, et je me donne du plaisir de tous les côtés. J'ai fait des gros plans sur les parties de mon corps que tu affectionnes le plus. C'est très hot. C'est un cadeau pour toi, pour t'aider à supporter ta solitude diurne, et pour que tu puisses te donner de la joie en me matant. J'aime tant être regardée ... Surtout par toi !*

## 13

### Ma nouvelle amie

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

*Ma Chérie*

Enfin ! Mario s'est rendu à mes arguments : il a compris la solitude d'une femme qui n'a pas d'amie. C'est ainsi que j'ai pu faire la connaissance de sa sœur Graziella.

Il a fallu ruser, car la jeune fille est timide et elle ne veut pas être présentée à une grande dame. Sous prétexte d'examiner des plans et de préciser certaines modifications, il m'a donné rendez-vous chez lui un soir où elle s'y trouve aussi.

Sur la table de la salle à manger, Mario vient d'étaler épures et devis. Assise dans un fauteuil, Graziella tire l'aiguille : elle brode une fleur sur le col d'un chemisier blanc, une cotonnade bon marché qu'elle veut rendre plus seyante. Lorsque j'entre, elle se lève pour me saluer, et je la vois rosir un peu.

Elle me plaît tout de suite. Plutôt grande pour une Sicilienne, avec un visage fin et des grands yeux noirs, vifs et pleins de lumière. Elle a des cheveux noirs de jais, comme toi, ma petite Laure chérie, si bien que, quand je lui ferai l'amour, j'aurai l'impression d'être avec toi. Car je n'ai aucun doute sur ma victoire, j'ai même la certitude qu'elle sera rapide et facile.

Je fais mine de m'intéresser aux plans, d'écouter les explications du professionnel. En réalité c'est elle que j'observe. Chacun fait semblant, même Graziella qui m'observe à la dérobée, et qui parfois se trompe dans ses points

Mario explique, parle dans le vide, en promenant son index sur le plan. Il parle verbeusement.

On sent qu'il n'y est pas vraiment, qu'il est obnubilé par d'autres pensées, lui aussi. Il pense aux trésors que je cache sous ma jupe. Tous ces trésors qu'il a pu voir le jour où nous avons fait connaissance, sur la terrasse de la villa. Il pense à mon petit con qu'il voudrait tant posséder et dont le charme l'a ravi ce jour là. Il y pense tellement que son sexe se raidit, et qu'il doit le remettre furtivement en place. Un geste qui ne m'échappe pas

Toutefois, fidèle à sa promesse, il ne me parle pas de son désir.

Moi aussi, je pense à lui : quel beau garçon. Qu'il est aimable, attentionné ! Le sort s'est montré aveugle et injuste de ne lui accorder aucune fortune, car Mario aurait pu combler bien des femmes. Je pense aussi à Graziella : je l'imagine, nue entre mes bras, offrant son corps si gracieux à mes baisers, et se tordant sous mes caresses torrides. J'imagine, au creux de son giron, la mignonne petite bouche d'amour, livrée à mes baisers fougueux. Je les veux tous les deux !

En tant que nouvelle amie, je propose à Graziella de faire les boutiques avec moi. Je sais qu'aucune femme ne résistera à une telle proposition. J'ai mon idée, bien sûr, pour l'attendrir et la faire céder.

Nous partons donc le lendemain, à bord de la Mercedes que Bertrand a fait mettre à ma disposition, pour la ville. Non pas Taormina, mais Catane, la grande ville. Nous nous promenons toutes deux dans la Via Etnea, à cette heure interdite à la circulation, mais déjà

écrasée de soleil. J'ai glissé mon bras sous le sien, elle n'a pas osé protester. Nous entrons dans les boutiques les plus luxueuses, celles où Graziella n'aurait jamais imaginé entrer un jour.

Intimidée, elle franchit le seuil à petits pas, tandis que j'entre avec assurance. A chaque fois, je me présente : la famille de mon époux est connue pour sa richesse. Les vendeuses s'empressent servilement, se mettent à plusieurs pour faire l'article, délaissant au besoin les autres clientes. Escomptant de bonnes ventes, elles sortent ce qu'elles ont de plus luxueux, de plus glamour, de plus cher... Je m'exprime en italien avec aisance, ce qui me permet de leur faire connaître sans ambages mes desideratas. Je leur fais déballer toute la boutique, j'essaie tout, et je pousse mon amie à m'imiter. Pourtant, nous achetons peu, à peine quelques babioles que je fais livrer à la villa. Partout, nous laissons dans notre sillage un désordre qui confine à la désolation.

Graziella est éblouie

Midi : je l'emmène déjeuner dans une élégante trattoria.

Les plus belles boutiques restent à piller, celles qui offrent à nos concupiscences les plus prestigieuses collections : Dolce & Gabbana, Gucci, Dior... tous ces noms qui nous font toutes rêver.

Graziella, les yeux brillants d'admiration murmure, en français :

-Moi, je regarde seulement. Je n'ai pas les moyens.

-Allons donc, tu trouveras sûrement quelque chose.

Parmi les modèles qui me sont proposés, je flashe tout de suite sur une robe longue, ample décolleté en soie organza noire. Elle est vraiment magnifique, malgré son prix modeste (1935 euros).

C'est une robe du soir, à l'élégant drapé, qui joue la subtilité des transparences, mais qui demeure juste assez sage pour préserver le désir. Une telle robe décuplera les feux de Bertrand : je suis sûre qu'il me félicitera de l'avoir achetée. Mon devoir de jeune épouse avant tout : mon esprit formule en premier le nom de Bertrand, mais je compte bien aussi la montrer à Mario.

Lorsque je sors de la cabine d'essayage, Graziella me regarde, non sans un peu d'envie

-Qu'en penses-tu ? Est-ce la robe qu'il faut à une jeune mariée ?

-Vous avez l'air d'une reine !

-Tu peux me dire « tu ».

-Est-ce que cette robe tombe bien sur moi ?

-Oui elle *te* va vraiment bien

-Tant mieux : j'en ai terriblement envie. C'est un vrai *coup de cœur*, comme on dit en français.

Puis, m'adressant à la vendeuse :

-Je la prends.

Graziella regarde le prix

-C'est ce que je gagne pendant mes deux mois de stage, dit-elle avec une nuance de tristesse dans la voix

-N'as-tu rien vu qui te fasse envie ? Une jeune femme doit être coquette : c'est un des devoirs de notre état.

-Je n'ai même pas regardé : ici, il n'y a rien dans mes prix.

Impossible ! C'est physiologique : aucune femme ne peut s'empêcher de farfouiller dans les vêtements, les bijoux, les accessoires, les colifichets de toute nature... C'est une question d'hormones.

-Allons donc ! lui dis-je doucement. Tu vas sûrement trouver. Que penses-tu de cette jupe ? Elle te plaît ?

C'est une jupe en soie beige chiné, s'arrêtant au dessus de genou, avec plusieurs volants en biais, ornés de petits plis. Très glamour.

-Elle vaut plus de cinq cents euros !

-Essayer ne coûte rien. Mets-la : je veux voir si elle te va.

Graziella se retire dans la cabine. La situation évolue dans le bon sens.

Lorsqu'elle revient, je suis éblouie. La beauté naturelle de la jeune fille s'exprime si bien dans ce vêtement de prix qu'on a l'impression qu'il a été taillé pour elle. Mon cœur se met à battre deux fois plus vite : le plus doux des sentiments vient se mêler au désir qui me tenaille. Je ne suis plus maîtresse de moi-même, et j'ai grand peine à résister à l'envie de l'enlacer et de laisser libre cours au feu qui me dévore.

-Tu es merveilleuse ! Cette jupe est un écrin pour la plus jolie des perles !

-Merci, répond-elle. Mais elle est trop chère.

-Je la fais mettre sur ma note.

Elle rosit. Un peu gênée, mais contente tout de même.

-Je ne peux pas accepter...

-Mais si ! Tu peux accepter : nous sommes si riches que nous ne verrons même pas la différence.

Pour aller avec, prends aussi ce blazer droit, brun chiné. Très élégant.

Je le lui tends. Elle passe le bout des doigts sur l'étoffe, souple et soyeuse. Elle est tentée : la veste est très belle et son coloris s'accorde bien avec la teinte de la jupe.

-Essaie-le avec la jupe.

Cette fois, je l'accompagne pour l'aider à passer la veste par-dessus son modeste tee-shirt de cotonnade blanche. La voilà transfigurée, à ses propres yeux. Elle n'aurait jamais imaginé avoir autant de charme. Elle en a pris conscience et il ne lui est plus possible de revenir en arrière.

Elle chuchote, comme dans une église :

-En tout cela fait plus de mille euros. Comment te remercier ?

-Tu n'as pas besoin de me remercier. Tu es mon amie.

*Ne t'inquiète pas : tu auras l'occasion de me remercier.... Tu comprendras vite comment.*

La gérante du magasin s'incline servilement :

-Faut-il vous les livrer, Madame la Baronne ?

-Non, nous allons les emporter.

On se précipite pour nous ouvrir la porte. Le personnel tout entier se surpasse en ronds de jambes.

Avant de sortir, je leur demande de m'indiquer où se trouve une pharmacie. On me répond qu'il y en a une pas loin, dans la même rue.

J'y achète deux boîtes de capotes. Malgré l'air stupéfait de Graziella, je ne donne aucune explication. Je ne sais pas encore ce que je ferai... Je ne suis pas encore décidée, mais il faut parer à toute éventualité.

Et si Mario ne pouvait plus tenir ?

Je laisse l'avenir décider pour moi.

Dès notre arrivée dans sa modeste maison, Graziella me saute au cou pour m'embrasser.

-Profitons que Mario n'est pas encore rentré. Nous sommes entre femmes, et nous pouvons essayer nos emplettes.

-Nous avons déjà essayé, dit-elle en riant.

-Tu n'as pas envie de te faire belle pour accueillir Mario ?

Si, bien sûr, elle en a envie. Par-dessus tout elle a envie de remettre ses vêtements neufs.

-Tu es de la même taille que moi, nous avons l'air de deux sœurs. Tu vas aussi essayer ma robe.

-Tu crois ?

-Fais- moi plaisir. Il n'y a rien de plus amusant que de parler chiffons et d'échanger ses vêtements. Moi, j'adore ça. Tu ne l'as jamais fait avec tes amies ?

-Si, parfois, avec des copines du lycée. On mettait les affaires des autres, et on les imitait. Cela finissait régulièrement en fou rires !

- Et cela nous rapprochera encore plus l'une de l'autre. Nous allons être de vraies amies intimes.

Je l'entraîne dans sa chambre, et je commence à la dévêtir. Elle se laisse faire. J'ai l'impression de jouer à la poupée. Quand je lui ai ôté son T-shirt, elle est en soutif blanc, sage et quelconque, provenant d'un Prisunic. Je la prends doucement par les épaules et, posant ma joue contre la sienne, je lui murmure :

-Tu es trop belle pour porter des sous-vêtements aussi laids. Je t'offrirai de la vraie lingerie.

Elle rosit, mais ne dit rien. Je profite de son trouble pour lui dégrafer son soutien-gorge.

-Regarde comme tes seins sont beaux ! Ils méritent ce qu'il y a de mieux.

Je les prends dans mes paumes. Ils sont doux et tendres comme des petits chatons, et leurs pointes s'érigent promptement. Graziella vire à l'écarlate.

-Laisse-moi, dit-elle doucement. C'est mal.

*Allons, Graziella ! Ne fais pas ta mijaurée. Tu viens d'avouer, malgré toi, tes désirs les plus secrets. Ta rougeur, les fines gouttes de sueur qui perlent sur ton front, tes mamelons durcis...autant de signes qui ne trompent pas.*

Elle tente de se dégager, mais je la tiens fermement.

-Non, lui dis-je. C'est notre tendresse qui s'exprime par notre corps. Nous sommes toutes passées par là, un jour ou l'autre...

Elle ne peut pas répliquer : j'ai plaqué ma bouche sur la sienne. Je l'embrasse à bouche que veux-tu. Elle palpite. Ma langue force le passage. Nous en perdons le souffle mais c'est si bon !

Elle se laisse faire, les yeux fermés, le cœur battant à tout rompre. Mon baiser s'appuie de plus en plus, poursuivant son œuvre d'étouffement. Pendant ce temps, mes doigts agiles continuent de la dévêtir. Sa jupe et sa culotte tombent à terre...

Nos bouches se déprennent. Nous aspirons l'air goulûment, et je tombe à ses genoux, ma joue contre son ventre. J'embrasse sa toison intime. Ma langue darde entre ses cuisses, explore l'espace mystérieux et suave qui les sépare, s'empare de la vallée de lait et de miel, de l'autel consacré à l'amour...

Elle ne se débat plus. Soumise, elle présente sa vulve à mes appétits.

Le joli con ! Une splendeur. *Presque* aussi joli que le tien, ma petite Laure. Une petite bouche à peine entrouverte, deux lèvres pulpeuses, roses d'émotion, encadrées de duvet noir... J'y porte mes lèvres avec délice, pour le plus doux des baisers. Je le goûte, je le hume, pour m'enivrer de ses arômes, pour m'étourdir de ses fragrances...

Enfin, je l'ouvre délicatement de deux doigts. Ses chairs sont des bijoux de nacre et de corail, resplendissants de toutes les vigneurs de la vie. Le clito se lève doucement sous ma caresse, c'est une bille d'agate que ma langue fait rouler... Les nymphes sont comme des cerises, gonflées de jus, luisantes de rosée... Dans le puits d'amour, ma langue rencontre l'hymen.

Graziella est vierge !

Je vais lui faire l'amour sans la déflorer. Je laisse ce soin au premier garçon dont elle tombera amoureuse.

Je lui offre un *cunni*. Son premier *cunni* de jeune fille. Elle ne dit rien. Elle frémit. Elle soupire. Dans la chaleur de son souffle, je perçois les progrès du plaisir.

J'ai pris ses nymphes entre mes lèvres pour un long baiser... Elle a fermé les yeux. Mais moi je la regarde : la tête entre ses cuisses, je vois la somptueuse coupe de son fessier, deux collines douces et souples que divise une vallée d'ombre. Spectacle enchanteur ! Douce vallée où l'on voudrait passer sa vie ! Mon cœur bat la chamade. Le désir monte, m'étreint. Devenu torride, mon sexe s'est entrouvert et laisse suinter ses sucs : je suis mouillée jusqu'aux jarretelles. Mon petit bouton, turgescence, réclame son dû. Je le masturbe doucement.

Ma langue darde, taquine le clitoris dans le con de mon amie. Le voilà sucé, léché, lapé, enduit de salive. Il n'en peut plus ! Il attend la délivrance, la crampe suprême... J'empaume l'une des fesses... Un coussin de satin, qui ploie doucement dans ma main ! Le bout de mes doigts dépasse dans la raie. Du majeur, je pénètre un peu dans le tendre orifice. Une phalange... Deux phalanges, qui se mettent à frétiller. Graziella exhale un soupir rauque.

-Tu me fais mourir ! dit-elle doucement

Je perçois sur ma langue une montée de cyprine : elle est prête pour une tribade.

Je l'enlace, je la guide doucement... La voilà étendue sur le sol, cuisses ouvertes. Je retrouse ma jupe pour me coller à elle. Moule contre moule. Clito contre clito. Je frotte comme une chienne en rut. Que c'est bon !

Un double orgasme nous emporte, secouant nos tripes. Nous retombons l'une contre l'autre, enlacées...

Maintenant, je suis rentrée chez moi. Je suis encore toute *choue*... Ce sera bientôt l'heure de l'estocade maritale : elle sera la bienvenue, car j'ai encore le con chaud, avide d'une nourriture solide et abondante. En attendant, je me suis mise au clavier pour te raconter

ma journée. Tu vois, je suis prodigue en détails, car je veux te faire partager mon bonheur. Je pense encore à ce merveilleux corps de femme, pâmé entre mes bras, à cette adorable petite chatte jouissant sous ma caresse.

Je pense aussi à Mario. Je sais qu'il m'aime, et qu'il me désire. Je suis émue par sa tendresse et envahie à mon tour par un sentiment très doux. Ce serait merveilleux si le frère et la sœur tombaient tous deux dans mon escarcelle ! Mais je n'ose pas franchir le pas. Je suis en voyage de noces et je dois me conduire en épouse sage et chaste. Pendant la lune de miel, seul Bertrand doit officier dans le temple d'Aphrodite. Pour Mario, humble acolyte, il ne reste que le culte rendu aux abords du temple, les processions, les offrandes d'encens, les longues litanies, le culte de dulie dont il faut honorer les saints, toute l'éloquence d'une bouche d'or.... Mais seul Bertrand peut consacrer à l'autel !

*Tu le vois, ma petite Laure, je suis une épouse particulièrement sérieuse. Cela ne m'empêche pas, pour prendre congé, de te baiser sur ton joli minou !*

*Ta Marie-Sophie*

*J'ai regardé ta vidéo. Comme toujours, tu es à ton avantage, et même plus belle que jamais. Ton attribut de femme a un charme incomparable, il est très photogénique, on peut dire qu'il crève l'écran tant il exprime sa jouissance avec éloquence et naturel. Je vais la regarder de nouveau, tout en me masturbant. Après tout, je suis en Sicile pour le sexe. Ce stage dans la villa n'a pas d'autre but que de me faire enfiler les orgasmes... Ainsi, je serai parfaitement entraînée, prête pour une nuit agitée avec mon époux. Une nuit productive, efficace, féconde. Tout ce que souhaite ma chère belle-doche !*

## 14

### **Une rencontre fortuite habilement provoquée**

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

*Ma Chérie,*

La baronne a lâché le morceau !

Enfin ! Elle a tout avoué, ou presque. Alix est amoureuse.

Pas lesbienne. Amoureuse. Seulement voilà, elle n'est pas amoureuse de la bonne personne. Elle s'est entichée d'un certain Jacques, qui n'est autre que le secrétaire de la baronne. Un simple secrétaire, presque un domestique.

« Fi donc ! » ai-je dit à la douairière. « Fi donc ! »

Un vrai « Fi donc », que je prononce avec la grimace idoine tout en riant intérieurement. « Fi donc ! ». Qu'est ce donc que ce salmigondis ? Cet étrange mélange de torchons et de serviettes ? On ne respecte plus rien ? Peut-on tolérer que des gènes ouvriers viennent se mélanger aux gènes dorés sur tranche des Latrogne pour en polluer la pureté ?

Elle m'a procuré une photo du scélérat, de l'infâme suborneur.

-Il est actuellement en congés payés, m'a-t-elle dit, en levant les yeux au ciel, et en haussant les épaules pour signifier toute sa réprobation envers cette absurde invention socialiste, à laquelle elle n'a pas encore réussi à se faire et à laquelle, pourtant, il faut bien se conformer.

-Il est parti à Cabourg, pour une quinzaine de jours, avec sa femme.

-Il est donc marié ?

-Il a promis à ma fille qu'il divorcerait pour l'épouser ! Vous vous rendez compte ? Divorcer ! Quelle honte !

Je renchéris :

-Ignoble individu !

Je trouve qu'il ressemble beaucoup au jeune domestique qui a porté mes bagages lors de mon installation au château. J'en fais part à la baronne

-Ce sont deux frères, me dit-elle, deux enfants d'une de mes anciennes femmes de chambre qui est partie en retraite il y a deux ans.

Il est mignon, tout comme ce jeune homme que j'aurais bien voulu ajouter à la longue liste de mes conquêtes, mais qu'un sort contraire m'a refusé.

La douairière griffonne une adresse sur un papier.

-C'est là que vous le trouverez, dit-elle, essayez de lui faire entendre raison. Vous pourrez lui dire que je suis prête à lui donner un gros chèque s'il renonce à son absurde projet.

Je promets de faire tout mon possible, mais je présente une requête supplémentaire :

-Pourriez-vous me confier votre médaillon ?

Elle me regarde sans comprendre

-Le médaillon en or. Celui qui contient les cheveux de votre défunt mari.

Elle est sidérée

-Mais pourquoi ?...

-Il peut m'être utile pour remplir la mission que vous me confiez.

Elle ne comprend toujours pas.

-C'est que...ce médaillon ne me quitte jamais.

Je promets d'en prendre le plus grand soin, et de le lui rapporter intact. A force de cajoleries verbales, je finis par obtenir ce que je demande : il faut croire que je lui inspire confiance.

Pour le pont du 14 juillet, je suis donc allée à Cabourg.

Je joins l'utile à l'agréable : trois jours sur la plage, à me dorer, en oubliant mes dossiers !

Guidée par mon GPS, je stationne ma voiture à deux pas de l'adresse indiquée par la vieille dame. C'est une grande maison de style normand, située à quelques rues de l'hôtel où Marcel passait ses vacances, à l'ombre de jeunes filles qu'il n'a pas voulu déflorer. Dès que Jacques sortira, je n'aurai qu'à le suivre : j'ai déjà mon plan pour l'aborder et pour l'assaut qui mènera à la victoire. Blitzkrieg !

Les pouvoirs d'une jolie fille comme moi sont absolument considérables !

Je n'ai pas longtemps à attendre : le voilà justement. Je le reconnais tout de suite, grâce à la photo. Mais il n'est pas seul : une femme et un gamin l'accompagnent. Je leur emboîte le pas. Ils ne remarquent rien, car ils ne me connaissent pas, et que de nombreuses personnes se dirigent vers la plage en ce début d'après midi torride.

Je me débrouille pour investir un petit bout d'espace tout à côté de la femme. Quant à Jacques, il se précipite à l'eau sans attendre après avoir conduit le gamin dans un espace clos où s'esbaudissent de nombreux moutards...

C'est vrai qu'il faut être de sexe féminin pour aimer les bains de soleil. Pour nous, il est important d'acquérir cette couleur dorée qui fera craquer les mecs. Absolument nécessaire, vital, même !

Après, ce sera le bain de mer. Je n'ai qu'à ôter ma robe légère et mes sandales à talons compensés pour être en tenue. En dessous, j'ai mis mon bikini fuschia -celui que je t'ai montré -avec le soutien-gorge push-up et le slip de taille ultra basse. Tu sais bien : celui qui a des petits nœuds sur les hanches et entre les seins. Il est tellement minuscule que je dois tirer sur l'élastique pour cacher ma foufoune ! Il va me permettre un bronzage optimal, et surtout il met bien en valeur ma beauté. Tu as dis toi-même que je suis particulièrement mignonne avec.

La plage ? Certes, on y nage bien un peu et, comme je viens de le dire, on essaie d'acquérir le teint flatteur qui permettra de frimer devant les copains et les copines au bureau. Mais surtout, comme tu le dis toi-même, la plage permet de mater et de se faire mater.

Moi, j'adore ça. J'aime qu'on me regarde, même si je fais semblant de ne pas remarquer l'admiration que je suscite. J'ai été créée pour le plaisir des yeux. Il est normal que j'offre mon corps au regard concupiscent des hommes et à la critique jalouse des femmes...

Me voilà donc installée gracieusement sur ma serviette, les lunettes de soleil sur le nez, je commence à m'oindre de crème, tout en observant autour de moi. C'est alors qu'un ballon vient achever sa course contre mon postérieur. Trois garçons maladroits, en apparence, s'approchent. Ils se confondent en excuses... Ils ont provisoirement renoncé au beach-volley pour s'intéresser à mes charmes. Je leur rends leur ballon et je les gratifie d'un sourire engageant. La glace est rompue.

La glace se rompt facilement sur les plages. Forcément, avec le soleil !

*A plus, si affinité.*

-Ils sont casse-pieds !

Je tourne la tête. La femme de Jacques, qui se fait bronzer sur son drap de bain à quelques centimètres du mien, vient de rouspéter à mi-voix. La trentaine, bien faite, avec ce qu'il faut de rondeurs bien placées... Un visage charmant encadré par une abondante chevelure blonde, très bouclée. Des yeux bleu profonds, *ultramarins*. Elle porte, elle aussi, un mini bikini.

-Ils n'arrêtent pas de tourner autour de nous, précise-t-elle. Ils nous zyeuvent.

Je réponds :

-C'est bien agréable. Imaginez qu'ils ne le fassent pas, nous serions déçues.

Elle me sourit.

-C'est vrai, concède-t-elle.

Un joli sourire. Elle me plaît tout de suite.

*Bien entendu, un nouveau plan d'attaque s'impose pour tenir compte de sa présence.*

-Imaginez, lui dis-je, une fille est à-demi nue sur la plage et nul ne la regarde !

-Oh la pauvre ! Quelle tristesse !

Cette hypothèse est si invraisemblable que nous éclatons de rire.

L'achat d'un maillot deux pièces nécessite une recherche minutieuse et une mise de fond importante, car il n'est rien de plus onéreux, au mètre carré. Nous sommes en droit d'attendre un *retour sur investissement* !

-Voulez-vous que je vous mette votre crème solaire dans le dos ? Il y a des endroits où on n'y arrive pas seule.

Je lui tends mon tube et je me couche sur le ventre. Elle étale consciencieusement, me masse les épaules puis les lombes. Son toucher délicat s'ajoute à la caresse du soleil et au souffle de la brise marine.

J'aime qu'on me papouille. Je suis bien.

Elle en a fini avec mon dos, elle tartine maintenant l'arrière de mes cuisses, puis mes jambes, jusqu'aux pieds.

-Retournez-vous, dit-elle. Je vais vous en mettre sur la poitrine.

J'en ai déjà mis, mais je ne résiste pas au plaisir de me faire tripoter encore un peu. J'obtempère donc.

-Vous gardez votre soutien-gorge ?

-Oui. Je trouve qu'on est plus excitantes avec.

-Vous avez raison, ça met le buste en valeur... Celles qui les enlèvent ont souvent les seins qui tombent un peu. Ce n'est pas joli.

*Il y en a même qui dégoulinent ! Cela tue l'érotisme.*

-Et puis, si on le garde, ça donne aux messieurs l'envie de nous l'ôter !

-Pour ça, ne vous inquiétez pas, ils sont serviables !

Elle recommence à m'enduire de crème. Elle me pelote un peu les seins, explore consciencieusement le sillon qui les sépare, n'hésite pas à pénétrer du bout des doigts dans les bonnets

Mes tétons sont durcis, et pointent audacieusement sous l'étoffe. Elle les effleure, *mine de rien.*

-Oh ! Excusez-moi !

Je lui souris

-il n'y a pas de mal

Elle y retourne. Toujours *sans le faire exprès* ?

Maintenant, elle investit mon ventre, tourne autour du nombril, avec des petits mouvements des doigts. Elle prend possession de mon corps... Je suis envahie ! Invasion délectable...

Soudain, elle s'arrête, tire la langue en direction d'un groupe de garçons.

-Ils ricanent ! Ils nous prennent pour des lesbiennes !

Elle leur fait un pied de nez.

-Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! leur crie-t-elle, avant de se remettre à l'ouvrage.

Le bout de ses doigts passe sous l'élastique de ma culotte, me palpe doucement la motte, jouent avec ma toison puis s'arrêtent à quelques millimètre de ma fente intime. Il faut dire que le triangle de tissu qui me voile le pubis est minuscule.

-Il faut en mettre partout, explique-t-elle. Les coups de soleil se produisent souvent à la limite du maillot, parce qu'on n'en a pas mis.

*C'est vrai.*

Elle s'attaque à la face interne de mes cuisses. Sans oublier d'en étaler un peu sous la *limite*, pour protéger mon périnée d'une éventuelle dermite. Me voilà parée.

Je commence à être sérieusement excitée.

-Et vous ? Vous ne voulez pas que je vous en mette ?

C'est à mon tour. La jeune femme s'allonge sur le ventre, je m'accroupis près d'elle et j'étale consciencieusement le lait antisolaire. Sa peau est douce et souple, déjà un peu hâlée... Elle sent bon, et cette tâche est des plus agréables.

En ce qui concerne les *limites*, je me hâte de suivre ses conseils. Ma main passe souvent sous les élastiques, *car je sais qu'ils sont à l'origine des irritations.*

Elle se retourne. Je lui en mets partout ! Je me permets d'audacieuses incursions sous son maillot. Elle rougit. Je suis allée un peu plus loin qu'elle, jusqu'à la chatte que j'ai effleurée à plusieurs reprises. J'ai senti son clito, qui manifeste déjà quelque émotion... Elle met ses bras autour de mon cou et m'embrasse.

Nous sommes deux amies !

-Je m'appelle Laure. On se tutoie ?

-Si tu veux. Moi, c'est Julie. J'adore le soleil.

Je remarque, à son doigt, l'alliance sertie de petits brillants et la bague ornée d'une pierre plus grosse.

-Tu es mariée ?

-J'ai un fils de neuf ans. Il est à son club. Et toi ?

-Moi ? Célibataire ...et disponible.

Elle rit.

Elle farfouille dans son sac, elle en sort un magazine de mode. Je m'assieds près d'elle, sur sa serviette, et mon corps est contre le sien. Nous commentons toutes deux les photos, en nous laissant caresser par le soleil.

Sur l'une des pages, nous pouvons voir un mannequin squelettique, qui défile pour une maison de haute couture. Elle est vêtue d'une de ces robes si *faciles à porter* : transparente aux endroits stratégiques, qui laisse voir les aréoles et la fougoune bien fournie de la jeune femme.

-Tu te rends compte ? La pétasse ! s'exclame-t-elle.

Je ris.

-Avec son corps décharné, elle va mettre en berne tous les hommes ! Surtout avec cette tête d'enterrement ! Tu sais, Julie : sans être grosses, nous avons de douces rondeurs, et c'est bien agréable !

-Tu as raison. Je suis sûre que les hommes nous préfèrent : ils aiment mieux ce qui est confortable et convivial. Moi aussi, avoue-t-elle enfin, je préfère qu'une fille ait des rondeurs.

*Me voilà rassurée ! Avec mon 90C plutôt sympa, mes hanches rondes et mon petit cul rebondi, je peux m'attendre à de la joie !*

Je m'allonge à côté d'elle. J'ai chaud, mais pas trop. Je reste ainsi un moment, sans rien faire, à savourer ma paresse tout en rêvant à ma nouvelle amie. J'imagine sa bouche explorant mon corps... J'ai soif de cet amour.

Elle se met sur le ventre, dégrafe son soutien-gorge pour obtenir un bronzage idéal, sans trace de bretelles. Je suis couchée contre elle, sur le dos. La lumière du ciel m'éblouit... Nous fermons les yeux toutes les deux. Personne ne peut voir ce que nous faisons, je glisse mon bras sous elle et ma main s'introduit dans sa culotte. Elle ne proteste pas.

Nos massages mutuels l'ont bien excitée ! Comme je m'y attends, mes doigts découvrent une vulve déjà bien accueillante, avec un clitoris bien ferme. Un noyau de cerise ! Entre les nymphes, je sens un petit suintement. Elle est quasiment prête ! Je cajole un peu le *bébé dans son berceau*... Sa turgescence s'amplifie encore, il se redresse, fier comme Artaban. Sa propriétaire pousse un soupir d'aise. Elle aime ! Sans le négliger, je poursuis mon exploration. Une amande m'est offerte...

Bien sûr, cette activité n'est pas sans conséquence sur mon propre corps. Ma chair congestionnée darde contre le tissu de ma culotte de bikini ! A chaque mouvement, celle-ci me frotte et me branle un peu. J'ai peur qu'elle rentre dans ma fente entrouverte, et qu'elle vienne la mouler indécentement. Cela arrive, parfois... Il faudra que je pense à me rajuster.

Ma position ne me permet pas une pénétration complète. Mon index, recroquevillé en forme de crochet, s'introduit à l'entrée de sa grotte d'amour. J'appuie sur son point G comme sur la détente d'une arme, à plusieurs reprises, de plus en plus vite. Je perçois les secousses de la jouissance.

Je me blottis contre elle. Ma main reste en place pour un câlin, en guise de conclusion. Je me cache l'entrejambe de mon autre main, car j'ai un peu mouillé ma culotte. Je reste ainsi un moment, alanguie dans la chaleur du soleil, les yeux clos... C'est si bon.

Enfin, je retrouve assez d'énergie pour me lever.

-Tu ne te baignes pas ?

-Pas aujourd'hui, répond-elle. Je vais me contenter d'observer autour de moi. Et puis, mon fils va rentrer de son club.

Je lui envoie un baiser, et je cours vers le rivage, en zigzagant parmi les formes allongées.

L'eau est froide. Elle saisit vigoureusement mon corps baigné de chaleur.

Je me mets debout, face à l'horizon, à un endroit où j'ai encore pied... J'ai de l'eau jusqu'à la poitrine. La houle arrive sur moi avec régularité, je vois la mer se gonfler, puis elle me soulève comme un fétu. A chaque fois, je saute dans la vague, pour maintenir ma tête hors de l'eau, puis mes pieds retombent sur le sable. Mes cheveux sont couverts d'écume et je sens sur mes lèvres le goût du sel, et sur mon visage la douce caresse du soleil.

C'est amusant ! Je ris aux éclats, comme une petite fille.

J'ai repéré Jacques., à quelques mètres de moi. Brun, bien bâti, il est encore plus beau que son jeune frère, car cet un homme fait, dans la force de l'âge. Toutefois, la ressemblance avec feu Edouard est moins évidente... Sous sa peau hâlée par le soleil, on voit saillir les

muscles. Un sportif. Un corps qui semble bien confortable pour les dames auxquelles il se donne, d'autant plus qu'il doit être bien équipé pour les conduire au nirvana. Je compte m'en assurer le plus rapidement possible... Mais l'homme me plaît surtout parce qu'il a l'air aimable, souriant, et heureux de vivre.

Comme moi, il s'amuse à sauter dans la vague.

Il m'a remarquée. Il a entendu mon rire, et il a tourné la tête.

Je fais quelques pas dans sa direction, et je lui souris.

Tu me connais : au naturel, ma libido est déjà très exigeante. Mais cet après-midi là, elle a été sollicitée par les regards des garçons, puis exacerbée par les nombreuses couches de crème solaire administrées par ma voisine de serviette... La chaleur de l'été a fait le reste. Mes ovaires ont travaillé, ils ont déversé leurs hormones qui me font bouillir le sang. Je suis en rut.

Sun, sea, sex... *sex über alles !*

J'ai envie d'une franche obscénité. Un plan Q se forme aussitôt dans ma tête.

Puisque j'ai de l'eau jusqu'à la poitrine, une eau verte, un peu limoneuse, et qu'on ne peut pas voir sous la surface, je baisse la culotte de mon bikini jusqu'aux genoux.

J'adresse à ma proie un signe de la main. Gracieux. Engageant. Je m'approche encore un peu.

La houle arrive. Nous sautons tous les deux.

Soudain, je pousse un cri strident. Un cri suraigu de femme qu'on viole.

Il s'approche.

-Quelque chose ne va pas ?

-Ma culotte !

Il me regarde, interloqué.

-J'ai perdu ma culotte. La vague me l'a arrachée !

Il se met à rire

-C'est grave ça !

Je fais semblant de m'indigner:

-Mais oui c'est grave. Je vais devoir sortir comme ça

-Et ça vous inquiète ? Vous allez être le point de mire. Mais vous êtes jolie fille : personne ne portera plainte. Vous aurez même un certain succès.

-Et vous ? Vous allez regarder ?

-Bien sûr. On n'a pas tous les jours l'occasion de voir une aussi belle naïade. N'ayez crainte : j'apprécierai le spectacle en connaisseur !

La vague arrive. Cette fois je lui ai pris la main. La houle est particulièrement forte. Après son passage nous avons de l'eau dans les yeux et nos cheveux dégoulinent.

Je pleurniche :

-Vous allez voir ma nudité, mes fesses, ma toison, toute mon intimité de femme...

Il rit de nouveau. Son rire est chaud et franc, c'est le rire d'un ami.

-Cela vous gêne ?

C'est le moment de la provoc :

-Non, ça m'excite plutôt ! Ça me donne des envies peu avouables.

-Dites toujours.

- J'ai envie d'un galant homme qui accepterait de masturber une pauvre fille qui a perdu sa culotte.

- Cherchez ! Ça doit pouvoir se trouver.

Je suis à quelques centimètres de lui lorsque nous sautons ensemble dans la vague.

Dès que nous retombons sur nos pieds, je me fais plus directe :

- Vous savez où est le clitoris ?

- Je suis marié, feint-il de s'offusquer.

Mais je connais bien les hommes : je sais que ça va être oui. Il n'existe pas d'homme difficile, il n'y a que des femmes qui n'osent pas. *Pauvre Alix ! Je divorcerai pour t'épouser, dit-il ! Il t'a promis, juré... Mais c'est un cœur d'artichaut, une infatigable abeille prête à butiner toutes les fleurs.* Je le sens tout de suite.

- Vous êtes marié ? Je vais rendre un grand service à votre femme ! Vous voulez que je vous indique où c'est ?

*Tu reconnais là mon caractère altruiste : toujours prête à aider mes consoeurs. C'est cela, la solidarité : je te cocufie, c'est pour ton bien.*

Il s'avère qu'il n'est point besoin d'indiquer l'endroit : la gent masculine a fait des progrès en anatomie. Les doigts se positionnent et m'accordent sans difficulté la petite gâterie que je réclame.

Longuement, avec douceur et tendresse, ils me titillent le bouton, caressent mes lèvres intimes, me pénètrent, explorent ma petite grotte d'amour. C'est doux et bon.

Quand la houle arrive, il s'interrompt et nous sautons ensemble dans la vague. Il m'a prise par la taille. Puis, sa main reprend sa place entre mes cuisses. Les jeux reprennent, suaves et gracieux ... les prémices de l'amour ! Doux effleurements, longues caresses, qui alternent avec les tractions plus brèves, plus directes sur la partie la plus sensible de ma personne. Je suis tombée sur un expert dans l'art subtil de la caresse ! Malgré l'eau froide, je sens la chaleur monter.

Je ne suis pas inactive, moi non plus : j'ai mis ma main. Au travers du tissu mouillé, je sens la virilité érigée, dure à souhait. Bien sûr, un tel contact n'est pas sans effet sur mon imagination, et ma montée au plaisir s'accélère... Mon partenaire d'un moment me touche en virtuose, comme on touche un clavecin ou une harpe pour en tirer les plus beaux accords. Mon clito turgescent vibre sous ses doigts agiles, mes nymphes résonnent d'une merveilleuse harmonie. *La musique céleste !*

L'artiste a tôt fait de s'apercevoir de mon excitation :

- Vous êtes bien chaude ! plaisante-t-il. Vous allez faire bouillir la mer.

Pour le punir de son ironie, je lui sors le sexe et je l'empoigne à nu, sauvagement. Il proteste :

- Hé ! Doucement !

L'orgueil viril en a pris un coup ! Non, les hommes n'ont plus le monopole de la drague dure. *Vous n'avez plus le monopole de rien !* Tu verras, ce n'est pas si mal de laisser l'initiative à la femme : cela évite de prendre ses responsabilités.

En réalité, il a protesté surtout pour la forme. Quant à mes initiatives, elles sont finalement agréées avec enthousiasme, car elles lui permettront de conclure plus rapidement. Lors de la vague suivante, nous sommes face à face, il me tient par le bras, je le tiens par le sexe.

Quand je repose les pieds sur le sable, je sens ses doigts se promener dans mon sexe béant, effleurer mes chairs congestionnées, à la sensibilité exacerbée... Moi, je lui ai pris son engin à deux mains pour le branler : les couilles dans une main, le gland dans l'autre, je le travaille avec vigueur. J'entends bien ne pas être moins experte que lui, ni moins efficace. Je vais le faire juter dans la mer.

Non loin de nous, les gens se baignent, nagent, les enfants jouent, en riant et en criant. A l'idée de commettre ces obscénités au milieu d'une foule, mon désir et mon excitation se décuplent et se muent en une véritable rage sexuelle.

-Ah !

Mon chevalier servant m'a pénétrée de son index ! Il m'a enfilée jusqu'au fond. Dans ma grotte d'amour, son doigt ondulent comme une anguille... Du bout des doigts de l'autre main, il effleure doucement ma fente, au dessus du clito. De surprise, j'arrête de le branler. Lui, il se met à pistonner, à me bourrer le con sans hâte, avec une sorte de douceur énergique, comme il l'aurait fait avec sa pine.

-Continue ! chuchote-t-il. La prochaine vague est encore loin.

Je reprends. La bite se dresse, se cabre entre mes doigts. Je fais coulisser le bout dans mon poing serré en forme de tube, pour simuler un vagin. Mais bientôt, c'est une autre vague qui me submerge : celle de l'orgasme. C'est une vague ignée, sauvage, qui surgit du plus profond de mon être. Je pousse un cri suraigu. Je lâche le membre, sans même savoir s'il a joui.

Il m'a enlacée, il me serre contre lui pour m'empêcher de tomber.

Pantelante, je reprends lentement mon souffle.

-Que faites-vous ?

-Je remets ma culotte. J'ai joui. Je vais sortir de l'eau.

-Oh coquine ! vous ne l'aviez donc pas perdue ?

Mais il me sourit : il n'a pas l'air de m'en vouloir.

Je sais : je suis une vilaine fille. Mais c'est si bon !

*Je vais maintenant terminer ma lettre. La prochaine fois, je te raconterai la suite : elle ne manque pas de rebondissements !*

*J'espère que tu vas bien et que tu profites bien, toi aussi, du soleil. Que Bertrand te poinçonne avec ardeur, et qu'il te donne satisfaction.*

*Tu te crois victime d'une addiction ? Ma foi, c'est bien possible. Mais il ne faut surtout pas guérir de cette addiction là ! Le sexe nous porte à des rencontres, à des jouissances partagées qui construisent notre humanité, et sans lesquelles nous ne serions que des machines dépourvues de cœur et de sentiments.*

*Je constate avec plaisir que tu revois souvent ton gentil voisin... Il te plaît ! Tu devrais lui accorder quelques douceurs, bien plus que de simples préliminaires... Au terme de ton séjour, tu devras être enceinte.... Mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ! Quant à la jeune Graziella, n'aie crainte : je ne suis nullement jalouse ! Tu es attachante et tu feras d'elle l'amie la plus tendre, et je m'en réjouis.*

*Tu es bien gentille de me sucer partout, même si ce n'est que par le truchement de l'imagination. Je te remercie pour cette gâterie, je regrette seulement que la technique ne me*

*permette pas d'en profiter davantage ! Espérons que les progrès de l'informatique permettront un jour aux amants de s'étreindre par mail ... Car j'ai envie de sentir pour de bon ta langue dans tous les petits recoins de mon sexe, en particulier ceux que tu aimes le plus.*

*Moi aussi, je t'embrasse sur ton joli minou, avec la langue bien sûr !*

*Ta compagne en addiction...*

*Ta petite Laure qui t'adore.*

## 15

### Le coq du village

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

Graziella est venue hier.

J'ai réussi à gagner son affection, et même son amour. Nous étions seules dans la villa toutes les deux, après le départ des domestiques. Elle n'a pas fait la moindre difficulté pour se dévêtir et me donner son corps, elle est même venue au devant de mes désirs. Je crois qu'une telle amitié lui manquait, à elle aussi.

Nous nous sommes couchées tête-bêche sur le lit, dans la chambre conjugale. Chacune a donné à l'autre un long baiser sur le sexe, un baiser profond, insistant, qui nous a portées, l'une et l'autre, sur le sentier de la jouissance.

Graziella ouvre ses cuisses. Elle m'offre son sexe sans réticence, fière d'une impudeur nouvellement conquise. Ravie, je découvre à nouveau la fente rose, déjà humide, une chair impatiente, gonflée, délicieuse...

-Prends-moi, dit-elle à mi-voix. J'en envie de toi.

Je mordille ses lèvres intimes... De la pointe de ma langue, je parcours lentement sa vulve. Elle a le goût épicé d'une fille qui a travaillé toute la journée, un peu fort, mais délicieux. Je lui branle le clito d'un doigt obstiné. C'est un bourgeon tout dur, comme un bouton de rose, qui tressaille sous mes caresses... Mes papilles perçoivent la saveur acidulée d'une Graziella toute crémeuse.

De son côté, elle m'imitte un peu gauchement. C'est la première fois qu'elle découvre mon sexe et qu'elle me touche

-Je ne suis pas lesbienne, dit-elle pour s'excuser.

-Laisse-toi guider par ton instinct. N'hésite pas à faire preuve d'audace, à prodiguer les caresses les plus osées : ce sont celles qui expriment le mieux l'amour.

Quant à moi, je lui ouvre la chatte de deux doigts, mettant à jour toutes des merveilles de féminité, des perles, des bijoux de chairs qui resplendent, et qui luisent d'une divine rosée. J'aperçois son hymen à l'orée du fourreau de soie, de la grotte d'amour paradisiaque.

Me voilà saisie d'un désir soudain, âpre et violent, de pénétration sauvage. Avec ma langue, mes doigts, un gode... M'emparer d'elle, la faire mienne à jamais ! La remplir et la faire hurler de joie !

Graziella s'est enhardie. Elle m'a pénétrée de sa langue, et je la sens aller et venir entre mes nymphes... Que c'est bon ! Je guide sa main vers mon bouton, et je lui indique mon rythme idéal de masturbation. Elle y met du cœur. J'ai l'impression qu'elle y prend du plaisir....

Me voilà bientôt prête, chaude et lubrifiée à point. Avec, au creux de mon ventre, cette faim que je connais bien : un désir irréprensible d'être pénétrée, fouillée... Une envie de queue.

Sans m'arrêter de sucer Graziella, je tends, à l'aveuglette, mon bras vers mon chevet. Dans le tiroir... mon gode motorisé ! Un sex-toy ultra performant, offert par les copines.

Je me mets dans le même sens que mon amante, tout contre elle, et je l'enlace tendrement. Je sens toute la douceur de son corps, ses merveilleuses rondeurs, si féminines. Ses seins, ses fesses, ses hanches, toute cette chair moelleuse... Nous sommes joue contre joue, bouche contre bouche. J'embrasse tendrement ses yeux clos.

-Tiens, lui dis-je en lui tendant l'objet, achève-moi avec ça.

Elle obéit, elle m'enfile avec l'engin qui bourdonne comme une grosse abeille. Quel délice ! Je gémiss de plaisir, n'hésitant pas à la complimenter pour son savoir-faire :

-Graziella ! Tu es la plus merveilleuse des amantes!

A mi-voix, j'ajoute un éloge plus corsé :

-Tu me baise comme une vraie salope !

Mais moi ? Comment la contenter ? Bien sûr, je continue à la branler, mais pour la faire vraiment monter au ciel, il faudrait la pénétrer. Or, nous sommes en Sicile ! Elle y tient sûrement, à son diamant, qui scintille dans l'écrin rose de son sexe ! Comme à la prunelle de ses yeux. Quelle fille de Sicile oserait se présenter à son époux, le jour de ses noces, sans cette fleur de pureté fragile entre toutes ? C'est pourquoi il m'est interdit de la cueillir.

*Allons, Graziella, une petite douleur, quelques gouttes de sang, et après....* Après : le point d'orgue de nos éteintes, l'exquise réplétion de ta grotte d'amour visitée par mes doigts. Tu verras, je suis une experte, je te conduirai jusqu'au ciel dans mon char doré !

Graziella me défonce à grand coup de gode. Je pars ! Je vibre de toutes mes tripes. Je pousse un cri strident. C'est l'orgasme. Il me reste juste assez de conscience pour continuer à la branler. Je lime de plus en plus fort, frottant l'allumette pour que jaillisse la flamme.

Sur un signe que je lui fais, elle arrête ses coups de boutoir et me laisse profiter, moteur arrêté, de la présence du gode qui me distend le con. Je suis sur un nuage rose, je rêve à Mario, à son sexe planté en moi.

Enfin, je parviens à articuler :

-Graziella ! Que puis-je faire pour toi ? Je voudrais tant voguer avec toi vers la bienheureuse Lesbos, où celles qui s'aiment unissent leurs âmes ! Mais tu es vierge !

-Tu es ma meilleure amie, dit-elle, c'est à toi de me décacheter.

-Comment ? Tu ne veux pas arriver vierge au mariage ?

Elle rit.

-Mais non ! Même en Sicile, la virginité, c'est démodé. Les autres étudiantes se moquent de moi... Gentiment. Mais c'est quand même la *mise en boîte*, comme vous dites, en France.

Beau programme ! Après quelques derniers suçons, un ultime baiser avec la langue dans sa vulve chaude et gluante, je la pénètre. Sans brutalité. Elle pousse un petit cri. C'est fait.

Je la ramène doucement. Le gode, ruisselant de mes propres sécrétions, coulisse sans difficulté. C'est tout doux.

-Encore ! Encore ! dit-elle.

Soudain, ses poings se crispent. Ses yeux se ferment et ses lèvres s'entrouvrent pour exhaler la plus mélodieuse des plaintes... Je devine qu'elle jouit.

Après ce premier orgasme, nous avons fait une pause.

Nous sommes serrées l'une contre l'autre. Je sens ses seins contre les miens, nous avons toutes les deux les pointes érigées. Je caresse doucement sa vulve qui vient de jouir, et où perle encore une petite goutte vermeille. C'est le moment des confidences. Je lui demande si elle est satisfaite de son stage.

-Oui, répond-elle évasivement. C'est un stage intéressant pour ma formation.

Elle s'est contractée : je vois bien que quelque chose ne va pas. Je lui demande :

-En quoi consiste ton travail ?

-Secrétaire bilingue. Comme je parle bien le français, je m'occupe des exportations vers la France.

Sa remarque dans la boutique me revient en mémoire. Un salaire de mille euros par mois me paraît dérisoire, presque une aumône. Que peut-on, faire avec une telle somme ? Même pas acheter une jupe griffée dans un prêt à porter de luxe.

-Tu n'es pas beaucoup payée ...

-Oh, répond-elle, mon patron m'a proposé de doubler, ou même de tripler mon salaire.

-C'est merveilleux ! Il te propose de nouvelles responsabilités ?

-Non. Il m'a demandé... certaines faveurs.

Je suis indignée.

-Quoi ? Mais c'est affreux.

-C'est le coq du village. Il s'appelle Silvio Finocchio, c'est un notable du petit bourg de *Chiesa sul Mare*. Il possède cette importante fabrique de meubles et, en plus, c'est le maire. Il a beaucoup de relations dans les milieux d'affaires, je le soupçonne même d'avoir des accointances avec la mafia. Si je quitte l'entreprise, je serai grillée, sûre de ne rien trouver d'autre à moins de cent kilomètre, même à Catane.

Ses yeux sont pleins de larmes. L'angoisse se lit sur son visage

-Dès, le premier soir, poursuit-elle, au moment où les employés quittent les bureaux, il m'a serrée contre la porte. Il n'y avait personne dans la pièce, alors il en a profité : il a mis ses mains sous ma jupe et il est remonté jusqu'aux jarretelles... C'est l'arrivée d'Angelina qui m'a sauvée : elle est entrée brusquement et elle lui a tendu des papiers à signer. Il m'a lâchée, je me suis esquivée. Le lendemain, à mon arrivée au bureau, il m'a lancé : « *tu y passeras avant la fin de ton stage* »

Elle vide son sac. Je la laisse parler.

-Angelina, c'est sa secrétaire particulière. Elle m'a expliqué : *c'est exprès que je suis entrée. Je le connais, je savais qu'il allait essayer. Tu sais, dans cette boîte, c'est encore la féodalité, avec droit de cuissage...*

Il y a un silence. Je l'embrasse sur la bouche. Graziella poursuit son récit :

-Le lendemain de mon arrivée, m'a raconté Angelina, il m'a obligée à me mettre nue pour travailler. Oui, toute nue, du matin au soir ! Ça l'amusait de voir mes seins se balancer quand je marchais dans le bureau, ou de les voir tressauter quand je tapais une lettre. Il adore les seins, ce cochon ! Plusieurs fois dans la journée, il les a palpés. Mais le pire m'attendait à l'heure de la sortie. Il m'a mis la main au sexe, et il m'a branlée... Très adroitement. L'habitude sans doute. Malgré l'horreur qu'il m'inspirait, déjà excitée par l'exhibition, je suis vite devenue toute chaude... Oui, j'ai honte de l'avouer : j'avais la chatte brûlante et lubrifiée, j'étais prête à m'offrir. Que veux-tu, a-t-elle gémi, mon corps réagit comme un corps de femme... Alors, il m'a violée. Lorsque j'ai senti son membre arriver entre mes cuisses, j'ai été submergée par une vague de dégoût, mais en même temps, j'ai ressenti un plaisir physique intense. Oui, malgré la peur et la répulsion, il m'a fait hurler de jouissance. C'est pour cela, surtout, que je le hais. En rentrant chez moi, j'étais bourrelée de honte et de remords. Quand mon mari s'est approché pour m'offrir son amour, mon premier mouvement a été de me refuser à lui, tant je me sentais souillée, indigne d'être une épouse. Il a senti ma réticence. Lorsqu'il m'a pénétrée, j'ai eu très peur qu'il comprenne tout.

Je serre Graziella contre moi. Pour la rassurer, je la couvre littéralement de baisers. Sur tout le corps, sur les seins, sur la vulve... Croyant qu'un peu de plaisir calmerait son angoisse, je lui suce tendrement le clitoris.

Elle continue :

-Comment ? ai-je demandé à Angelina, tu n'as pas quitté cette horrible entreprise ?

-Hélas, a-t-elle répondu. Mon mari n'a pas de travail, et nous avons deux petits enfants. Il faut bien vivre. Les choses ont continué : mains baladeuses, obligation de travailler nue, viols... Une fois, il m'a convoquée au bord de sa piscine. Il y avait cinq *pétasses* ramassées ça et là. J'en connaissais vaguement deux : l'une était censée aider à l'atelier, l'autre était une souillon qui traînait à la cantine. En réalité, deux feignasses qui ne pensent qu'à aguicher les hommes. Il y avait aussi une toute jeune fille, visiblement mineure, dont le teint hâlé et l'abondante chevelure noire trahissait l'origine maghrébine. Elle était très belle, avec ses grands yeux noirs et sa bouche sensuelle. J'ai appris par la suite qu'elle était en situation irrégulière, et qu'il la tenait en lui promettant des faux papiers. Quant aux deux autres, c'étaient probablement des putes, grassement payées. Il nous a ordonné de nous mettre nues. C'est son habitude : appelle ça une soirée « boum-boum » !

Outrée autant que stupéfaite, je m'écrie :

-Quel vice bizarre ! Où a-t-il pris une telle idée ?

Pour toute réponse, Graziella reprend le récit d'Angelina :

-Il se prend pour Tibère : il lui faut ses petits poissons, à portée de mains et de sexe. Après avoir longuement lutté les autres, il s'en est pris à moi... Malgré mon statut de cadre, et ma qualité d'épouse et de mère, en dépit de mes supplications, il a exigé que je me mette nue, moi aussi. Il voulait me rabaisser, m'humilier. « *Mais oui, a-t-il dit, tout en me tripotant les seins. J'aime les femmes. Et alors ? C'est quand même mieux que d'être pédé !* » Cette

fine remarque a eu le don de faire glousser les jeunes pétasses. Moi, je l'aurais tué ! Le lendemain, j'ai longuement regardé la vitrine de l'armurier...je voulais acheter un revolver...

-Mais, lui ai-je encore demandé, ton mari...

-Je crois, a dit Angelina, qu'il connaît son infortune. Tu sais, Chiesa sul Mare, c'est Cocuville, et tout le monde le sait. Finocchio a engrossé deux de ses ouvrières, et même une responsable des ventes... A chaque fois, il s'arrange pour leur faire épouser un brave garçon, qui ne saura jamais rien de ce qui est arrivé. Je me suis laissé dire que, parfois, il continuait à les harceler après le mariage.

Graziella se serre contre moi, comme pour réclamer ma protection. J'en profite pour la câliner un peu. J'enveloppe son sexe dans ma main, pour le cacher aux prédateurs et le défendre contre toute agression. Il est bien doux, bien tentant... Je le sens contre ma paume.

-Je ne pourrai pas lui échapper, murmure-t-elle.

-C'est épouvantable ! S'il ose te toucher, tu porteras plainte.

-C'est inutile : il a les carabinieri dans sa main, il dîne une fois par semaine avec le procureur et le président du tribunal ! Cela se retournerait contre moi. Et puis...

-Et puis quoi ?

-J'aime Silvio.

Cette fois, je ne comprends plus.

-Quoi? Tu l'aimes ?

-Pas lui ! Son fils. Il porte le même prénom. C'est le plus charmant des garçons. Respectueux... Amoureux transi. Il rougit quand il me voit.

-Pas possible !

*C'est vraiment son fils ? A Cocuville, tout est possible. Même une intervention bienveillante du facteur, tel un deus ex machina.*

-Je voudrais l'épouser.

*Bonjour l'ambiance, entre beau papa et sa bru !*

Mas cela n'est pas mon problème. Puisqu'elle aime son Silvio (le jeune) je voudrais bien qu'elle puisse l'épouser, et qu'elle puisse ainsi jouir de sa tendresse, *et du reste...* car, même en Sicile, les filles pensent aussi à *ce que tu sais*.

La visite de Graziella se termine sur une note plus optimiste : l'amour l'a quand même quelque peu réconfortée.

Elle se blottit contre moi et me serre fortement contre elle. Je suis de nouveau tentée... Elle aussi : je sens son corps se tendre dans l'attente d'une nouvelle étreinte

Chacune met un doigt dans la chatte de l'autre. Nous en rions tant cela nous semble obscène. Nous nous branlons mutuellement. D'abord doucement, tendrement, comme baignées d'une étrange mélancolie. Puis une passion plus âpre monte de nos bas-ventres gagnés par la chaleur.

-Tu as une jolie chatte, lui dis-je. Les chattes plaisent beaucoup aux hommes...

-Je sais, répond-elle en souriant.

Nous sommes déjà bien excitées toutes les deux. Je continue mes propos salaces pour nous échauffer encore davantage

-Je suis sûre que le jeune Silvio en sera fou. Rien qu'en la voyant, il bandera comme un taureau.

Cette fois, elle a un rire cristallin.

-Ne ris pas, lui dis-je tout en l'embrassant sur la bouche. Tu as déjà vu un garçon qui bande ?

En guise de réponse elle me montre son bras tendu, dressé à l'oblique, poing fermé. Elle pouffe.

-Bien raide ! parvient-elle à articuler quand sous fou-rire se calme.

-Il y a des filles qui en ont peur...

-Ça ne me fera pas peur. Au contraire. Tu sais, quand on aime un garçon, on a envie de sentir sa chair dans notre corps.

Comme je la comprends ! Je pense à son frère, à Mario, si doux et si tendre amoureux, à sa fière hampe qui m'a pénétrée, qui m'a fait jouir, et que je voudrais de nouveau sentir en moi...

C'est alors que je remarque la ressemblance entre le frère et la sœur. Même teinte de l'iris, ce brun à la fois profond et lumineux... Même régularité des traits du visage, même dessin de la bouche, traduisant volonté et droiture...

Ils ont tous deux la beauté en apanage.

Mario. La verge de Mario est si élégante lorsqu'il bande. Si désirable !

-Qu'as-tu donc ? demande Graziella. Tu es toute excitée ! Tu as le clito dur comme un noyau d'olive, et je t'ai sentie t'humidifier !

-Tu as tort de te moquer : tu es dans le même état. Ecarte les cuisses, je vais te montrer ce que ton Silvio va te faire.

Nous voilà parties dans une tribade endiablée ! Nous sommes vulve contre vulve, fondues en un baiser torride. Je me frotte sur elle, labourant son sillon de ma chair tuméfiée, comme pour entrer en elle, m'abîmer dans son corps et dans son âme. Elle soupire. Son souffle est de plus en plus saccadé. Je la prends aussi de ma bouche : nos langues s'entremêlent, se tartinent de salive, se masturbent l'une contre l'autre, comme nos deux clitos en rut. Soudain, un même orgasme nous emporte toutes les deux, secoue nos tripes endiablées.

Lorsque je reviens à moi, je découvre que nous sommes serrées l'une contre l'autre, joue contre joue... Nos membres sont entremêlés, nous sommes quasiment incorporées l'une à l'autre. Et dans un état pas racontable ! Avec nos poils qui collent à nos pubis, et nos chattes qui sont toutes gluantes !

Nous passons à la douche ensemble, toujours enlacées... prétexte à quelques *postludes*, puisque chacune nettoie et dorlote le sexe de l'autre, sous le jet d'eau chaude, vivifiant et tutélaire. Après un essuyage mutuel et câlin, j'enduis le vagin de mon amie d'une crème adoucissante.

Et les draps ! Froissés, mouillés de toutes nos sécrétions, et peut-être même de quelques gouttes d'urine jaillies de nos chattes surmenées, maculés de petites taches de sang, ils trahissent nos tendres agapes ! Toutes nues dans la chambre, nous nous affairons à les changer, à équiper le lit de draps frais pour mes ébats nocturnes avec Bertrand.

Les domestiques auront de la lessive... *Ce qui alimentera leurs conversations !*

Je te raconte tout, sans omettre aucun détail. C'est pour te faire partager mon bonheur. Je sais bien que tu ne seras pas jalouse, et même que tu seras heureuse pour moi. Malgré ce

nouvel amour, tu es toujours ma meilleure amie et, pour te prouver mon affection, je te dédie les deux orgasmes que j'ai eus avec Graziella, qui sont de véritables œuvres d'art.

*Je suis sûre que cela te fait plaisir !*

*Amuse-toi bien à Cabourg ! J'espère que la qualité de l'accueil ne se démentira pas. Pense bien à moi quand ton hôte te poinçonnera, pour me faire profiter – par ton intermédiaire - de cet organe si merveilleux que tu m'as décrit. A lire autant de dithyrambes, on a envie de le connaître. N'ometts surtout pas de me décrire par le menu tous les coûts dont tu vas bénéficier, car je souhaite m'extasier des exploits de ce sportif en chambre.*

*Je t'embrasse partout, en insistant sur ton joli petit cul et sur tous ses accessoires !*

*Ta Marie-Sophie*

## 16

### Un hôte très stylé

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

*Ma Chérie,*

Pour ne pas te faire languir plus longtemps, et je te conte d'entrée la suite de mon aventure qui, comme tu le verras toi-même, ne manque ni de saveur ni d'humour... Après mon bain si torride dans l'eau glacée de l'océan, je suis retournée m'allonger auprès de ma nouvelle amie, celle qui m'a si bien enduite de crème antisolaires, afin de me faire sécher au soleil.

Je la trouve, déjà flanquée de son petit garçon, âgé d'une huitaine d'années, qui vient de rentrer de son club. Je fais un peu la moue, car j'espérais bien être seule avec elle. Je m'étais fait un gentil programme : me faire essayer par elle, puis froter avec son drap de bain... préludes à quelques privautés discrètes. *Sympa, non ?*

Patatras !

Julie parle à son petit bonhomme, qui lui raconte sa journée au club. Il m'énervé un peu. Il n'y en a que pour lui ! Pas question d'espérer la moindre caresse en sa présence.

Enfin. Il faut faire avec.

-Nous allons rentrer, me dit-elle enfin. Dylan est fatigué

Puis, s'adressant à lui pour chercher une approbation :

-Tu es fatigué, mon cœur ?

Il secoue la tête pour acquiescer. Il est mignon quand même. Elle ajoute :

-Nous n'attendrons pas Papa. D'accord ?

Puis, se tournant vers moi :

-Mon mari est un excellent nageur. Un sportif. Pour lui, nager en mer c'est sacré. Il nous rejoindra directement à la maison. Je t'invite à passer la soirée avec nous ? Tu feras la connaissance de Jacques.

-Volontiers.

Voilà le début d'une nouvelle amitié. *Et plus si affinités*. Pour les câlins, tout espoir n'est pas perdu.

-Tu t'habilles ? Tu veux que je te passe ton change ?

-Je n'en ai pas pris. Je comptais me faire sécher au soleil.

-Ton maillot est mouillé. Comment vas-tu faire ?

-Ce n'est rien, je vais juste passer ma robe

J'enfile ma robe par le haut. Lorsqu'elle me dissimule jusqu'à la taille, je retire mon soutif mouillé puis je m'essuie les seins. Je descends ma robe et je passe les courtes manches, il ne me reste plus qu'à ôter ma culotte, à éponger un peu mon ventre et mes fesses, puis à enfiler mes chaussures. Je suis prête !

La bienséance a été respectée : personne n'a rien vu, pas même les deux ados montés en graine qui occupent la serviette voisine, et qui ont cherché à glisser un œil sous ma jupe, qui est ample et qui m'arrive à peine à mi cuisses... *La valeur n'attend pas le nombre des années* ! Je leur fais discrètement un pied de nez.

Certes, ma robe est un peu décolletée et je dois prendre garde de ne pas me pencher trop en avant, sous peine de voir mes nénés reprendre leur liberté ! Il faut aussi prendre garde aux risées de vent soudaines, qui pourraient bien révéler à tout le monde mes secrets les plus intimes.

Pour passer entre les corps allongés au soleil, j'en tiens fermement l'ourlet entre le pouce et l'index.

Nous voilà dans la rue. L'air chaud pénètre dans mon corsage et sous ma robe. C'est comme une caresse sur ma peau, le soleil et le vent me lutinent, et je ne sens même plus le léger vêtement qui me dissimule. J'ai l'impression de me promener toute nue. C'est super ! Les pointes de mes seins s'érigent et semblent vouloir percer l'étoffe... Pourtant, personne ne voit rien. Seule Julie est troublée : elle sait que je suis nue, et elle me couve d'un regard de braise qui exprime toute la violence de son désir.

Les rues du centre ville sont animées. Rues commerçantes bondées de touristes qui choisissent leurs cartes postales aux tourniquets, qui scrutent dans les vitrines les souvenirs exposés à leur convoitise, qui s'attardent aux terrasses des nombreux cafés. Les autochtones, quoique gênés dans leurs occupations quotidiennes ne disent rien et se faufilent entre les groupes : il ne faut pas offenser la poule aux œufs d'or. On se frôle au milieu des babils en toutes les langues, on se bouscule parfois... on ne s'excuse pas toujours.

Enfin, nous voilà devant la maison. Elle est divisée en appartements destinés aux vacanciers...

-Nous avons loué pour une quinzaine, explique Julie en sortant sa clé. C'est au deuxième.

Je la suis dans l'escalier.

Quand nous arrivons sur le palier, elle me prend par la taille pour franchir le seuil. J'ai l'impression d'être une mariée.

Aussitôt rentrée, en bonne mère, elle prépare Le repas de son fils : des rectangles de poisson pané, qu'elle fait sauter dans une poêle, et des chips. L'enfant avale sans rechigner : le grand air et les jeux ont creusé son appétit. Un yaourt là-dessus, et au lit ! Dylan s'endort comme une masse.

Pour ce petit Parisien, la journée a été bien remplie. La mer, le sable, le soleil, les copains et ... et la nouvelle amie de Maman. Si jolie, et que Maman semble tant aimer ! Que de découvertes ! Que de merveilles aussi, qui seront pour sa future vie d'adulte un délicieux viatique ! Fais de beaux rêves, petit Dylan ! Que tes songes soient peuplés de toutes les beautés que t'offre la nature, et surtout de la plus sublime d'entre elles !

La porte s'ouvre.

C'est Jacques.

Je feins la surprise en me retrouvant face à l'homme qui sautait avec moi dans la vague, il y a une demi-heure à peine.

Julie fait les présentations :

-Jacques, mon mari.

Présentations inutiles ! Il feint, lui aussi de me voir pour la première fois.

-Enchantée.

-Laure, une jeune femme rencontrée sur la plage.

-Ravi de faire votre connaissance.

Son sourire malicieux s'est accentué.

-Laure est notre invitée, ce soir. En galant homme, tu devras nous servir.

-Très volontiers.

Je capte la lueur amusée qui danse dans ses yeux

-Laure, dit Julie, j'ai un cadeau pour toi.

Je la regarde, étonnée :

-Un cadeau ?

-Mon mari est un très bel homme. Je t'offre sa beauté.

Au moins, elle n'est pas jalouse. Je réponds simplement :

-Merci.

Sur l'ordre de sa femme, Jacques se retire *pour se mettre en tenue*. Va-t-il revenir en habit, comme un majordome stylé, ou en slip de bain, plus propice à l'admiration des dames ? Dans ce cas, c'est du déjà vu.

-Si tu voyais sa plastique ! Ses muscles qui saillent sous sa peau hâlée, sans atteindre l'hypertrophie grotesque des culturistes. Son torse puissant, couvert d'un pelage soyeux, si doux à mes doigts, son ventre plat, presque dur, ses fesses étroites, ses cuisses galbées, musculeuses et velues, que l'on dirait taillées dans le marbre de Carrare ! Un corps parfait, modelé par le sport, le grand air et le soleil !

C'est vrai : il n'égratigne pas l'œil ! Jacques est un parfait objet sexuel.

Le voilà qui revient : il n'a conservé que ses mocassins, et il offre à notre convoitise les plus beaux *fruits de la passion*.

-Jacques, reprend-elle encore, sois poli envers les dames. Oserais-tu prétendre que tu n'éprouves aucun désir pour notre invitée ou pour moi-même ? Ton corps doit rendre à notre beauté l'hommage qui lui est dû !

Jacques, *au nom prédestiné*, obtempère. Il dresse sa queue comme si elle était mue par un muscle. Magnifique, je dois le dire !

-Bien, concède l'épouse. Tu peux servir l'apéritif.

Julie continue de louer la marchandise :

-Dix-huit centimètre : la taille idéale. En dix ans, malgré un usage intense, pas la moindre panne.

L'appareil est bien alléchant, en effet. Je m'y connais !

-Toujours prêt, continue-t-elle. Assidu à sa tâche, endurant, efficace.... Agrémenté de deux jolies boules, qui portent bonheur lorsqu'on les tient dans la main. C'est bien mieux qu'un sex-toy : il n'y a même pas besoin de piles !

*Et en plus, il économise l'énergie ! C'est bon pour la planète.*

-Tu comprends, ma petite Laure, pourquoi je l'ai épousé. L'essayer, c'est l'adopter.

L'engin revient, avec son propriétaire porteur de verres et de bouteilles. Ce dernier sert l'apéro, puis s'assoit lui-même, face à nous, cul nu sur un fauteuil.

Nous sommes à même de détailler les charmes qui viennent de faire l'objet de toutes ces louanges. Chacune d'entre nous évalue et savoure par avance tous les plaisirs qu'on peut en attendre.

Le repas se déroule parfaitement. Jacques est un excellent cuisinier. Il s'active aux fourneaux, pour nous préparer des plats délectables.

D'une parfaite élégance : il n'a même pas mis de tablier. Bien sûr : il ne craint pas de se tacher. Il fait le plaisir de nos yeux, il nous sert, nous dorlote et, lorsqu'il aura fini, il servira d'exutoire à nos libidos déchaînées ! N'est-ce pas merveilleux ? Cette pratique de *la parité* me convient tout à fait. Bravo Julie ! Voilà qui dépasse en efficacité bien des discours féministes.

A chaque apparition du maître *queux*, les applaudissements crépitent, et pas seulement à cause des mets et des vins qu'il nous sert !

Entre les plats, Julie passe à l'attaque. Ma petite robe est bientôt mise à mal : envahie, subvertie par l'assaillante. Mon décolleté baille un peu, son contenu est des plus appétissants. Entre le foie gras truffé et la lotte au beurre blanc sur lit de fenouil, Julie entame la dégustation.

Elle sort mes seins et les couvre de baisers rapides, puis darde sa langue sur mes aréoles, dont les pointes s'érigent immédiatement. Elle en profite pour aspirer les tétons dans sa bouche. La voilà qui me tâte goulûment d'un côté puis de l'autre... Que c'est doux ! Que c'est bon ! Je l'exhorte à continuer. Sous ses caresses, mes seins tressautent et se marbrent de rose. La langue travaille avec agilité, enduit mes tétons de graisse et de salive. Ils sont luisants, gonflés, prêts à éclater. Des gerbes de plaisir en jaillissent, et m'irradient tout entière. Je suis heureuse !

Jacques apporte le plat de poisson. La vision de sa queue dilatée me porte au seuil de l'orgasme. Je pousse un cri de ravissement.

-Laisse-la reprendre son souffle, dit-il

Nous nous installons tous trois à table. La cuisine de Jacques dégage un fumet délicieux. Nous savourons sans trop parler. Jacques m'enveloppe du regard : il semble apprécier le galbe de ma poitrine. C'est un véritable esthète, son goût raffiné s'exprime dans tous les domaines.

-Je vais préparer le dessert, dit-il en ramassant les assiettes sales.

Lorsqu'il sort, je mate ses fesses étroites et musculeuses de sportif. Une bouffée de désir m'envahit et je sens mon sexe s'humidifier.

Julie se jette sur moi, me plaque contre le mur et me roule une pelle majestueuse. Elle me fourre sa langue jusqu'à la glotte, pistonne comme une forcenée. Un vrai coït buccal. Un accouplement au goût de poisson et de fenouil ! Je goûte une seconde fois la délicieuse cuisine qui m'a été servie ! Ma jupe est retroussée jusqu'à la motte, je sens sa main qui me caresse la vulve, son doigt qui me titille le clito puis qui pénètre dans ma grotte intime.

-Tu es impatiente, gémit-elle. Je sens ton impatience ! Ton attente ne sera pas déçue !

Elle s'enivre de l'odeur de mes cheveux, sa bouche explore ma nuque, puis prend la mienne de nouveau.

Bisous. Sur la bouche, dans le cou, sur les oreilles. Bisous partout. Tendres bisous sur mes yeux clos... Sa main s'affaire aussi.

-Tu as le clito en folie, constate-t-elle, tout en imprimant à cet organe le rythme idoïne, celui que je préfère.

En effet : le voilà dans un bel état, gonflé à bloc, prêt à donner le signal du plaisir à une chatte toute baveuse, qui attend la suite du menu.

- Ça va, les filles ? demande Jacques.

*Ça va on ne peut mieux !*

Il y a des coupes de glace, avec du miel et de la vodka. On fait un break.

Jacques déguste la sienne. Je ne peux détacher mon regard de sa queue, toujours nue et raide. Je suis fascinée par la puissance et la beauté de l'engin.

A la fin du repas, Julie m'enlace tendrement. De nouveau, elle me couvre de baisers rapides, me mordille le lobe de l'oreille, me susurre des mots doux. Elle déboutonne ma petite robe, qui tombe à terre.

Nous entrons toutes les deux dans la chambre, suivies par Jacques, qui présente toujours les armes... Elle me pousse sur le lit.

Baiser profond. Tour à tour, chacune fourre sa langue dans la bouche de l'autre. Nous sommes toutes deux au bord de l'asphyxie. Nous aspirons goulûment l'air, pour reprendre souffle. Puis, Julie force le passage entre mes cuisses. Elle m'embrasse sur la vulve, puis me la lèche doucement, darde sa langue sur mon petit bouton tuméfié, puis sur mes lèvres intimes, brûlantes de désir. Je gémiss doucement de plaisir, je la supplie de me finir...

-Il ne faut point se hâter ! dit-elle à mi voix, en amour, le meilleur ce sont les amuse-gueules.

Sa voix semble chanter, tant elle est douce, c'est une caresse supplémentaire, un velours pour le tympan.

Sur un signe de sa femme, Jacques s'est mis à me caresser les seins. Il les palpe, les prend en paume, les soulève doucement pour les porter à sa bouche, les embrasse goulûment. Ses doigts tracent des cercles sur mes aréoles. Il aspire dans sa bouche les pointes tuméfiées, c'est l'heure divine de la tétée ! Sa langue darde sur mes jaillissements roses...

L'index de Julie m'explore l'entre-fesses, comme pour s'assurer que je possède bien un anus. Elle le trouve enfin, le masse, l'effleure, pénètre d'une phalange dans l'obscur conduit ! Sa langue ne s'est pas arrêtée pour autant, elle poursuit ses pérégrinations, multipliant les offrandes dans toutes les chapelles de ma boîte à bijoux !

J'ai l'impression d'être écartelée. De toute parts surgissent des vagues de plaisir, qui se superposent et s'entremêlent en un puissant maelstrom, un tourbillon qui va m'engloutir dans un déluge de jouissance.

Enfin, Julie enfonce sa langue dans mon con, explore la fente sur toute sa longueur, pistonne un peu dans ma grotte d'amour. Je pousse des petits cris. Je n'en peux plus.

De nouveau, il faut qu'elle reprenne son souffle.

-Goûte cette coupe ! dit-elle à son époux. Elle sent le jasmin et le santal ! Elle porte *Soir de Venise*, le nouveau parfum de chez G\*\*\* ... Une fragrance fraîche et fruitée. J'adore ce parfum !

C'est vrai, je m'étais parfumé la motte et la foufoune le matin même. Mais je pensais que l'odeur marine dominait.

Jacques remplace son épouse. Il porte son nez à mon sexe, puis sa langue, avec une élégance de gourmet. Sa langue passe partout, caresse, musarde. Puis c'est le baiser fougueux, intense, magnifique, avec la langue fourrée au plus profond. Je vais défaillir !

-Elle a plutôt un goût de vanille et de miel, rectifie Jacques en riant, mais avec une note de fond plus pénétrante : une odeur de jeune femme en rut.

En rut ! C'est bien vrai : je ressens un vide énorme au creux de mes reins, une faim inassouvie qui me déchire et me torture. Je gémiss doucement. J'implore mes doux tortionnaires :

-Julie ! Je ne peux plus attendre. Il me faut la tige de Jacques. Tout de suite ! Prêtes-la moi, je t'en supplie.

-Mais bien sûr, ma petite Laure chérie ! Rien de plus naturel ! Tu verras, tu en seras contente !

Puis, s'adressant à son époux :

-Jacques ! Tu peux servir ?...

*C'est sympa, une copine qui prête ses affaires.*

Je lui tends un préservatif en précisant que j'ai oublié de prendre ma pilule. *Même chaude, je conserve la tête froide !*

Enfin ! Il se couche sur moi, et je l'accueille en hâte entre mes cuisses. Julie m'ouvre la fleur et guide vers mon sexe tuméfié le gland revêtu de latex. O joie ! Plaisir intense ! Je le sens qui rentre pour me combler. Suave réplétion, divine apostume ! C'est un rameau printanier, dur et gonflé de sève qui va et vient en moi, qui glisse dans l'étroit fourreau parfaitement lubrifié. Ses couilles dansent un ballet endiablé : pirouettes et entrechats se succèdent à un rythme de plus en plus rapide. Jacques a la cuisse légère et les reins puissants, sa bite virevolte en véritable étoile de la baise. A chaque estocade, il pousse sa botte à fond et me secoue tendrement les tripes. Orgasme. Je crie comme une possédée. A-travers mon ivresse, je sens qu'il jouit, lui aussi, et que sa semence s'échappe en abondance.

Pause.

Notre chevalier servant doit refaire ses forces.

Il se débarrasse du préservatif, qu'il noue et qu'il va jeter dans la poubelle de la salle de bain. Puis il revient nous servir un alcool. *Bénédictine*.

Julie se déshabille à son tour. C'est une très belle femme, avec un buste de reine, une poitrine généreuse et ferme, des hanches pleines et la taille bien prise.

Je peux enfin voir son sexe. Il est entrouvert, comme une huître prête pour la dégustation. Sous la foufoune blonde et soyeuse darde le capuchon du clito. *Un morceau de roi !* Entre les lèvres, deux pétales de rose baccarat, pulpeux et luisants, encadrent un sillon noir.

Je ne peux retenir un cri d'admiration :

-Oh, Julie, quelle est mignonne, ta fleur !

Elle me sourit : elle est sensible au compliment.

Elle offre son sexe à ma bouche, et c'est à mon tour de m'enivrer de son intimité. Sa peau sent le soleil et la mer, sa corolle déborde des nectars les plus capiteux, bien plus enivrants que la Bénédictine !

Je pose mes lèvres sur la coupe somptueuse. Coupe de chairs ardentes, gonflées, turgescentes, qui bouillonne de toutes les ardeurs du désir. Graal sacré, calice palpitant, irisé de teintes chatoyantes, rempli d'un sang généreux, cœur battant d'amour ... Baiser. Tendresse et respect. Reconnaissance du plaisir donné.

Le contact de ma langue avec ses chairs chauffées au rouge la fait tressaillir. Je lape. Je suce. Je la travaille avec la fougue du désir que je sens renaître au creux de mes reins.

Ce spectacle a tôt fait de ragailhardir Jacques qui, décidément, mérite amplement le nom de cet ustensile qui vole de sexe en sexe. Julie, elle aussi se sent prête.

-Notre invitée a été servie la première, comme il se doit, dit-elle. Maintenant, on sert la maîtresse de maison.

*Bien sûr, le savoir-vivre conserve ses droits : c'est l'élégance du grand style !*

Elle s'agenouille sur le bord du lit et offre sa croupe à son mari et j'assiste alors à la plus vigoureuse des levrettes. L'assaut est si fougueux, il fait tant plaisir à voir qu'il a tôt fait de me rendre mes forces, et d'exacerber mon désir. Tenaillée par un besoin brutal de les accompagner, je mets les mains à mon sexe et je pars à leur poursuite sur les chemins du plaisir, avec la ferme intention de les rejoindre. La vulve entrouverte, je me travaille avec ardeur. Mes mains sont partout : l'index et le majeur de la droite me titillent le clito tandis deux doigts de la gauche pénètrent ma petite grotte. Le spectacle que j'offre à mes hôtes est si vivifiant que Jacques pousse un rugissement guttural et qu'il ne peut retenir plus longtemps l'éruption de ses reins.

Ensemble, tous trois, nous atteignons l'orgasme, dans un concert de cris de jouissance. C'est l'accord final d'un orchestre philharmonique.

Brisée, je m'endors, nue, entre Jacques et Julie.

Dès que j'ouvre l'œil, je me rends compte que Jacques a revêtu son membre d'un nouvel imperméable en latex. Il me fait le signe « toujours prêt ». J'en déduis qu'il me propose un nouvel assaut, que j'agrée aussitôt.

Une main qui me caresse l'abricot, deux doigts qui m'ouvrent la fleur, une langue qui s'introduit... Je sens la chaleur m'envahir. Mon petit bouton durcit, s'épanouit, s'offre au dard qui me butine. Et c'est le démarrage en trombe : le moteur ronronne, donne toute sa puissance. Me voilà partie sur les routes embaumées de l'amour. Direction : le paradis.

Jacques me chevauche, sous l'œil attendri de sa femme. Quel homme !  
La flèche de cupidon me travaille. Je la sens, au cœur de mon intimité, dure et vigoureuse, dispensatrice des joies de la nature. Je l'exhorte à continuer, à bourrer encore plus à fond.

*Réveil en fanfare ! Réveil vitaminé, musculaire, roboratif ! Chacune d'entre nous a rêvé d'un tel réveil matin, mais hélas, la technique horlogère ne l'a pas encore mis au point.*

Pour ne pas être en reste, Julie me caresse partout. Un doigt fureteur, espiègle et efficace, achève de me mettre en émoi. Orgasme. Orgasme partagé. Trilatéral même, puisque Jacques jouit en fanfare et que Julie, qui s'est branlée en même temps, pousse elle aussi un cri de victoire.

Quel accueil généreux et désintéressé !

L'odeur du café noir embaume la maison. Je remets ma petite robe, et nous attaquons les tartines beurrées.

Le gamin s'est réveillé : j'entends ses vociférations qui remplissent l'appart.

Hélas. C'est le moment de se quitter. Regrets. Promesses de se revoir.

*J'espère avoir réussi à te faire partager les plaisirs que j'ai eus auprès de ce couple si accueillant et si nature. Souhaitons que tu parviennes, toi aussi, à multiplier et à diversifier tes amours ! Tu vois ce que je veux dire...*

*En attendant, je t'exprime toute ma tendresse ! Branles-toi un peu en te rappelant nos ébats, tu auras l'impression d'être encore auprès de moi...*

*Laure, ta jolie petite suceuse.*

## 17

### Une journée bien remplie

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Taormina, le .... Juillet .....*

*Petite Laure chérie,*

Les événements se précipitent.

D'abord, Bertrand ... Il a toujours été confit en dévotion. Prière au petit matin, avant de traiter ses affaires, avec la ruse du renard et l'appétit du requin. Prière au soir, avant de libérer son service trois pièces pour me poinçonner d'importance. Messe chaque dimanche. Confessions régulières... Il faut bien cela. Hier, en rentrant, il me dit tout à trac :

-Il faut se concilier les faveurs du Ciel. Je vais faire une neuvaine.

-Une neuvaine.... ?

-Une dévotion de neuf jours. J'ai déjà trente-six ans. Il faut que le Seigneur bénisse notre union.

Je me vois déjà me morfondant seule pendant neuf jours... et surtout neuf nuits ! Les galipettes nocturnes vont me manquer. Je panique.

-Tu vas t'absenter neuf jours ?

-Pour que le Ciel se montre favorable, il faut avoir le courage de faire des sacrifices, notamment de se priver des joies du sexe pour redevenir pur comme un enfant. Chaque matin, j'accomplirai des exercices spirituels avec l'aide des Capucins et sous la direction du Père abbé.

Stupeur ! Je le regarde avec des grands yeux écarquillés.

-Ce sont les saintes nuits de Tobie, précise-t-il, où la sensualité fait place à la spiritualité.

J'objecte :

-Les nuits de Tobie ne doivent-elles pas précéder la nuit de noce ? La notre a déjà eu lieu, et je te rappelle que dans l'art du déduit j'ai fait jeu égal avec toi.

-Ma chérie, c'est que j'avais hâte de remplir mes devoirs d'époux. Maintenant il faut prier pour que la protection de Dieu s'étende sur notre couple et sur notre future famille...

*Ma chérie !* C'est la première fois qu'il m'appelle ainsi, après un an de fiançailles ! Je vais de surprise en surprise !

Il profite du fait que je reste coite pour m'exposer en détails la méthode qu'il compte suivre pour ses délicates transactions avec son Seigneur :

- Le reste de la journée, je vais mener une vie normale, et notamment gérer mes affaires. Je dois finaliser l'acquisition de ce vignoble : j'ai encore quelques difficultés, certains héritiers du vieux se montrent plutôt durs en affaires. Je vais avoir du mal à les circonvenir, mais j'y arriverai ! J'arrive toujours à mes fins. Ma journée de travail profane finie, je me livrerai de nouveau à la méditation et à la prière, puis, après un repas frugal partagé avec les moines, à la contemplation et à l'étude de la vie des saints, toujours si édifiante. Après les complies commencera pour moi une veillée de prière suivie de quelques heures de repos. Le Père Abbé m'a dispensé des vigiles. Après les laudes et la messe du matin, une autre journée s'ouvrira pour moi, faite de labeur et de piété.

Fichtre ! Quel programme ! J'en reste tout ébahie. Il ajoute :

-Il faut beaucoup prier la Vierge, pour que nous ayons rapidement un beau bébé.

*Les affaires de cul sont-elles vraiment de son ressort ?*

Je persifle :

-La fréquentation quotidienne du temple de Vénus devrait suffire ! Tu peux dédier tes prières à Sainte Vulve et à Saint Vagin...

Il rit.

-Je suis assidu à ces dévotions, reconnais-le. Mais ces nouveaux venus sur les autels ne sont pas de bons intercesseurs auprès du Ciel. Je compte plutôt sur la Vierge, dont le domaine d'action est universel. N'oublie pas qu'elle est la Mère !

*Un argument sans réplique : la divine Mère m'aidera à devenir une mère tout à fait terrestre.*

J'embrasse mon époux qui s'apprête à partir.

-Avec une dévotion toute particulière pour sainte Rosalie, dit-il encore, la patronne de Palerme... Je compte sur son appui pour conclure mes affaires. Les vendeurs doivent encore baisser leur prix : quand on est dans la merde, il faut se montrer réaliste.

*Il y a donc aussi des saints pour les PDG aux dents longues ?*

Bertrand reste un instant sur le seuil. Il me sourit, et il ajoute avec un air égrillard qui le rend presque beau :

-Je passerai aussi dans une boutique de lingerie fine. Je connais tes mensurations par cœur. Tu auras ce qu'il y a de plus beau, de plus troublant aussi...

*De quoi appuyer, de manière efficace, l'action de la sainte Vierge*

-Tu as raison. Après tes fougueux assauts, on est en rupture de stock pour les petites culottes.

Cette fois, il sort pour de bon. J'entends rugir le moteur de la Maserati.

Téléphone. Je donne rendez-vous à Mario, après le départ des domestiques. J'appelle aussi l'entreprise Finocchio, dont je trouve le numéro dans l'annuaire. Silvio II doit commencer dès aujourd'hui une formation accélérée de neuf jours.

### *Quinze heure trente*

Voilà Silvio II. Il est légèrement en retard. Il s'excuse, m'explique qu'il a perdu beaucoup de temps à chercher la villa, qu'il s'est trompé plusieurs fois de route. Il a l'air sympathique, très différent du portrait que Graziella m'a fait de son père.

J'ai l'impression d'être monitrice d'auto école. On va travailler le code, puis la conduite. Le code ? C'est ce qu'on exprime par la parole. Très important en amour, plus encore que sur la route. Toute méprise peut être à l'origine d'un accident, et les accidents sentimentaux ne sont pas moins redoutables que les autres.

-Graziella te veux, lui dis-je. Tu n'as le droit de la décevoir.

Il se tient gauchement devant moi. Je lui fais signe de s'approcher

-Madame la Baronne... commence-t-il.

-Appelle-moi Graziella. Parle-moi comme si tu t'adressais à elle. Nous allons étudier les premières manœuvres d'approche, les premiers mots tendres. Tu ne dois sombrer ni dans la vulgarité ni dans le ridicule. D'abord, très important, tu dois faire semblant d'ignorer que Graziella est amoureuse : les femmes n'aiment pas faire le premier pas.

-Heuh... que faut-il dire alors ?

-Voyons. Ce n'est pas la première femme que tu approches ?

-Non. J'en ai connu quelques unes à Catane...

-Je ne te parle pas de ce genre de femmes. Tu n'as jamais été amoureux ?

-Non.

*Peu importe ! Faisons confiance au génie national : tout Italien sait parler aux femmes. C'est inné.*

-Approche-toi d'elle. Dis lui quelque chose. N'importe quoi... pour engager la conversation.

Il s'approche lentement.

-Franchement. Approche-toi franchement. Sans hâte mais franchement. Que lui dis-tu ?

-Euh... il fait beau.

-Par exemple. Et ensuite ? Tu dois lui faire comprendre que tu l'as tout de suite remarquée.

-Je peux lui dire : « vous êtes très jolie »

-Pas si vite ! On ne saisit pas bien la transition. Tu peux insinuer : « depuis votre arrivée, il fait toujours beau »

-Excellente idée !

-Tu peux ajouter audacieusement : « l'éclat de vos yeux éclipse le soleil ! ». Elle est très éprise, je lui aurai parlé de toi et je l'aurai mise en confiance... Selon mes conseils, elle te sourira pour t'encourager. Il faudra t'enhardir. Tu poseras ta main sur son épaule et tu l'attireras doucement vers toi. Tu lui diras à l'oreille qu'elle est la plus belle. Vas-y !

-Euh...

-Fais-le ! Un rôle d'amoureux, cela se répète. Si tu attends le jour J tu risques de rater ton effet. Prends-moi doucement par l'épaule, attire-moi contre toi, et dis moi que je suis belle.

-Vous êtes très belle Madame la Baronne.

-Stop ! Pas « Madame la Baronne ». Appelle-moi Graziella. Dis-moi pourquoi tu me trouve si belle. Tu peux parler de mes yeux, de mes lèvres, de mon teint, de mes cheveux... *ad libitum*... Tu peux évoquer tous les appas de ta belle, mais ne parle pas tout de suite des seins ni du « reste ». Pour ceux-là, il faut attendre le bon moment.

Silvio reste silencieux

-Tu n'es guère inspiré ! Il faudra retravailler ce point. Passons à la partie pratique : sais-tu embrasser ?

-Oui.

-Vas-y. Embrasse-moi sur la bouche. Doucement.

Cette fois, l'exercice est concluant.

-... pas mal. Demain, je t'apprendrai à mettre la langue. Passons à l'essentiel : est-ce que tu bandes bien ?

Il rougit.

-Montre-moi. Avant de te confier Graziella, je dois m'assurer que tu disposes de ce qui est nécessaire à son plaisir. Il ne faut pas qu'elle ait le sentiment d'avoir été arnaquée.

Un bref examen me permet de m'assurer de la forme et de la taille de l'appareil. Tout à fait honorable. La consistance bien ferme et bien raide semble confortable.

-Est-ce que tu tiens la distance ?

-... ?

-Tu dois trouver ton second souffle, comme un coureur de fond. Pendant les roucoulements, les caresses, toutes les petites gâteries préparatoires, nous aimons sentir une pousse bien raidie contre notre peau. Nous la souhaitons espiègle et primesautière, tantôt contre le ventre, tantôt contre la cuisse, sans même lui en vouloir si elle s'égare dans les

chemins de traverse pour une brève incursion, et même si, soudain, nous nous retrouvons en train de la chevaucher. Elle nous aide beaucoup à nous mettre en condition.

Il danse d'un pied sur l'autre, en présentant son cierge. En bonne pédagogue, j'encourage l'élève :

-C'est bien, lui dis-je. Tu as de bonnes dispositions. Maintenant, retrouse ma jupe. Doucement. Pas comme un soudard. N'oublies pas de caresser la femme qui est en dessous. La partie interne des cuisses... C'est le plus doux ! On ferme les yeux. On ne se rend pas compte de ta percée dans nos lignes de défense. Tout au moins, on fait semblant...

*Tu dois te dire, ma petite Laure, que je profite de l'occasion pour satisfaire mon envie de chair fraîche, pour exercer une sorte de droit de cuissage. Il n'en est rien. Je suis simplement consciente de mes responsabilités. J'ai le devoir de veiller sur Graziella, et de ne pas la confier à des mains inexpertes.*

*Pour ce noble but, je suis prête à sacrifier ma pudeur naturelle.*

Ses mains sont chaudes, sa peau est douce et suave. Il ne dit pas grand-chose, mais il s'exprime bien avec son corps. Je commence à être sérieusement excitée.

*Cependant, je dois m'efforcer de ne pas jouir pendant la leçon.*

Un peu rapide quand même. Il a un mouvement de surprise en découvrant ma fougone dénudée. Mais, visiblement, elle ne lui déplaît pas. J'ouvre les cuisses...

-Voici la rose de Saron, le lys de la vallée, lui dis-je en présentant mon attribut. Voici la perle du jardin d'Eden. Il n'y a au monde rien de plus merveilleux !

-C'est vrai qu'elle est belle ! s'exclame-t-il, admiratif.

-Embrasse-la dévotement, avec toute la révérence que tu lui dois.

Ses lèvres effleurent doucement mes lèvres intimes, faisant naître une onde de chaleur qui se propage dans toute ma personne...

-Là aussi, je t'apprendrai à mettre la langue, ajouté-je, car *ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.*

*Et réciproquement !*

Il en demeure tout interdit. Sa verge s'est dressée à la verticale, avec un gland décalotté, violacé, un peu luisant... prête à remplir son office. Je la caresse tout en continuant ma péroration :

-Cet organe n'est pas une simple fente mais l'aboutissement, le chef d'œuvre de la nature, les grandes orgues du plaisir féminin ! Subtil instrument, avec ses infinités de jeux : douces flûtes aux délicates mélodies, hautbois aux voix aigrettes, basses profondes aux puissantes harmonies, pleins jeux exprimant le triomphe et la joie ! Je te montrerai comment jouer sur tous les claviers, explorer toutes les zones de cette conque divine et y faire éclore des arpèges de fleurs. Tu seras un virtuose.

L'élève s'essaie au clavier, tâtonne un peu, puis s'affirme. Pas si mal pour un début !

-En ce lieu sacré, ajouté-je pour parfaire son édification, on ne connaît plus la tristesse ni la rancœur ! Baigné par la lumière céleste des vitraux comme par les flots bienheureux du Léthé, tu oublieras tes tourments et jusqu'à ta condition d'humble mortel. Dans ce temple, tu seras le plus tendre et le plus zélé des hiérodules.

*Tu dois te dire que j'exagère de comparer le sexe d'une femme à une chapelle... Et pourtant ! Le mystère qu'on y célèbre est aussi une fête.*

Je le tiens par la queue, comme un âne par le licou. Les hommes aiment qu'on les tienne ainsi.

Un baiser mouillé. Je ferme les yeux sous la caresse...

*Miséricorde !*

L'heure est presque écoulée. Mario ne va pas tarder.

-La leçon est terminée, dis-je en me rajustant. Tu as d'excellentes dispositions : tu seras un amoureux parfait. Reviens demain, à la même heure.

*Seize heure trente.*

Mario vient d'entrer, tenant sous le bras des tubes de carton. Il enlève l'un des embouts, des rouleaux de papiers s'en échappent, des plans.

-C'est prêt pour le mur de soutènement et l'implantation des massifs du parc paysagé... commence-t-il. Il reste la question du ponton, pour le yacht...

Je ne le laisse pas finir. Je me précipite sur lui pour l'enlacer. De surprise, il laisse tomber ses plans qui s'éparpillent sur le sol.

Je soupire.

-Je suis seule ! Si seule !

La tête contre son épaule, je commence à le câliner, tout en m'assurant discrètement que son corps s'apprête à l'amour. Il est si beau ! Et si amoureux... Malgré l'effet de surprise, cette brusque attaque ne semble pas lui déplaire.

J'en profite pour le pousser vers le canapé.

La tigresse se réveille en moi, avide d'étreintes brûlantes. Baiser torride, je le fouille jusqu'à la glotte, jusqu'à l'asphyxie.

Il faut dire aussi que ma proie ne résiste pas trop : il suffit d'une petite bourrade pour l'allonger sur le sofa. Un assaut final me procure une position dominante, à cheval sur lui... Je retrousse ma jupe moi-même, complètement, pour chevaucher cul nu.

-Mais tu es déjà prête ! s'exclame-t-il.

Du bout des doigts, il vient d'explorer ma vulve toute brûlante et déjà humide.

- Je n'en pouvais plus de t'attendre ! Je me suis caressée toute seule en pensant à toi !

*Ce n'est pas un mensonge : cela aurait pu être vrai ! Et puis, Silvio ne compte pas puisqu'il n'est que mon élève. C'est un service que je rends à Graziella.*

*Mais c'est bien Mario que j'aime.*

-Tu m'aime ? demande-t-il naïvement.

-Je t'ai dans la peau ! Vois : je suis comme l'Etna, prête à entrer en éruption.

Mes mains s'activent. J'attaque la ceinture, la braguette, quelques boutons rendent l'âme. Enfin, le sexe libéré jaillit. Je le prends à pleine main pour lui mettre un préservatif. C'est tout ce que j'ai trouvé pour éviter à l'arbre généalogique des Latrogne le déshonneur d'héberger un intrus.

Ma période de plus grande fécondité est proche et je dois prendre mes précautions. Mon pauvre Bertrand, tu n'as pas choisi le meilleur moment pour ta neuvaine ! Mon corps est avide d'amour, il me faut absolument un homme !

J'ai été ferme dans ma résolution et, depuis notre première rencontre sur la terrasse, Mario n'a plus été admis dans le temple de l'amour. Il a dû se contenter de faire ses dévotions

dans le pronaos : des caresses presque anodines. Je n'ai plus senti sa chair dans la mienne, et l'attente commence à me peser. Je suis frustrée !

Cette fois, je le veux !

C'est décidé : je m'embroche résolument sur la tige généreuse qui m'est offerte.

Quelle suavité ! Quel délice ! Elle est entrée comme dans du beurre, elle glisse dans ma grotte d'amour abondamment lubrifiée. Elle me remplit divinement la chatte et chacun de ses soubresauts fait jaillir des étincelles de plaisir. C'est bon ! c'est doux ! Je donne quelques coups de cul pour me pistonner toute seule. Me voilà propulsée dans l'empyrée. Je hurle de jouissance. Heureusement, les domestiques sont partis.

Mario a crié lui aussi. Je l'ai entendu à travers les brumes dorées de l'orgasme et je sens qu'il jouit.

Je garde sa queue un moment en moi, c'est le moment des plus tendres caresses, le moment où les baisers s'échappent, en nuées, des cœurs qui débordent.

Mais il faut bien lui rendre la liberté ! Il se rajuste, un peu gêné. Il pense à Bertrand.

*Allons ! Entre amis d'enfance, pas de cornes !*

*Dix-sept heures trente*

Graziella vient d'arriver. Elle me fait une petite visite en sortant du travail.

Je me jette sur elle pour la couvrir de baisers. En même temps, je lui enlève ses vêtements. Son corps suave et tendre apparaît peu à peu, livré à ma convoitise. Ses jolies rondeurs, libérées, ballottent doucement. Je les embrasse puis je prends les aréoles en bouche.

Nous montons dans la chambre où je me débarrasse prestement de ma jupe, de mon corsage, de mon soutif.

Nous voilà toutes deux dans le lit conjugal. Complètement nues.

Pluie de baisers. Elle répond à la mitraille que je lui impose. Mes mains prennent possession de son corps ; de ses jambes, de ses fesses, de la jolie raie qui les sépare et enfin, à la jointure des cuisses de la plus divine des fleurs.

D'instinct, nous nous mettons tête bêche. Soixante-neuf. Je lui travaille le sexe à petits coups de langue, petites bizouilles légères sur les lèvres, succions obstinées sur le clitoris, incursions furtives dans les profondeurs du calice. Tendrement, elle me rend mes caresses, imitant mes élans, maladroite dans un art qu'elle connaît mal. Mais, si elle est peu créative, elle cherche néanmoins à me faire plaisir, à me donner de la joie. Elle m'aime.

La voilà qui déborde de senteurs et d'arômes. Son con s'est empli de nectars, j'en goûte la saveur mi épicée, mi sucrée et je m'enivre de leur somptueux bouquet.

Un double orgasme nous emporte l'une et l'autre.

On fait une pause avant d'attaquer la seconde mi-temps. Nous sommes étroitement enlacées, je la tiens par les épaules et par le cou, tandis que ses bras m'enserrent la taille. Je sens son ventre contre le mien, sa peau est douce et chaude... Nos seins sont réunis, quatre globes de chair comme quatre oiseaux dans un même nid. Ses yeux sont brillants, lumineux... Je les effleure de deux petits baisers, je sens ses longs cils sur mes lèvres.

-Comment s'est passée ta journée ? Il t'a encore embêtée ?

-Il n'était pas là. Il a été convoqué au tribunal, pour une histoire de licenciement irrégulier. On a été bien tranquilles, Angelina et moi. On a pu travailler efficacement, mais on a bien ri aussi : on était détendues.

-J'ai parlé au jeune Silvio. Il est très amoureux.

Son visage s'illumine. Elle sourit, par la bouche, par les yeux. Je suis émue de donner un tel bonheur.

-Je me suis permis de lui donner quelques conseils.

*Bien sûr, je passe sous silence les travaux pratiques ! Et pourtant, ils contribueront aussi à la réussite de son couple. Comme bienfaitrice, je préfère rester dans l'ombre.*

Elle m'embrasse

-Tu es une véritable amie, me dit-elle

-Tu m'aimeras toujours ?

-Toujours.

Je me redresse. Accroupie sur son bas ventre je me frotte contre elle. Baiser. Baiser délicieux où nos bouches intimes se prennent... Bientôt, mon ventre devient chaud, mon sexe déborde de liqueurs. Je suis prise d'une sorte de furie sexuelle, prise d'un besoin absolu de m'unir à elle, de me fondre en elle, de devenir elle et qu'elle devienne moi. Je deviens folle, je l'envahis, je la masturbe de mes deux mains. Elle se laisse faire, alanguie... Elle ne peut répondre à cette rage, elle ne bouge presque plus, ses doigts se prélassent dans ma vulve, elle geint doucement ... Soudain, elle laisse échapper une longue plainte. Elle a joui. Je me finis toute seule en quelques tractions efficaces.

Nous nous endormons l'une contre l'autre, épuisées par tant d'amour.

Des pneus crissent sur le gravier. Je reconnais le moteur de la Maserati.

*Oups ! Je croyais qu'il commençait sa neuvaine aujourd'hui ! J'ai mal compris...*

Je la réveille, elle s'habille en hâte et je retape le lit. Quelques secondes me suffisent pour enfiler ma jupe et mon corsage.

Bertrand est devant nous. Je lui présente Graziella :

-Je me suis fait une amie. C'est Graziella, la sœur de Mario.

-Pas possible ! s'exclame-t-il. La dernière fois que je l'ai vue, j'avais seize ans, et elle commençait tout juste à marcher ! Maintenant, c'est une femme.

Une certaine nostalgie perce dans ses propos : ainsi le temps s'enfuit, emporte notre jeunesse.

-Je commence ma neuvaine demain, m'annonce Bertrand, après le départ de Graziella, c'est convenu avec le Père Abbé.

*Tu vois, ma petite Laure, que je suis très occupée. Je pense quand même beaucoup à toi, surtout quand je fais l'amour... car mon cœur est fidèle à chacun de mes amants, à chacune de mes maîtresses !*

*Je t'embrasse tendrement partout, en insistant sur ton petit minou.*

## 18

**Faire jouer la concurrence.**

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

Ta vie sentimentale devient bien compliquée !

Pour la nuit, un mari particulièrement actif, et bien décidé à engendrer rapidement une descendance. Pour la journée, un amant tendre et passionné, aussi performant que ton époux. C'était déjà pas mal. Mais si on ajoute ta jolie maîtresse que tu sembles beaucoup apprécier, et ton jeune élève qui semble particulièrement doué pour l'amour, cela commence à faire beaucoup !

Rassure-toi, je ne vais pas faire la moralisatrice. La société dans laquelle nous vivons n'a que trop tendance à le faire à propos de tout et de n'importe quoi. A longueur de journée, dès que nous allumons la radio, la télé ou tout autre média, dès que nous feuilletons un journal ou toute autre publication, chaque fois que nous écoutons la parole d'un ami ou d'un inconnu, les leçons tombent sur nous, nous accablent, et détruisent notre joie de vivre en nous invitant à nous haïr nous-mêmes. Il n'est pas question pour moi d'en rajouter.

Cette société puritaine et gnanngnan, pire sans aucun doute que la société victorienne, me fait littéralement horreur. On y prône une vie amoureuse épanouie, mais on désigne du doigt et on multiplie les incriminations en matière de sexe. On fait l'éloge de la tolérance et du « vivre ensemble » mais on poursuit impitoyablement toute idée déviante, toute entorse au « politiquement correct ». De nos jours, proclame-t-on, la sortie de tel film ou l'édition de tel livre ne serait plus possible. Censure ! Et on s'en félicite ! Chacun de nos actes, chaque mot prononcé, chaque sourire et le moindre clin d'œil sont à peser au trébuchet. Dans un tel monde, on ne s'en sort que par la dissimulation : cacher ce que l'on pense, faire semblant de ne pas voir ce que l'on voit, de ne pas entendre ce que l'on entend... La cautèle et l'hypocrisie sont devenus des arts nécessaires à la survie, à tel point qu'il faudrait les enseigner aux enfants des écoles.

Donc : point de morale ! Si cette vie te rend heureuse, profite-en. Jouis de ton corps autant que tu jouis du soleil, de la mer, et des beautés de la Sicile. Carpe diem, comme disaient les Anciens. Pour une jeune femme, les caresses et les baisers sont un viatique indispensable, ils ne nuisent jamais par leur excès mais seulement par leur carence. Quant aux orgasmes, je te les souhaite nombreux et intenses, car ils feront de toi une femme épanouie qui portera vaillamment son fruit. La vie doit se transmettre dans le plaisir et dans la joie.

Moi, je ne suis pas jalouse, pas même du plaisir que tu prends avec une autre femme. Car je sais que tu m'aimes toujours et que, le moment venu, chacune saura retrouver les gestes qui enivrent, les caresses qui mènent au bord de la folie... De nouveau, nos deux corps exulteront ensemble et, rivées l'une à l'autre, nous chevaucheront dans l'empyrée du plaisir.

Prends bien garde, cependant. « Qui trop embrasse mal étreint » dit le proverbe. Veille à bien donner à chacun la part qui lui revient ! Le sexe est, par-dessus tout, une affaire de matière grise et, quand le cul est chaud, il faut garder la tête froide. Il faut gérer. Il faut de l'ordre dans les désordres...

De l'ordre ? Pour commencer, laisse-moi plaider la cause de Mario. Tu le traites beaucoup trop mal. Puisque c'est lui que tu aimes, c'est lui qui doit avoir la préférence. Pour commencer, ôte-lui ce stupide préservatif que tu l'as contraint de porter. Votre contact intérieur se fera peau contre peau, il en sera plus intime et plus chaleureux. Vous serez vraiment l'un à l'autre, sans réserve et sans restriction.

La bâtardise ? Quoi, la bâtardise... Est-ce vraiment un risque ?

Il n'y a rien de plus ridicule et de plus profondément néfaste que le mythe de la pureté du sang.

Une « bonne » famille... L'argent rentre, le coffre fort est plein, on s'est distribué les actions et les rôles dans les conseils d'administration... Mais la famille s'étirole dans ses superbes demeures, sous les portraits des fondateurs de firmes ou des militaires constellés de décorations. On a choisi son partenaire dans une élite sociale de plus en plus étroite, on s'est laissé guider par l'appât du gain, on a spéculé sur les héritages en terres, en or, en pouvoirs. De temps à autre, on pond une jeune fille chlorotique, ou un simple d'esprit.

*Tu dois penser que je ne devrais pas dire cela, puisque je suis moi-même d'une « bonne » famille. Mais justement : je me flatte de railler les travers de la bourgeoisie tout en profitant de la chance qui m'a été donnée...*

Donc la « bonne » famille s'étirole sous ses lambris dorés, entre l'ennui des jours sans fin, et les tares qui la minent. C'est alors qu'arrive le spermatozoïde salvateur. L'épouse a une faiblesse pour un beau plébéien et donne naissance à un enfant superbe et plein de santé. Mais oui, ça arrive ! Car les bâtards sont robustes, beaux, intelligents et rusés. Cela résulte du mélange, du brassage des gènes, qui ont permis la sélection des plus aptes à la survie.

Un risque, la bâtardise ? Une chance, plutôt !

Le spermatozoïde ! Rappelle-toi tes cours de sciences nat'. Très important, le spermatozoïde !

*Je sais, tu étais mauvaise... Mais moi, j'ai eu la mention très bien au bac ! Je vais donc te rappeler les notions de base.*

Le spermatozoïde, donc, est un homme en miniature. Comme dans le cas d'un homme, l'essentiel est dans la queue : il doit remuer la queue à la manière d'un bon chien. Il faut qu'il frétille ! Mais oui. Impétueux, intrépide, il doit s'élancer comme une cavale, pour déclarer sa flamme à la princesse alanguie qui attend ses hommages !

Tu es consciente de tes responsabilités. Tu veux le meilleur. N'hésite pas à faire jouer la concurrence.

Que le meilleur gagne !

Pour moi, je n'ai aucun doute : le spermatozoïde de Mario va l'emporter. C'est le plus frétilant, le plus jeune, le plus véloce, il prendra la corde et coiffera celui de Bertrand sur le poteau !

Tu feras un magnifique bébé. Car Mario est beau, Mario est fort, Mario est plein de vie, et surtout parce que c'est lui que tu aimes.

Et si c'est une fille ? Peux-tu imaginer un instant qu'elle ressemble à Bertrand ?  
Qu'elle soit la copie conforme de la *pauvre* baronne douairière ?

Ta *pauvre* belle-maman ! Pense à tout ce qu'elle a subi, dès son plus jeune âge ! Petite fille moins choyée, à cause de sa laideur, qui reçoit moins de compliments, moins d'encouragement de la part des adultes qui s'occupent d'elle. Plus tard, jeune fille laissée pour compte, obligée d'épouser un homme dont personne ne veut, à cause de sa vie dissolue... Bafouée, cocufiée, amenée à entendre les railleries de ses propres domestiques ! Et devoir rester digne, affecter de ne rien voir, de ne rien entendre et jouer devant les bien-pensants la comédie du bonheur. Imagine le mal qu'elle a eu à remplir sans aucune faute les obligations de son métier d'épouse !

Une fille laide, tout comme un homme pauvre, ne vaut rien dans le marché de l'amour.  
Tu dois faire à ton enfant le cadeau de la beauté.

Même s'il découvre le pot aux roses, Bertrand ne t'en voudra pas. Il sera même secrètement soulagé que le spectre de la laideur ne frappe pas sa descendance, et fier d'être le père d'un enfant qui est beau, surtout s'il s'agit d'une fille ! S'il reconnaît les traits de son ami, il sera pleinement rassuré : la vigueur, la santé, et la robustesse sont entrés dans la famille avec le soleil de la Sicile, et il se souviendra que deux amis d'enfance sont comme des frères, qu'il n'y a donc pas de cornes entre eux.

## 19

### Stratégies amoureuses...

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

Tu donnes à une jeune mariée de bien curieux conseils ! Tu m'incites à répondre à l'amour de Mario, à me donner à lui sans réserve, au point qu'il devienne le père de mon futur enfant ! J'avoue que j'éprouverais comme toi un grand plaisir en mystifiant tous les bien-pensants par ma rouerie. Si on excepte Bertrand, qui est très aimant, toute cette famille cousue d'or mérite bien une petite leçon. A-t-on le droit d'acheter la jeunesse et la beauté d'une fille ?

Mais ai-je pour autant le droit de suivre ton conseil ?

« *Que le meilleur gagne !* ». Tu m'as bien fait rire !

Ils sont dans les starting blocks.

Le spermato de Bertrand porte un élégant dossard, celui de Mario est moins bien nippé, mais c'est un bel athlète au corps harmonieux et musclé.

Ils ont l'un comme l'autre la volonté de vaincre. La piste les conduira, à travers mes entrailles, vers le gamète femelle qui leur remettra la palme. Le podium ne comporte qu'une seule marche : seul le premier a droit à une médaille, il n'y aura pas de vice champion.

Lequel des deux va l'emporter ?

A vos marques ! Prêts ! Go !

J'en ris encore toute seule !

Je te reconnais bien là, ma tendre amie, toi qui préconises de mélanger tous les prélèvements de la banque du sperme dans une grande marmite, et de touiller énergiquement. On s'en remettrait ensuite au hasard qui, paraît-il, fait bien les choses. Cela permettrait d'éliminer toute possibilité de choix quant au physique de l'enfant, et par conséquent tout préjugé raciste et tout orgueil déplacé.

Ma foi, tu as peut-être raison. Bertrand pourrait bien être gagnant dans une telle loterie, surtout si je donne naissance à une fille. Je ne me vois pas la maman d'un laideron. Je veux que ma fille mette à feu et à sang tous les cœurs. Pour ma plus grande fierté.

La laideur n'est pas un fardeau trop lourd pour un mâle, l'essentiel c'est le nerf de la guerre : l'argent, la braise, le blé... Mais une fille laide est si malheureuse ! Tu as bien raison. Et pourtant j'hésite encore. Il me reste encore un peu de droiture, malgré toute ma rouerie, ce machiavélisme que tu te plais tant à décrire et que tu admires parfois.

Bertrand veut un enfant. Je le comprends : il a déjà trente-six ans, il lui faut un héritier. Son immense fortune lui donne des obligations : il doit continuer la dynastie, passer le flambeau à la génération suivante. Sa famille aussi réclame un rejeton, j'imagine la vieille baronne le harcelant pour savoir si *la chose est faite*.

Puis-je vraiment les priver de ce plaisir puéril de rechercher sur les traits de l'enfant les yeux du pépé Courance ou le nez de la grand-mère Latrogne, voire les cheveux filasse, les joues plates et le menton fuyant de son papa ? Et plus tard, les dons pour la finance de l'oncle Christophe ou le goût du cousin Eudes pour les gueuletons gratuits et pour railler les déboires d'autrui ?

Ils y ont droit.

### **Achats de première nécessité**

En raison de mes nombreuses activités, ma réserve de préservatifs commence à baisser.

J'ai ordonné au majordome – le butler, comme dirait Bertrand – de me conduire à Catane avec la Bentley attachée à la résidence. Bien sûr, je ne peux pas lui révéler le véritable motif de cette escapade.

J'ai donc prétexté un achat de lingerie. Achat ô combien nécessaire à une jeune femme en voyage de noces et dont la mission consiste à « tomber enceinte ».

-Quand Monsieur aura terminé sa neuvaine, ai-je dit au fidèle butler, il devra reprendre ses efforts pour s'assurer une descendance.

-Je comprends, Madame la Baronne, répond-il gravement.

-Il aura besoin de se changer les idées. Monsieur est très actif, mais pour le motiver davantage encore, je dois renouveler ma garde robe.

-Cela va de soi, Madame la Baronne.

Nous voilà flanqués de deux vendeuses, aussi déférentes l'une que l'autre. J'exige que les modèles les plus luxueux me soient présentés.

Tout d'abord « Cerisiers en fleurs ». Magnifique ! Rose pâle, bordé de dentelles blanches. Mini slip presque entièrement diaphane, sauf à l'endroit stratégique, et redresse-seins sans bonnets... Bien sûr, il y a le porte-jarretelles assorti. Inutile d'essayer : dans cette marque là, cela me va toujours très bien. J'indique ma taille à la vendeuse, et je prends sans hésiter. Puis, je me laisse séduire par « Nuit de feu à Bali », une guêpière de soie rouge, agrémentée d'un string fendu. Je commande aussi « Aurore aux doigts de Rose ». Je ne te le décris pas : tu connais puisque je t'ai déjà vue dedans. Rappelle-toi que j'ai eu grand plaisir à te découvrir ainsi parée, que ces dessous suggestifs ont décuplé mon désir, et que nos étreintes ont été particulièrement torrides ce jour là.

Je compte bien qu'elle fera le même effet sur Bertrand.

La vendeuse passe sa main sous l'étoffe, pour en mettre en valeur la finesse et la transparence. Elle m'adresse un sourire entendu lorsque ses doigts révèlent les subtiles ouvertures destinées à glorifier nos bijoux les plus charmants.

Le butler ne cille même pas devant ces affûtiaux de gourgandine. Il reste impassible dans son costume anthracite trois pièces, malgré sa chemise empesée, son col raide et sa cravate. J'ai l'impression qu'il ne sue même pas ! Sans doute l'effet d'une formation poussée à l'école des majordomes.

Pourtant, l'implacable soleil sicilien nous gratifie d'un bon trente-cinq degrés centigrades. Moi, j'ai chaud dans ma robe légère, alors que je suis complètement nue en dessous.

-Madame la douairière souhaite devenir rapidement grand-mère, dis-je pour expliquer mes emplettes. Monsieur effectue une retraite spirituelle de neuf jours pour se concilier les faveurs célestes.

-Madame la Baronne est si bonne et si pieuse, s'exclame-t-il ! Nul doute que le bon Dieu exaucera un vœu aussi saint par l'intercession de la bonne Vierge !

Il est pétri de respect pour le luxe et l'argent, et il en éprouve une sorte de jouissance, une jouissance de larbin heureux et fier d'être à sa place, d'accomplir sa tâche à la perfection, et d'en tirer un plaisir qui surpasse celui de ses maîtres.

Je me rends compte qu'un bout de chapelet dépasse de sa main.

-Je joindrai mes prières à celles de Monsieur, promet-il.

Concrète avant tout, je poursuis mes achats de dessous affriolants. Même Mario pourra en profiter : il redoublera d'ardeur et de tendresse pour ce corps qu'il aime tant quand il le verra si magnifiquement paré. Tu sais comme sont les hommes : si raffinés !

*Ne ris pas*

Pour eux, l'emballage d'un cadeau a une importance capitale, surtout lorsque nous sommes le cadeau. Au fond, ce sont des artistes ! Ils ne font usage ni d'un luth, ni d'un pinceau, ni même d'un crayon, leur seul outil, c'est ce que *tu sais*. Mais ils en usent parfois si bien !

Au fond, tu as raison : l'amour est un art.

On me propose « Soleil Noir ». Redresse-seins et string minuscule, tout en guipures... Avec le serre-taille assorti, bien entendu. A peine quelques harnachements qui, malgré leur prix exorbitant, laissent celle qui le porte à peu près nue. Très noir et très érotique, qui soulignera ma beauté sans rien cacher : voilà qui promet bien des succès. Autant dire que je suis tout de suite enchantée.

-Il me faut aussi deux nuisettes.

On accourt. Dans ma position, les vêtements de nuit sont d'une importance capitale. On ne leur demande pas d'être chauds, mais de donner l'inspiration.

Voici « Sérénade au Printemps ». Toute en soie blanche rehaussée de dentelles laiteuses avec un petit nœud coquin, stratégiquement placé, elle s'arrête en bas des fesses.

-Il y a un string assorti, me précise-t-on.

*Mais, faut-il le mettre ? Le cahier des charges, c'est de se faire mettre enceinte.*

-Nous avons aussi : « Ne rougis pas, puisque tu es si belle ». Un tout petit peu plus longue, mais tout aussi élégante. De couleur rose, évidemment.

Je prends les deux. Voilà une heure que nous sommes dans la boutique, et il faut que je m'échappe pour mes achats de capotes. Je laisse donc le butler régler avec la carte de crédit de la résidence.

Tandis que, aidé de l'une des vendeuses, il porte les paquets jusqu'à l'automobile, je me dépêche d'aller à la pharmacie. Je prends trois boîtes au distributeur automatique et je m'empresse de les fourrer dans mon sac à main.

## Travaux

Les travaux dans la villa ont commencé. Les ouvriers ont envahi la propriété, ils ont commencé à bâtir le mur de soutènement, une autre équipe remblaye la terre pour la création du parc paysagé. Mario supervise les travaux, ce qui lui permet de rester à la villa presque toute la journée. Il a commencé à préparer les plans du môle privé que nous allons faire bétonner dans la crique puisque, finalement, Bertrand veut acheter un yacht.

Il arrive dès le matin et *se concerte* avec moi, avant d'aller donner ses ordres aux équipes qui sont au travail. Quels doux instants ! Je lui fais totalement confiance, il ne lui est même pas nécessaire de sortir les plans. Il est en érection avant même d'avoir sonné à ma porte, mon œil exercé devine la protubérance sous le pantalon. Il est si beau ! Et surtout si gentil !

Hélas ! Les domestiques sont présents dans la villa jusqu'à quinze heures. Ils vont et viennent partout pour vaquer à leur tâches, et ils pourraient nous surprendre. En plus, il y a les ouvriers, susceptibles de nous dénoncer et de ternir ma réputation. Impossible d'avoir la moindre étreinte tant qu'ils ne seront pas tous partis.

Nous en somme réduits aux regards de braise et aux signes d'intelligence compris de nous seuls.

Il n'y a que le bureau de Bertrand qui nous permette un peu d'intimité, car le personnel n'a aucune raison d'y pénétrer. Mais, pour éviter les soupçons et les commérages, nous ne pouvons y rester ensemble que quelques minutes.

Parfois, Mario ouvre son pantalon et sort son sexe pour me montrer l'intensité de son désir. Je prends la verge entre mes doigts pour en éprouver la consistance et la dureté. Alors elle se cabre, fait quelques soubresauts, puis se laisse aller, calme et chaude, dans mon poing à-demi fermé. Je l'embrasse. J'en suce doucement le bout humide... Mario se rajuste, met sa main sous ma jupe, découvre mon clitoris turgescent et me branle tendrement. Ses caresses sont si douces et si efficaces qu'il a tôt fait de me mettre en rut. Nous fusionnons en une seule âme, il devine mes envies, mon avidité, ma douloureuse impatience de le sentir en moi et de me repaître de sa chair.

Alors, pour parfaire l'expression de son amour en me donnant une part de lui-même, il introduit son doigt dans mon vagin...

-Tu es toute chaude, dit-il. Toi aussi, tu as envie !

Nous soupirons tous les deux : il faut encore attendre de longues heures.

Passé ce moment intense, nous reprenons courage. Chaque fois que nous nous rencontrons, nos cœurs et nos sexes éprouvent cruellement la douleur du manque : c'est comme une sourde brûlure qu'il faut dissimuler... Nous en arrivons à goûter l'attente, comme on goûte un plat trop épicé, qui, sous son âpreté, laisse savourer par avance, mille fois dans la journée, le suave moment où nous serions l'un à l'autre, en parfaite union de corps et d'âme.

En fin d'après midi, après le départ des ouvriers, Mario vient me rejoindre. Nous sommes alors seuls dans la villa. Il m'informe de l'avancement des travaux puis l'amant reprend ses droits.

Une petite heure de tête à tête- si l'on peut dire- au cours de laquelle chacun donne du plaisir à l'autre. Un oasis de douceur.

Cela fait deux jours que Bertrand est entré au couvent pour sa retraite spirituelle. La veille, j'ai enfilé plusieurs orgasmes, comme des perles du plus bel orient.

Bravant tous les interdits, je conduis Mario dans la chambre conjugale, en principe réservée au deux époux, et à mes côtés avec Bertrand. Mais celui-ci sera absent pendant neuf jours... Alors, pourquoi se priver d'un tel confort ?

Je lui montre mes emplettes de lingerie : « Nuit de feu à Bali », et surtout « Aurore aux doigts de Rose », je les passe, et je parade devant lui dans ces dessous affriolants.

Il a un sourire indulgent.

-Je n'ai pas besoin de ça, dit-il.

Pour joindre le geste à la parole, sans même me laisser le temps d'ôter cette dernière parure, il me prend debout contre la porte. Il me bourre d'importance à travers l'ouverture de ma culotte, tandis que j'exhale un halètement torride, le souffle rauque.

Mon Dieu que ça fait du bien : nous attendons ça depuis le matin, depuis des heures ! Nos corps affamés ont enfin leur contentement. La bite congestionnée va et vient au cœur de ma chair, sème des traînées d'étoile, fait monter une suave impatience... Je suis prête à toucher au sublime.

-Continue, lui dis-je, continue ! Ne t'arrête pas !

Une dernière embrocation ! L'extase éclate ! Joie suprême : il jouit en même temps que moi, en une communion parfaite de nos sens, un accord final, un point d'orgue dans notre partition.

Nous nous allongeons sur le lit. Il ôte le préservatif qui contient sa liqueur et le noue. Il faudra qu'il pense à l'emmener pour le faire disparaître.

-Je t'aime, dit-il

Je mets ma tête contre son épaule. C'est le meilleur moment : nos corps viennent d'exulter et baignent dans une douce torpeur. Bientôt, leur vigueur renaîtra et ils manifesteront de nouveau la violence de leurs désirs. C'est l'instant où les cœurs s'épanchent.

Lèvres à peine entrouvertes, je murmure :

-Je t'aime aussi.

-Divorce, et je t'épouserai.

Surtout pas ! Ce serait la ruine de tous mes efforts ! J'ai tant ramé pour en arriver là où je suis, qu'il n'est pas question d'abandonner la place, ni de renoncer à des avantages que j'ai tant mérités ! Et puis, j'aime Bertrand. Je l'aime aussi. Différemment, bien sûr. Je l'aime parce qu'il me donne la sécurité matérielle, la richesse, parce qu'il me donnera les moyens de m'accomplir pleinement et de rendre ma vie plus passionnante. Je lui réponds :

-L'amour de deux époux s'épuise et s'affadit dans la routine du quotidien.

*Surtout dans une pauvre chaumière où on manque de tout !*

Et j'ajoute, pour préciser ma pensée :

-Il vaut mieux que je reste une épouse pour Bertrand et une amante pour toi !

Je vois bien qu'il est déçu. Il a compris que je tiens avant tout à ma position sociale. Je poursuis :

-Entre deux amants, l'amour se renouvelle à chaque instant par l'espoir de se revoir, et par les mille stratagèmes qu'on élabore pour se rejoindre. Les mots doux, les étreintes, les orgasmes sont autant de victoires dans une perpétuelle conquête, puisque la situation même les interdit. Loin de s'affadir, le sentiment se fortifie par une lutte continuelle contre l'adversité.

Un raisonnement aussi tordu, il fallait oser ! Mais j'ai quand même réussi.

Mario est passé dans la salle de bains pour se nettoyer et s'essuyer le membre. Il passe un nouveau préservatif.

-Pourtant, dit-il tristement, ce serait si beau d'avoir un enfant ensemble, tous les deux ! Tu ne trouves pas ?

*Un enfant ensemble... Oui, bien sûr. Moi aussi j'en aurais envie, puisque de toute façon il faut tomber enceinte...*

Déstabilisée, je reste silencieuse pendant une fraction de seconde. Mais on ne peut pas durablement me clouer le bec.

-Merveilleux ! Tu as raison... Mais, pour le moment, je ne suis pas libre.

Il est temps de passer à autre chose. Je me mets à genoux sur le bord du lit et je présente ma croupe, cette fois complètement dénudée. Mario comprend tout de suite et se met debout derrière moi. Pas besoin de longs préliminaires, je suis assez excitée. J'écarte les cuisses pour lui permettre de se placer plus aisément. Après quelques rapides caresses sur la vulve et le clito, il m'ouvre le sexe et fourre son engin. La chatte pleine, je pousse un cri de volupté.

Mario me bourre doucement et nous cheminons de concert sur le chemin du plaisir. Cela vaut cent fois mieux que de réfléchir sur nos destinées !

Soudain, un orgasme puissant nous déchire tous les deux simultanément. Je m'affale pantelante sur le lit, et il tombe sur mon corps, comme ivre. Nous restons là, un moment, son sexe encore enfilé dans le mien, à siroter notre plaisir et à savourer notre amour.

Puis, il se lève et s'habille. C'est le moment de se quitter.

-A demain, dit-il en m'embrassant.

Demain... Oui, demain dans le bureau. Demain tout recommence.

Quelle étrange envie que de vouloir se reproduire ! Passe encore pour un homme riche, comme Bertrand. Mais pour un pauvre ? Pourquoi chercher à perpétuer sa médiocrité ? Pourquoi vouloir un enfant à soi, alors qu'on ne pourra pas lui donner tout le bien qu'on voudrait lui donner ? Pour moi, c'est incompréhensible et presque indécent. Pourquoi ne pas se contenter du statu quo et d'aimer, sans complication inutile, sa douce amante, l'épouse d'un autre homme ?

### **Pédagogie**

A quinze heures, je reçois Silvio II pour sa leçon quotidienne.

Tu ricanes devant ton ordi. Ne dis pas le contraire : je l'entends d'ici, malgré la distance. Tu crois toujours que je profite de la situation. Je t'assure qu'il n'en est rien, et que je ne cherche qu'à rendre service aux deux amoureux que j'ai pris sous mon aile. Peut-être même que tu t'inquiète pour ma santé. Mais je ne risque rien : il n'est pas malade. Certes, il a connu des professionnelles à Catane, mais il n'a pas de boutons sur le visage, ni de chancre sur la bite, et de toute façon, je lui fais mettre un préservatif... Il faut bien que je lui apprenne à baiser correctement, car on n'apprend rien avec ces femmes : elles épongent les hommes, et en particulier leurs portefeuilles, un point c'est tout. Au sortir de leur lit, c'est pire que s'ils étaient puceaux ! La vie de couple ne s'improvise pas. Une amie de cœur ou une épouse doit être traitée avec tendresse, il faut la faire jouir doucement et surtout la conduire jusqu'au bout, à l'empyrée du plaisir.

Silvio est un étudiant appliqué, qui fait des progrès rapides. Déjà, le cunnilingus n'a plus de secret pour lui, il en comprend toutes les subtilités, ce qui promet à Graziella de bien bons moments ! Je lui ai aussi appris l'art du baiser profond, pour rendre hommage à la bien-aimée, en la serrant très fort et en lui massant doucement les seins au travers des vêtements... lorsqu'on sent les pointes s'ériger et darder vers les paumes, on sait qu'elle est prête à aller plus loin.

Encore quelques exercices, et il sera parfaitement au point

Mais aujourd'hui, avant de passer à la pratique, je décide de m'enquérir de ses progrès dans ses relations avec ma protégée. Comment s'est-il comporté ? La femme est un être sensible et délicat : il faut l'approcher avec patience et tact. A-t-il commis des impairs ou des maladresses ?

L'a-t-il seulement abordée ?

-Dis-moi, Silvio, où en es-tu avec Graziella ? Lui as-tu déclaré ton amour, comme je te l'ai suggéré ?

-Hélas, Madame la Baronne ! Je n'ose pas. Elle a l'air si timide, si lointaine que j'ai peur de la froisser.

Qui est-ce qui m'a fichu des garçons pareils ? On dirait qu'ils ont peur des filles ! Ça promet !

-Vous comprenez, Madame la Baronne, chez nous, en Sicile, les jeunes filles sont si pudiques !

Où allons-nous, si les Siciliens n'osent plus draguer ?

Bon, il va falloir que je m'en mêle. Graziella est très éprise, et elle aimerait bien que les choses avancent. Ce serait bête que ces deux là n'accomplissent pas leur destin amoureux : ils s'aiment déjà tant, et ils formeraient un si beau couple.

Il leur faut un facteur déclenchant, un détonateur pour mettre le feu aux poudres.

Passons à la pratique.

Nous en arrivons aux différentes positions pour le *congrès*

Prévoyante, ma mère avait glissé un exemplaire illustré du Kama Sutra dans ma valise de jeune mariée. « Voilà, m'a-t-elle dit, un livre indispensable pour une jeune femme qui part en voyage de noces. Tu y trouveras de sages conseils pour résoudre tous les problèmes de ta vie de couple, tu deviendras experte dans les arts de l'amour, ce qui te permettra de prendre l'ascendant sur ton époux. »

Toujours les rapports de domination dans le couple : on dirait que les femmes y tiennent par-dessus tout !

Ce matin, tandis que Mario traçait ses plans, j'ai longuement révisé quelques unes des positions du précieux manuel. Des figures explicites en permettent une réalisation facile et en garantissent un plein succès. Nous n'aurons pas le temps de les étudier toutes en si peu de temps, je vais me limiter aux plus usuelles et à celles qui leur seront les plus commodes, celles qui nécessitent peu de force et pas trop d'adresse. J'ai préféré aussi celles qui permettent une meilleure expression de la tendresse et qui traduisent le mieux la volonté de donner du plaisir à son ou à sa partenaire.

J'ai tout de suite éliminé le « pilier ». Silvio n'aurait peut être pas la force de tenir efficacement Graziella sous les fesses pour l'empêcher de glisser.

Par contre, je crois que Graziella aimera l' « Andromaque ». C'est une fille avisée, qui aime prendre les choses en main... La position n'est pas difficile, ni pénible à tenir : il lui suffira de prendre place sur le ventre de son amant, et de se saisir de son lingham pour se le fourrer elle-même dans son yoni. Je le connais bien, son yoni, sur le bout du doigt devrais-je dire... Il est délicatement ciselé, chaud et accueillant, Silvio aimera s'y trouver et s'y épancher. Admis dans ce temple vermeil, il y déclamera sans fin des odes à sa bien-aimée.

Je le lui annonce tout de go :

-Aujourd'hui, Silvio, nous allons travailler l'Andromaque. C'est facile, pour toi, tu n'as presque rien à faire.

-Andromaque ? La femme d'Hector ? On sait comment elle faisait l'amour ?

-Ce n'est pas le moment de réviser tes classiques. Déshabille-toi, plutôt, et mets une capote.

-J'ôte ma robe, moi aussi, et j'apparais en tenue d'Eve, c'est-à-dire, au fond, en tenue de travail.

*Mais oui. Il s'agit bien d'un travail. Ce n'est pas du tout pour mon plaisir. Il faut bien que ce jeune homme soit formé aux subtilités de l'amour.*

Il s'allonge et je prends place sur lui. Je prends l'objet bien en main : il est en bonne forme et bien confortable. Je me ramone moi-même à grands coups de cul, à mon rythme préféré.

Bien sûr, j'ai un peu l'impression de tromper Mario. Mais ce sont les nécessités de la pédagogie. Tu me diras : mais tu le trompes bien avec Bertrand. Mais Bertrand, c'est mon mari ! J'ai tout de même le droit de tromper mon amant avec mon mari, Mario ne peut pas prétendre à l'exclusivité.

Je sens que la mayonnaise monte. Silvio se laisse faire, paresseusement. Il faudra que je le secoue. J'accélère... Mon rythme est de plus en plus endiablé, et je suis à deux doigts du septième ciel. Je ne recherche pas particulièrement le plaisir, mais un petit orgasme en passant, pourquoi pas ?

*Joindre l'utile à l'agréable ?*

Patatras ! Silvio vient de jouir prématurément. Je le réprimande sans ménagement :

-Tu dois apprendre à retenir ton éjaculation ! Maintenant, ton « truc » se dégonfle, et on ne peut plus travailler !

Il s'excuse, tout penaud. On dirait un gamin coiffé du bonnet d'âne.

-Excusez-moi, Madame la Baronne, j'ai pas fait exprès !

-Pas « Madame la Baronne » : je t'ai déjà dit de m'appeler Graziella pendant les séances de travail. Exprès ou pas, qu'est-ce que ça change ? Pour aujourd'hui la leçon est foutue.

Un peu de théorie : il faut qu'il apprenne à connaître la femme qui doit devenir l'objet de sa dévotion.

-Tu sais, lui dis-je d'une voix quelque peu radoucie, si tu promets un festin à une femme, il ne faut pas t'arrêter aux amuse-bouche !

-J'ai compris, Mad... euh, Graziella ! Je vais faire des efforts.

-En amour, il faut bannir toute idée de vitesse et savoir, au contraire, faire durer. Plus l'étreinte est longue, plus elle est suave, et ta patience trouvera naturellement sa récompense en t'apportant la plénitude après l'orgasme.

Il se rhabille puisque la leçon est écourtée. Il ne faut pas rester sur une mauvaise impression : pour lui permettre de progresser sur le chemin qui mène à la perfection l'étudiant doit être encouragé.

-Tu t'es bien débrouillé, hier pour l'union du lotus. Je crois que tu préfères les positions où les amants se font face... Je vais te faire travailler la boîte à bijoux.

Il est maintenant complètement rhabillé.

-Tu verras, dis-je pour le motiver encore plus, que quand Graziella lève la cuisse, c'est le plus charmant des écrans qui s'ouvre, pour offrir à tes regards éblouis le joyau le plus superbe et le plus digne d'adoration.

J'accompagne cette dernière affirmation d'un sourire égrillard qui le fait littéralement fondre.

-Une chose encore : il faut apprendre à caler ton rythme sur celui de ta partenaire. Si tu as pris de l'avance, ralentis ta progression en te récitant mentalement un poème, un sonnet à la bien aimée, comme ceux que Pétrarque a composés pour sa Laure.... Tu connais des poèmes de Pétrarque ?

-Oui, Madame la Baronne. J'en ai appris plusieurs au lycée.

-Tu les sais encore ?

-Ils me reviennent par bribes : « Erano i capei d'oro a l'aura sparsi...Che'n mille dolci nodi gli avolgeva... » \*

-Révises-en un ou deux. Demain, pour la boîte à bijoux, tu caleras bien ton rythme sur le mien. Tu dois tenir au moins vingt minutes.

Il promet, puis il me salue avec un respect qui dénote une certaine reconnaissance. Je lui ferai encore travailler cette position où l'homme est assis, et où la femme met ses pieds sur les épaules de son partenaire...La « chaise longue », si je ne m'abuse. . Ce sera pour moi l'occasion d'une séance de culture physique. Tu sais que j'étais bonne en gym' au bahut : j'ai conservé toute ma souplesse ! Je la pratique parfois avec Bertrand... Il faudra que j'essaie avec Mario ! Tu te souviens ? Nous l'avons faite, une fois, toutes les deux. Nous avons ri comme deux petites folles. Acrobatique, bien sûr, mais Silvio sera bien capable de maintenir sa partenaire pour l'empêcher de glisser. Cette position nécessite une pratique longue et assidue, mais elle amusera Graziella et lui remplira délicieusement le yoni.

Il faudra aussi qu'il apprenne à roucouler. Mais pas d'une façon mièvre, à complimenter sa belle sans en avoir l'air, au moment où elle s'y attend le moins....C'est tout un art de faire comprendre qu'on aime, en s'exprimant par le regard ou par un geste en apparence anodin.

Au fond, c'est un gentil garçon, doux comme une fille et presque digne d'en être une. Graziella lui fera faire tout ce qu'elle veut, il sera comme Hercule aux pieds d'Omphale, prisonnier du plus doux des esclavages, captif dans les liens sacrés de l'amour.

Encore quelques leçons et je pourrai la lui confier. Je vais quand même lui faire retravailler la levrette, une levrette doit être parfaite : c'est un savoir faire de base, un peu comme le créneau pour se présenter au permis de conduire. Après je pourrai le lâcher sur la grande route de l'amour, bordée de fleurs et de nids champêtres, mais qui recèle aussi des pièges dans lesquels les amants ne doivent pas tomber.

\* *étaient les cheveux d'or épars sous la brise, emmêlés et bouclés en mille nœuds si doux...*

## Rendez vous d'amour

**Contessa**

.... Scrivi

**Susanna**

Ch'io scriva.... Ma... signora

**Contessa**

Eh scrivi, dico, e tutto

Io prendo su me stessa

*Susanna siede e scrive*

Canzonetta su l'aria

**Susanna**

Su l'aria

**Contessa**

**La Comtesse**

...écris

**Suzanne**

Que j'écrive ? ... Mais... Madame...

**La Comtesse**

Ecris, je te dis, et

Je prends tout sur moi

*Suzanne s'assied et écrit*

Chansonnette sur la brise...

**Suzanne** (*répète en écrivant*)

...sur la brise...

**La Comtesse**

che soave zeffiretto...

**Susanna**

Zeffiretto...

**Contessa**

Questa sera spirerà

**Susanna**

Questa sera siprera

**Contessa**

sotto i pini del boschetto

Quel doux zéphyr...

**Suzanne**

...zéphyr....

**La Comtesse**

...soufflera ce soir...

**Suzanne**

... soufflera ce soir...

**La Comtesse**

... sous les pins du bosquet...

C'est convenu avec mon mari.

Pendant toute la durée de sa retraite spirituelle, tant qu'il sera absent, Graziella passera la nuit dans la villa, pour me tenir compagnie. Je n'ai pas eu besoin d'insister beaucoup, car Bertrand a tout de suite ressenti de la sympathie pour la sœur de son ami, et il préfère que je ne sois pas seule. Il a fait préparer pour elle une des chambres d'amis, et il a ordonné aux domestiques de prévoir chaque soir un succulent dîner pour deux personnes.

Naturellement, je me suis bien gardée de dire que Graziella coucherait avec moi dans le lit conjugal et qu'elle ne regagnerait sa propre chambre que sur le matin, un peu avant l'arrivée des serviteurs.

Elle arrive vers 8 h du soir. Sortie du travail vers 18h, elle est passée chez elle, pour relever son courrier et se munir de tout ce qu'il lui faut pour la nuit.

Dès son arrivée, c'est le moment des câlins entre filles, si suaves et si tendres... Oasis de douceur entre les amours plus épicées avec les hommes. Dès qu'elle arrive, je retrouse sa jupe, j'écarte les dentelles de sa culotte pour l'embrasser amoureusement sur le sexe. Un baiser pour une idole ! Puis, je la dévêts, et en même temps, je me débarrasse de mes propres vêtements. Nous finissons nues sur le canapé du salon, et nous nous livrons à de gracieux assauts, qui épuisent nos chairs et les apaisent tout à la fois.

Puis, c'est le dîner aux chandelles. J'en profite pour l'interroger sur ses relations au travail.

-Ton patron te laisse tranquille ?

-Ne m'en parle pas ! Il insiste, il est toujours après moi, à me frôler... Il chuchote des cochonneries à mon oreille. J'évite le plus possible de rester seule quand il est là. Tu parles d'une ambiance !

-Tu lui as dit que tu es amoureuse de son fils ?

-Je ne crois pas que cela le calmerait. Il veut que j'accepte un rendez-vous dans un hôtel. Je ne sais pas comment refuser...

Elle a les yeux pleins de larmes.

-J'ai peur qu'il me renvoie, sous le premier prétexte venu. J'ai besoin de gagner un peu d'argent...

Je la sens très anxieuse

-Bien, lui dis-je. Il a besoin d'une bonne leçon !

Je la conduis dans le bureau, où je la fais asseoir sur le fauteuil de Bertrand. Je lui tends une feuille de papier et un stylo.

-Ecris !

Elle me regarde, interloquée... Nous sommes nues toutes les deux.

-Que j'écrive ? demande-t-elle.

-Tu vas lui écrire une lettre.

-Mais pourquoi ?

-Tu vas lui donner le rendez-vous qu'il te demande. Tu dois écrire toi-même, car il connaît ton écriture.

Je dicte :

*Mon Silvio tendrement aimé*

*Je n'ose céder à tes avances si douces et si pressantes, car je crains d'éveiller la jalousie de mes compagnes de travail.*

Confiante, elle obéit, sans savoir où je veux en venir. Quand la lettre sera écrite, je lui dévoilerai mon stratagème, imité d'une pièce classique et d'un opéra encore plus célèbre.

Je poursuis :

*Pourtant, je suis sensible à ta prestance et à la beauté de ton visage buriné par la vie. J'aime un tel visage qui est le reflet d'une âme forte et bien trempée, j'aime tes cheveux teintés d'argent, où se devine déjà la tendresse d'un grand-père.*

*Je n'aime guère les jeunes gens, qui n'ont ni l'expérience des femmes ni cette prévenance qui est la patine du temps. Ils veulent tout, et tout de suite. Ils ne sont qu'impatience, leur désir est ardent, presque brutal. Ils se prétendent amoureux, mais ils ne veulent que du sexe.*

*Au contraire, l'homme mûr sait faire preuve de patience, son comportement est chevaleresque et généreux. Ses yeux sont pleins de lumière, et son cœur plein de miel.*

*Viens me rejoindre à l'hôtel « Sotto i pini » le jour de la Saint Ignace de Loyola, vers dix heures du soir. Je serai tienne pour la nuit entière, une nuit d'amour et d'ivresse, une île paradisiaque dans l'océan de nos jours...*

De nouveau, Graziella tourne vers moi un regard étonné. Je l'embrasse sur ses aréoles, aux pointes encore érigées.

-Signe ! lui dis-je. Je me charge de l'expédier. Il la recevra demain.

-Tu veux que j'aille à ce rendez-vous ?

-C'est moi qui irai. Cette nuit là, comme aujourd'hui, mon mari sera absent : il fait une retraite spirituelle dans un couvent, il veut prier la Vierge pour que nous ayons rapidement un bébé.

*Il aura sûrement satisfaction : dans ma famille, les femmes ont toujours été fécondes. Mais la Vierge n'y sera pour rien !*

-Mais...Il verra bien que ce n'est pas moi.

-Nous sommes de la même taille. Je passerai tes vêtements, ceux que tu auras mis ce jour là pour aller travailler. Une perruque de la couleur de tes cheveux complètera l'illusion. J'imiterai ta voix. Tu sais que je parle bien l'italien. Il ne s'apercevra de rien, sauf lorsque ce sera trop tard ! Car je compte bien lui tendre un piège.

Elle me regarde, pleine d'admiration.

-Où vas-tu chercher tout ça ?

-Je ne l'ai pas inventé : rappelle-toi Da Ponte et Mozart : dans les noces de Figaro, la Comtesse et Suzanne échangent leurs vêtements pour confondre le Comte, à qui elles ont donné rendez-vous au jardin.

Je me mets à chanter :

« *Sotto i pini del boschetto...* ».

-Il y a un hôtel qui porte le nom « sotto i pini » près de Taormina. Une chance, non ? C'est un superbe hôtel quatre étoiles. Je l'ai trouvé dans l'annuaire, et je me suis déjà rendue sur place.

-Tu es formidable !

-Il faut relire les classiques : on y trouve toujours des idées.

*C'est avec du vieux qu'on fait du neuf !*

Je l'embrasse de nouveau. Mes mains errent sur son corps, sur ses seins si merveilleux qui tressaillent. Mais ce n'est pas tout : nous avons encore du travail avant de nous laisser aller à de nouvelles étreintes.

Les amours de Graziella sont au point mort. Il faut donner l'impulsion qui les fera démarrer.

.-Tu dois écrire une seconde lettre. A Silvio.

-A Silvio... ?

-Le fils. Il faut lui déclarer ton amour.

-Mais. En Sicile, ça ne se fait pas. J'aurais l'air de quoi ?

-Allons donc ! En Sicile, comme ailleurs, c'est aux filles de prendre les choses en main. Ces pauvres hommes sont bien trop mous !

Elle prend une autre feuille.

*Mon Silvio bien aimé...*

-Comment ? Aussi ?

-Oui. Aussi.

*Il t'a suffi d'une seconde pour subjuguier mon cœur, et pour l'asservir à jamais. Tu as fait de moi ton esclave et me voilà prête à tout pour implorer un regard de tes yeux ou un mot tendre de ta bouche. Lorsque tu n'es pas là, mon âme enamourée te cherche partout, éprouvant cruellement le vide de l'absence.*

-Mais... c'est une déclaration enflammée !

-La flamme est dans ton cœur. Ton cœur bouillonne comme l'Etna, laisse-le déborder.

*Mon corps t'attend, lui aussi : il a soif de tes caresses et de tes embrassements, il aspire à la plénitude et à la joie. Tu n'as pas le droit de laisser une pauvre fille dans les affres d'un amour non partagé, ce serait trop cruel. Tu dois apaiser les feux que tu as fait naître et satisfaire ses désirs*

*Viens combler de ta puissance virile les ardeurs qui dévorent mes chairs. Sois à l'hôtel « Sotto i pini » à vingt heures, le jour de la Saint Ignace de Loyola.*

-Le même hôtel ?

-Pas la même chambre, et pas la même heure. Il faudra préparer cette *entrevue*. Nous irons à Catane, acheter de beaux dessous. C'est important pour une femme.

-Je n'ai jamais osé en acheter. En Sicile, on regarde de travers les femmes qui achètent de la belle lingerie.

-A Catane, personne ne nous connaît. Et puis, je suis trop riche ; on me fera plutôt des courbettes. Tu le sais, notre lingerie ne sert pas à cacher nos appas, mais plutôt à les mettre en valeur et à les souligner afin de décupler nos pouvoirs. Ce sont des écrins pour les plus beaux des bijoux : le jeu des transparences, des guipures, des petits noeuds bien placés feront resplendir tes aréoles comme les gemmes de Golconde ! Sous l'éclat des soieries, ta jolie motte sera la pomme d'or du jardin des Hespérides !

Graziella relit sa lettre

-*o vergogna* ! Le rouge me monte au front. Jamais une Sicilienne n'a fait une telle déclaration !

-Rappelle-toi : pour tout ce qui est important, c'est nous qui sommes aux commandes. Tu ne peux pas t'imaginer le pouvoir que nous donne une petite fente de quelques centimètres !

*Tu vois, ma petite Laure, que j'ai bien retenu tes leçons !*

Je continue, à l'adresse de Graziella :

-Une femme dans un lit, c'est Napoléon à Austerlitz ! Elle est à la fois stratège et tacticienne. Au départ, tu ne lui donneras pas tout, seulement des échantillons. Tu lui feras faire le beau, tu le mèneras par le bout du nez, ou par le bout ...d'*autre chose*. Tu le conduiras jusqu'à l'autel.

Tu vois, ma petite Laure, que je les drive correctement tous les deux. Les amours multiples ne me font pas perdre la tête, mais semblent au contraire fortifier ma logique. Ne suis-je pas bien organisée ? Tu comprendras néanmoins que toute cette activité ne me laisse guère de temps.

Avec Graziella, le devoir accompli, nous reprenons nos galipettes... Puis nous nous endormons toutes les deux, encore enlacées. Au matin, quand le réveil sonne, c'est le moment des dernières étreintes, des dernières extases avant le retour de Graziella dans la chambre qui lui est réservée.

Comme tu peux le constater toi-même à la lecture de ce récit, ma vie sentimentale et sexuelle se complique de plus en plus. Il me faut jongler avec les lieux et les horaires de façon à toujours retomber sur mes pieds, habile et rusée comme un chat.

C'est pourquoi je t'ai si peu écrit ces derniers jours, mais j'ai quand même beaucoup pensé à toi.

Le souvenir exquis de nos étreintes s'impose à mon cœur comme le triomphe même de l'amour... Toute mon intimité conserve l'empreinte suave de tes doigts, et tressaille d'impatience à l'idée de te revoir. Je suis tout alanguie, dans l'attente de tes caresses à nulles autres pareilles.

Je t'embrasse partout, en particulier *là où tu sais*.

## 20

### Retour au bercail

De: [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

A : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.co](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.co)

Ma chérie,

Je viens de lire ton mail, et je comprends que tes amours sont de plus en plus compliquées.

Bertrand mérite une récompense pour sa piété. Partager la vie des moines, y compris les offices nocturnes, user ses genoux en prières, voilà qui est fort méritoire ! Se priver de la compagnie d'une épouse tant aimée et désirée, s'abstenir des plaisirs de la chair, pourtant légitimes entre personnes mariées, voilà qui force le respect et l'admiration. Mieux encore que les trois nuits de Tobie, au cours desquelles les jeunes époux restent agenouillés en prières, sans se toucher, un tel sacrifice ne peut que fléchir un Dieu infiniment bon et miséricordieux.

Magnanime, la Vierge fermera les yeux sur ses fautes et sur les vôtres. Elle vous protégera tous, et veillera sur votre bonheur. Car vous formez, tous les cinq, car j'y ajoute Mario et sa sœur, une famille unie par les liens les plus puissants qui soient : la jouissance offerte et partagée ! Un nouveau couple se formera, riche du savoir amoureux que tu lui as prodigué. Le Créateur, qui a voulu que l'homme et la femme s'aimassent, bénira tes amours... Toutes tes amours, sans en excepter une seule.

Par l'intercession de la Vierge, comme par la générosité de la nature, Bertrand connaîtra la joie d'être père. Cet enfant sera le plus beau car il sera pétri des grâces et de la vénusté de l'île où il a été conçu : la Sicile lui donnera son charme, sa vigueur, et cette carnation dorée qui est celle des dieux.

Ici, les événements se précipitent.

Je t'ai parlé de mon séjour à Cabourg et du plan à trois que nous avons fait avec Jacques et son épouse. Une soirée, et surtout une nuit dont je conserve, par ailleurs, un souvenir enchanteur. Jacques et Julie sont des hôtes particulièrement charmants, et ils sont, l'un comme l'autre, de très bons coups au lit. Les orgasmes qu'ils m'ont prodigués sont à marquer d'une pierre blanche !

Le lendemain matin, avant mon départ, j'ai récupéré les préservatifs utilisés par Jacques.

J'avais déjà prémédité mon coup et repéré sur internet l'adresse d'un laboratoire qui pratique les recherches d'ADN. Ces laboratoires sont tous situés à l'étranger car les analyses ADN en vue d'établir une éventuelle paternité sont interdites en France. J'ai donc commandé un kit que j'ai payé en ligne et renvoyé avec les prélèvements.

Les échantillons de sperme et quelques cheveux, munis de leur bulbe, prélevé dans le médaillon de la baronne, ont permis d'établir les empreintes génétiques de Jacques et d'Edouard. Les spécialistes sont formels : Jacques est bien le fils du feu baron de Latrogne !

Il ne me reste plus qu'à apprendre la nouvelle aux principales intéressées.

Alix ne le prend pas trop mal.

Bien sûr, le mariage avec Jacques n'est plus possible. Je n'ai même pas besoin de lui exposer les risques de la consanguinité, le simple fait d'épouser son demi-frère est pour elle une abomination qui la remplit aussitôt d'une terreur sacrée.

-L'inceste, s'écrie-t-elle avec effroi, je suis passée tout près du plus horrible des crimes !

Tout près ? Qu'importe. Même si elle est tombée dans le gouffre, l'essentiel est de remonter. Le péché, l'enfer, la damnation et la géhenne, sont des outils bien utiles lorsqu'il faut remettre une jeune fille dans le droit chemin.

-Jacques est ton frère. Ce que tu prenais pour de l'amour, lui dis-je, ce n'était que la voix du sang !

Je la prends dans mes bras et je glisse tendrement ma main sous sa jupe.

-N'ai crainte, lui dis-je, si tu renonces à lui, il n'y a pas péché.

Elle pose sa tête contre mon épaule, et se laisse gentiment lutiner. J'ai l'art de parler aux jeunes femmes et je sais par où les prendre. Je lui caresse doucement la vulve et je sens bientôt son clito s'épanouir sous mes doigts.

Elle me sourit.

-Tu viendras dormir avec moi ?

Pour la consoler ? Pour remplacer son Jacques ?

J'ai l'impression qu'il est déjà presque oublié

Aimait-elle vraiment ce garçon ?

C'était surtout de la provocation. Parce qu'il n'appartenait pas à leur milieu, parce qu'il n'était qu'un simple employé, elle jouait cette comédie méchante pour tourmenter la pauvre baronne, sa mère. Elle n'a jamais vraiment cru que Jacques l'épouserait, et la merveilleuse entente qui l'unit à Julie ne lui a sans doute même pas échappé, j'en suis quasiment certaine.

Maintenant, la voilà prête à suivre les codes de la bonne société, à respecter ses tabous et ses usages. Elle acceptera les prétendants proposés par sa mère, des garçons dignes de son rang et de sa fortune, et elle mènera la vie d'une vraie fille de la haute, respectueuse des obligations que donne la richesse.

Tout en poursuivant mes mignardises, je susurre à son oreille le prénom d'Ignace.

-Tu le connais ?

-C'est un charmant garçon. Il a déjà des responsabilités dans les entreprises de son père. Bientôt, il sera nommé au directoire de Nikfor Industry

Une vie pleine d'agréments en perspective, pour celle qui sera sa compagne. Le visage d'Alix s'éclaire.

-Ce n'est pas sa seule qualité, crois-moi.

Je tends mon bras gauche, inoccupé, presque à la verticale, poing fermé, pour figurer un membre viril en érection. J'accompagne cette action d'un regard salace.

-Vraiment ? demande-t-elle.

-Garanti. J'ai essayé. Avec lui, c'est le septième ciel assuré.

J'ai l'impression qu'il sera vite agréé. C'est un jeune homme bien sous tous rapports.

Pour sceller son départ vers sa nouvelle vie de fille obéissante et bien élevée, elle plaque ses lèvres contre les miennes et fourre sa langue dans ma bouche, si violemment que j'en perds le souffle. Elle soulève complètement ma jupe et palpe mes fesses nues.

-Je t'aime, crie-t-elle à tue tête, je te veux tout de suite !

Nous ne pouvons pas rester dans le salon où nous nous trouvons, quelqu'un pourrait venir... Je lui fais signe de tempérer son enthousiasme et de me suivre dans ma chambre.

-Tu es une fille formidable, dit-elle.

*Je le savais déjà !*

Elle ajoute, pour préciser :

-Tu m'as sauvée d'un grave danger. Je t'en serai reconnaissante toute ma vie.

Allongée sur mon lit, elle retrouse sa jupe et m'offre sa vulve à baiser. Moi, je me dénude complètement et nous nous offrons un premier en cas d'amour.

Nous reprenons des forces au cours du dîner, pris en famille, où nous sommes obligées de nous montrer sages... Puis, sous le prétexte d'aller lire des poèmes ensemble, nous quittons rapidement la table, impatientes de nous étreindre.

Nous faisons l'amour comme deux tigresses une bonne partie de la nuit et, au matin, notre réveil est plutôt tardif.

Quand nous nous présentons, vers dix heures, à la table du petit déjeuner, la douairière nous sourit avec indulgence.

-Vous avez bien dormi, mesdemoiselles...Et fort longtemps ! C'est l'air de la campagne qui vous fatigue. L'air pur. Il nous enivre autant que du vin.

Elle se sert une tasse de café pour nous accompagner.

-Vous n'avez pas veillé trop longtemps ?

-Non, Mère, répond Alix. Nous avons été sages.

-Quand j'avais votre âge, j'adorais la poésie, moi aussi. Maintenant, je préfère le roman. Les romans d'amour....

Tout occupées à dévorer des muffins, nous nous contentons de l'écouter parler.

-C'est si beau l'amour ! Si réconfortant, dans ce monde plein de violence et de cruauté !

J'avale une gorgée de café. Je suis tout ouïe.

-Je ne lis que des livres bien, des récits honorables : jamais de sexe ! J'ai toujours eu horreur du sexe, et j'estime que, dans un livre, on devrait se passer de cet ingrédient grossier qui semble de nos jours si important. J'aime les romances, les histoires à l'eau de rose, comme on dit, et particulièrement les romans-photos. C'est vrai : je suis une sentimentale, et je n'ignore pas que cela m'attire parfois quelques railleries. Je me laisse volontiers émouvoir par deux cœurs qui palpitent et se cherchent... J'aime cette émotion, et j'assume. J'ai moi-même vécu une grande histoire d'amour, avec le plus merveilleux des maris...

Je vois venir l'instant où les larmes vont perler dans les yeux de la vieille dame. Je préfère prendre les devants :

-J'ai une très bonne nouvelle pour vous.

Je lui tends la fiche reçue par internet, qui contient les résultats de l'analyse ADN.

Elle regarde le papier, fronce les sourcils... Visiblement, elle n'y comprend rien.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Une analyse ADN. Alix renonce à épouser Jacques.

Elle a l'air perdue dans ses réflexions.

-Suivez-moi toutes les deux dans mon bureau, dit-elle.

Nous avalons nos cafés et nous l'accompagnons dans cette pièce destinée aux entretiens confidentiels. La baronne m'interroge :

-Tu veux dire une recherche d'ADN, comme celles qui sont effectuées par la police scientifique ?

-Exactement. Sauf que la nôtre est illégale : j'ai dû la faire faire à l'étranger.

Je lui explique le principe : le kit commandé et réglé en ligne, les prélèvements envoyés par la poste... Pour dissimuler la nature exacte de mes relations avec son secrétaire, je lui raconte que j'ai dérobé dans sa salle de bains un peigne avec des cheveux bruns. Elle gobe sans difficulté cette fable invraisemblable.

Pendant plusieurs minutes, elle scrute attentivement le papier

-Mais alors ? dit-elle enfin.

-Alors, c'est très simple : Alix et Jacques sont demi-frère et demi-sœur. Leur mariage est tout à fait impossible. Votre fille renonce de son plein gré à l'épouser.

-Demi-frère et demi-sœur ? Comment est-ce possible ?

-Feu le baron Edouard, votre époux, est le père de Jacques. Voilà ce que prouve le test ADN.

-Edouard serait le père de Jacques ?

Nous hochons toutes deux la tête pour confirmer. C'est un coup de massue sur la tête de la vieille dame. Elle reste un moment bouche bée, abasourdie.

-Mon Dieu !

Je sens que les larmes vont sortir, comme à chaque fois qu'elle évoque son mari, son amour dont une mort cruelle l'a séparée... Il faut laisser l'émotion s'exprimer.

-Jacques et André sont les fils d'Irma, ma femme de chambre préférée...

Est-il vraiment possible qu'elle n'ait jamais remarqué la ressemblance ? Jacques est le portrait tout craché d'Edouard, on dirait un clone ! Quant à André, le domestique qui a porté mes bagages le jour de mon arrivée au château, s'il ressemble moins à son père, c'est sans doute parce qu'il est encore jeune. Mais il est si beau ! Je me le serais bien *tapé* ! Avec autant de plaisir que je me suis *tapé* son frère.

-... C'était une femme dévouée et respectueuse. Jamais je n'ai eu connaissance qu'elle eût raillé derrière mon dos ma laideur ou mes infortunes conjugales, ni alimenté par ses racontars les piques perfides du cousin Eudes. Elle se montrait prévenante, cherchait à devancer mes désirs, s'efforçait même à me communiquer une certaine joie de vivre. Je la traitais comme une amie, malgré nos différences de condition.

Elle prend sa tête entre ses mains, comme si ses souvenirs étaient trop lourds.

-Quand elle a été enceinte, poursuit la baronne, j'ai cru naïvement que le père était son mari. J'étais à mille lieues de me douter de la réalité ! Elle promenait sous mes yeux son ventre alourdi par le poids de sa faute. Je comprends aujourd'hui que c'était par bravade, et je devine trop bien les chuchotements malveillants et les bruits de couloir dont je n'ai pas manqué d'être accablée à cette occasion. Il me semble que je les entends d'ici ! Quand je pense que je l'ai chaleureusement félicitée pour sa grossesse, que je suis allée jusqu'à caresser son ventre arrondi, que je lui ai rendu visite à la maternité et que j'ai fait à l'enfant un cadeau somptueux ! Quelle trahison !

Elle ne pleure pas. L'indignation rétroactive qui fait trembler ses joues semble la mettre à l'abri du torrent dévastateur des larmes. Pour l'instant.

-Quelle trahison, reprend-elle. Cette sollicitude mielleuse me fait encore plus horreur que toutes les moqueries qui ont circulé sur mon compte, quand je ne pouvais pas les entendre, mais dont on s'assurait qu'elles me reviendraient tôt ou tard à l'oreille. J'ai horreur de l'hypocrisie !

Diabole ! Voilà bien du mépris pour cet art merveilleux qui se pratique autant dans la bonne société que dans la classe ouvrière ! Un art subtil et universel, qui lubrifie les rouages des rapports humains et qui les empêche de gripper trop souvent.

-Quand elle a pris sa retraite, mon mari lui a offert une maison, ainsi qu'une importante gratification. Quand je lui ai demandé la raison d'une telle générosité, il m'a simplement répondu : « elle nous a servi avec fidélité pendant plus de vingt ans. Des domestiques comme elle, on n'en trouve plus guère ! ». Je comprends, maintenant ! Il voulait assurer l'avenir de ses bâtards au moment où elle quittait le château. Il avait déjà recruté Jacques comme secrétaire, puis rapidement il a embauché le cadet comme valet.

Certes, ce n'est pas plaisant d'être cocue, surtout lorsqu'on est trompée par une personne de confiance. Mais, bien qu'elle ait affecté de les ignorer, elle connaissait déjà ses nombreuses infortunes. Cela devrait atténuer le choc : après tout, cela ne fait guère qu'une de plus.

Craignant un nouvel accès d'amertume, et résolue de mettre du baume sur ses plaies, j'insiste sur l'aspect positif de la situation :

-Quoi qu'il en soit, tout est fini entre Jacques et Alix. Cela devrait vous rassurer.

Un faible sourire éclaire enfin son visage.

-Tu as raison, dit-elle. Il faut se résigner à son sort, et faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Elle se redresse, pour lutter contre l'adversité et affronter vaillamment l'avenir. Au cours de ce mouvement, sa broche ornée d'un gros diamant scintille de mille feux. La richesse prend parfois l'aspect d'une moquerie !

La vieille dame ajoute, avec mélancolie :

-Ma mère le disait bien, quand on est né pour un croûton, on n'aura jamais une miche entière.

L'amour, c'est comme le pain : tout le monde n'en a pas la même part.

-Je vous obéirai en tout, Maman. J'épouserai un jeune homme de bonne famille, choisi parmi ceux que vous me proposerez. Je vous fais entièrement confiance.

-Je le savais, dit la mère avec émotion. Je n'ai jamais douté de toi : tu ne pouvais pas être vraiment mauvaise avec l'éducation que nous t'avons donnée, ton père et moi.

Puis elle se tourne vers moi :

-Tu es une chic fille, Laure, tu nous a rendu un fier service. Que serait-elle devenue, ma pauvre Alix, sans ta détermination et ton habileté ?

Je parviens à ne pas rougir sous cette accumulation de fleurs, et je réponds simplement :

-Je n'ai fait que mon devoir d'assister une maman dans l'angoisse et une jeune fille prête à tomber dans le piège le plus odieux.

Désormais, ajoute la baronne, je te considère comme ma fille. Mon autre fille. Toi aussi tu connaîtras l'amour : tu sais que j'ai des fiches, de nombreuses fiches sur des garçons de notre milieu, tous charmants, doux et loyaux.

*...et riches...Merci, Madame, pour votre sollicitude, mais je compte attendre encore quelques temps avant d'enterrer définitivement ma vie de jeune fille, qui présente aussi quelques agréments.*

-Laure m'a dit le plus grand bien d'Ignace de Brestou, qui a été son cavalier le jour du mariage. Je serais heureuse que vous me le présentiez.

-C'est vrai, je ne te cache pas que j'avais même pensé à une union entre Ignace et toi. C'est un garçon plein de ressources.

J'opine du chef et j'ajoute :

-Bourré de talents les plus divers, et qui sait parler aux dames.

Les larmes et l'amertume ont définitivement pris la poudre d'escampette. La confiance en l'avenir est revenue, accompagnée d'une certaine gaîté qui règne entre nous trois.

Cela vaut bien un peu de campagne, s'écrie la douairière. Alix, sonne donc Maurice.

Celle-ci sort son portable et appelle le majordome.

-Ma chérie, dis la vieille dame, rayonnante, ton mariage sera aussi somptueux que celui de ton frère. Tous nos amis et toutes nos relations en resteront stupéfaits, et on en parlera encore dix ans après !

Pour elle, c'est dans la poche : les fiches d'Ignace et d'Alix sont déjà réunies par une faveur rose. N'est-ce pas aller un peu vite en besogne ?

Maurice nous apporte le breuvage commandé et remplit nos trois coupes. En sa présence, nous nous taisons par discrétion.

Dès qu'il est sorti, nous levons nos verres au retour d'Alix dans le giron de la bonne société.

-Quand tu auras fini ton temps dans la fonction publique, ton frère te proposera un poste important dans une de nos entreprises. Quant à moi, je te ferai donation d'une partie de mes avoirs en actions, et de plusieurs sièges dans des conseils d'administration, auxquels sont alloués d'importants jetons de présence... Compte tenu de mon âge, je n'en aurai plus besoin. Ton jeune ménage sera richement doté.

Soudain, elle pose son verre, encore à moitié plein.

Elle est devenue blême.

-J'y pense, dit-elle

Nous la regardons fixement, attendant la suite.

-Mon Dieu !

Elle joint les mains comme pour la prière.

Que se passe-t-il ? Encore un nouveau malheur ?

-Mon Dieu ! C'est une catastrophe, un désastre ! Jacques et André ont les mêmes droits que mes enfants sur la succession de leur père !

Un cri de douleur ! Un sort injuste s'acharne sur sa pauvre tête déjà accablée de toutes sortes de calamités ! Elle entrevoit le déclassement, pour ne pas dire la misère...

-Laure, c'est toi la juriste. N'est-il pas vrai que les enfants naturels ont les mêmes droits que les enfants légitimes ?

Je confirme :

-C'est vrai. La loi en dispose ainsi, maintenant.

Elle gémit :

-Une loi scélérate ! Qu'allons-nous devenir ? C'est la fin des familles...

Sans compter, chère baronne, les autres descendants potentiels. Feu votre époux dispersait généreusement ses gènes dans le sein fertile de ses nombreuses maîtresses... *Le geste auguste du semeur, dit le poète.*

Attendez-vous à des surprises.

-Surtout, s'exclame la baronne, qu'ils n'en sachent rien ! Ce test ADN doit demeurer secret. Alix, promets que tu ne lui diras rien.

-Ne craignez rien, Maman. Je serai loyale à mon milieu, et je ne ferai rien qui puisse nuire à l'honneur de la famille.

Quand l'honneur s'allie à l'intérêt, cela laisse augurer les meilleurs résultats.

Je promets à mon tour, et nous levons nos verres à notre pacte du silence.

## 21

### Le piège

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

L'hôtel « Sotto i Pini » n'est pas classé comme palace sur les guides touristiques. Il mérite néanmoins largement ses quatre étoiles. Comme toutes les chambres avec vue sur la mer, celle que j'ai réservée pour Graziella comporte un balcon privatif, séparé du reste de la chambre par un rideau.

Il est 20h lorsque nous y pénétrons, Graziella et moi. Nous sommes arrivées ensemble. Il fait encore jour et, par la large baie vitrée, nous pouvons voir la mer d'un bleu intense qui s'étend à perte de vue. Nous sortons un moment sur la loggia pour découvrir, entre mer et hôtel, la vaste piscine aux eaux limpides et claires, entourée sur trois côtés d'une double rangée de transats et de parasols. Directement sous nos fenêtres, palmiers et lauriers-roses ornent le quatrième côté... Des hommes en caleçon de bain et des femmes en bikini ont pris place sur les transats pour siroter un apéritif. Il y a même encore des baigneurs qui s'interpellent joyeusement et qui se jettent à l'eau en s'éclaboussant.

Un endroit fort agréable, mais nous ne sommes pas là pour profiter de la vue, ni pour goûter aux plaisirs de la baignade. Des affaires plus sérieuses nous attendent. Je retourne dans

la pièce principale pour m'assurer de la solidité du lit king size dans lequel mes protégés feront plus ample connaissance.

Graziella semble quelque peu inquiète : elle s'apprête à passer la nuit avec un garçon qu'elle connaît à peine, à qui elle n'a pratiquement jamais parlé. Je lui souris.

- Tout se passera bien. Au lit, tout se passe toujours bien.

- Cette lettre... Je regrette de l'avoir écrite. Elle est trop *hot*.

- Au contraire ! Les hommes croient toujours ce genre de propos : ça les flatte. On peut les mener par leur vanité autant que par leur lubricité.

Elle reste songeuse.

- Il va se croire tout permis !

- Mais non ! Il ne va pas te sauter dessus... parce que tu l'auras devancé. C'est à toi de prendre les initiatives, et de le canaliser en même temps.

- On voit bien que tu n'es pas Sicilienne !

- Il faut mettre un terme à des siècles de soumission : tu lui tiendras la dragée haute, il devra se monter un zélé serviteur. Si tu te débrouilles bien, tu passeras une excellente nuit.

Par la fenêtre, j'aperçois le jeune Silvio. Je dois me retirer.

Une dernière recommandation :

- Surtout, il faut le persuader que tu as de la rouerie en réserve, que tu sais faire des trucs inimaginables... Laisse lui entendre qu'après le mariage, ce sera tous les jours dimanche.

Je me retire promptement dans la chambre contigüe, car je ne tiens pas à le rencontrer. Il se douterait de quelque chose...

C'est la chambre que j'ai réservée pour recevoir le père de Silvio, l'employeur de Graziella amateur de chair fraîche. Son agencement est exactement le même que celui de la chambre d'à côté. Je me rends tout de suite sur le balcon et je baisse le velum destiné à le protéger des ardeurs du soleil. Tout à l'heure, les abords de la piscine seront éclairés, et je souhaite une pénombre propice à mes desseins...

Graziella m'a apporté la robe qu'elle portait au travail. C'est une petite robe toute simple, visiblement bon marché, une petite robe d'ouvrière. Je n'en ai jamais porté de pareille... Nous sommes exactement de la même taille, aussi fine l'une que l'autre. Je n'ai aucun mal à la passer. J'ajuste aussi ma perruque : même teinte de cheveux, même coiffure. Reste le maquillage : j'ai bien observé le sien, et je l'imité aussi exactement que possible. J'enlève soigneusement mon vernis à ongle, et je le remplace par celui de Graziella. Je mets aussi sa montre et une petite chaîne d'or avec une médaille pieuse, un bijou qu'elle porte constamment et que Silvio senior a sûrement remarqué.

Puis je m'entraîne à imiter ses gestes et les inflexions de sa voix. Pas mal ! Au bout d'une trentaine de minutes, je suis devenue littéralement son clone. Pour finir, juchée sur une chaise, j'ôte les fusibles et je les dissimule au fond d'un tiroir.

*La nuit, toutes les chattes sont grises !*

22 heures. Silvio senior entre dans la chambre. Un rai de lumière provenant du corridor me permet de l'observer brièvement. La cinquantaine, laid, pas très grand. Pas même cette carrure un peu athlétique que les hommes de son âge ont parfois conservée, un gringalet,

en somme. Comment peut-il prétendre séduire toutes les femmes ? Croit-il vraiment que l'argent et le statut social font tout ?

Il me devine dans l'ombre. Il actionne l'interrupteur, sans résultat.

-Pas de lumière ? grommelle-t-il.

-Les plombs ont sauté. Dis-je en guise d'explication

-Inadmissible pour un hôtel de cette classe !

Il est furieux. Il en veut pour son argent. Car, bien sûr, ce sera à lui de régler la note : cela va de soi, en Sicile. Et j'ai bien l'intention de respecter cette tradition. Le machisme a parfois du bon.

Il continue à récriminer : on a beau être amoureux ... Il faut quand même que l'intendance suive. Il décroche le téléphone. Je l'entends réclamer avec véhémence. Mais j'ai soudoyé le concierge. Je lui ai largement graissé la patte, et je devine bien les propos lénifiants qu'il répond au bouillant Silvio.

-Incroyable ! Incroyable ! Ecume-il. Ils n'ont personne ! Personne !

Je hasarde :

-C'est peut-être normal, à cette heure-ci

-Normal ! Avec le prix qu'on paie ! Ah ils vont m'entendre quand ils vont présenter la note.

Il répète :

-Ils vont m'entendre !

Que respecte-t-on si on ne respecte plus l'argent ? Silvio n'est pas n'importe qui, c'est un notable. Un patron d'entreprise, le maire de son village. Mais il ignore que le respect dû à l'argent va tout naturellement au plus riche. Je ne suis pas Graziella, une petite ouvrière, mais la richissime baronne de Latrogne, épouse d'un capitaine d'industrie. Mieux encore, mon mari pourrait bien devenir bientôt le patron de la holding qui détient la chaîne à laquelle appartient cet hôtel. Je l'ai fait savoir au concierge, qui a tout de suite compris où était son intérêt.

Le respect dû à l'argent me revient de droit.

-Pour l'amour, lui dis-je, nous n'avons pas besoin de lumière

-Je veux voir ton corps ! dit-il. C'est dans ma nature : je veux te voir nue : c'est déjà prendre possession de toi.

-Allons sur la loggia : il fera moins sombre.

La loggia n'est que parcimonieusement éclairée par une lumière diffuse provenant de l'espace entourant les parasols. A tâtons, il ouvre le réfrigérateur. Il me rejoint porteur d'une bouteille de champagne et de deux flûtes. Il semble un peu calmé, mais continue cependant à grommeler : « *ils vont m'entendre !* ». Il lève néanmoins son verre dans ma direction, et boit une gorgée. Puis, après avoir posé son verre, il se place derrière moi et met ses mains sur mes épaules.

*On entre dans le vif du sujet. Je vais devoir payer de ma personne. Perspective peu réjouissante, car il n'est ni beau ni sympathique. Je vais me laisser tripoter, mais juste le strict nécessaire à la réussite de mon plan*

-Moi, dit-il, je suis un romantique. Je ne peux pas vivre sans l'amour d'une femme.

Il se calme. *Sans doute un effet de l'excitation sexuelle, qui agit parfois comme la morphine.* Je susurre :

-On est bien ici, à roucouler dans la pénombre...

-Je veux m'enivrer de ta féminité. C'est un besoin pour moi.

Un besoin, certes. De nombreuses femmes ou filles du village en ont fait les frais. Il ne se doute de rien. Sa colère a occulté tout esprit d'analyse : il admet sans difficulté, sans même m'examiner, que je suis bien Graziella. Je porte bien sa robe, celle qu'il a vue dans la journée, et sa montre, et je suis coiffée et maquillée comme elle, mais mille et un petits détails devraient l'avertir de la supercherie. Ne serait-ce que ma maîtrise imparfaite de la langue italienne : si je comprends pratiquement tout ce qu'il dit, j'hésite encore sur certaines expressions lorsque je dois parler à mon tour.

Ses mains glissent vers mon décolleté, s'introduisent, sortent mes seins de leurs berceaux de dentelles

*Toujours le romantisme !*

Il les a complètement pris dans ses paumes et commence à les palper en de larges mouvements circulaires. Les pointes s'érigent, ce qui paraît l'encourager. Il les prend entre ses lèvres, les aspire l'une après l'autre en de profondes succions, darde sa langue pour achever de les exciter.

Malgré moi, je fais quelques pas sur le chemin du plaisir. Réaction purement physiologique ! L'homme fait preuve d'une grande habileté, due à une grande habitude, une sorte d'expertise dans l'art de la drague et du tripotage.

Bientôt, il pousse l'attaque plus loin. Il m'embrasse dans le cou, puis sur la bouche. Sa main droite s'immisce sous ma jupe, me palpe la cuisse, remonte doucement. Comme tu t'en doutes, j'ai jugé inutile de mettre une petite culotte pour aller à un tel rendez-vous. Bientôt, faute de ce rempart – de toute façon dérisoire – l'envahisseur est dans la place. Le voilà qui fourrage dans la toison, prend possession de la vulve, y pénètre tambour battant pour jouer avec les bijoux qu'elle contient. Un petit solo de clitoris me cause tout de suite un certain émoi.

-Cochonne ! s'écrie-t-il. Tu n'as même pas de culotte !

*Cochonne ? Et toi ? Tu oublie tes soirées boum boum... Et ces femmes sans défense dont tu as abusé. En matière de vice sexuel, on aime bien accuser les autres et avoir pour soi-même toutes sortes d'indulgences.*

Il poursuit :

-Tu caches bien ton jeu : tu fais la sainte nitouche, mais tu dois connaître toutes sortes de trucs !

*Des « trucs » dont tu n'as même pas idée !*

De l'autre main, il continue à s'occuper de mes rondeurs, qui se marbrent bientôt de rose.

Je réplique :

-Vous vous complaisez dans la routine, mais nous, les jeunes, nous sommes bien plus modernes.

Un doigt s'introduit dans ma grotte d'amour.

-Tu n'es pas vierge ! dit-il

Une obsession d'homme du sud

-Je fais mes études en France. La France est le pays de l'amour, tu le sais. J'ai de nombreuses expériences à mon actif. Ce serait dommage de visiter un pays sans goûter aux

spécialités. En France, il y a le bordeaux, le champagne, le poulet de Bresse, le Livarot et surtout... un art consommé du sexe.

-Mais nous, les italiens...

-Oui, les Italiens n'ont pas leurs pareils pour parler aux femmes. Mais les Français sont supérieurs lorsqu'il faut passer aux actes

Silvio hausse les épaules (dans la mesure où ses autres activités le lui permettent) .

*L'honneur de l'Italie est en jeu !*

-Qu'est-ce que tu as appris en France ? dit-il d'un air dubitatif

-Le *bondage*

-Le *bondage* ? Qu'est-ce que c'est, le « *bondage* » ?

-C'est quand le partenaire se laisse attacher, pieds et poings liés. Tu connais le slogan : *Jouissez sans entraves !* C'est justement ce que je te propose.

Il grogne :

-Le « *bondage* ». C'est pas du français. Comment traduirais-tu cela en italien ?

-Cela ne se traduit pas, c'est de l'américain. En France, tout ce qui est *in* porte un nom américain

-J'aimerais mieux une levrette, tu sais, tout simplement

-Tu ne veux tout de même pas faire l'amour comme un rustre. Il faut y mettre du raffinement : l'amour est un art.

-Du raffinement ?

-Oui : du raffinement. Apprête-toi à des sensations inouïes !

-Je ne t'aurais pas crue si experte ! En te voyant devant ton bureau, je pensais même que tu étais vierge

-Parce que tu crois encore qu'une jeune fille doit rester vierge jusqu'au mariage alors que les garçons multiplient les expériences amoureuses ? Tout ça, c'est bien fini. De nos jours, tu aurais bien du mal à trouver une jeune fille vierge, même en Sicile ! C'est cela, la vie moderne

-La vie moderne ? Peut-être, mais l'ancienne avait son charme.

-Pour toi. Mais pas pour les filles. Nous, nous préférons la vie d'aujourd'hui !

-Va pour... comment tu dis ? Le *bondage*

-Tu ne le regretteras pas. Déshabille-toi complètement, et allonge-toi sur le lit. Je m'occupe du reste

Il s'exécute, non sans grommeler contre la modernité

-Tu verras comme c'est doux d'être soumis et sans défense. Tu verras comme c'est bon de laisser la femme prendre toutes les initiatives et d'offrir ton corps à celle que tu convoites. Couche-toi. Et surtout, dresse bien ta bite vers le ciel, que je puisse m'embrocher. Nous, les filles, on aime les bites bien dures : c'est bien mieux que ces sex-toys dont nous devons faire notre ordinaire, parce que c'est vivant, sensible, juteux...

Et, pour achever la provocation, j'ajoute :

-Tu vas me la prêter, pour que je puisse prendre mon plaisir. Aujourd'hui, c'est mon plaisir qui compte avant le tien, cela te changera de tes habitudes de macho.

Silvio senior, nu comme un ver, s'étend sur le lit. Il récrimine :

-Maintenant, ce sont les femmes qui prennent les initiatives ! Si on les laisse commander au lit, elles finiront par tout régenter. On est foutu, elles vont nous faire cornards.

Je ne l'écoute pas.

J'utilise un gros ruban adhésif toilé, de ceux qu'un utilise pour les emballages. Je lui attache les mains aux barreaux de la tête de lit, en faisant plusieurs tours pour l'empêcher de se détacher. Je serre bien, pour l'empêcher de bouger, tout en laissant les liens suffisamment lâches autour des poignets, pour ne pas couper la circulation

-C'est bien parce que tu es jeune et fraîche, et que j'ai envie de toi... Parce que ça ne me convient pas, à moi, toutes ces fantaisies.

Irritation et impatience de tirer son coup. Mais la curiosité est la plus forte. Sans aucun doute, il escompte un raffinement érotique, des plaisirs inconnus, un renouvellement du dépucelement, accompli par une tigresse, experte en perversités. Une sorte d'investissement sexuel. En bon affairiste, il espère bien un *retour sur investissement* !

Il râle :

-C'est pas bientôt fini, toutes ces conneries ? On baise ou pas ?

Pour le faire patienter, j'ai laissé mes seins tels qu'il les a sortis de mon corsage. Il peut en observer le doux balancement, tandis que je m'affaire autour de lui.

Je lui attache ensuite les deux pieds ensemble, toujours solidement avec le ruban adhésif. J'ai apporté une longue ficelle, que je passe au-dessous du lit, je m'en sers pour attacher ses chevilles. . Lorsque je me penche pour serrer les nœuds, mes seins pendent vers lui comme des fruits savoureux. Ça lui fait un petit plaisir, mais seulement pour les yeux.

Cette fois, il ne peut plus bouger. Je jubile intérieurement : *voilà où mène la lubricité, mon bonhomme !*

Lorsque j'ai fini de le saucissonner, je soulève ma jupe. Je lui fais voir ma croupe rebondie, mes jolies fesses nues, douces comme des joues d'enfant, et l'enivrant sillon qui les sépare. Malgré la pénombre qui règne dans la pièce, il peut les distinguer à la faveur de la faible lueur qui provient de la baie vitrée. Il se tait. Il ne le sait pas encore, mais, tel Moïse devant Canaan, il contemple la terre promise où il n'aura pas le droit de pénétrer, la vallée de lait et de miel qu'il ne pourra ni travailler ni arroser.

Je devine son désir et sa hâte de passer à la suite. Sa bite est toute raide, elle se dresse tel l'obélisque sur la place de la Concorde. Elle est de bonne taille, et je sais qu'il s'en sert avec vigueur.

Je lui fais face et, me retroussant complètement je lui montre ma fougoune, puis je m'approche suffisamment de son visage et j'écarte les cuisses pour qu'il puisse voir mon sexe. *Que tes yeux s'emplissent de la vision du jardin d'Eden ! Ton regret n'en sera que plus amer.* Ma fente est dans un bel état ! Caressée, triturée, masturbée, elle est toute trempée, prête à monter à l'orgasme. Il ne lui manque plus que l'estocade finale. La chaleur du désir a envahi mon bas-ventre, et cette exhibition l'exacerbe encore.

Un bref instant, j'ai la tentation de le prendre, de me servir de ce sexe dressé comme d'un gode afin de calmer la faim charnelle qui me dévore. Mais il serait trop content ! Je rabats ma jupe et je ramasse ses vêtements.

-Qu'es-ce que tu fais ? demande-t-il

Je lui réponds, en reprenant ma voix normale :

-Je m'en vais.

-Mais... Tu n'es pas Graziella ?

-Désolée ! Elle n'a pas pu venir : elle a un rendez-vous. Maintenant, je te laisse. J'espère pour toi qu'on va te délivrer avant l'arrivée de la femme de ménage, car celle-ci pourrait bien en profiter. Elle n'a ni l'âge ni la beauté de Graziella, et elle pèse dans les quatre-vingt – dix kilos ! Bonne chance, et sans rancune.

Une dernière précaution : je lui colle un large ruban adhésif sur la bouche. J'ajoute :

-Il paraît qu'elle fait de bonnes pipes !

J'ouvre avec la fausse clé que j'ai fait faire, en empruntant, moyennant finances le passe d'une femme de chambre, et j'entre sur la pointe des pieds dans la chambre des deux amoureux.

J'assiste au plus charmant des spectacles.

Ayant rejeté draps et couvertures, ils sont complètement nus sous la pâle clarté qui règne dans la chambre. Ils sont collés l'un à l'autre, les membres enchevêtrés, pour se toucher par la plus grande surface possible, en une caresse vaste et intense.

Dominant son amant, Graziella occupe la position supérieure. Silvio est couvert de suçons et de traces de rouge à lèvres, sur le visage et sur le torse. Il s'efforce de riposter, rendant caresse pour caresse, effleurement pour effleurement, baiser pour baiser. De sa main crispée, il palpe une des fesses de son amante, déjà marbrée de rose et couverte de pinçons... J'ai l'impression qu'elle a outrepassé mes conseils et qu'elle s'est jetée sur lui comme une tigresse.

J'observe longuement ce gracieux corps à corps, qui exprime toute la tendresse qui unit ces deux êtres. Je sens mon clitoris se durcir à ce spectacle : j'ai furieusement envie de les imiter. Mais je ne peux tout de même pas me joindre à eux et m'immiscer en tiers dans leur couple.

Pas question non plus d'aller me masturber sur l'affreux bonhomme de la chambre d'à côté.

-Viens ! Viens ! hurle Graziella en un chuchotement torride. Fous-moi ! Plante-toi au plus profond de ma chair !

Changement de position. Retourneement. Quatre membres qui s'ébattent. Deux corps qui roulent puis se reprennent. Silvio est encore dehors... Un bref instant, je peux voir sa verge raide et dilatée, avec son joli gland rose... Je distingue aussi qu'il ne porte pas de préservatif.

Graziella soulève son pubis, elle écarte les cuisses en grand et dresse ses jambes vers le ciel, pour les refermer ensuite sur le dos de son partenaire qu'elle retient ainsi prisonnier. Elle pèse sur lui pour le faire entrer plus avant. J'ai l'impression qu'elle est particulièrement chaude !

Une femme dans cet état est sur le point de concevoir.

Concevoir ? C'est justement ma mission. La justification de notre séjour. Et mon mari qui n'est pas là ! Perdu dans ses dévotions ! J'ai placé ma main sous ma jupe, ma paume contre ma vulve congestionnée. J'ai tellement de désir que ça me fait presque mal.

Sous mes yeux éblouis, le merveilleux ballet reprend. Silvio bourre Graziella tendrement mais fermement, en même temps qu'il la couvre d'une salve de petits baisers. J'entends leurs souffles saccadés et les doux gémissements de la jeune femme qui supplie qu'on l'achève.

Je reste dans l'ombre et je retiens mon souffle... Ils ne m'ont pas vue, tant ils sont pris par leur amour. Je continue de les observer, sans pour autant être une voyeuse : je les regarde en amie, avec tendresse. J'essaie de les accompagner, mais j'ai beau m'astiquer le clito, je ne progresse pas sur le chemin du plaisir. Pourtant, ce serait si beau de chevaucher l'azur de concert avec eux ! Mais je suis trop émue par l'expression de leur désir, et par leur gracieuse danse d'amour que je suis inhibée ! Je reste là, le sexe brûlant, avec ma béance au creux de mon ventre.

Soudain, Graziella pousse un cri strident et Silvio cesse de bouger tout en restant planté en elle. Ils jouissent. Le plaisir partagé semble irradier la chambre et baigner le couple dans une clarté céleste.

Graziella, pantelante, serre convulsivement contre elle l'homme qui vient de lui donner son plaisir, comme si elle voulait s'incorporer à lui, faire de leur deux corps un seul être.

Je devine qu'ils vont faire une pause, avant de recommencer.

Je retrouve brusquement mon sang froid : ces deux là, il faut les marier le plus vite possible ! Et surtout, il faut obliger le garçon à s'engager, l'empêcher de se défilier après avoir joui de la fille. Ce serait terrible pour Graziella, car, en Sicile, une jeune fille doit veiller à sa réputation. Certes, Silvio est un bon garçon, mais c'est quand même un homme du sud, et on peut craindre qu'il ressemble à son père. Les chiens ne font pas des chats !

Et surtout, Graziella est amoureuse ! Si elle perdait Silvio, elle ne s'en remettrait jamais.

-Au feu ! Au feu !

J'arrive, hors d'haleine, à la réception. Je les ameute tous : le concierge de l'hôtel, les gardiens, les quelques employées qui travaillent au nettoyage du hall d'accueil. J'ai vu une lueur suspecte, j'ai entendu des crépitements... On obéit sans la moindre hésitation à la riche baronne qui a bien arrosé le personnel. Tous ensemble, nous nous ruons vers la chambre de Graziella.

En dépit de l'écriteau « don't disturb » accroché à la poignée de la porte, le concierge ouvre avec son passe.

Un gémissement nous accueille, le soupir enamouré d'une femme qui jouit. Silvio junior est de nouveau en train de la besogner, avec une efficacité louable. Notre bruyante intrusion met fin à ces charmants ébats.

Silvio jaillit du lit. Graziella se cache sous les draps.

-Que faites-vous là, jeune homme ? interroge le concierge.

-Je fais l'amour, répond naïvement celui-ci.

Comme pour l'attester, sa verge raidie pointe vers le ciel, avec son gland décalotté, carminé et gluant. Il est en forme, au point de faire l'admiration des dames présentes, qui le regardent avec ravissement.

Je pointe vers lui un doigt accusateur :

-Sciagurato ! Tu as abusé d'elle !

Je me suis approchée et je me suis tournée de manière à ce les autres assistants ne puissent pas voir mon visage.

Silvio est stupéfait. Il ne comprend rien. Il est perdu. Il ouvre de grands yeux de merlan frit.

-Mais c'est vous qui... commence-t-il à voix basse.

Le doigt sur la bouche, je lui fais signe de se taire. En même temps, je lui adresse un clin d'œil. Il comprend que je joue une comédie destinée aux autres témoins et que j'ai pris les choses en main.

Il me fait confiance.

-Mais, je le connais, dit l'une des employées, c'est le fils du maire de Chiesa sul Mare !

Le concierge s'exclame, lui aussi :

-C'est ma foi vrai ! C'est Silvio Finocchio. Je le connais depuis qu'il était tout gamin !

-Tel père, tel fils, ricane l'un des vigiles.

-Quel scandale ! s'écrie une autre employée, sans omettre de lorgner au bon endroit.

Puis elle ajoute, non sans délectation :

-Ce sera sûrement dans les journaux.

-Moi, reprend le concierge, je dois avertir le directeur... Et peut-être même la police. Tu t'es introduit frauduleusement dans la chambre louée par cette demoiselle...

Silvio est blême. L'air lui manque. Il ne songe même pas à cacher sa nudité

-Elle était consentante, articule-t-il. Je vous jure qu'elle le voulait bien ! C'est elle qui m'a donné rendez-vous. Elle m'a même écrit une lettre.

-Peu importe, proteste l'homme aux clés d'or, cet hôtel n'est pas un hôtel de passe.

Silvio, tu me déçois. Je te croyais un garçon sérieux.

Le garçon se défend, avec l'énergie du désespoir :

-Mais... Puisque je vous dis...

Je l'interromps brusquement :

-Tu sais ce qui te reste à faire ?

Il me regarde, égaré, implorant un conseil. Mais oui, mon garçon, je vais faire ton bonheur et celui de Graziella. Puisque tu ne te décides pas toi-même, c'est moi qui vais débloquent la situation et obliger les choses à avancer dans la bonne direction.

-Pour réparer ta faute, tu dois la demander en mariage, tout de suite, devant témoin.

Son visage reprend de la couleur : il vient d'entrevoir une issue.

-Graziella, dit-il, veux-tu m'épouser ?

Une voix répond, de dessous les draps :

-Oh oui ! Oh oui ! Oh oui, mon Silvio, de tout mon cœur je te veux pour mari !

-Dans ce cas, dis-je, m'adressant au jeune homme, ton père devra faire publier les bans dès demain. J'y veillerai.

Silvio se détend. Après tout, cela ne se termine pas si mal.

-C'est promis, répond-il.

-Il va faire la grimace, monsieur le maire, dit une voix perfide. La demoiselle n'a pas le sou.

-Peu importe l'argent, dit Silvio, puisque je l'aime. Il faudra bien que mon père l'accepte.

En tant que riche baronne, c'est à moi qu'il revient de mettre le point final à cette affaire :

-Nous pouvons nous retirer, et laisser les fiancés s'exprimer leur amour.

Maintenant, je peux quitter l'hôtel avec le sentiment du devoir accompli. Après une telle mésaventure, Silvio senior se gardera bien d'approcher celle qui va devenir sa belle-fille. Quant à Graziella, elle est toute à son bonheur d'avoir gagné le cœur de celui qu'elle aime. Je n'ai plus qu'à regagner mes pénates, et cette fois, je passerai la nuit seule, sans ma tendre amie.

Je reste sous le charme de ce que je viens de voir dans cette chambre. Ce couple qui se prend et se caresse, ces geste pleins de grâce par lesquels s'expriment les élans de leur cœur. La vision édenique passe et repasse devant mes yeux, m'emplissant d'une extase esthétique mêlée de nostalgie... Tant de beauté ! On a envie de les imiter, de les accompagner dans leur quête...

Moi aussi j'ai envie d'amour ! Moi aussi je veux connaître à nouveau ces élans de tendresse, accomplir ces gestes féériques qui élèvent l'âme au-dessus de sa morne condition habituelle. Mon corps est avide de caresses, et mon ventre se creuse comme un gouffre sans fond.

Hélas ! Je suis seule. Je le ressens comme une injustice !

Je me gare sur le bas côté de la route. Je glisse ma main sous ma jupe et je commence à me masturber... Mon clito est bien dur, au point qu'il me fait presque mal... Ma vulve est toute humide et chaude... Ce que j'ai accompli ce soir, l'envie presque bestiale que j'ai suscité chez Silvio senior, ce que j'ai vu ensuite dans la chambre des jeunes fiancés, tout cela m'a excitée... Je revois la verge du jeune homme, raide et splendide comme la pousse d'un arbre puissant, au point qu'elle a l'air de briller dans l'ombre, je la revois travailler la chair de Graziella, fouiller son sillon pour se fondre enfin dans son puits d'amour...

Non, il n'est pas juste que je sois seule !

J'ai beau travailler ma chair, je ne progresse pas sur le chemin du plaisir, et je ne fais qu'exacerber mon désir. Ce soir, je ne peux pas me contenter de cet ersatz.

C'est décidé : j'irai voir Mario. J'ai besoin de son amitié, et du réconfort qu'il pourra me prodiguer...

D'ailleurs, je dois l'avertir que sa sœur est à l'hôtel « Sotto i pini », en compagnie du jeune Silvio avec qui elle vient de se fiancer.

Au lieu d'aller vers la villa des Latrogne, je prends la bifurcation vers le village.

Je fonce sur la route, conduisant mon Alfa Romeo bien au-delà de la vitesse autorisée. Urgence ! Il me manque le gyrophare et le klaxon deux tons !

Comme une folle, je tambourine à la porte de Mario. A coups redoublés. Je hurle. Je fais un raffut du diable. Les voisins mettent le nez à la fenêtre. Je n'en ai cure. Ils peuvent appeler les pompiers ou les carabiniers. Peu importe !

*C'est qu'il y a urgence !*

Et Mario qui n'entend rien ! Je continue à secouer la porte. A taper à m'en faire mal aux poings. Est-il sourd ?

-Au secours ! Mario ! Vite ! Ouvre-moi !

Il paraît enfin sur le seuil, l'air hagard. Il est en pyjama. Je l'ai tiré de son sommeil.

Il bredouille :

-Madame la Baronne...

Il n'en revient pas de me voir là, chez lui, alors qu'il me croit à la villa, en compagnie de sa sœur. Il en oublie jusqu'à notre intimité, et qu'il me faisait l'amour, il y a quelques heures à peine.

-Mario ! Mario, il faut porter secours à une pauvre femme !

Il reste là, sur le seuil, sans bouger. Il ne comprend rien. J'ai envie de le gifler. Ah, si j'étais un homme !

Il demande bêtement :

-Que se passe-t-il ?

*Que se passe-t-il ? Quelle question ! Je n'ai pas d'homme, voilà le problème. Et c'est justement le jour où je ressens un pic de libido.*

Pour toute réponse, je le pousse à l'intérieur.

Je lui expliquerai plus tard.

*Je viens de me faire tripoter par ce cochon de Silvio senior : il m'a fait tous les préliminaires... Il a porté l'incendie dans la place.*

Mon sang bat dans mes artères avec violence, et je regarde Mario comme si j'allais le dévorer.

*Maintenant, il me faut du solide !*

Je répète, en haussant le ton :

-Mario ! Mario, il faut porter secours à une pauvre femme !

-Porter secours à une femme ?... Quelle femme ?... Il est arrivé quelque chose à ma sœur ? Un accident ?

Décidément ! Il met du temps à se réveiller !

Seigneur ! Pourquoi nous as-tu faites si faibles ? Si j'étais assez forte, je pourrais le culbuter et il y passerait de gré ou de force.

-Ta sœur n'est pas en danger. C'est moi qu'il faut secourir.

- Vous... euh, te secourir ?...Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

-Il faut que tu me fasses l'amour. Tout de suite !

Pour mieux me faire comprendre, je baisse son pantalon de pyjama et je m'empare de l'engin convoité, qui commence à prendre consistance dans ma main. Mario s'éveille par cette extrémité.

-Ma... Tesoro... Ici, je n'ai pas de préservatif.

Tesoro. C'est la première fois qu'il m'appelle ainsi.

-Aujourd'hui, lui dis-je, il n'y en a pas besoin. Ce qu'il me faut, c'est ta bite dans mon ventre ! Je ne peux plus attendre !

Il se laisse mener dans sa chambre. Il commence à émerger.

Je le pousse énergiquement sur le lit. Je me débarrasse prestement de ma robe.

Pour la tendresse, on verra plus tard. Ce qu'il me faut pour l'instant, c'est un bon viol.

Seul un viol pourra satisfaire l'âpreté de mon désir. Pour calmer le sang qui bout dans mes veines, je vais prendre sa virilité, et *m'emparer de sa semence...* Puis, apaisée, je me coulerai dans ses bras pour éteindre ma soif de tendresse.

*Cela te fait rire, ma petite Laure ? Mais tu le dis toi-même : il faut se saisir de toutes les prérogatives masculines. Maintenant, c'est l'égalité femme-homme qui est la règle, la*

*parité ! Et ce n'est pas plus mal. Tout ce qu'ils font, nous sommes capables de le faire aussi. Et en mieux.*

Il est étendu. Je me précipite sur lui. Il pourrait me repousser, mais il se laisse faire. Il sourit. Ça l'amuse.

Le voilà étendu sur son lit. Je prends l'engin en bouche. En quelques suctions, j'achève de lui donner la forme optimale. Enfin ! Il est prêt ! Raide et dur, je le tiens fermement dans mon poing à-demi fermé. Je dépose un petit baiser sur le gland rose et mouillé, que je sens tout chaud contre mes lèvres...Moi, ça fait deux heures que je suis prête, deux heures que j'attends ! Ma chatte est en feu, humide de sa rosée, avide, dévorante.

Je m'accroupis sur le ventre de Mario et, tenant la verge dilatée par la base, je me pénètre moi-même résolument. Ma petite grotte d'amour est si bien lubrifiée que la tige entre sans effort, en développant des volutes de suavité qui me traversent tout entière.

Je pousse un cri de ravissement. Les yeux de mon amant s'emplissent de tendresse.

Déchaînée comme une tigresse, je me pistonne avec fureur, à grands coups de cul, dans une quête âpre et effrénée de plaisir. Je chevauche en guerrière, en walkyrie, hurlant de plaisir à chaque entrée de la tige dans mon fourreau de soie.

Paresseusement, Mario me laisse travailler son corps. Il se donne.

Soudain l'orgasme me submerge telle une marée bienfaisante. Ma jouissance s'exhale en un murmure inarticulé, un gazouillis suraigu jailli du plus profond de mes tripes. Mario a fermé les yeux, sa semence gicle en moi, abondante, brûlante comme la lave de l'Etna.

Pantelante, je me blottis contre lui, je le laisse embrasser mes seins... Ma peau recherche la sienne, sa chaleur, sa douceur...L'image gracieuse du jeune couple qui s'étreint passe de nouveau devant mes yeux. J'étreins Mario de toute la force de mes bras.

C'est la pause.

J'en profite pour lui conter les événements qui se sont déroulés à l'hôtel. Demain, promet-il, il viendra avec moi pour exiger que le maire de Chiesa sul Mare publie les bans.

-Toi, dit-il avec admiration, quand tu veux quelque chose...

Je réplique, péremptoire :

-Ce que femme veut, Dieu le veut !

-Quand je pense à ton pauvre mari, en train de faire ses dévotions !

-Il sera content, lui aussi. Je lui ai préparé une bonne surprise.

Nous ne sommes pas rassasiés l'un de l'autre. Après un bref intermède, nous remettons le couvert.

Après une nuit courte en sommeil, je prends bien garde de rentrer à la villa avant l'arrivée des domestiques...

## 22

### Courrier vintage...

Je découvre un matin dans ma boîte une lettre que le facteur vient d'apporter. Elle porte les armes des Latrogne.... Je déchire l'enveloppe. C'est une lettre de la douairière, une vraie lettre, écrite sur du papier, comme autrefois. A l'encre noire.

Ma chère petite Laure,

Tu le sais, je te considère comme ma fille. J'ai plus confiance en toi qu'en mes amies les plus intimes, mes amies d'enfance que je connais depuis toujours... Je ne puis l'expliquer, mais c'est ainsi. Est-ce ton regard franc et pur ? Est-ce ton professionnalisme et la sûreté de ton jugement ? Ta discrétion au cours de l'affaire que tu as si bien menée ? N'est-ce pas plutôt cette confiance innée qui unit les descendants des anciennes familles, des lignées comme les nôtres qui ont accumulé des siècles de droiture ? Je ne le sais pas, mais ma confiance en toi est totale.

Je sais que tu ne me trahiras jamais.

Tu m'as rendu un fier service en guérissant ma fille de son amour insensé pour un de nos serviteurs. Ce que j'attends de toi maintenant, c'est un autre bienfait, bien plus difficile, bien plus ardu, et qui nécessitera encore plus de dévouement et d'abnégation.

Tu dois te dire que je suis bien exigeante. Mais je connais ta grandeur d'âme, et je suis certaine que tu ne laisseras pas une vieille femme en proie aux tourments qui la dévorent... En devenant mon amie, et même davantage, tu as compris que nous sommes désormais liées par un devoir de solidarité indéfectible.

C'est donc à toi de soulager mon âme en recevant mon aveu. Un aveu que je ne peux pas faire à mes enfants, mais que je puis te faire, à toi qui es presque ma fille. Un aveu redoutable, mais que je dois faire à un proche en espérant un jugement équitable et peut-être même un peu de compréhension.

Cet aveu, tu l'as sans doute deviné, est relatif aux circonstances de la mort de mon mari.

Comme tu le sais, je suis une catholique fervente, assidue aux sacrements. J'ai donc avoué en confession, avant même le jour de l'enterrement, que j'avais tué mon époux. Mais avouer son crime à un prêtre n'est pas un véritable aveu, car il n'a pas le droit de le révéler à qui que ce soit, pas même à des policiers... Il n'a pas non plus le droit de juger le pénitent. On avoue son crime à Dieu, qui le connaît déjà, et dont la miséricorde est infinie, ce qui donne la certitude du pardon.

Le prêtre m'a donné l'absolution, mais assortie d'une sévère condition :

-Vous comprendrez, me dit-il, que pour une telle faute, il m'est impossible de me limiter à une pénitence légère.

Je lui fais signe que je comprends.

-Quelques prières ne suffiront pas. D'ailleurs, vous priez déjà beaucoup : vous continuerez... Mais cela ne suffira pas.

Je l'écoute avec attention, comme on écouterait son juge au moment où il prononce la sentence.

-Il faudra montrer à Dieu la sincérité de votre repentir. Bien sûr, vous lui offrirez votre souffrance, toute la douleur qui vous crucifie d'avoir vous-même mis un terme à la vie de l'homme que vous avez tant aimé et que, j'en suis certain, vous aimez encore.

Je baisse la tête, non devant le prêtre, mais devant mon Créateur... Mon cœur est prêt à éclater.

-Votre terrible geste, il faudra le compenser par un geste d'amour, un geste désintéressé envers des êtres que vous ne fréquentez pas, que vous ne voyez pas, et dont vous ignorez jusqu'à l'existence...

Je sens qu'une main puissante et tutélaire a pris la mienne, qu'elle va me guider sur le chemin de la repentance, jusqu'à la délivrance, jusqu'à la paix de l'âme.

Eperdue de reconnaissance, je murmure :

-Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, mon Père.

-Dieu sera seul juge de votre sincérité, c'est lui qui évaluera les efforts que vous ferez pour vous racheter. Moi, je suis tenu par le secret, je ne dirai rien à personne, même si d'aventure on m'interroge. Mais vous devez en outre me promettre de vous dénoncer si quelqu'un d'autre était accusé du meurtre de votre mari, car laisser emprisonner un innocent à votre place serait un péché aussi grave que le précédent.

Je le promets sans difficulté.

*Il va sans dire, ma chère Laure, que jusqu'à maintenant j'ai scrupuleusement respecté ces prescriptions, et que je respecterai cette dernière condition si un jour il y a lieu.*

-Bien, dit-il. Dès demain vous m'accompagnerez dans ma tournée. Je porte assistance aux pauvres et aux déshérités ; ce sont des âmes qu'il faut gagner à Dieu.

C'est ainsi que je côtoie tous les aspects de la misère humaine... Je vois de pauvres vieux, recrus de toute une vie de travail, qui végètent dans la solitude d'un logement social, devenu trop vaste après le départ des enfants. Il faut leur apporter le réconfort trop bref d'une présence humaine, dont ils ont tant besoin... Je fais la conversation à une vieille dame gâteuse qui perd la boule. Bien que perdue dans son discours, je m'efforce de la comprendre et de lui parler amicalement.

Avec l'abbé, nous allons plusieurs fois chez cet homme, même pas si vieux, qui se consume d'un cancer de l'œsophage... Je lui fais manger sa soupe, cuiller après cuiller, comme à un enfant... « ça ne descend pas », dit-il. Il disparaît vite, emporté par son mal.

J'en ressens une profonde tristesse. « Vous progressez », m'a dit le père.

Il m'arrive de pénétrer dans des intérieurs mal tenus. Il me faut alors donner des conseils, faire de la pédagogie, et parfois mettre la main à la pâte. Moi, qui ai toujours été servie, je fais la vaisselle des pauvres, les mains gantées de caoutchouc, je nettoie leurs sols, pour leur montrer... Je récurer leurs toilettes, j'y projette du gel désinfectant, je leur explique le danger que représente la saleté...

Nous faisons aussi des distributions de colis alimentaires aux familles dans le besoin. Il nous arrive de poser les cartons de victuailles dans une cuisine malpropre, à côté d'un évier plein d'assiettes souillées de la veille...

Une fois, nous trouvons une famille entière vautrée devant la télé. Le pater familias nous accueille en slip et en marcel : à onze heures du matin, il vient de se lever. La mère me demande de laver les trois enfants, tandis qu'elle continue de regarder le programme.

Je commence par la petite dernière. Après lui avoir ôté ses vêtements pleins de taches et de crasse, je l'installe dans la baignoire et je l'oins du gel douche parfumé que nous avons apporté. Couverte de mousse, elle rit sous la caresse de l'eau tiède projetée par la douchette. Je suis fière et heureuse, car j'ai réussi à transformer cette gamine sale en petit ange blond, la voilà transfigurée en une petite fille jolie et gaie... Sur la fin de ma vie, je fais œuvre utile. La pauvreté devrait pouvoir se laver, tout comme la crasse, et nous retrouverions alors un monde fraternel.

Voilà du moins ce que je pense à cet instant.

Reste un dernier effort : dégraisser ses cheveux filasse, ses mèches collantes et qui sentent mauvais, et sous lesquelles on devine de jolies boucles d'or. J'y vais de bon cœur, je frotte pour faire mousser le shampoing, je masse le cuir chevelu pour décoller les pellicules grasses... Je la sens inquiète. C'est la première fois qu'on lui lave les cheveux, pour elle, c'est un saut dans l'inconnu.

Elle pousse un cri strident !

Je l'interroge du regard. Elle proteste :

-Tu m'as mis du savon dans l'œil !

Le corps adipeux de la mère de famille s'encadre dans l'ouverture de la porte.

-Salope !

Le père de famille, en slip et en marcel, rapplique lui aussi. Il veut me gifler, mais l'abbé réussit à l'en empêcher.

-Excuse-moi, dis-je à la petite, je n'ai pas voulu te faire mal.

- Ça ne sert à rien de faire la charité, me crie la mère, si vous n'avez pas d'amour.

-Vous avez raison, Madame, reconnaît l'abbé, sans amour notre vie ne vaut rien.

Il m'entraîne vers la sortie, en promettant de revenir.

Sitôt dehors, je lui demande :

-Pourquoi sont-ils si méchants ?

-Ils ne sont pas méchants, ils sont malheureux.

Je fais une moue dubitative.

-Je ne comprends pas qu'ils nous haïssent alors que nous venons pour les aider.

-Ils ne nous haïssent pas. Ils haïssent leur situation qui les oblige à accepter l'aide d'autrui.

-Pardonnez-moi, mon Père, mais vous êtes plein d'illusions ! L'homme est mauvais par nature...

Il faut regagner le presbytère. Nous marchons sans dire un mot vers le parking. Une fois installés dans sa vieille Renault, le prêtre me dit :

-Vous croyez que je vous inflige un châtement ?

Je secoue la tête négativement.

-Votre châtement est dans votre cœur, Madame la Baronne. C'est votre douleur d'avoir perdu l'être que vous chérissiez le plus, et le remords de l'avoir vous-même tué. Je ne cherche qu'à vous replacer au sein d'une humanité que vous avez trop longtemps ignorée.

Ce matin là, Edouard me dit :

-Je vais vous quitter.

C'est dans son bureau qu'il me le dit, par discrétion vis-à-vis des domestiques. Devant lui, sur son sous-main, traînent quelques papiers. Bien que Bertrand soit maintenant à la tête du groupe, Edouard participe encore à la gestion de certaines affaires, et il lui arrive d'avoir des documents ou des autorisations à signer...

Sous l'effet de la surprise, je ne peux que répéter bêtement :

-Me quitter ?...

En réalité, je suis à peine étonnée. Depuis plusieurs jours déjà je sentais bien qu'il ruminait quelque chose. Je lui demande de préciser :

-Mais pourquoi ? Ne vous ai-je pas laissé libre ? Etant laide, j'ai toléré sans me plaindre toutes vos fredaines, malgré la souffrance et l'humiliation qu'elles me causaient

-Je veux divorcer, me dit-il sèchement.

-Pourquoi divorcer ? Jusqu'à maintenant, tout se passait très bien entre nous. J'ai été une bonne épouse, j'ai géré votre maison, j'ai reçu vos invité et j'ai toléré vos maîtresses. Pourquoi ne pas continuer ainsi ?

-Cette fois, c'est différent : je veux me marier.

Les bras m'en tombent !

-Vous marier ? Mais vous êtes déjà marié !

-Justement. Je veux divorcer pour pouvoir me remarier.

Il s'enferme, comme un gamin opiniâtre, qui répète indéfiniment la même idiotie.

- Quelle bêtise ! Voilà quarante ans que nous sommes mariés. Que vont dire nos amis, nos relations ?

-Que m'importe puisque je l'aime, dit-il sottement.

J'ai presque envie de rire, malgré la tristesse d'être à nouveau bafouée...

-Faites en votre maîtresse. Cela ne fera guère qu'une de plus. Je fermerai les yeux, comme d'habitude.

-Elle ne veut pas vivre dans le péché, avoue-t-il. Tout s'y oppose : son sens moral, comme l'honneur de sa famille.

C'est donc cela ! La donzelle (excuse-moi d'utiliser ce mot, mais c'est celui qui convient) veut bien coucher, à condition de recevoir le titre de baronne et de faire main basse sur la fortune des Latrogne.

-Qui est donc l'heureuse élue ?

-Elle s'appelle Claire, répond-il d'une voix mal assurée.

-Claire ?... Vous voulez dire Claire Dozeille ?

-Précisément.

J'éclate de rire.

-Mon pauvre ami ! Elle n'a que vingt-quatre ans ! Quarante-huit ans de moins que vous !

Il se dandine d'un pied sur l'autre. J'ajoute :

-Un vieillard amoureux d'une jeunesse ! On va se moquer de vous.

-En amour, il n'y a pas d'âge : nous nous aimons. Elle m'a avoué son amour... Et sa famille est prête à me l'accorder.

-Edouard...Croyez-moi : elle va vous gratifier d'une paire de cornes !

Le ridicule retombera sur la famille entière, sur Bertrand dont les affaires pâtiront de ce caprice sénile, sur Alix, dont le mariage risque même d'être compromis. Les pires catastrophes peuvent arriver quand les testicules ont pris le commandement en lieu et place du cerveau à qui ce rôle devrait normalement revenir.

Il ne répond pas. Il est buté. Il imagine sans doute la jeune fille nue dans son lit, livrée à ses appétits par sa propre famille. Qu'il est triste de voir un homme esclave de son désir ! Mais pourquoi donc cet acte charnel est-il si important ? Il serait pourtant si simple de s'en passer ! Moi, je n'ai pas aimé l'amour physique, je l'ai pratiqué sans goût et sans plaisir, seulement par devoir. En détournant Edouard de mon lit, mes rivales m'ont plutôt rendu service. Ce qu'il y a de beau dans l'amour, ce sont les à-côté, les attentions, les tendresses...

Comme il reste silencieux, je poursuis mon avantage. Il ne faut pas faiblir dans cette lutte oratoire, car mon avenir en dépend, comme celui de mes enfants.

-Cette famille, je la connais... Ils ont connu d'énormes revers dus à leur inconséquence et à leur légèreté. Maintenant, ils sont quasiment ruinés. Ils n'en veulent qu'à votre argent. Ils vous donnent leur fille en échange de votre appui, et comptent bien sur vos relations pour se refaire.

-Mais la vôtre, Madame... Vous oubliez l'état dans lequel elle se trouvait au moment de notre mariage.

-Je vous ai grandement rendu service en vous obligeant, comme le voulait votre père, à une certaine stabilité indispensable dans le milieu des affaires. Je vous suis restée fidèle, malgré les avanies que vous m'avez fait subir, et je vous ai donné deux enfants. Voilà quels sont mes mérites.

-Fidèle, dit-il lâchement, vous ne pouviez guère faire autrement, convenez-en.

Les larmes me montent aux yeux. Même laide, je suis quand même une femme. Moi aussi, j'aurais tant voulu être jolie ! Voilà donc comment il me traite après quarante années d'union.

Mais je ne veux pas qu'il voie ma tristesse. Je la dissimule. J'ai l'habitude.

-Savez-vous, mon ami, que vous ne pourrez pas vous marier à l'Eglise. Notre mariage religieux est indissoluble...

-Cela ne fait rien. Claire n'y tient pas, sa famille non plus. Je vous laisse l'Eglise et ses pompes, puisque vous y tenez tant.

-Je comprends : la seule chose qui les intéresse, c'est d'empocher la mise lorsque vous mourrez. Claire va prendre ma place, elle recevra ses amants dans votre demeure. Mon pauvre Edouard, si vous saviez combien c'est dur d'être trompé. Comme vous le savez, je parle d'expérience.

-Ne craignez rien je prendrai des dispositions pour que vous ne manquiez de rien...

Des dispositions ? Et c'est tout ? Même laide, je vous ai aimé pendant quarante ans et mon amour vaut bien celui d'une autre ! Je vous ai aimé bien plus que vos jolies maîtresses. Mais je préfère ne rien dire, cacher ma souffrance... Ma souffrance de voir l'homme que j'ai tant aimé, que j'ai reçu comme un cadeau à l'aube de mes vingt ans, l'homme que j'aime toujours en dépit de tout, commettre cette sottise et se couvrir de ridicule. Tout le monde va se moquer de lui, et cela me fait mal.

-De toute façon, laisse-t-il tomber, ma décision est prise : je verrai mon avocat dès demain.

J'aurais voulu le retenir... Le mettre en garde une dernière fois. Mais il tourne les talons et sort du bureau. Je reste là, abasourdie.

*Disprezzata regina ! Regina disprezzata ! Del monarca romana afflitta moglie... \**

L'air me revient en mémoire, La longue plainte d'Octavie délaissée par Néron.

Le couronnement de Poppée, je l'ai vu à l'Opéra, en compagnie d'Edouard. Il tenait à assister régulièrement à des représentations lyriques ou à des ballets. « Cela fait partie de mon standing », disait-il, « il faut qu'on me voie à l'Opéra et aux concerts »... D'ailleurs, rendons-lui cette justice, il aimait la musique... Moi, malgré ma préférence pour la lecture, je l'y accompagnais.

Naturellement, nous ne manquions jamais les soirées de gala, auxquelles nous nous rendions en tenue de soirée, et qui étaient l'occasion de nous retrouver entre gens de notre milieu, c'est-à-dire entre riches et entre décideurs. A l'entracte, il lui arrivait parfois de parler affaires...

Maintenant, je me revois assise à côté de cet homme que j'ai tant aimé, et qui est devenu mon bourreau... J'entends la voix de la cantatrice, et j'écoute de nouveau les lamentations et les imprécations d'Octavie.

L'air m'obsède. Il se déroule dans ma tête et semble me narguer. Maintenant, c'est moi qu'on délaisse. L'aria revient comme une rengaine...

Je ne sais quel parti prendre. Pourtant, je le sens bien, la décision d'Edouard est irrévocable : il ira jusqu'au bout, malgré le ridicule qui m'éclaboussera aussi et qui atteindra même ses enfants. Est-il conscient qu'on rira de lui dans le milieu des affaires, qu'on le tiendra pour un irresponsable, ce qui peut causer bien des problèmes à Bertrand.

Hagarde, j'erre au dans cette demeure qui est encore la mienne. Je salue mécaniquement les gens que je rencontre, les domestiques qui m'ont fidèlement servie... Ce décor familial, que je devrai bientôt quitter, c'est à peine si je le vois.

Edouard, toi que j'ai tant aimé pendant ces quarante années, toi que j'aime encore, comment peux-tu être si ingrat ?

Je n'insulte pas le Ciel, je ne lui demande pas, non plus, de foudroyer l'infidèle. Un tel désastre était en germe dans notre mariage, dès le premier jour. Nos états de fortune, trop différents créait une hiérarchie dans le couple : j'étais devenue sa subalterne. Maintenant, il me congédie ! Il me renvoie avec à peine plus d'égards qu'il le ferait d'un simple employé.

A midi, je picore dans la nourriture sans même reconnaître les mets qui m'ont été servis. Je mâche longuement et j'essaie de déglutir. Mais je suis nouée... Bien sûr, les domestiques ne connaissent pas encore la décision d'Edouard, ils ne savent pas que je vais quitter la maison, ils me parlent avec sollicitude, et s'étonnent de mon manque d'appétit.

Quand faudra-t-il leur dire ?

Vers le milieu de l'après-midi, je descends dans les jardins.

Le massif de digitales pourpres attire mon regard. J'ai toujours aimé ces fleurs. Machinalement, j'en cueille une grande brassée.

A cette heure là, il n'y a personne aux cuisines : le personnel est soit en pause, soit occupé à d'autres tâches.

Il ne me faut que peut de temps pour trouver un grand faitout et y faire bouillir de l'eau. Puis, j'ai mis mes plantes à infuser... Les feuilles, principalement. J'ai lu sur internet que le toxique y est plus concentré.

Je travaille dans une sorte de brouillard, guidée par mon instinct, sans même réfléchir à ce que je fais.

Lorsque le liquide a été refroidi, j'ai jeté les plantes dans un sac poubelle que j'ai aussitôt refermé et dont je me suis débarrassée dans le container situé dans l'arrière cuisine. Demain, tôt dans la matinée, il sera vidé par les éboueurs. J'ai versé l'infusion dans une bouteille d'eau minérale vide...

Les yeux vides, je regarde le liquide. Et si je le buvais ? Tout simplement.

Une minute de courage et tout serait fini. Je ne connaîtrais pas la honte d'être répudiée, de devoir partir... Je ne vivrai pas la douleur de la séparation, le supplice de voir cet homme que j'ai adoré s'unir publiquement à une autre. Je mourrai en étant toujours la baronne de Latrogne... Et après, qu'importe ce qu'il adviendra. Pour moi, ce sera un néant, doux et confortable comme un nid d'oiseau ou un berceau d'enfant...

Il suffit pour cela d'une minute de courage.

C'est trop injuste ! Je ne lui ai causé aucun tort, moi, et je devrais payer pour ses fautes ?

Et Bertrand ? Bertrand est un Courance, comme moi. Il me ressemble comme une goutte d'eau ressemble à une autre... Il sera si malheureux ! Surtout quand il saura que je me suis donné la mort. Alix ? Elle aura peut-être un peu de chagrin, c'est une Latrogne, elle... Mais Bertrand ! Il sera éperdu de douleur.

Je t'aime toujours, Edouard. Tu seras toujours mon bien aimé. Mais en même temps, je te déteste. C'est toi, la cause de notre division. Tu détruis ta famille, tu la disperse aux quatre vents.

Tu es perdu pour nous.

Ce breuvage, c'est toi qui le boiras.

Nous buvons parfois une tisane, le soir...

Et s'il ne veut pas boire ? Si le goût le surprend ou si la tisane lui semble trop amère ?

Je verse un bon verre de liquide dans une casserole et je fais réduire doucement. Je le mélangerai à son whisky préféré.

Mon Dieu ! Je prémédite la mort de mon propre mari !

Ce soir, ma colère sera retombée. Je ne passerai peut-être pas à l'acte.

Je me résignerai.

Je monte ma mixture dans la chambre que je me suis fait préparer, voisine de la chambre conjugale où Edouard dormira. C'est ma chambre, celle que j'occupe lorsque je suis souffrante...

C'est là qu'il me rejoint, après le dîner où nous sommes restés, l'un comme l'autre, silencieux.

-Vous faites donc chambre à part ? ironise-t-il.

-Je m'habitue à ne plus être votre épouse.

Il hausse les épaules.

-Comme vous voudrez...

Je reste un moment silencieuse, la gorge nouée. Mais ma décision est prise, quoi qu'elle m'en coûte.

Je lui demande, en dissimulant le plus possible le tremblement de ma voix :

-Vous prendrez peut-être une tisane ?

J'ai préparé deux tasses. Dans la mienne, de la camomille, mais dans la sienne, j'ai mis la mixture réchauffée et sucrée avec du miel. Je m'efforce de plaisanter :

-La tisane de la réconciliation. Je me résigne à mon départ : je ne vous créerai pas de difficulté, puisque c'est votre volonté.

-Bien, dit-il, vous devenez raisonnable. Mieux vaut tard que jamais...

*Raisnable ? Tu l'es, toi, raisnable ? Epouser une jeunesse à ton âge ? Elle va épuiser tes dernières forces. Avec ta maladie de cœur, elle te tuera. Tu connaîtras la même fin que Louis XII, mort de vouloir engendrer un héritier avec une jeune femme trop fringante.*

Il ajoute, fier de sa richesse :

-Je vous l'ai dit : vous ne manquerez de rien. Je n'oublierai pas que vous êtes la mère de mes enfants.

Il tient sa tasse à la main. Va-t-il boire ? Va-t-il refuser ? Un atroce suspense commence.

Il regarde le breuvage d'un œil morne

-Vous et vos tisanes, grogne-t-il.

-C'est naturel. Tout à fait naturel. Cela vous aidera à dormir.

-Vous avez des manies de vieille femme.

-Je suis une vieille femme. Votre femme depuis quarante ans. Mais bientôt, nous serons définitivement séparés.

-Je ne le regretterai pas : vous êtes parfois si ennuyeuse ! Moi, il me faut de la vie, de la jeunesse, pas des tisanes ! Enfin, c'est bien pour vous faire plaisir... Un dernier plaisir...

Il boit une longue gorgée.

-Pouah ! C'est infect, votre truc. Amer et terriblement sucré.

-De la camomille, Edouard. C'est toujours un peu amer, mais c'est bien plus efficace que les drogues chimiques pour vous aider à trouver le sommeil. Et bien meilleur pour la santé.

Il pose sa tasse.

-Si cela ne vous fait rien, pas de tisane pour moi. Je préfère un bon whisky.

Il se retire un moment dans sa chambre... Enfin, dans notre chambre du temps où nous étions de vrais époux. Mon cœur bat à grands coups.

Il revient avec sa bouteille et deux verres.

-Je vous en propose ? Cela vous dirait de trinquer une dernière fois ?

Je secoue la tête négativement.

-Avant de dormir ? Vous n'y pensez pas.

Il s'en verse une bonne dose et lève son verre dans ma direction.

-A votre santé !

Il en boit une bonne lampée. L'alcool doit dissimuler le goût du produit.

Il en sirote encore un peu.

-Il me semble moins bon que d'habitude, dit-il.

Il en boit une autre gorgée.

-J'ai un mauvais goût dans la bouche. Sans doute à cause de mon problème cardiaque.

Il réfléchit un moment avant d'ajouter :

-Je me demande si j'ai bien pris mon médicament. M'avez-vous vu le prendre ?

-Votre médicament ?

-Le comprimé de digoxine prescrit par le médecin.

Je réponds d'une voix blanche :

-Non. Je n'ai rien vu. Vous l'avez peut-être pris sans que je le voie... Vous voyez bien qu'il faut qu'on veille sur vous. Et ce n'est pas Claire qui le fera.

Ses traits se crispent. Très légèrement, mais je le remarque malgré l'effort qu'il fait pour masquer son irritation.

-L'avez-vous vu, ou non ?

-Je n'ai rien vu.

Je l'ai bien vu. Il a entamé une nouvelle boîte, que le chauffeur a rapportée de la pharmacie, hier. Je devrais le lui dire, bien sûr, mais il m'exaspère.

-La boîte est dans la chambre. Cet oubli sera vite réparé. Je l'avalerais avec une gorgée de whisky... Mais oui, pourquoi pas ? Pour voir si le mauvais goût persiste.

Je le regarde sans le voir, comme dans un mauvais rêve.

-Avec ces deux remèdes, j'aurai un cœur de jeune homme ! Mais on ne saura jamais lequel des deux est le plus efficace, le comprimé ou le whisky ?

Il rit de cette bonne plaisanterie. Ou plutôt, il ricane.

Le voilà qui se penche vers moi. Il m'embrasse sur la joue.

-Bonne nuit.

Je reste sans rien dire, hébétée.

-Allons, dit-il avec une certaine jovialité, restons bons amis pour le temps qui nous reste à vivre.

Je lui réponds enfin, en m'efforçant de sourire :

-Bonne nuit, mon ami. Dormez bien.

-A la bonheur ! Vous verrez : demain nous serons, l'un et l'autre en pleine forme.

Il sort d'un pas presque martial. Les mixtures qu'il a ingurgitées n'ont pas eu d'effet sur lui. J'en suis presque soulagée...

Au fond, je n'ai pas vraiment envie de le tuer : je ne suis pas une meurtrière.

Je me résignerai. Je quitterai cette maison où j'ai vécu quarante ans de ma vie.

Peut-être en a-t-il bu trop peu ? Juste quelques gorgées... Ce n'était pas suffisant.

D'ailleurs, je ne me suis pas assez renseignée : les digitales pourpres sont probablement beaucoup moins vénéneuses que les digitales sauvages. Il est possible aussi que la chaleur détruit le poison : j'ai utilisé de l'eau bouillante, j'ai même fait réduire une partie de ma mixture...

C'est beaucoup mieux ainsi. Dès demain, je commencerai à organiser notre vie d'époux séparés. Je verrai avec lui les dispositions à prendre, et je m'efforcerai de défendre au mieux mes intérêts et ceux de mes enfants. Il n'était pas nécessaire de tuer.

Pour être une criminelle il faut une vraie vocation. Moi, je n'ai pas cette vocation : j'ai toujours été respectueuses des lois, des lois humaines autant que des lois divines. Je n'ai jamais pu me résoudre à faire le mal. J'aime encore mieux être une pauvre vieille abandonnée et sans défense.

Mais le second comprimé ? Il contient bien le principe actif : la digitaline. Quel sera son effet ? Edouard a bien dépassé la dose, mais d'un seul comprimé. Il serait très étonnant qu'un seul comprimé supplémentaire suffise à le tuer.

Il ne sera qu'incommodé.

Comme chaque soir, je demande à Dieu de veiller sur mes proches, y compris sur mon époux. Compte tenu de mon état d'agitation, la camomille ne suffira pas. Je prends donc un narcotique et je sombre enfin dans un sommeil agité, peuplé de rêves...

Vers le milieu de la nuit, j'entends du bruit dans la chambre qu'il occupe. Je le trouve assis sur le bord du lit, hagard et confus... Il se plaint de nausées. Une main de fer me comprime le cœur, au point que j'en perds le souffle... Le poison commence à agir ! Au prix d'un effort terrible, je retrouve mes esprits et ma volonté, je l'oblige à se lever et je le guide vers les toilettes, où je le fais vomir.

Il semble aller mieux. Il se recouche et se rendort presque aussitôt.

L'angoisse demeure pourtant, terrible et tenace. Elle me coupe littéralement les jambes.

Assise près de lui, je l'observe un moment. Il dort paisiblement. L'effet du poison ne s'est manifesté que tardivement... Il y a peut-être un espoir.

En silence, je prie le Ciel de ne pas m'enlever cet époux que j'ai tant aimé, et que j'aime encore. Même s'il m'est infidèle. Même s'il me chasse.

*Mon Dieu ! Je vous en prie ! J'ai agi dans un moment de folie. Je ne veux plus qu'il meure !*

Edouard respire profondément. Il semble avoir surmonté la crise : il en sera quitte pour un simple malaise. Le Ciel m'a exaucée.

Je me recouche mais il m'est impossible de fermer l'œil.

Vers cinq heures, je n'y tiens plus. Il faut que je sache.

Dans la chambre, il respire avec difficulté. Un râle ténu s'échappe de sa bouche... Son visage est crispé, déformé par la souffrance. Je prends son pouls, qui bat très lentement.

Il va mourir.

Il existe un antidote. Un traitement neutralise l'effet de la digitaline : je le sais, je me suis renseignée. Si j'appelle les secours, on peut encore le sauver. Je compose le numéro du centre antipoison.

Attente. Très brève, sans doute, mais qui paraît durer un siècle... Enfin, une voix de femme me répond. Je ne comprends rien à ce qu'elle me dit.

Il faudra que je leur dise tout. Je serai arrêtée. Bertrand... Il est si proche de moi. Il en mourra de honte et de chagrin.

Je pose le combiné, sans raccrocher.

Un réflexe, dont j'ai honte, me pousse à aller voir le malade avant de parler au téléphone.

Edouard ne respire plus. Je pose mon doigt sur l'artère carotide : elle ne bat plus.

Il est mort.

Dans le combiné, j'entends la voix qui insiste. Que je donne mon adresse. Que j'expose les symptômes du malade... Je raccroche sans dire un mot.

En hâte, comme dans un rêve éveillé, je jette le contenu de sa tasse et le reste de ma mixture. Je vide aussi la bouteille de whisky. Je rince tout. Je pousse la perfection jusqu'à verser dans la bouteille vide un peu d'une autre bouteille non empoisonnée : la bouteille vide mouillée de l'eau de rinçage serait suspecte. Je jette dans les toilettes deux autres comprimés de digoxine, pour faire éventuellement croire à une erreur dans la prise de médicament.

Le médecin de famille, appelé dès l'aube, ne peut que constater le décès.

-Une crise cardiaque, dit-il. Avec ses antécédents, cela devait arriver.

-Je ne me suis rendu compte de rien, Docteur. Je dormais dans une autre chambre.

-Ce n'est pas votre faute, Madame la Baronne. Il avait le cœur très fatigué, et il ne se ménageait pas. Toujours sur la brèche : un véritable esclave de ses devoirs.

L'homme de l'art ajoute en souriant avec indulgence :

-Il n'a jamais pu renoncer non plus à ses chers cigares de La Havane !

-Je sais, dis-je avec effort, mon mari fumait beaucoup.

-Et, avec ça, de temps à autre, un alcool hors d'âge !

J'ajoute, d'une voix presque inaudible :

-Il avait toujours sa réserve de vieux whisky.

-Oui, le whisky. Il adorait le whisky, mais ce n'est guère conseillé aux cardiaques !

Sans compter le cholestérol : feu Monsieur le Baron était un bon vivant. Le ris de veau aux morilles, le canard laqué... il m'en parlait souvent, et avec quelle émotion ! C'était un gastronome, et un amateur de grands crus. Moi, je le grondais un peu, je le suppliais de prendre garde... Mais que voulez vous, il faut bien avoir quelques plaisirs dans une vie de labeur !

La gorge nouée, je trouve la force de renchérir :

-Ce n'est pas péché.

-Non, bien sûr. Mais le tabac et la bonne chère ont miné sa santé.

*Certes...Entre autres excès...*

-C'était un homme de bien, dur au travail, entièrement dévoué à sa famille, à ses employés, à tous ceux qui dépendaient de lui. Il était aimé de tous, et chacun le regrettera. Bon père et bon époux, il veillait sur les siens, fidèle jusqu'à son dernier souffle.

Emue par ce début de panégyrique funèbre, je sens les larmes me monter aux yeux, et je dois m'efforcer de ne pas pleurer.

-Vous perdez ce que vous aviez de plus précieux, Madame la Baronne. Je vous présente mes sincères condoléances.

Il signe le permis d'inhumer.

Mort naturelle.

La police et le médecin légiste ne viendront pas. Il n'y aura ni autopsie ni recherche de toxique dans le sang. On laissera en paix la pauvre baronne, qui ne sera tourmentée que par ses remords.

En vieil ami de la famille, le médecin prend mes mains dans les siennes :

-Vous ne serez pas seule à le pleurer, dit-il, bien des âmes seront endeuillées. Un homme comme lui est irremplaçable.

Dès le début de l'après midi, il est exposé au funérarium.

Les employés des pompes funèbres ont réussi à lui donner un visage reposé : il a l'air de dormir paisiblement.

De nombreuses personnes viennent lui dire adieu et me présenter leurs condoléances. Le personnel de maison, bien sûr, sous la houlette du majordome, les cadres les plus directs de ses entreprises qu'on a prévenus à la hâte, les relations d'affaires et les relations mondaines les amis des cercles qu'il fréquentait, le bridge, le golf... Viennent aussi les voisins des châteaux alentour, les notables locaux : le député, le maire, le préfet... Un défilé continu d'obligés, de flatteurs, de tous ceux qui veulent commencer leur cour à son successeur, tous viennent se presser dans l'étroit salon mortuaire.

Des femmes, aussi, que je ne connais pas. Parmi elles, combien de veuves ?

Irma est là, elle aussi. A ce moment j'ignore tout des relations qui l'ont unie à mon mari, et je crois qu'elle est venue par reconnaissance... Je la vois sangloter devant le cercueil ouvert.

Les gens du peuple ne savent pas se tenir.

Je décide de brûler la lettre et de ne pas en parler à Marie-Sophie... J'en garderai le contenu secret.

*\*reine méprisée, épouse affligée du monarque romain*

## 23

### Retour

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Ma Chérie,*

Voilà deux jours que je suis de retour en France, non pas dans le château des Latrogne mais dans leur résidence parisienne, avenue Foch. Tu imagine ma hâte de te revoir, de te serrer dans mes bras et de faire de nouveau l'amour avec toi.

Avant même mon départ de Sicile, j'ai reçu à la villa le faire part de mariage de Silvio junior et Graziella. Les deux amoureux ne se quittent pour ainsi dire plus, et les deux familles ont jugé qu'il était urgent d'officialiser leur union.

Je me suis amusée à le traduire en français pour te le faire lire. En utilisant les polices de l'ordinateur, j'ai même pu en imiter la graphie. Je te l'envoie en pièce jointe.

Bien sûr, je suis invitée. Je me réjouis par avance de passer quelques jours là-bas pour assister aux noces. Ce sera l'occasion de revoir Graziella et Mario. Je compte bien échanger quelques caresses coquines avec la future mariée ! Quant à son frère, je suis sûre qu'il aura à cœur de m'honorer de quelques unes de ces puissantes levrettes dont il a le secret. D'autant plus que, le jour de mon départ pour Paris, il semblait bien triste de me quitter. Ce sera, cette fois, la joie des retrouvailles et il m'accueillera d'une queue frétilante.

Ça y est ! Je suis enceinte. Le gynéco est formel. D'après lui, la date de la conception se situe à la fin du mois de juillet. Je n'ai pas encore pris de poids, et je n'ai encore aucun trouble, sauf que je n'ai plus mes règles. Il ne peut pas encore me dire si c'est une fille ou un garçon : il faut attendre l'échographie.

Naturellement, Bertrand est fou de joie. Il me comble de mille attentions : presque chaque jour, il y a pour moi une surprise ou un cadeau, et, bien sûr, il est plus amoureux que jamais. Même la douairière se montre charmante, et se met en quatre pour m'être agréable. Je baigne dans la guimauve, au point que j'en suis presque agacée.

Voilà. Comme tu es ma meilleure amie, je voulais que tu sois la première à en être informée. J'espère que tes obligations professionnelles te permettront prochainement de passer quelques jours à Paris.

*Envoie-moi vite un SMS pour me dire où et quand nous pourrons nous rencontrer et connaître de nouveau l'ivresse de l'amour !*

*En attendant cet heureux moment, j'embrasse ta petite chatte que j'adore !*

Monsieur et Madame Silvio Finocchio    Monsieur Mario Belvicino  
28 rue Garibaldi                                    rue Pirandello  
Chiesa sul Mare                                    Taormina

Ont l'honneur de vous faire part du mariage de :

**Silvio et Graziella**

La cérémonie religieuse sera célébrée

Le Samedi 15 Octobre 20\*\*

En l'Eglise Sainte Catherine d'Alexandrie

Place Victor Emmanuel , Taormina

Un vin d'Honneur sera servi dans les jardins de l'Hôtel Cielo e Mar  
à l'issue de la cérémonie

# 24

## Echographie

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Ma Chérie,*

Je rentre de la clinique. On vient de me faire ma deuxième échographie. Ce sera une fille ! Formidable hein ? Comme tu t'en doutes, je suis super contente !

J'ai téléphoné la nouvelle à Bertrand. Il est un peu déçu, je l'ai senti au son de sa voix. Il aurait préféré un garçon, pour lui succéder à la tête de ses affaires.

Mais qu'y a-t-il de mieux qu'une fille ? A part deux filles, bien sûr.

Comme tu le dis toi-même : toute femme est une merveille, un trésor de subtilité, d'ingéniosité, de sensibilité, d'humanité ... D'efficacité et de sérieux, aussi, il faut bien le dire, notre modestie naturelle dût-elle en souffrir

Non, il ne s'agit pas de nous envoyer des fleurs. Mais que serait le monde sans notre beauté ? Un astre mort, sans intérêt. Qu'y a-t-il de plus harmonieux qu'un corps féminin ? De plus suave que nos jolis minois ? De plus langoureux que nos yeux, de plus doux que nos lèvres, de plus envoûtant que nos sourires ? Ma fille, je le sais, sera belle, puisque je suis sa mère, et qu'elle me ressemblera.

Oui, bientôt, je serai la maman d'une fille. J'en suis fière, et j'exulte par avance aux plaisirs qu'elle connaîtra. Lorsque j'aurai pris de l'âge et que, repue d'amour, je serai contrainte de m'assagir, c'est elle qui prendra le relais. De nombreux amants, beaux et vigoureux, défileront dans son lit, des nuées de jolies maîtresses se pâmeront dans ses bras. Je crois déjà sentir la fraîcheur des baisers sur ses lèvres, la légèreté des caresses sur sa peau, la violence des désirs au creux de ses reins. Cette chair si petite et si faible qui palpite au creux de mon ventre connaîtra un jour les séismes de l'orgasme, qui frappe comme le tonnerre et qui vous laisse tout à la fois alanguie et comblée ! Tout cela me remplit d'une émotion douce et presque mélancolique.

Peut-être qu'elle sera une vilaine fille, comme nous, avide de tous les plaisirs de la vie. *J'y compte bien !* J'espère surtout qu'elle fera marcher les hommes, et qu'elle les mettra au pas. Un homme, cela se mène à la baguette, et parfois même à *la braguette* !

Enfin voilà. J'ai scanné mon échographie, et je te l'envoie en pièce jointe, pour que tu puisses partager mon attendrissement. Oui, je sais, c'est un peu provoc. Je sais que ça t'énerve et que tu te gausse de ces exhibitions de tripailles ! Mais moi, je ne suis pas une copine comme les autres, je suis ta douce amie, et ton corps a toujours partagé les émois du mien. Laisse-toi fléchir ! Admire-le, mon petit bout. Laisse-toi charmer par cette merveille de la nature, même si on ne voit pas grand-chose sur la photo.

Nous nous sommes retrouvées tous les week-ends, au cours de cet automne et à chaque fois, je suis parvenue à trouver un prétexte pour être seule avec toi. Mon mari ne se doute de rien. Pour lui, nous sommes simplement des amies, et il est à cent lieues de suspecter nos petits voyages au septième ciel. Tu as certainement remarqué que mon état ne diminuait en rien mon appétit sexuel !

Nous avons fêté la Saint Sylvestre, au château des Latrogne, invitées toutes les deux par la baronne. Malheureusement, je n'ai pas pu nous créer une petite occasion de baiser. J'ai même été privée de champagne, à cause du bébé. Pour chacun de ces plaisirs, ce n'est que partie remise...

Hélas, nous ne nous sommes pas vues depuis début janvier. Cela fait plus de deux mois maintenant, et tu commences à me manquer furieusement ! J'espère que tu pourras bien rentrer à Paris le week-end prochain, comme tu me l'as promis dans ton mail d'hier, et que tu ne seras pas, une fois de plus, retenue par une de ces stupides obligations professionnelles. Tu verras, j'ai beaucoup changé : je suis devenue quelque peu difforme, obligée de mettre ces affreuses robes de grossesse. Je ressemble à une tour ! J'ai quand même envie de toi. Certes, tu as une grande expérience amoureuse, mais je parie que tu n'as jamais gouiné avec une femme enceinte de sept mois ! Ma libido demeure intacte malgré mon ventre, et mon envie de jouissance est plus intense que jamais. Je te promets des instants inoubliables. Il faudra seulement faire attention à ma petite fille : c'est moi qui te chevaucherai...

## 25

### Une fille à papa

De : [marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com](mailto:marie-sophie.delatrogne@dionyflasch.com)

A : [laure.clérioux@clérioux.com](mailto:laure.clérioux@clérioux.com)

*Ma Chérie,*

Voilà. C'est fait ! Depuis deux jours, je suis maman d'une petite fille.

Une affaire rondement menée : à peine une demi-journée.

Il était 4h du matin quand j'ai perdu les eaux. La veille, déjà, j'avais eu des contractions, mais au cours de la nuit, elles étaient devenues de plus en plus intenses. Jean, notre chauffeur, m'a conduite d'urgence à la maternité en brûlant tous les feux rouges et en dépassant toutes les limitations de vitesse ! J'ai eu peur d'accoucher dans la voiture ! A mon arrivée, on m'a dit que le col était déjà dilaté : le travail était déjà commencé. Je n'ai pas beaucoup souffert : on m'a fait une péridurale, on m'a installée sur la table de travail et ma fille est venue sans trop se faire prier ! A midi, tout était fini ! Pas mal pour une primipare, n'est-ce pas ? Il faut dire que cette partie de mon corps est particulièrement entraînée. Comment peut-on appeler cela un *con* ? Ma fille est sortie par ce portail sublime par lequel tant d'autres sont entrés.

Je sais que tu n'aimes pas qu'on fasse étalage des exploits de sa tripaille. Tu t'es déjà moquée de moi quand je t'ai montré mon échographie. Mais tu es ma meilleure copine. A qui d'autre pourrais-je raconter mes prouesses, sinon à toi ? Tu verras, quand toi-même tu deviendras *maman*, que la table d'accouchement, c'est notre champ d'honneur à nous, comme le champ de bataille l'est pour les hommes.

49cm et 3 kg450 ! J'ai eu droit aux félicitations de la sage femme. Et je suis en pleine forme !

Si tu voyais comme elle est belle !

Si tu voyais comme elle lui ressemble ! A Mario, bien sûr.

Je retrouve avec émotion la forme de son visage, ses joues pleines, son large front, ses grands yeux. Ceux de la petite sont encore bleus, mais on peut déjà deviner qu'ils auront un jour cette vive couleur marron que j'aime tant. Elle a aussi ces jolies fossettes qui égayaient les joues de Graziella, lorsqu'elle rit, et la forme de sa jolie bouche, aux lèvres un peu charnues, que j'adore embrasser. Après tout, Graziella est sa tante...

Bertrand est venu me voir à la maternité le jour même de mon accouchement. Il a délaissé ses affaires pour rester une heure entière avec moi ! Il est adorable.

J'ai été vraiment très touchée.

Comme il est le père officiel, je lui ai dit qu'elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Qu'elle est son portrait tout craché. Il est si fier et si heureux. J'ai un peu honte, au point que je lui ai promis de lui faire rapidement un garçon. Cette fois, ce sera bien le sien, quitte à ce qu'il soit laid comme un pou.

Je vais insister auprès de lui pour qu'il programme un prochain voyage en Sicile ! Il faut que je montre ma progéniture à Mario et Graziella, et puis... je compte bien reprendre le fil de mes amours.

Cet après midi, j'ai reçu la visite de toute une délégation, conduite par la douairière en personne. Ma chère belle-doche est tout sucre tout miel, elle nage dans la guimauve, et moi avec.

-Mon Bertrand ! C'est tout à fait lui ! s'exclame-t-elle tout émue. Regarde, Eudes. Ces fossettes.... Bertrand avait les mêmes !

-Tu as raison. Le nez aussi, et son petit menton ! Elle est tout à fait du côté des Courance...

Sans rien dire, les laisse parler. Chacun voit midi à sa porte.

-Moi, objecte l'oncle Christophe, je trouve qu'elle ressemble beaucoup à son grand père.

-C'est vrai, concède la baronne, l'ovale du visage, le port de tête, c'est Edouard.

La petite ouvre les yeux et nous gratifie un bref instant d'un beau regard bleu.

-Mais les yeux ! Elle a les yeux de son père : un regard vif et perçant. Elle aura son intelligence, et son caractère affirmé.

-Une Courance, répète le cousin Eudes. Une Courance ! Elle est entièrement de notre côté. On peut lui prédire des amours tumultueuses !

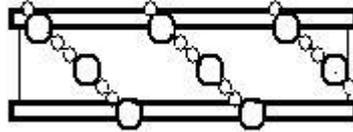
Il rayonne, le cousin Eudes. La baronne l'a invité au château pour la semaine. Il va se taper la cloche gratis !

A mon bonheur, il ne manque que ta présence. Je rentre chez moi après-demain. J'espère que tu pourras passer, car j'ai soif de volupté. Mais oui ! Je retrouve peu à peu ma libido. Pas assez encore pour avoir envie de faire l'amour avec un homme, mais suffisamment pour désirer la douceur d'une autre femme. Je brûle de retrouver tes appas, tous les trésors que tu caches sous ta robe, et qui m'ont tant manqué ces dernières semaines, à cause de mon état qui me transformait en une tour impotente. Fini les odieuses privations de la chair ! A moi l'amour, et ses folies !

Bon. J'ai encore un peu mal. Je ne sais pas si je serai assez en forme pour un 69, mais nous pourrons au moins nous enlacer tendrement. De toute façon, il me sera toujours possible de te faire une gâterie ! Bien profonde ! Bien salace ! J'en ai très envie et j'en savoure d'avance l'obscénité.

Par la même occasion, je te montrerai le chef d'œuvre qui est né de moi !

Ta Marie-Sophie qui t'aime



*Bertrand et Marie-Sophie de Latrogne*

*Ont l'immense joie de vous faire part de la naissance de leur fille*

*Jeanne-Éléonore*

*Le 30 avril 20\*\**

\*\*\* *Avenue Foch 75 016 Paris*